

Le défi

Rudi Lack

Histoire vraie, fertile en rebondissements, qui nous adresse un appel précis. Ce témoignage palpitant nous montre comment entendre la voix de Dieu, agir par la foi et tenter l'impossible. Ce livre vous lancera peut-être le Défi dont vous avez besoin.

Contenu

Une semence est plantée	2
Suis cet homme!	12
Leçons d'intercession	24
Quand le chemin est dur	36
Un rêve	47
Le passage de la frontière	55
Notre aventure en Bulgarie	63
Je franchis d'autres frontières	79
Un appel pour les Chinois	92
Une foi récompensée	105
A la rencontre des Chinois	117
Multiplication	128
Une école "multicolore"	143
Emprisonné	151
Libéré	161
Le rêve devient réalité	172
La percée	185
Mission accomplie	192

Version numérique gratuite. Ce livre numérique ne doit en aucun cas être vendu. Proposé par www.multilivres.com

Copie de l'original par P. M. - Orbe, 2012

Une semence est plantée

Un camion gris de l'armée entra bruyamment dans la cour de la mission. Ses pneus soulevèrent des nuages de poussière et s'arrêtèrent en crissant à côté de ma camionnette. Une douzaine de soldats africains armés de fusils en jaillirent, tous vêtus d'uniformes de camouflage. Ils étaient accompagnés de trois communistes chinois. Le docteur Durrie et moi, nous n'en croyions pas nos yeux. "Haut les mains!" hurla un officier africain à l'air féroce en brandissant son fusil juste sous mon nez. Mes bras se levèrent automatiquement.

"N'essayez pas de vous enfuir, je vous préviens!" lança l'officier au visage menaçant. Je n'en avais pas la moindre intention. Mon cœur battait à se rompre, et mes muscles, déjà fort éprouvés par mes longues journées de route dans ce pays d'Afrique centrale, la Zambie, tremblaient sous le choc de ma soudaine montée d'adrénaline. Le docteur Durrie, qui avait été poussé brutalement à côté de moi, était l'image même de l'impuissance. Peu à peu, mon esprit embrumé prit conscience de ma terrible situation. Je devais avoir été suivi. Quelqu'un m'avait vendu!

"Où sont vos papiers?" cria l'officier commandant en pointant son fusil vers moi. Trop traumatisé pour parler, je désignai faiblement du doigt ma camionnette blanche Volkswagen. "Allez les chercher", gronda-t-il.

- Rudi, ayez confiance en Dieu. Je suis sûr qu'il va vous sortir de ce guêpier", murmura le docteur Durrie dans mon dos.

J'appréciai sa tentative de me réconforter, mais j'étais vraiment en mauvaise posture, à tel point que je ne savais pas si Dieu lui-même pourrait m'en tirer. Mon portefeuille contenait un document attestant que j'étais un résident permanent de la Rhodésie.

En 1975, il n'y avait pas de relations diplomatiques entre la Zambie et la Rhodésie¹. Les frontières entre ces deux nations étaient hermétiquement closes. Pour me rendre de Rhodésie en Zambie, j'avais emprunté une route insolite qui traversait le Botswana. Si le chef douanier de la frontière proche du fleuve du Zambèze, par laquelle j'étais entré dans le pays, avait su que j'étais un résident de Rhodésie, jamais il ne m'aurait laissé entrer. Je ne lui avais montré que mon passeport suisse, qui ne faisait pas mention des mois que j'avais passés en Rhodésie. L'attestation de ma résidence en Rhodésie se trouvait sur un document séparé, et c'était elle qui me mettait en danger. Si les soldats la découvraient, ils m'accuseraient certainement d'être un espion à la solde de la Rhodésie. Et à en juger d'après leur apparence, ils commenceraient par tirer d'abord, et ils poseraient les questions ensuite!

_

¹ Aujourd'hui le Zimbabwe

Enfin, je réussis à persuader mes jambes de bouger. Mes mains tremblaient sans que je puisse les contrôler lorsque de tentai de glisser la clé dans la serrure. Finalement, je parvins à l'ouvrir et, toujours tremblant, je pris mon portefeuille dans la camionnette. Les soldats observaient tous mes mouvements. Je n'avais aucun moyen de faire disparaître la fatidique attestation de résidence. "Seigneur, je t'en supplie, tire-moi de cette situation désespérée", priai-je avec l'énergie du désespoir.

"Montez dans le camion"; aboya le soldat le plus agressif. Je grimpai à l'arrière du camion de l'arme. Mon cœur battait toujours à se rompre. Leur véhicule était tellement rempli de boue et de sable que je supposai qu'il avait dû servie à transporter des galets pour la future voie ferrée du Tam-Zam. J'écartai les graviers et m'assis. Les dés étaient jetés. Les soldats africains s'entassèrent derrière moi. Un conducteur chinois à l'uniforme Mao élimé mit le moteur en marche, mais avant que nous puissions démarrer, un autre camion rempli de soldats africains et d'officiers chinois entra en trombe dans la cour de la mission et s'arrêta près de nous. L'un des soldats africains hurla: "Attendez! Nous devons ramener des exemplaires de tout ce que ce vaurien a distribué!" L'Africain assis près de moi me fit descendre brutalement du camion! "Va les chercher dans ta camionnette!" Je vacillai lorsque mes pieds touchèrent le sol et poussai un soupir de soulagement. J'avais une petite chance de m'en tirer.

Je retournai jusqu'à ma camionnette, ouvris l'arrière et me mis à fourrager dans l'un des cartons de livres que j'avais rangé en faisant semblant de tenter de trouver les exemplaires que les Chinois m'avaient demandés. En réalité, j'ouvris mon portefeuille et, en le tenant caché parmi les livres, j'y cherchai fiévreusement l'attestation de résidence en Rhodésie compromettante. Puis je pris les exemplaires qu'on m'avait demandés, fermai la porte de la camionnette et rejoignis le camion avec soulagement. Derrière moi, bien dissimulé sous une pile de livre, je laissais mon attestation de résidence en Rhodésie. Mon portefeuille ne contenait plus que mon passeport suisse, qui ne portait aucune mention de mon séjour en Rhodésie.

Un soldat me poussa de nouveau dans le camion. Le docteur Durrie observait toute la scène en silence, totalement impuissant. En me hissant dans le camion et en m'affalant à l'intérieur, je lui lançai un dernier regard. Deux des soldats africains s'assirent à côté de moi, fusils chargés. Les quatre autres s'agrippèrent au bord, et les officiers chinois prirent place devant. Le camion démarra brusquement et les soldats se tinrent fermement aux barres latérales. Où allions-nous? Qu'allaient-ils me faire?

Le soleil s'était couché. Alors que nous roulions à toute vitesse, l'air frais de la nuit qui s'engouffrait dans le camion ouvert me faisait frissonner. Je n'avais pas seulement froid physiquement. Une peur viscérale me glaçait jusqu'aux os. Je n'avais absolument rien d'un Rudolph...

Rudolph, ou Rudi en abrégé, était le prénom que mes parents m'avaient donné. Ils étaient tous deux des chrétiens engagés — mon père, Hans Lack, était le pasteur de plusieurs églises suisses évangéliques. Je suis né au beau milieu de la Seconde Guerre mondiale. Ma ville natale, Aarburg, était en Suisse alémanique, à une heure de route de la frontière allemande. Nous courions donc le risque d'être envahis par les Nazis. Conscients du danger que cela impliquait pour des chrétiens qui croyaient en la Bible, mes parents avaient évité de me donner un prénom biblique, et ils m'avaient nommé Rudolph, qui signifie "loup audacieux". Je suis sûr que le Seigneur a guidé leur choix, car depuis ma plus tendre enfance, j'ai manifesté un goût prononcé pour l'aventure et le risque.

Nous recevions fréquemment des missionnaires. Quand j'étais petit, j'écoutais avec passion le récit de leurs aventures dans des pays éloignés aux noms exotiques que je parvenais à peine à prononcer. Je me souviens particulièrement d'un soir où j'avais environ cinq ans.

Mes parents avaient invité un missionnaire d'Afrique à venir partager notre repas du soir. Au cours de la soirée, ils oublièrent qu'ils avaient un bambin de cinq ans avec eux. L'auditoire était tellement captivé par le récit du missionnaire que l'heure à laquelle je me couchais d'habitude passa comme par enchantement. Pour mon jeune esprit, l'excitation était presque insupportable. J'étais collé à mon siège, les ongles enfoncés dans mes paumes, essayant d'imaginer quel terrible événement allait se produire ensuite. Quelle aventure! En grandissant, moi aussi, je voulais devenir un missionnaire hardi et entreprenant. J'affronterais les lions sauvages de l'Afrique, les tempêtes glaciales de l'Antarctique, les sangsues assoiffées de sang de l'Amazonie, et j'annoncerais le message de l'amour de Dieu aux peuples du monde entier.

"Rudi!" Ma mère fit brusquement irruption dans mon petit monde imaginaire et je sursautai. "Tu devrais être au lit depuis des heures!" Tous les yeux se braquèrent sur moi. Je gémis de dépit. Jamais je n'entendrais la fin de l'histoire. Ce n'était pas juste!

Malgré mes protestations, ma mère insista pour que j'aille au lit. Peut-être jugeait-elle que l'histoire ne convenait pas un mes jeunes oreilles. Toujours est-il qu'elle me traîna à sa suite dans le hall, puis dans les escaliers en bois de notre maison suisse, et enfin dans ma chambre. Elle soupira à la vue des pièces de mon jeu de construction et des habits éparpillés dans la chambre. "Bon, on verra ça demain matin. Pour l'instant, mets ton pyjama et au lit! Je ne comprends pas comment le temps a pu filer si vite."

Elle tira sur moi ma couette en duvet. Je la regardai d'un air suppliant. Comprenant ma déception, elle s'assit au bord de mon lit et ébouriffa tendrement mon épaisse chevelure

brun foncé. "Désolée, Rudi, mais l'heure de ton coucher est largement dépassée, tu le sais." Malgré tout, elle prit le temps de prier pour moi, comme elle le faisait chaque soir. "Seigneur, je remets Rudi sous ta protection. Veille sur lui pendant son sommeil et aidele à devenir plus tard un homme de Dieu qui portera ton message à ce monde perdu qui se meurt. Amen." Elle se pencha sur moi et me serra dans ses bras. Je sentis sur ma joue ses cheveux soyeux tirés en arrière en un petit chignon serré. Je me rendis compte qu'elle prenait grand soin de moi et poussai un soupir de résignation. Ensuite, elle éteignit ma lampe de chevet, sortit de ma chambre à pas de loup en prenant soin de ne pas marcher sur mes jouets éparpillés et retourna à la salle à manger. Je me blottis béatement sous ma couette. Le murmure des voix provenant du rez-de-chaussée s'affaiblit.

Malgré moi, mes paupières se fermèrent et en quelques secondes, je me retrouvai au pays des rêves, traversant à gué des fleuves d'Afrique, terrassant des lions avec une longue lance empoisonnée et haranguant avec fougue d'étranges auditeurs à la peau noire pour leur annoncer l'Evangile. La semence avait été plantée. Un jour, je serais moi aussi missionnaire. J'aurais alors mes propres histoires à raconter!

Mon enfance me portait naturellement à de tels rêves. En tant que fils de pasteur, j'avais fréquenté l'église depuis mon plus jeune âge. Les histoires de la Bible m'étaient aussi familières que les vieux meubles de la demeure de mes parents. Nous ne vivions dans l'aisance, loin de là. Souvent, nous n'avions même pas de quoi mettre du beurre sur la table. Pendant ces années d'après-guerre, la vie était dure, pour les chrétiens comme pour les autres. Mais mes parents faisaient preuve d'une profonde foi en Dieu.

Une année à Noël, vers l'âge de sept ans, je désirais ardemment avoir un camion postal jaune. En Suisse, le courrier est toujours apporté par un véhicule jaune. Un homme d'affaires ingénieux avait lancé une version miniature en bois pour enfants. Pendant des semaines avant Noël, j'avais prié tous les soirs le Seigneur Jésus de faire en sorte qu'on m'offre le véhicule de mes rêves.

Dans nos demeures de Suisse alémanique, la coutume voulait que les cadeaux soient déposés au pied du sapin la veille de Noël. Je repérai un paquet enveloppé de papier de couleur vive qui portait mon nom. Je le secouai. Un objet lourd remua à l'intérieur. Ce devait être mon camion postal jaune! Je mourais d'impatience de m'amuser avec, mais il fallait que j'attende encore quelques longues heures avant d'ouvrir mon cadeau. Enfin, à sept heures du soir, mon père entama la rituelle veillée de Noël en lisant le récit biblique de la naissance de Jésus. Je gigotais comme un ver et n'écoutais qu'à moitié, complètement obnubilé par mon nouveau camion jaune. Les chants de Noël qui suivirent me semblèrent interminables, ainsi que la prière de mon père. Enfin, il fut temps d'ouvrir les paquets. Je déchirai impatiemment l'emballage de mon paquet oblong, et je fus

horriblement déçu de l'objet qui apparut à l'intérieur du papier déchiré. Au lieu du camion postal jaune de mes rêves, il y avait un camion de pompier rouge.

"N'est-il pas magnifique?" dit mon père en faisant rouler l'engin sur notre plancher en bois recouvert d'un tapis. "Regarde, Rudi! Il est en route pour éteindre un feu."

- Et ce rouge éclatant! Il se voit de loin!" renchérit ma mère.

Mais leurs tentatives de me réconforter furent vaines. Je me détournai pour bouder et refusai de jouer avec le camion de pompier. Ma foi enfantine était ébranlée. J'avais prié pendant des semaines pour avoir un camion postal jaune. Mes parents ne m'avaient-ils pas enseignés que Dieu entend et exauce les prières? Pourquoi ne m'avait-il pas répondu?

Mes parents étaient aussi déçus que moi. Mais avec un budget aussi limité que celui de mon père, acheter un cadeau aussi onéreux qu'un camion postal jaune était hors de question. Ce camion de pompier rouge bon marché était tout ce qu'ils pouvaient se permettre. "Hans!" Tout à coup, ma mère se tourna vers mon père. "Il y a quelques semaines, une chrétienne nous a donné un paquet pour Rudi. Elle nous a demandé de le garder jusqu'à Noël! Je n'y pensais plus. Voudrais-tu aller le chercher s'il te plaît? Cela distraira peut-être Rudi pendant quelques instants!"

Mon père s'exécuta, et il revint avec un autre paquet de couleur vive. "Tiens Rudi!" Ni mes parents, ni mon grand frère Hans, ni ma petite sœur Esther ne savaient ce que le paquet contenant. Ils regardèrent tous par-dessus avec curiosité. J'ouvris mon nouveau cadeau. Après avoir ôté le papier, je poussai un cri de joie en découvrant ce qu'il renfermait: mon camion postal d'un jaune éclatant!

Par la suite, quand mes parents demandèrent à la donatrice pour quelle raison elle avait choisi ce cadeau particulier, elle expliqua: "J'étais dans le magasin de jouets et j'avais déjà fixé mon choix lorsque j'ai senti le Seigneur me taper sur l'épaule en me disant: Achète le camion postal jaune pour Rudi." Dieu avait honoré la foi candide d'un petit garçon. À partir de ce moment-là, jamais je n'ai eu le moindre doute. J'ai toujours été convaincu que Dieu s'occuperait de ce qui comptait pour moi.

Mais je n'étais pas un saint. J'avais très mauvais caractère. Lorsque les choses ne se passaient pas comme je le voulais, j'explosais de rage. Je claquais les portes, je criais et de tempêtais. J'étais petit pour mon âge, alors que mon frère aîné, Hans, avait une taille supérieure à la normale, mais je n'hésitais pas à le provoquer. Souvent, nous en venions aux mains, et nous nous battions "à mort". Mes terribles colères me valurent quelques bonnes fessées de mon père. Pendant un certain temps, j'étais mal à l'aise et je me calmais un peu; mais ensuite, quelqu'un me taquinait ou les choses ne se déroulaient pas comme je l'avais prévu, et j'explosais de nouveau.

Un jour, quand j'avais douze ans, mon frère Hans et moi avons entrepris de construire ensemble une charrette à bras dans notre cellier. C'était une petite pièce en pierres taillées peinte en blanc et au sol en terre battue qui servait à la fois d'atelier à mon père et de resserre de jardin. Au milieu de notre projet, nous nous sommes mis à nous disputer. Hans exerça son autorité de frère aîné en m'écartant, mais cela ne fit qu'ajouter à mon irritation, et de tentai sauvagement de lui arracher son outil des mains.

"Donne-le-moi", exigeai-je. Hans le leva à bout de bras, hors de ma portée, d'un air moqueur. Ma fureur explosa comme un volcan. Je saisis "l'instrument" le plus proche, une paire de tenailles de jardin jaunes. "Donne-le-moi ou je te tue!" aboyai-je en m'approchant de lui d'un air menaçant. J'étais beaucoup plus petit que lui, mais Hans pouvait lire dans mes yeux que je ne plaisantais pas. Il regarda avec effroi mes tenailles, qui n'étaient plus qu'à quelques centimètres de sa poitrine, et il fit un bond en arrière.

A ce moment-là, j'entendis un bruit de pas. Ma mère, qui préparait le repas du soir à la cuisine, descendit l'escalier de bois menant au cellier. Elle fit irruption dans la pièce, en s'essuyant une mais sur son tablier et en remettant de l'autre une mèche rebelle dans son chignon impeccable. Tout à coup, elle s'immobilisa. Elle venait de me voir pointer mes tenailles vers mon frère et, comme Hans, elle savait que j'étais prêt à tout. Tous deux se précipitèrent hors du cellier et me claquèrent la porte au nez. La clé tourna dans la serrure.

Je posai les tenailles et tentai d'enfoncer la grosse porte en bois, mais c'était inutile. Elle était bel et bien fermée. Je la martelai de coups de pieds en hurlant. Puis, en réalisant que j'étais emprisonné par ma faute sans même avoir une fenêtre pour m'échapper, je tombai à genoux sur le sol en terre battue et fondis en larmes. Peu à peu, ma colère s'apaisa et mes sanglots bruyants se muèrent en larmes d'apitoiement sur mon triste sort. "Rudi... appela ma mère d'une voix soucieuse derrière la porte fermée du cellier, est-ce que ça va?"

- Non, grommelai-je.

Comment aurais-je pu aller bien dans une telle situation? Un flot d'émotions me submergea. Je savais que j'avais tort. Pourquoi m'étais-je mis dans un tel état? J'aimais beaucoup mon frère. Je ne désirais pas vraiment le tuer. J'aurais voulu dire "Je suis désolé", mais les mots restaient coincés dans ma gorge.

"Rudi, je m'excuse de t'avoir taquiné, implora la voix repentante de Hans derrière la porte. Tu veux bien me pardonner?"

J'avais envie de dire: "Oui, Hans, je te pardonne!" et d'ajouter que j'étais ravi de l'avoir pour grand frère. Au lieu de cela, je hurlai: "Jamais de la vie! Va-t'en!"

Mon père avait rejoint ma mère et mon frère. Tous trois tentèrent de plaider avec moi derrière la porte fermée. Je ne leur répondis rien. Je me réfugiai dans un coin de la pièce, près de l'établi de mon père, et je m'assis en boudant sur le sol couvert de copeaux. Une bonne demi-heure s'écoula ainsi. J'étais conscient que ma manière d'agir déplaisait à Dieu.

J'aurais vraiment voulu m'amender. J'avais entendu suffisamment de sermons de mon père pour savoir que je devrais me détourner de mon orgueil et de mon égoïsme. Si je donnais vraiment ma fie à Jésus, je savais que les choses changeraient. Mais que c'était difficile! Une partie de moi-même voulait n'en faire qu'à sa tête et vivre à sa guise. Pourquoi avais-je une telle tête de mule?

Durant toute ma jeune vie, mon entêtement et mes explosions de colère m'avaient posé problème. À cet instant, dans ma prison improvisée, je comprenais que j'étais arrivé à un moment décisif. Etais-je prêt à rendre les armes et à laisser le Seigneur prendre ma vie en main, ou allais-je continuer sur ma lancée et, peut-être, devoir affronter des conséquences plus catastrophiques à l'avenir? La foi suivante, je ne me contenterais peut-être plus de menacer mon frère. Mon caractère intraitable ne me pousserait-il pas à commettre un acte horrible en le tuant pour de bon? Je frissonnais à cette pensée.

Je pris ma décision. J'allais donner ma vie à Jésus. "Papa, je suis prêt à m'excuser", dis-je docilement à travers la porte du cellier. J'entendis mes parents pousser un grand soupir. Sans aucun doute, pendant mon heure de captivité, ils n'avaient pas cessé de prier intérieurement. Ils m'ouvrirent la porte. Tête basse, n'osant regarder personne dans les yeux, je suivis silencieusement mon père jusqu'à son bureau aux murs couverts de livres. Là, je m'agenouillai devant sa chaise en bois et en osier et je priai: "Seigneur, je te prie de pardonner mon mauvais caractère. S'il te plaît, viens régner dans ma vie." C'était une requête toute simple, mais j'étais vraiment sincère en l'adressant à Dieu. Je ressentis une grande paix, et une profonde assurance pénétra dans mon jeune cœur. Je savais, sans l'ombre d'un doute, de quoi mon avenir serait fait. Les rêves que j'avais échafaudés dans mon enfance n'étaient pas des fantasmes sans lendemain. Dieu voulait que je devienne missionnaire.

Ma conviction demeura inébranlable pendant toute mon adolescence. Souvent, mes copains se moquèrent de ma profonde consécration au Seigneur. Ma positon sans compromis me fit perdre quelques amis. Mais je ne m'en formalisais pas. Je savais ce que je voulais. Depuis que je m'étais converti à Christ à l'âge de douze ans, j'avais troué ma voie, et rien ni personne n'aurait pu m'en détourne.

J'avais quatorze ans lorsque notre professeur nous donna un devoir hebdomadaire: "Tous les lundis matins à partir de la semaine prochaine, à tour de rôle, chacun d'entre vous fera un exposé de vingt minutes devant toute la classe. Vous choisirez le sujet que vous voudrez. L'exercice portera sur l'élocution et la transmission aussi bien que sur le contenu proprement dit."

Nous avons pris tous cet exercice très au sérieux. Chaque lundi, pendant que les uns après les autres, les élèves rivalisaient d'éloquence en exposant leur sujet préféré pendant vingt

minutes, je réfléchissais au sujet que je devais choisir. Un seul m'intéressait vraiment: les missions. Depuis que, deux ans auparavant, j'avais pris la décision de suivre Jésus, j'avais parlé de ma foi à beaucoup de mes camarades de classes, mais jamais je ne m'étais adressé à eux tous réunis. Je décidai de ne pas laisser passer l'occasion.

Je préparai mon sujet pendant des heures. Je projetai même de passer un film documentaire en couleurs sur l'Afrique pour étayer mes propos. Je priai avec ferveur pour que Dieu me donne les mots qu'il fallait. Mais en dépit de tout cela, lorsque ce fut à mon tour de me lever pour prendre la parole, mes genoux s'entrechoquèrent. Quinze paires d'yeux juvéniles étaient braquées sur mon visage. Les caïds de la classe émirent quelques ricanements sarcastiques. Je pouvais presque lire dans leurs pensées. "Devinez un peu de quoi Rudi Lack va parler – de religion, bien sûr!" Sans me laisser impressionner, j'attaquai:

"Dieu veut se servir de nous pour transformer le monde, les défiai-je. Mais d'abord, chacun d'entre nous doit s'engager personnellement avec lui." On aurait pu entendre une mouche voler. Mes paroles audacieuses clouaient mes camarades sur leurs chaises, et même les plus cyniques ne trouvaient rien à répliquer. Jamais ils n'avaient entendu de message religieux aussi percutant.

Par la suite, j'en subis le contrecoup: je fus bombardé de remarques sarcastiques et forcé d'éviter les boulettes en papier qu'on jetait sur moi avec la précision d'un missile de croisière. Ce fut la première fois que je souffris pour Christ, mais au lieu de diminuer ma foi, cette opposition ne fit que renforcer ma détermination de suivre l'appel de Dieu et de le servir. Toutefois, le Seigneur n'était pas le seul amour de ma vie. Je me passionnais également pour la chimie. Je n'étais pas très bon en sports et j'éprouvais des difficultés dans les matières telles que le français et l'algèbre, mais je raffolais des cours de chimie à un point tel que je passais la plus grande partie de mon temps libre à mélanger des produits chimiques, à les insérer dans des tubes en métal et à y mettre le feu. J'étais fou de joie de voir ces engins partir en flèches, traverser le jardin de notre voisin et atterrir dans les champs.

Mais si j'aimais beaucoup la chimie, jamais je n'avais envisagé sérieusement d'en faire mon métier. Je n'avais qu'une seule vocation: partir en mission. J'avais près de seize ans et j'avais presque atteint le terme de ma scolarité lorsque mon père me convoqua dans son bureau. Assis sur la chaise en bois et en osier devant laquelle, quatre ans auparavant, je m'étais agenouillé pour m'engager à suivre Jésus, je jetai un regard furtif aux livres théologies impeccablement rangés qui garnissaient les étagères de mon père. Un jour, j'étudierais de tels livres, et de découvrirais ce qu'ils avaient à m'apprendre sur Dieu et ses voies.

Rudi, j'aimerais te parler de quelque chose". Le ton sérieux de mon père me ramena brusquement sur terre, et je dressai l'oreille. Installé derrière son grand bureau, mon père

posa longuement ses yeux gris affectueux sur moi. À l'époque, il avait pris un peu de poids, mais, comme moi, il avait été petit et filiforme dans sa jeunesse. Il avait plus de quarante ans et ses cheveux bruns, jadis épais, commençaient à devenir clairsemés. J'avais toujours respecté mon père, et à ce moment-là, je le regardai avec sérieux. "Il faut que nous parlions de ton avenir", dit-il en se penchant sur son bureau et en me regardant droit dans les yeux.

D'accord", répondis-je avec assurance.

Au cours de ma marche chrétienne, mon père avait toujours été mon principal guide. Il m'avait maintenu dans le droit chemin et donné un exemple de qualité. J'étais persuadé qu'il allait soutenir mon ambition de toujours: être missionnaire. Mais les mots qu'il prononça ensuite me stupéfièrent: "Tu aimes les sciences. Je te propose d'apprendre le métier de chimiste. Je suis sûr que tu pourras entrer en apprentissage chez Pluss-Staufer." C'était une entreprise de recherche située à deux pas de chez nous. Pétrifié, je regardai mon père sans savoir que dire.

"Mais, papa, tu sais que je veux être missionnaire..." commençai-je à objecter. Mon père me coupa la parole. Son raisonnement était logique: comme il avait connu la guerre et qu'il avait toujours eu du mal à joindre les deux bouts, il voulait que son fils soit à l'abri du besoin. Mon frère aîné, Hans, apprenait déjà la comptabilité. Et à l'époque, il était inconcevable qu'un jeune homme se lance directement dans un travail missionnaire à plein temps. "Fais d'abord tes preuves dans le monde du travail. Ensuite, tu étudieras la Bible." J'étais déçu, mais je reconnaissais le bien-fondé de son conseil. Bien qu'un peu réticent, je me soumis à son avis.

À la fin de l'année, je terminai ma scolarité et, comme prévu, je signai un contrat d'apprentissage de trois ans comme technicien de laboratoire chez Pluss-Staufer. Ces années me formèrent le caractère et m'inculquèrent des principes qui me furent extrêmement précieux par la suite.

Par nature, je suis plutôt fonceur, et ne me m'embarrasse pas de détails. Je suis toujours pressé d'achever une tâche afin d'attaquer la suivante. Mais en tant que technicien de laboratoire travaillant avec de dangereux produits chimiques, j'ai appris l'importance de la précision. En chimie, une attitude négligente est inacceptable. Nous manipulions des substances explosives qui pouvaient provoquer un accident fatal si on n'y prenait point garde. Une simple erreur risquait de nous coûter la vie, comme je l'ai appris à mes dépens.

C'était au cours de ma première année d'apprentissage. On m'avait chargé de fabriquer un tranquillisant. Pour cela, il fallait faire bouillir, refroidir, mesurer et mélanger divers produits chimiques pendant plusieurs jours, et il fallait se servir d'un gaz extrêmement toxique, le phosgène. Le cylindre d'acier peint en blanc qui contenait ce redoutable gaz arborait une tête de mort sur le côté, signe manifeste qu'il s'agissait d'une substance extrêmement puissante. Une quantité infime dans l'atmosphère pouvait s'avérer fatale. Il suffisait d'en inhaler pour mourir en quelques minutes, et si le gaz mortel franchissait les portes du

laboratoire, il pouvait tuer d'autres personnes aux alentours. Tous les techniciens du laboratoire étaient censés porter un masque protecteur, mais comme il était encombrant, nul ne se pliait à la consigne. Une bouteille d'ammoniaque au bouchon de liège était posée à côté de nos masques inutilisés sur l'étagère. Si, par accident, nous inhalions du phosgène, respirer de l'ammoniaque constituait notre seule chance de survie. Comme tout le monde, je négligeais de porter mon masque à gaz, mais j'avais pleinement conscience du danger que je courais. Mon travail exigeait une concentration totale. Je traitais le cylindre blanc en acier et tous les tubes et les bocaux en verre auxquels il était relié avec une extrême méticulosité.

Un jour, alors que, comme d'habitude, j'avais revêtu mon uniforme de laboratoire d'un blanc immaculé, je pris ma clé universelle et me mis à tourner avec précaution la valve qui permettait au phosgène de sortir du cylindre blanc pour se déverser dans les tuyaux en verre. On ne voyait rien, mais je ne relâchais jamais mon attention, même pour quelques instants. En quelques secondes, le gaz atteindrait le liquide situé dans le bocal triangulaire, au bout du tube en verre. Dès que les bulles commençaient à se former sur le liquide, je devais le mesurer.

Comme d'habitude, une, puis plusieurs bulles apparurent à la surface. Tout semblait normal. Je me rapprochai pour regarder de plus près le niveau du liquide, car je devais laisser échapper une quantité précise de gaz, lorsque soudain, je sentis ce que redoutent tous les techniciens chimistes: une odeur nauséabonde qui ressemblait à du foin pourri. Le phosgène mortel s'échappait.

Oh non! L'un des tubes qui fermait l'une des valves en verre devait avoir une légère fuite! Des nuages blancs empoisonnés se formèrent autour de moi. Mon cœur cogna dans ma poitrine. Instinctivement, je saisis la bouteille d'ammoniaque, fit sauter le bouchon, la fourrai sous mon nez et inhalai. Je mis ensuite le masque à gaz sur ma tête.

Aurais-je la vie sauve? Mon antidote, l'ammoniaque, avait-elle rempli son rôle et neutralisé l'acide chlorhydrique qui avait pénétré dans mes poumons? Au bout de quelques instants, mon pouls ralentit, mon cœur reprit son rythme normal et je poussai un soupir de soulagement. L'ammoniaque avait agi!

Je tournai la clé universelle pour stopper la fuite de phosgène – il s'était répandu dans toute la pièce – et m'effondrai sur un tabouret de laboratoire. Je réalisais pleinement ce qui m'était arrivé. J'aurais pu perdre la vie! Je ne pouvais que rendre grâces à Dieu de m'avoir préservé d'un accident fatal. Mais j'avais bien appris ma leçon. À partir de ce moment-là, je vérifiai et revérifiai soigneusement mes instruments. Et même s'il était très encombrant, je n'omis plus jamais d'enfiler mon lourd masque à gaz à titre préventif.

Suis cet homme!

Au cours de mes trois ans d'apprentissage de technicien de laboratoire, bien des fois, le travail me pesa beaucoup. Nous devions consigner chacun de nos faits et gestes dans de volumineux rapports. Je trouvais cela fastidieux et monotone. D'autre part, je devais obéir aux ordres des autres, ce qui ne m'était pas facile. J'étais très indépendant de nature. Comme l'indiquait mon prénom, il y avait des moments où je voulais tout arrêter et me consacrer à ma véritable vocation de missionnaire.

Au lieu de cela, je redoublai d'ardeur et appris à fond mon métier. À tel point qu'au cours des deux années qui suivirent, de façon sournoise et imperceptible, ma vocation missionnaire s'étiola quelque peu. Je me consacrai à fond à mon métier de chimiste et passai souvent mes soirées à poursuivre des expériences pour le compte de mon entreprise.

Certes, j'étais toujours impliqué dans le travail que l'église effectuait auprès des jeunes, et ma foi était toujours ardente. Mais l'appel missionnaire qui m'avait tant préoccupé au cours de mon adolescence diminuait peu à peu. Je jouissais de la sécurité d'un bon métier et j'étais ravi de voir mon compte en banque se remplir. À mon insu, le but de ma vie se modifia. Je me mis à envisager de devenir chercheur chimiste de carrière. Mais au cours de ma troisième année d'apprentissage, Dieu intervint de façon magistrale pour changer la direction de ma vie et me ramener dans ses voies.

Notre famille était très hospitalière. Lorsque nous avions des invités, ma mère mettait les petits plats dans les grands: légumes du jardin, steak frites et succulent dessert composé d'une tarte aux pommes meringuée. Tout cela changeait agréablement de nos sempiternelles pommes de terre rôties et de nos saucisses. Entre autres, j'appréciais donc la venue de visiteurs parce que leur présence améliorait considérablement notre ordinaire.

Mais un jour, un invité vint nous offrir un menu spirituel exceptionnel. Adolf Schnegelsberg était un homme d'affaires allemand prospère. Il venait de la région de Stuttgart, d'où ma mère était originaire. J'avais alors vingt ans, et ma vie spirituelle était au plus bas. Certes, j'allais toujours à l'église et je lisais fidèlement ma Bible, mais ma consécration à Dieu était émoussée. Adolf, qui resta chez nous pendant quinze jours, nous apporta une bouffée d'air frais. Nous passâmes des heures à discuter autour de la table familiale après le dîner. Cet Allemand d'environ quarante-cinq ans, nerveux et énergique, avait un zèle et un enthousiasme pour Jésus que je n'avais encore jamais vus auparavant. Son dynamisme ranima ma vie spirituelle languissante.

Je l'écoutai avec passion me parler des réunions de plein air qu'il organisait tous les samedis dans un jardin public de Stuttgart. Il avait amené tant d'âmes au Seigneur que j'eus honte de mes timides tentatives de partager ma foi avec mes collègues du laboratoire Pluss-Staufer.

Je n'en avais pas encore amené un seul au Seigneur. Souvent, ils juraient et faisaient des plaisanteries douteuses en ma présence, mais je n'avais jamais osé soulever la moindre objection. À ce moment-là, en entendant Adolf raconter les prouesses qu'il avait accomplies pour le Seigneur, je ne fus par fier de moi. J'aurais voulu être comme lui. Je désirai alors retrouver le zèle ardent qui m'animait lorsqu'à quatorze ans, j'avais proclamé hardiment ma foi devant ma classe. Pourquoi étais-je devenu si timoré? Qu'est-ce qui m'avait fait perdre mon audace?

"La raison, m'expliqua Adolf lorsqu'un soir, je lui confessai mon échec, c'est que tu n'as pas encore été rempli du Saint-Esprit, Rudi". Cela me vexa. Je ne lui répondis rien, mais je fus mécontent qu'il m'ait suggéré qui manquait une certaine dimension spirituelle à ma vie. J'avais grandi dans l'église. Tous les dimanches, j'avais entendu mon père prêcher la Bible. Nous avions des cultes de famille réguliers, et je passais moi-même du temps devant Dieu. Je connaissais la Bible à fond. J'étais certain de tout savoir sur le Saint-Esprit.

Notre dénomination n'avait pas de croyances "pentecôtistes", mais ma mère avait fait une expérience personnelle avec le Saint-Esprit, et elle me racontait parfois une vision ou une prophétie qu'elle avait reçue. À l'occasion, elle s'exprimait même dans une langue inconnue – les "langues" d'Actes 2 dont me parlait Adolf. Mon père tolérait ces manifestations du Saint-Esprit, mais jamais il ne les provoquait ni n'affirmait, comme Adolf, que tout le monde avait besoin d'en faire l'expérience.

Quelques jours avant son départ, Adolf nous invita, ma petite sœur Esther et moi, à un camp de jeunes qu'organisait son église au sud de l'Allemagne, en janvier. "Nous pourrons t'en apprendre davantage sur le Saint-Esprit et prier pour toi", me dit-il. De nouveau, je fus vexé. J'étais satisfait tel que j'étais. Je n'avais pas besoin du Saint-Esprit. Du moins, pas à la manière dont Adolf m'en parlait. Et pourtant, sa foi hardie et révolutionnaire m'avait beaucoup stimulé. Je voulais à tout prix me débarrasser de la chape de timidité dans laquelle je m'étais engoncé ces dernières années. Je désirais sortir dans les rues et arpenter les jardins publics comme il le faisait. Mon appétit spirituel avait été aiguisé.

Je me demandais si j'irais au camp de janvier ou non. Une partie de moi-même avait envie d'y aller, une autre résistait. Pendant plusieurs jours, j'hésitai sur la conduite à tenir, mais en fin de compte, la veille du départ d'Adolf, je résolus d'y aller. "Nous serons enchanté de t'avoir avec nous, Rudi", me dit Adolf en souriant lorsque je lui fis part de ma décision le lendemain matin. Bien que nous n'en ayons jamais parlé, il s'était certainement rendu compte du combat intérieur que j'avais mené.

Le responsable de notre groupe de jeunes résolut aussi de s'y rendre. Le camp avait lieu dans un chalet style Forêt Noire situé dans les bois, non loin de Stuttgart. Lorsque ma sœur Esther, le directeur du groupe de jeunes et moi sommes entré à l'intérieur, nous avons été confrontés à soixante-dix jeunes Allemands impétueux, qui provenaient principalement de l'église pentecôtiste d'Adolf. Ils se connaissaient déjà tous. Je me sentis mal à l'aise et me demandai pourquoi j'étais venu.

Ce soir-là, la réunion ne ressembla à aucune de celles que j'avais connues auparavant. C'était la première fois que je voyais des gens battre des mains. Cette pratique n'avait pas cours dans notre église, tandis que pendant ce rassemblement, pratiquement tous les chants, conduits par un pianiste et plusieurs guitaristes, étaient ponctués d'énergiques battements de mains. Chez nous, nous n'avions qu'un orgue traditionnel. Ce tapage me semblait bizarre et presque irrespectueux. Mais au bout de deux ou trois jours, l'enthousiasme contagieux de tous ces jeunes commença à faire fondre ma résistance. Comme avec Adolf, j'étais fasciné par leur amour et leur consécration à Dieu. J'avais soif de ce qu'ils possédaient!

L'enseignement était plus difficile à digérer. J'avais toujours appris qu'on reçoit le Saint-Esprit lorsqu'on se convertit. Dans ce camp, les responsables prétendaient qu'il y avait quelque chose de plus. Après une réunion, je pris à partie l'un des dirigeants du camp. "Je crois que si nous aimons Dieu et que nous le suivons, nous recevons automatiquement le Saint-Esprit", affirmai-je.

- Oui, on est né de l'Esprit et, dans une certaine mesure, on l'a déjà, Rudi. Mais être rempli de l'Esprit, c'est autre chose! " m'expliqua le directeur du camp.

Il feuilleta sa Bible et s'arrêta à Actes 8. "Ici, il est dit que Philippe s'est rendu dans une ville de Samarie et que beaucoup se sont convertis grâce à sa prédication. Mais ils n'ont été remplis du Saint-Esprit que plus tard, lorsque les apôtres Pierre et Jean sont venus de Jérusalem et leur ont imposé les mains.

- N'était-ce pas parce qu'il s'agissait de Samaritains, et non de Juifs?" demandai-je.
- Tu as raison, Rudi. Mais regarde ce qui s'est passé dans Actes 19, quand Paul a rencontré les Ephésiens. Il leur a demandé s'ils avaient reçu le Saint-Esprit quand ils avaient cru. Si nous recevons automatiquement la plénitude de l'Esprit lorsque nous nous convertissons, Rudi, pourquoi Paul a-t-il posé cette question?"

Je ne sus pas quoi répondre, mais lorsque je retournai dans ma chambre, je relus le passage dans ma Bible et le replaçai dans son contexte. Les versets cinq et six le rendaient encore plus clair. Les Ephésiens n'avaient reçu que le baptême de Jean. Paul les avait rebaptisés au nom de Jésus, puis leur avait imposé les mains. Le Saint-Esprit était alors venu sur eux; ils avaient parlé en langues et prophétisé.

Ma chère position théologique était fortement ébranlée. Comme je croyais fermement en la Bible, je ne pouvais nier les affirmations des Ecritures. Et pourtant, je voulais avoir des certitudes absolues. Notre responsable du groupe de jeunes de l'église et moi, nous eûmes de longues discussions qui se prolongèrent souvent tard dans la nuit. Je passai aussi du temps à arpenter seul les bois enneigés qui entouraient le lieu du camp. "Seigneur, éclaire-

moi. Je veux tout ce que tu as prévu pour moi, mais je dois savoir la vérité. Ce baptême de l'Esprit vient-il vraiment de toi?"

J'obtins la réponse que je désirais le mercredi suivant. La réunion du soir avait été remplacée parce que les responsables nommaient un moment "d'attente" ou "de recherche" au cours duquel on priait pour tous ceux qui désiraient recevoir la plénitude de l'Esprit. Tout d'abord, on nous expliqua quelques points doctrinaux. En les écoutant, je réalisai que j'avais déjà découvert plusieurs de ces points tout seul et que j'étais parvenu aux mêmes conclusions. Le "baptême de l'Esprit" est une expérience valable pour nous aujourd'hui. Bien qu'on puisse la faire au moment où on se convertit, elle se distingue de la conversion. Elle n'est pas réservée à l'église primitive et périmée depuis que les Ecritures ont été achevées, comme certains le prétendent, mais elle est à la portée de tout chrétien né de nouveau. Ceux qui ont reçu le Saint-Esprit ont la capacité de parler en une langue inconnue, de la même manière que les disciples l'ont fait le jour de la Pentecôte.

"Si l'église primitive avait besoin d'être remplie de l'Esprit pour témoigner, à combien plus forte raison nous le faut-il aujourd'hui?" demandait l'orateur. C'était logique. Mais ce fut sa remarque finale qui me persuada. "Cherchez 1 Corinthiens 15", nous enjoignit-il. On entendit le bruit des pages qu'on tournait. "Maintenant, regardez le verset 6. À combien de frères Jésus apparut-il à la fois après sa résurrection?

- À cinq cents, répondîmes-nous en chœur.
- Tous ces disciples entendirent ses instructions d'aller à Jérusalem et d'attendre. Mais regardons ensemble Actes 2:15"

Nouveau bruissement de feuilles. "Combien y en avait-il dans la chambre haute le jour de la Pentecôte?" Quelques voix répondirent: "Cent vingt"

- Avez-vous calculé quel pourcentage cela représente?" demanda-t-il.

Je ne l'avais pas fait, ni, je pense, aucune autre jeune présent dans la salle. "Seulement 25 pour cent!" dit-il d'un ton solennel en élevant sa Bible et en posant le doigt sur le passage. Seuls vingt-cinq pourcent de ceux qui ont reçu l'ordre d'attendre le Saint-Esprit ont obéi. Êtes-vous prêts à vous joindre à cette minorité? Ferez-vous partie des vingt-cinq pour cent qui l'attendront?"

Sa question me frappa comme un coup de foudre. Allais-je faire partie des vingt-cinq pour cent ou des soixante-quinze pour cent? Étais-je prêt à attendre? Oui, résolus-je. Si Dieu le voulait, j'y passerai toute la nuit! Par chance, je n'eus pas besoin d'en arriver là. À la fin de la réunion, ceux qui voulaient être remplis de l'Esprit restèrent dans la salle pendant que les autres sortaient. Je m'agenouillai devant ma chaise. Les responsables circulèrent lentement de l'un à l'autre et leur imposèrent les mains pour qu'ils reçoivent l'Esprit. Lorsqu'ils prièrent pour moi, une vague de joie m'inonda. Mes mais se levèrent spontanément et, comme si une force surnaturelle se déversait en moi, je me mis à parler dans une langue que je n'avais jamais apprise.

Mon expérience de ce soir-là bouleversa ma vie chrétienne. Le responsable du groupe de jeunes de l'église et Esther furent, eux aussi, remplis du Saint-Esprit. Nous rentrâmes chez nous gonflés à bloc d'énergie spirituelle. Nos vies avaient été renouvelées et réformées. Je passai de longues heures seul dans ma chambre à prier et à lire ma Bible. Auparavant, c'était une corvée obligatoire; à parti de ce moment-là, cela devint un régal. Mes expériences nocturnes au laboratoire de Pluss-Staufer cessèrent complètement. J'avais beaucoup mieux à faire! Je passais mes soirées plongé dans les Ecritures.

Mon ancienne timidité avait fait place à un regain d'audace. Je n'acceptais plus les jeux de mots malsains et les jurons de mes collègues de travail. Certes, je ne les amenai pas tous à se convertir, mais du moins, ils se mirent à respecter ma position. Pendant les deux années supplémentaires où je restai chercheur chimiste, mes collègues ne firent des plaisanteries douteuses que lorsque je n'étais pas dans les parages.

L'année où je fus rempli du Saint-Esprit, je connus une grande épreuve. Au mois de juin, ma mère, âgée de 55 ans à l'époque, tomba malade et dut s'aliter. Comme elle avait souvent des problèmes de santé, ni mes sœurs Esther et Judith ni moi-même ne prîmes sa maladie très au sérieux. Mon père s'absentait continuellement pour prêcher, et mon grand frère Hans, qui habitait dans une ville voisine avec sa femme et ses deux enfants, poursuivait avec succès sa carrière de comptable. Toutefois, après plusieurs jours, ma mère n'allait toujours pas mieux. Un soir de bonne heure, je montai voir comment elle se portait. Lorsque j'entrai dans sa chambre, elle bafouilla et toussa, fit entendre une sorte de gargouillement suivi d'un soupir et retomba sur son oreiller. Cela me parut mauvais signe, et je décidai de téléphoner au docteur pour lui demander de venir immédiatement.

Après avoir donné mon coup de fil, je retournai la voir. Elle était allongée paisiblement et paraissait s'être endormie; aussi je la laissai et me rendis dans ma chambre afin de prier pour elle. Quelques instants plus tard, le docteur arriva. Je le fis monter dans la chambre de ma mère. Elle était toujours allongée sans bouger sur le lit. Le docteur entra pour l'examiner et je tournai les talons pour quitter la pièce. Mais j'avais à peine fait deux pas lorsque le docteur me rappela: "Monsieur Lack, je suis désolé de devoir vous l'apprendre, mais votre mère est morte!"

Ce fut un terrible choc. Elle avait été terrassée par une attaque. Nous fîmes immédiatement prévenir mon père. Il annula sa prédication, revint aussitôt à la maison et, une demi-heure plus tard, en franchissant la porte, il s'effondra et resta prostré par terre en sanglotant. Nous le regardions tous avec stupeur. Comme, d'habitude, il n'était guère démonstratif, nous ne savions comment apaiser son accablement et sa douleur aiguë. Toute la famille prépara l'enterrement de ma mère sans vraiment réaliser ce qui se passait. À sa manière, chacun d'entre nous chercha à faire face au choc de son départ inattendu.

J'avais toujours été proche de ma mère. Elle constituait le pivot stable et dynamique autour duquel tournait toute la maisonnée. Bien des fois au cours des semaines suivantes, je regrettai son rire et son dynamisme. Il me fallut de nombreux mois pour surmonter cette perte. Plusieurs années après, mon père rencontra une charmante chrétienne, Marianne, avec laquelle il se remaria. Cette femme avait dix ans de moins que lui et elle était plus calme et sérieuse que l'avait été ma mère. Bien qu'elle n'ait jamais pu remplacer cette dernière, la famille retrouva son équilibre.

À la fin de mon apprentissage de trois ans à Pluss-Staufer, l'entreprise me demanda de rester pendant deux années supplémentaires en tant que chimiste. Dès que j'eus terminé, je partis pour Londres, en Angleterre, et je passai les deux années suivantes à me former à l'école biblique des Assemblées de Dieu de Kenley. Puis je retournais en Suisse et devins pasteur auxiliaire dans le mouvement des églises évangéliques libres que dirigeait mon père.

J'étais enfin pleinement engagé dans l'œuvre du Seigneur, mais je n'étais pas satisfait. Je rêvais toujours d'être missionnaire et d'atteindre le monde entier, conformément à l'ordre de Jésus. Je ne voulais pas rester enterré en Suisse pendant tout ma vie, ni travailler pour une seule dénomination. J'ambitionnais de parcourir le monde pour Dieu et de travailler plus particulièrement avec des jeunes. Mais comment faire? Par où commencer? Je ne connaissais aucune organisation missionnaire susceptible de me laisser libre d'accomplir ce rêve. Après deux ans de travail pastoral, ma frustration était à son comble. Je me sentais bloqué dans une impasse, et je commençais à chercher d'autres façons de servir Dieu. Je ne trouvai rien qui corresponde à mon attente, mais je décidai de prendre le taureau par les cornes et de donner à mon père ma démission de pasteur auxiliaire.

Au mois de janvier, sept ans après avoir fait l'expérience du Saint-Esprit qui avait tant bouleversé ma vie, je retournai dans le camp de jeunesse de la Forêt Noire. Sans avoir donné ma démission de façon officielle, j'avais définitivement résolu de renoncer à ma charge pastorale.

Un soir, avant la réunion, l'un des responsables du camp, un Allemand nommé Fred, m'invita à prier avec lui dans sa chambre pour les activités du soir. Je m'intéressais plus particulièrement à la douzaine d'adolescents que j'avais emmenés avec moi. Plusieurs d'entre eux, comme moi autrefois, refusaient d'admettre que nous avons besoin d'une expérience supplémentaire avec le Saint-Esprit après notre conversion. C'était surtout Roli Sauser, un jeune homme de dix-neuf ans enjoué et agréable qui poursuivait des études d'électriciens, qui me préoccupait. Sa famille faisait partie de l'église depuis des années, et il était lui-même un membre fidèle de notre groupe de jeunes, mais il n'avait pas encore été rempli de l'Esprit et il courait le risque de commettre la même erreur que moi en laissant sa foi s'attiédir sous l'influence de ses collègues incroyants.

J'étais totalement absorbé par mes prières pour Roli et les autres lorsque Fred m'interrompit. "Rudiü Dieu me donne une vision pour toi. Je la vois dans ma tête aussi clairement que si elle était peinte sur le mur. Il y a un homme qui se tient près de toi, Rudi. Tu ne le connais pas, mais il va jouer un rôle essentiel dans ton avenir. Autre point important: tu ne dois pas abandonner trop vite ta position de pasteur. Tu n'as pas besoin de courir partout pour chercher cet homme. Dieu lui-même le mettra sur ta route. Il te conduira vers ton futur ministère. Tu exerceras un ministère qui s'étendra au-delà des frontières de la Suisse."

Je tressaillis de joie en entendant ces derniers mots: "Au-delà des frontières de la Suisse." Je me relevai et m'assis sur le lit de Fred. Je réfléchissais à ce que je venais d'entendre. Jamais on ne m'avait adressé une prophétie aussi directe auparavant. Je ne connaissais pas bien Fred, mais j'étais convaincu que ce qu'il avait vu venait de Dieu. Fred m'effleura l'épaule. "Rudi, ce que je voudrais ajouter maintenant n'est pas prophétique, mais je suis convaincu qu'il s'agit aussi d'un message de Jésus. C'est une parole d'avertissement." Je l'écoutais attentivement.

- De quoi s'agit-il?
- Arme-toi de patience. Peut-être passera-t-il un an ou deux avant que tu rencontres cet homme.

Mon cœur chavira. J'avais résolu de donner ma démission dès la fin du camp. Je n'étais pas sûr de pouvoir tenir un ou deux ans de plus. Mais j'étais convaincu que Dieu me parlait par la bouche de Fred. J'obéis à ces directives et restai à mon poste. Au contraire, je passai outre mes réticences et redoublai d'ardeur dans ma tâche pastorale.

Dès lors, je fus surchargé d'activités. En plus de ma charge de pasteur, je mis sur pied un cours par correspondance de dix leçons destiné à inciter mes correspondants à témoigner. Très vite, j'eus cinq cents élèves inscrits. Parmi les nombreuses feuilles remplies qui s'accumulèrent sur mon bureau, le témoignage de Rosemary m'émut tout particulièrement. Née sans bras et avec une seule jambe, elle avait rédigé ses réponses en les tapant sur un clavier avec son unique pied. Pour accomplir ses exercices de témoins, elle s'asseyait au coin de la rue dans son fauteuil roulant, des tracts entre les orteils. Tous les passants pouvaient se servir. La détermination dont Rosemary faisait preuve envers et contre tout me poussa à continuer.

Mon père resta à la tête de nos trois églises évangéliques libres et de deux branches satellites, mais me confia de plus en plus de responsabilités. J'avais maintenant un vrai bureau, une ancienne chambre d'amis de notre demeure d'Aarburg spécialement aménagée à mon intention. Moi aussi, j'avais des étagères remplies de livres comme mon père, bien qu'en moins grand nombre. Par la petite fenêtre, en face de mon grand bureau en bois généralement couvert de notes de prédications et d'autres papiers, j'avais vue sur un verger

de pommiers et de poiriers puis, au-delà de la route, sur de vertes collines. Notre maison était située au bord de la ville, juste à côté de notre église principale.

L'année suivante, ma petite sœur Esther se maria et partit vivre en Allemagne avec son époux. Ils s'étaient rencontrés sept ans auparavant au cours du mémorable camp de la Forêt Noire. À la maison, il ne resta donc plus que mon père et ma belle-mère Marianne. Quand à ma sœur de dix-huit ans, Judith, elle était si sociable qu'elle ne passait à la maison qu'en coup de vent. Et mon père allait sans cesse prêcher en Allemagne.

Comme toujours, un flot continuel d'évangélistes, de prédicateurs, de missionnaires et d'autres visiteurs défilaient chez nous. Ils ne venaient pas seulement de Suisse et d'Allemagne, mais du monde entier. L'évangéliste américain Willard Cantelon, en particulier, nous rendit visite plusieurs fois. Un matin de printemps, je reçus une lettre de Willard. Je la pris avant toutes celles qui jonchaient mon bureau et, après l'avoir ouverte, je la lus d'une traite. Willard désirait que nous fassions la connaissance d'un ami américain, un évangéliste nommé Loren Cunningham qui venait d'arriver en Suisse. Il dirigeait une association nommée Jeunesse en Mission. "Le Seigneur bénit vraiment l'organisation de Loren. Il faut que tu fasses sa connaissance", écrivait-il.

Je lus sa lettre avec un vif intérêt, surtout lorsque Willard m'expliqua comment Loren rêvait d'évangéliser le monde par l'intermédiaire des jeunes et était en train de créer une école d'évangélisation à Château d'Oex, une petite ville située à environ trois heures en voiture d'Aarburg, dans la partie francophone de la Suisse.

La vision de Loren semblait correspondre à mon rêve inassouvi. En repliant la lettre et en la remettant dans son enveloppe, une pensée me traversa subitement l'esprit. Loren Cunningham n'était-il pas l'homme que j'attendais, celui qui allait me conduire vers mon ministère futur? Cela faisait dix-huit mois que Fred m'avait adressé une prophétie à ce sujet au cours de la retraite de la Forêt Noire, et depuis ce temps-là, je n'avais rencontré personne qui corresponde à la description.

J'avais l'intention de répondre à la lettre de Willard Cantelon, mais les activités du jour m'accaparèrent et la lettre fut enfouie, à demi-oubliée, sous une pile de courrier urgent. Quelques semaines plus tard, mon père et moi nous retrouvâmes dans son bureau pour déterminer quel orateur nous inviterions lors de notre week-end spécial de retraite de Pentecôte, au cours duquel nos cinq églises se regroupaient. Nous avions lancé plusieurs noms, mais aucun ne semblait convenir. Tout à coup, je me souvins de la lettre de Willard. "Papa, j'ai entendu parler de quelqu'un qui pourrait être bien. Il s'appelle Loren Cunningham." Je fonçai vers mon bureau et tirai la lettre de Willard d'une pile de papiers. Mon père la lut avec attention. À l'époque, son tour de taille s'était encore élargi, et avec ses cheveux presque totalement blanc, il paraissait plus âgé que ses cinquante-trois ans. Mais il

ne portait toujours pas de lunettes pour lire, et il était plus actif que jamais dans le ministère. Après avoir terminé sa lecture, mon père me tendit la missive. "Willard nous le recommande chaudement! Téléphone-lui, et demande-lui s'il veut venir."

Loren Cunningham parut absolument ravi d'accepter notre invitation. Aussi avons-nous annoncé aux chrétiens qu'il serait notre orateur spécial du dimanche de Pentecôte. Nous avons convenu que Loren arriverait le samedi après-midi avec six étudiants de son école d'évangélisation. Le même soir, il prêcherait à la première réunion du week-end. Vers trois heures de l'après-midi, pendant que je travaillais à mon bureau dans ma chambre, j'entendis un véhicule arriver. Je me hâtai de descendre et de franchir notre porte d'entrée, qui débouchait sur la rue, juste à temps pour voir une camionnette cabossée d'un bleu fané s'arrêter. En la regardant de plus près, je me rendis compte qu'il s'agissait d'une ancienne fourgonnette de boulanger. Les portes arrière s'ouvrirent et une demi-douzaine de jeunes gens et de jeunes filles en jaillirent. À l'intérieur, des étagères jadis chargées de pains servaient maintenant de bancs. Un homme que je cru être Lorent descendit du siège de passager avant.

Je m'avançai pour le saluer. "Je suis Cam Wilson", dit l'homme avec un fort accent américain en me serrant la main. "Loren est désolé, mais il n'a pas pu se déplacer. Ce matin, il s'est fait une hernie discale, et il est allongé sur le dos à Château d'Oex, incapable de bouger." Cam était l'orateur qui devait nous rendre visite la semaine suivante. Loren l'avait envoyé à sa place. "Je suis navré, s'excusa Cam, visiblement gêné de la tournure inattendue qu'avaient pris les événements. J'espère que cela ne vous contrarie pas trop?

- Absolument pas, le rassurai-je. Nous sommes heureux que vous ayez pu venir! Mais j'étais déçu.

J'avais attendu avec impatience de rencontrer Loren. Ce soir-là, Cam prêcha un excellent message sur les missions. Comme j'étais son interprète, je me tenais à côté de lui, et les hochements de tête approbateurs de mon père me prouvaient qu'il était enchanté de son orateur remplaçant. Nous allions certainement passer un excellent week-end. Cam prêcherait de nouveau le dimanche après-midi.

Après la réunion, pendant que nous étions réunis dans notre salon pour prendre un rafraîchissement, Cam se tourna vers moi: "Rudi, accepteriez-vous que je téléphone à Loren? J'ai la conviction qu'il devrait être ici. Peut-être l'état de son dos s'est-il suffisamment amélioré pour qu'il puisse voyager.

- Bien sûr.

Je le conduisis jusqu'à un téléphone posé dans mon bureau. Quelques instants plus tard, Cam revint dans la pièce et déclara: "Le dos de Loren ne va pas mieux, mais il est résolu à venir. Il faudra que nous envoyions un étudiant le chercher avec le minibus bleu. Comme il est toujours incapable de s'asseoir, nous devrons le coucher sur l'une des étagères à pain."

Je pensai au trajet de trois heures que Loren allait entreprendre depuis Château d'Oex, étendu sur une étagère. Il devrait franchir plusieurs cols de montagnes escarpés et sinueux. "Quel homme! M'étonnais-je. Avec une hernie discale, il est prêt à endurer un tel voyage juste pour prêcher un sermon dans une église inconnue!" Je fus plus impatient que jamais de le connaître.

Il arriva dans la camionnette de boulanger le dimanche après-midi, juste à temps pour la réunion. Je vis un homme bien bâti aux cheveux noirs descendre lentement du minibus et marcher d'un pas hésitant jusqu'à nous, aidé par une dame blonde enjouée qui, je l'appris plus tard, n'était autre que sa femme Darlene. Cette arrivée théâtrale me donna envie de lancer: "Le docteur Livingstone, je présume?" mais je me retins, car il souffrait tant qu'il n'aurait sans doute pas apprécié ma plaisanterie. "Je ne peux que m'allonger par terre, ou rester debout, nous dit-il. Je resterai debout au fond de l'église jusqu'à ce que je prêche. À ce moment-là, vous m'appellerez et je m'avancerai."

Nous eûmes un moment d'adoration. Certains des étudiants de l'école d'évangélisation rendirent témoignage. Finalement, ce fut au tour de Loren. Je pris place devant le pupitre pour lui servir d'interprète tandis qu'il s'avançait dans la grande allée, en se traînant péniblement. Il monta les quelques marches qui menaient au pupitre, auquel il s'agrippa des deux mains pour trouver son équilibre.

Tous les auditeurs attendirent avec impatience la suite des événements. En voyant la difficulté qu'éprouvait Loren à se mouvoir, et après le sermon dynamique de Cam, je sentais qu'ils se demandaient: "Qu'est-ce que cet homme fait là?"

Mais dès que Loren ouvrit la bouche, toute trace de cynisme disparut. Il parlait avec une fougue et une passion que je n'avais jamais rencontrées auparavant. Il expliquait comment il rêvait de voir des jeunes marcher comme une armée puissante autour du monde, armés de l'Evangile et de s'infiltrer partout, même dans les endroits reculés où aucun missionnaire n'était jamais allé.

Ses propos n'étaient pas seulement missionnaires. Il parlait par expérience: il racontait comment il avait témoigné sur la Place Rouge de Moscou en Russie communiste et emmené de nouveaux membres inexpérimentés de Jeunesse en Mission évangéliser les îles Caraïbes. Ils vivaient par la foi et comptaient sur le Seigneur pour pourvoir à leurs besoins. "A Jeunesse en Mission, personne ne reçoit de salaire", expliqua Loren. Pas même lui, qui en était le fondateur et le directeur.

J'étais impressionné et très ému. Jamais je n'avais rencontré quelqu'un qui ait exprimé aussi clairement mon rêve d'aller parler de Jésus au monde entier. À la fin du message, j'étais prêt

à signer. C'était certainement l'homme à propos duquel Fred avait prophétisé, celui qui me conduirait dans mon futur ministère. Le Seigneur mon montra que ma conviction était fondée d'une façon particulière: au milieu de sa prédication, les membres de Loren commencèrent à s'assouplir. À la fin, il agitait les bras et se déplaçait avec l'agilité d'une personne en pleine forme. Il n'avait plus aucune raideur. Dieu l'avait guéri de façon surnaturelle.

Ce soir-là, Loren et sa femme Darlene, ou Dar, comme l'appelait Loren, se joignirent à notre famille pour dîner. "Je suis heureux de rencontrer enfin la famille Lack! S'exclama-t-il avec enthousiasme en plantant sa fourchette dans la grosse tranche du rôti que Marianne lui avait servi. Willard Cantelon m'a dit tant de bien de vous! Cela fait des mois que j'essaie de vous rencontrer. Je suis convaincu que cette hernie discale a constitué la dernière tentative de Satan d'empêcher que nous nous rencontrions." Je réfléchis silencieusement aux paroles de Loren. Je me demandai si l'ennemi n'avait pas essayé de nous mettre des bâtons dans les roues plus qu'il n'en avait conscience.

Notre conversation au cours du repas constitua une suite captivante de sa prédication. Loren expliqua de quelle façon il comptait assiéger le monde pour Jésus avec ses jeunes. Je buvais avidement chacune de ses paroles, plus succulentes pour moi que les petits pois frais dans mon assiette. Vers la fin du repas, Loren se tourna subtilement vers moi. "Rudi! Nous implantons justement Jeunesse en Mission ici, en Europe. Pourquoi ne pas te joindre à nous?"

D'après son message, je savais que je ne percevrais aucun salaire. Certes, il avait une grande vision, et plus de cinq mille jeunes le rejoignaient chaque année pour faire de l'évangélisation pendant l'été; mais il n'avait qu'une douzaine d'agents à plein temps dans le monde. Loren et Darlene étaient les deux seuls représentants pour l'Europe. Mais cela ne m'arrêta pas. J'étais déjà de tout cœur avec eux. Comme mon père ne manifestait pas la moindre réaction, je voyais bien qu'il n'était pas très chaud. Si je rejoignais Jeunesse en Mission, il se retrouverait sans pasteur auxiliaire. Loren dut sentir sa réserve, car il ajouta: "Je ne veux pas prendre la place du Seigneur; si cela vient de Dieu, il te le montrera, Rudi."

En réalité, Dieu me l'avait déjà montré! En Loren, j'avais trouvé l'homme que je cherchais. Il me fallut quelques mois pour persuader mon père, bien que d'autres personnes que je respectais dans l'église, y compris ma belle-mère, m'aient donné le feu vert. En fin de compte, mon père s'inclina. Je lui donnai effectivement ma démission, et en septembre 1996, je devins le premier membre européen à plein temps de Jeunesse en Mission.

Je m'étais engagé dans une voie qui allait m'amener à accomplir un passionnait pèlerinage autour du monde, à traverser les frontières et à pénétrer dans de nombreux pays. Si les

dirigeants de la plupart de ces nations avaient découvert ma véritable activité, nul doute que la mention PERSONA NON GRATA (indésirable) aurait été apposée sur mon passeport.	

Leçons d'intercession

J'ai passé mes premiers mois pour Jeunesse en Mission à voyager seul à travers l'Europe pour recruter de nouveaux membres. Comme je n'avais entendu Loren prêcher que peu de fois, je parlais surtout de ma propre conception des missions, et je projetais une série de diapositives que j'avais regroupées. Ce fut un temps de solitude. Je fus soulagé de prendre deux semaines de vacances à Noël, d'abord chez ma sœur Esther et son mari allemand à Berlin, puis chez moi avec ma famille à Aarburg.

Après trois mois de voyages incessants, c'était bon de rentre chez moi, dans mon univers familier, et de dormir dans mon lit. Mais pendant que j'étais assis devant le bureau de ma chambre et que je contemplais les arbres fruitiers dénudés et les collines couvertes de neige, je compris que je ne me réinstallerais plus jamais dans ma demeure familiale. Certes, je reviendrais en visite, et mes proches me seraient toujours chers. Mais je faisais maintenant équipe avec une autre famille, celle de Jeunesse en Mission, et j'étais impatient de connaître ses autres membres.

J'en aurais l'occasion quinze jours plus tard, lorsque je rejoindrais l'école d'évangélisation de Jeunesse en Mission pour suivre un cours de huit mois. C'était une condition indispensable pour tous ceux qui voulaient faire partie de l'équipe dirigeante. Bien que j'ai suivi une formation de deux ans dans une école biblique et que j'aie été pasteur pendant quatre ans, je devais m'y soumettre. Le cours comprenait trois mois d'instruction, un stage pratique de deux mois dans le Moyen Orient et enfin, une campagne d'évangélisation de trois moi. L'école d'évangélisation s'était installée dans un hôtel de trois étages que Jeunesse en Mission avait loué récemment dans la banlieue de Lausanne.

Après deux semaines de repos au cours desquelles je discutai avec mes amis, ma famille et notre flot de visiteurs habituels, j'avais hâte de reprendre le travail. Toutefois, je dus retarder mon départ d'une semaine, car mon père avait organisé une série de réunion exceptionnelle et il avait besoin de mon aide. En arrivant, il me fallut prendre le train en marche, et je passai plusieurs jours à rattraper la première semaine de cours de Loren, en écoutant les enregistrements.

L'école d'évangélisation comptait trente élèves. À vingt-sept ans, j'étais le plus âgé. D'autre, comme Joe Portale, Don et Deyon Stephens, David et Carol Boyd et Al Akimoff, tous Américains, avaient également passé plusieurs années à l'école biblique. Autour de la table du déjeuner, j'appris qu'Al était d'origine russe. Fasciné, je l'écoutai me raconter de quelle façon son père, également un chrétien engagé, avait émigré avec toute sa communauté juste avant l'avènement du communisme en Union Soviétique. Ils avaient été prévenus prophétiquement qu'ils devaient s'enfuir grâce aux prophéties d'un adolescent. J'appréciais beaucoup Al. Il ne mesurait guère plus d'un mètre cinquante, mais sur le plan de

l'enthousiasme spirituel, c'était un géant. Je décidai de maintenir les liens d'amitié avec lui par la suite.

Dès mes premiers jours à l'école, une autre personne retint mon attention: une jeune femme enseignante, Reona Peterson, originaire de Nouvelle-Zélande, dans le Pacifique Sud. Je ne fus pas attiré vers elle de façon sentimentale, mais je sentis d'emblée une grande affinité spirituelle entre nous. À part Reona et moi, tous les étudiants venaient d'Amérique du Nord. Comme l'enseignement était dispensé en anglais, j'étais content d'avoir passé deux ans en Angleterre. C'était la deuxième école que Loren et Darlene avaient fondé en Europe, et avec le temps, elle suscita une riche moisson de futurs dirigeants. À l'époque, en 1970, nous n'étions qu'une poignée de jeunes hommes et de jeunes femmes (certains, du reste, n'était plus tout jeunes), désireux d'en savoir plus sur les voies de Dieu. Bien que j'aie manqué la première semaine du cours de Loren, j'étais enchanté de pouvoir assister à la deuxième.

Les pâles rayons du soleil hivernal de Lausanne filtraient par les fenêtres de notre salle de classe. Captivé, j'écoutais attentivement Loren expliquer sa vision pour Jeunesse en Mission. Pendant qu'il parlait, je sentais le même enthousiasme m'envahir que lors de la mémorable réunion du dimanche après-midi au cours de laquelle il avait prêché dans mon église à Aarburg. Loren expliqua que dans sa jeunesse, alors qu'il travaillait avec les Assemblées de Dieu de Californie, Dieu l'avait appelé à œuvrer non seulement avec une dénomination chrétienne, mais avec toutes. Cela impliquait une nouvelle base, mais il avait pris le risque de fonder une association avec Darlene: Jeunesse en Mission (J.E.M.)

Pendant qu'il se recueillait seul dans la prière, Dieu lui avait montré des vagues puissantes qui assaillaient une côte. Lorsqu'une vague se retirait, une autre prenait sa place, et chacune pénétrait de plus en plus à l'intérieur des terres. Les images se déroulaient comme un film sur le mur blanc d'une chambre d'amis où il se trouvait. Tout à coup, les vagues firent place à des armées de jeunes gens parcourant les nations et envahissant le monde jusqu'au coin le plus reculé. "Il n'y a pas un seul point du globe qui ne puisse être gagné à Christ, déclara Loren. Dieu nous a appelés à prêcher l'Evangile à toute créature et à faire de toutes les nations des disciples."

Je pensais qu'à ce moment-là, nous n'étions que très peu à représenter Jeunesse en Mission en Europe! Au cours des mois précédents, en voyageant, il n'y avait que quelques agents à plein temps. Et pourtant, lorsque Loren parlait, on aurait dit que ces armées de jeunes gens étaient déjà en marche. Je résolus d'être le héraut qui les conduirait.

"Il existe différents types de missionnaires, nous déclara Loren. Certains sont des précurseurs ou des défricheurs. Ce sont les éclaireurs qui préparent le terrain. En général, ils ne restent pas longtemps, mais ils préparent la voie que les autres suivront." Mon cœur

battait la chamade lorsqu'il racontait de quelle façon ces précurseurs se rendaient dans des terres vierges et traçaient une première piste dans la végétation inextricable de la jungle. Loren expliquait que c'était un travail solitaire souvent dangereux, mais absolument essentiel. Le défricheur préparait la voie au groupe de missionnaires suivants, les pionniers, qui cédaient eux-mêmes la voie aux colons. Ce dernier type de missionnaires transformait les pistes en routes (qu'ils allaient parfois jusqu'à paver) et ils les rendaient accessibles à tous ceux qui voudraient les emprunter ensuite. Je savais, sans l'ombre d'un doute, dans quelle catégorie je me situais. Je n'étais pas un suiveur, mais un meneur. "Seigneur, fais de moi un précurseur ou un défricheur, quelqu'un qui marche en tête", priai-je en silence.

Je fus mécontent d'apprendre que la semaine suivante, une dame viendrait nous parler de la prière. Je repensai aux chrétiennes pieuses de notre église, effacées, conservatrices et, comme ma mère, aux longs cheveux tirés en chignon. Je supposais que cette Joy Dawson, une Néo-Zélandaise, serait du même genre. Je ne m'attendais absolument pas à la bombe qui allait éclater parmi nous!

Dès son premier cours, je découvris que Joy Dawson n'avait rien d'une conservatrice. Vêtue avec élégance, les cheveux coiffés à la dernière mode, elle nous secoua comme une tornade divine. Elle parlait avec l'autorité et la conviction d'une femme qui ne se contentait pas de nous donner de bonnes idées sur la manière d'écouter Dieu et de prier, mais qui parlait par expérience personnelle. Je compris vite que Joy était en contact étroit avec le Tout-Puissant, et qu'il ne fallait pas la traiter à la légère.

Tout ce que faisait Joy, même sortir dîner, avait une portée spirituelle. Le samedi, à la fin de la semaine, nous avions du temps libre. Au début de la soirée, je bavardais avec Joy et Reona (qui avait déjà rencontré Joy auparavant en Nouvelle-Zélande) dans le hall de l'hôtel, qui nous servait aussi de salle commune. Nous discutions de la façon dont Joy nous avait appris à discerner la voix de Jésus. Comme j'étais affamé, je leur suggérai de sortir dîner. "Pourquoi ne pas prendre ma voiture et aller manger une fondu au fromage?"

- Excellente idée, Rudi!" s'écria Joy de la manière directe qui la caractérisait.

Nous n'étions que trois, alors que ma Saab rouge pouvait facilement contenir cinq passagers. Deux étudiants bavardaient dans un coin de la salle commune. "Je vais voir s'il veulent se joindre à nous." J'allais me diriger vers eux lorsque Joy me prit le bras pour m'arrêter.

"Pas si vite, Rudi." Elle me lança un regard pénétrant. "Nous devons d'abord demander au Seigneur de nous conduire. Nous voulons être dans son plan pour cette soirée." Elle ferma les yeux et inclina la tête. J'étais sidéré. Jamais je n'aurai pensé à consulter Dieu pour une chose aussi minime. Au bout de quelques instants, Joy ouvrit les yeux et secoua la tête. "Non! Nous ne devons y aller que tous les trois."

Nous avons passé une très bonne soirée, et parlé à cœur ouvert. Si les autres s'étaient joints à nous, la conversation aurait certainement roulé sur des sujets plus banals. Par-dessus tout, cette "soirée-fondue" souligna le point fort sur lequel Joy avait insisté pendant toute la semaine: nous avons besoin de chercher Dieu dans les moindres détails. Je devais être amené à agir conformément à ce principe par la suite.

Durant les deux semaines que Joy passa avec nous, le Seigneur mit le doigt sur un autre écueil de ma vie: l'emprise de l'argent. Pour les Suisses, l'argent est une sorte d'idole nationale. Chaque enfant naît littéralement avec un compte bancaire en poche. Le banquier de ses parents le lui ouvre et y verse même une somme initiale².

Après avoir travaillé pendant cinq ans en tant que technicien de laboratoire, puis pendant deux ans et demi comme pasteur auxiliaire de mon père, j'avais un solide compte en banque. C'était mon bas de laine. Même si je faisais partie d'une mission où chacun vivait par la foi et comptait sur le Seigneur pour le soutenir, j'étais soulagé de savoir que j'avais une cagnotte privée.

Loren nous avait déjà appris que nous devions renoncer à nos droits et ouvrir les mains pour tout donner. Son message sur le sacrifice m'avait beaucoup touché et j'avais pris des notes avec enthousiasme. Mais au cours de la deuxième semaine que Joy passa avec nous, j'eus l'occasion de mettre en pratique le message de Loren. Darlene et lui avaient décidé d'acheter l'hôtel que nous louions à Lausanne. C'était un moment critique. Jeunesse en Mission ne disposait que de fonds limités. Un matin, à la fin de l'un des cours de Joy, Loren nous lança un défi: "Vous, les étudiants, acceptez-vous de croire avec nous que nous obtiendrons les fonds nécessaires? Demandez au Seigneur de vous montrer combien d'argent il veut que vous donniez."

Presque tous les étudiants répondirent promptement à son appel. J'étais ébranlé. Je pensais à mon compte en banque bien garni, avec ses milliers de francs suisses. "Combien veux-tu que je donne, Père?" La leçon que j'avais apprise de Joy au cours de notre "soirée-fondue" était solidement ancrée en moi. Quelques chiffres défilèrent dans ma tête. Que donner: cent francs? Cinq cents francs? Alors, aussi distinctement que s'il s'était tenu devant moi, le Seigneur parla à mon cœur: "Vide ton compte en banque et tes poches." Le commandement était clair et simple, mais pas mon obéissance.

C'était une chose d'être enthousiasmé par les témoignages de foi de Loren et d'entendre dire que Dieu pourvoirait à tous nos besoins; ç'en était une autre d'être moi-même sur la sellette. J'étais intimement persuadé que le Seigneur avait parlé. Loren et Joy nous avaient répété que Dieu aime ceux qui donnent avec joie. Mais c'était loin d'être mon cas, et je livrai l'un des plus grands combats intérieurs que j'aie jamais menés.

-

² Cette pratique n'existe plus en 2011 (note de la version numérique)

"Si je donne tout mon argent, comment vais-je vivre? Qui pourvoira à mes besoins?" argumentai-je. "Je te soutiendrai moi-même", me répondit le Seigneur. La Bible me l'avait déjà certifié. Christ nous promet que si nous cherchons d'abord le royaume de Dieu, toutes choses nous seront données en plus. Mais j'hésitai encore. "Donner tout mon argent? Objectai-je. N'est-ce pas un comportement irresponsable?" l'Esprit me rappela alors le comportement de l'église dans Actes 2. Les premiers chrétiens avaient vendus leurs maisons et distribué leurs biens matériels aux pauvres. Chaque fois que je soulevais une objection, le Seigneur me remettait en mémoire un texte des Ecritures qui la réfutait.

En fin de compte, après avoir lutté pendant quelques jours, je lâchai prise. Je me rendis à la banque et vidai complètement mon compte. Je mis tout l'argent que je possédais dans une enveloppe et la tendis à Loren. "Merci, Rudi", dit-il en souriant. Il accepta l'enveloppe sans faire de commentaires, mais je savais qu'il comprenait la portée de mon geste. J'avais donné plus qu'une somme généreuse pour payer l'hôtel. J'avais prouvé qu'un lien puissant venait d'être rompu, un lien qui entravait toute la nation suisse. Je me sentais étrangement libre. Je n'avais plus d'argent, et aucune assurance d'en recevoir, mais j'avais obéi à Dieu. Je n'avais plus de compte bancaire sur lequel m'appuyer. Je comptais sur le Seigneur pour pourvoir à mes besoins.

Le week-end suivant, Joy Dawson, Dave et Carol Boyd et moi-même avions prévu une excursion à Chamonix, ville française huppée située au pied de la plus haute montagne d'Europe, le Mont Blanc. À Chamonix, les prix étaient élevés, et je n'avais plus un sou en poche. Comment Jésus pourvoirait-il à mes besoins? Cette journée me donna un avant-goût de ce qui m'attendait.

Non seulement le Seigneur m'exauça, cette fois-là par l'intermédiaire de Joy (qui pris généreusement tous les frais à sa charge), mais il me montra aussi ce jour-là que lorsqu'il pourvoit, c'est avec une abondance inouïe. Nous avons entrepris, en effet, le coûteux voyage jusqu'au sommet de la montagne en téléphérique, ce que j'aurais hésité à me payer si j'avais compté sur mes ressources personnelles, et nous avons goûté l'incomparable cuisine française dans l'un des restaurants de la montagne. En quelques semaines, le Seigneur me procura des milliers de francs au moyen de dons inattendus que je n'avais pas sollicités, et mon compte en banque fut plus garni que jamais.

La quatrième semaine de notre formation confirma et renforça ce que nous avions entendu de la bouche de Loren et de Joy. Notre orateur était Frère André³, de Hollande, fondateur et directeur de l'association Portes Ouvertes. Je n'avais jamais entendu parler auparavant de Portes Ouvertes ni de Frère André, mais je fus impressionné d'emblée par son air calme et résolu. Au premier abord, on aurait pu le considérer comme un simple Hollandais placide et insignifiant, mais dès qu'il nous a donné des détails de son ministère, nous avons tous été

_

³ Auteur du livre "Le contrebandier de Dieu"

suspendus à ses lèvres. C'était radicalement différent de tout ce qu'on m'avait enseigné à l'école biblique.

Frère André était incontestablement l'un des "défricheurs" dont Loren nous avait parlé. Il se faisait appeler "frère" pour dissimuler sa véritable identité, car au cours des quinze dernières années, il avait passé en fraude des Bibles derrière le Rideau de Fer dans les pays dits "fermés" de l'Europe de l'Est communiste. "Il n'y a pas de portes fermées", dit Frère André en tapant du poing sur le pupitre en bois. Cette véhémence subite nous étonna. "Aucun pays n'est fermé à l'Evangile, même pas ceux qui sont derrière le Rideau de Fer." "

Il nous raconta comment il s'était rendu à Moscou sans aucune relation, juste avec la conviction que le Seigneur voulait qu'il distribue des Bibles. Il s'était dirigé vers l'unique église baptiste de l'endroit. Après la réunion, alors que les membres de l'assemblée sortaient, un homme au visage triste était venu lui parler. Au cours de la conversation, il avait décrété: "J'ai fait trois mille kilomètres entre la Sibérie et Moscou parce qu'il m'a semblé entendre le Seigneur me dire que je pourrais me procurer une Bible ici. Mais il n'y a pas plus de Bibles à Moscou qu'en Sibérie. J'ai donc fait trois mille kilomètres pour rien." À ces mots, Frère André mit sa main dans sa poche et en tira une Bible, qu'il offrit à l'homme. "Moi, j'ai fait trois mille kilomètres depuis l'Occident pour vous remettre ceci."

"Soyez hardi pour Dieu, nous exhorta-t-il. Si vous décidez d'avancer envers et contre tout, vous pourrez vous rendre partout."

Il y eut un silence solennel. Chacun d'entre nous réfléchissait à ce qu'impliquaient ses paroles. Entendre ses anecdotes était une chose, les mettre nous-mêmes en pratique en était une autre. "Préparez-vous à vous rendre dans des lieux où on ne vous déroulera pas de tapis rouge", poursuivit Frère André. Je sentais que ses paroles refroidissaient certains étudiants. Ils pensaient qu'il allait trop loin. Mais cela me rappelait mes rêves d'enfant, lorsque j'étais aux prises avec de sauvages indigènes d'Afrique. Je ne voulais pas être simplement un missionnaire cantonné à l'intérieur de confortables zones de sécurité.

4

⁴ Jusqu'à la fin des années 80, le bloc communiste comprenait l'Allemagne de l'est (depuis Berlin et plus haut) et l'URSS (groupe de pays dont la Russie et nombreux pays alentours, indépendants aujourd'hui). (Note de la version numérique)

Le **rideau de fer** est la frontière fortifiée et en grande partie électrifiée qui traversait l'Europe pendant la guerre froide, séparant les États européens placés sous influence soviétique des États européens occidentaux. Ce rideau était concrétisé par des lignes de barbelés séparées par des no man's land, des champs de mines et des miradors armés de mitrailleuses du côté soviétique. Du côté occidental, il y avait de nombreux dispositifs d'observation. La section la mieux fortifiée, surveillée et la plus célèbre était le mur de Berlin ainsi que le village de Mödlareuth en Allemagne, situé sur la frontière RFA/RDA et coupé en deux par un mur semblable à celui du Berlin. Le but de ces installations, érigées à l'initiative de Joseph Staline et de Nikita Khrouchtchev, était d'empêcher le passage des populations de l'est vers l'ouest. (Source Wikipedia, août 2011)

Comme Frère André, je désirais avancer, courir des risques pour Dieu, affronter le danger en face et aller là où personne d'autre n'osait pénétrer.

Après ces quatre semaines de cours, nous allions avoir notre première occasion de mettre en pratique quelques-uns des principes que nous avions appris. Une partie d'entre nous allait participer à un week-end d'évangélisation à Grenoble, en France, ce qui n'était pas très excitant en comparaison des récits de Frère André derrière le Rideau de Fer, mais du moins, c'était un début. Ce serait ma première sortie d'évangélisation pour Jeunesse en Mission, et je l'attendais avec impatience.

Le vendredi après-midi qui suivit le dernier cours de Frère André, nous nous sommes alors dirigés vers Grenoble en un convoi de plusieurs minibus. Le trajet depuis Lausanne durait deux heures, et dix d'entre nous, dont mon amie néo-zélandaise Reona et Al Akimoff, un Américain d'origine russe, voyagèrent dans la camionnette à pain d'un bleu éteint dont la mauvaise suspension avait rendu Loren malade le dimanche précédent lors d'un voyage à Aarburg. Les grandes étagères qui portaient autrefois du pain étaient recouvertes de coussins et nous servaient de sièges. Nos bagages étaient rangés en dessous, sur l'étagère à pain du bas. Je dois admettre avoir déjà voyagé dans de meilleures conditions, mais aucun de nous ne se plaignit. Qu'est-ce qu'un léger désagrément lorsqu'on va annoncer l'Evangile aux âmes perdues?

Ce fut un week-end bien rempli. Nous n'avons pas perdu une minute. Le vendredi soir, nous avons commencé notre campagne par une réunion de plein air dans les rues de Grenoble. Nous avons chanté avec entrain, accompagnés de quelques guitaristes, prêché avec fougue et témoigné de la grandeur de Dieu. Quelques badauds se sont arrêtés pendant quelques instants pour nous écouter, mais la plupart des passants ont hâté le pas en arrivant à notre hauteur. Certains nous ont totalement ignorés. D'autres sont passés de l'autre côté de la rue en nous apercevant.

Sans nous laisser décourager, nous somme ressortis dans les rues dès le lendemain. Nous avons distribué des tracts et cherché à discuter sérieusement avec les gens. Quelques-uns ont pris nos feuillets du bout des doigts; beaucoup ont catégoriquement refusé d'y toucher. Plus tard, nous nous sommes rendus compte que la plupart de nos prospectus avaient été jetés dans des poubelles ou à même la rue sans avoir été lus. Nous ne pouvions qu'espérer que les rares personnes qui avaient conservé et parcouru nos messages avaient eu le cœur touché.

Nous avons aussi passé du temps sur le campus universitaire de Grenoble. Nous avons parlé à des étudiants dans la cafétéria et nous sommes même allés de chambre en chambre dans les cités universitaires. Nous frappions aux portes et nous nous engagions dans de grandes discussions intellectuelles qui, souvent, ne menaient nulle part. Malgré notre zèle, les

étudiants n'étaient guère impressionnés par nos tentatives de leur inculquer des vérités spirituelles. La plupart nous traitaient avec dédain. Leur message, quoique tacite, était clair: "Allons, les gars, soyez sérieux! Commencez à vivre dans le monde réel!" Nul ne manifestait de véritable intérêt. Notre zèle pour l'Evangile en avait pris un coup.

Le dimanche matin, nous nous sommes disséminés dans diverses églises de Grenoble. Nous chantions, rendions témoignage et certains d'entre nous prêchèrent avec enthousiasme sur les vérités spirituelles que nous avions découvertes à l'école. Les chrétiens nous écoutaient poliment, et quelques personnes vinrent bavarder avec nous en sortant. Mais dans aucune église, nous n'avons senti que nos paroles avaient un réel impact ou qu'elles changeaient des vies. Le dimanche après-midi, nous sommes repartis, exténués par nos intenses activités du week-end. Nous avions parlé à de nombreux interlocuteurs et fait tout ce qui était en notre pouvoir pour transmettre efficacement l'Evangile, mais rien d'extraordinaire n'était arrivé. Où étaient ces palpitantes rencontres conduites par l'Esprit dont Frère André, Joy et même Loren nous avaient parlé?

"Ce n'était pas très concluant, n'est-ce pas?" commenta Reona pendant le trajet du retour. Elle disait tout haut ce que je ressentais intérieurement. "En quoi nous sommes-nous trompé? Demandai-je. Nous avons fait de notre mieux!" D'autres étudiants se joignirent à la conversation. Visiblement, tous étaient très déçus. Apparemment, nul n'avait réagi de façon positive à nos efforts.

"Enfin, du moins, la semence a été semée, dit Al d'un ton encourageant.

- Oui, bien sûr, mais... objecta lentement Reona
- Mais quoi? Coupai-je.
- Je pense que nous n'avons pas assez prié, fit-elle. Nous avons tout préparé sur le plan pratique, mais nous étions si occupés à échafauder nos projets et si avides de partir que nous n'avons pas vraiment intercédé."

Il y eu un silence gêné. Nous savions tous que Reona avait vu juste. Nous avions brièvement remis nos activités au Seigneur avant de nous préparer dans les rues et à l'université, mais nous n'avions pas vraiment prié; du moins pas de la façon dont Joy nous l'avait appris. Nous n'avions même pas pensé à lier les forces spirituelles qui essaieraient de neutraliser nos efforts ou d'aveugler l'esprit de ceux que nous tentions de gagner. Je me souvins alors des paroles de Joy: "Si vous désirez voir Dieu agir, vous devez d'abord présenter votre action dans la prière." Comment avions-nous pu être si impressionnés par son enseignement et le mettre si peu en pratique?

Je savais que Reona s'était souvent jointe à un groupe de prière auquel Joy assistait lorsqu'elles étaient dans leur ville natale d'Auckland, en Nouvelle-Zélande. Elle m'avait raconté quels moments merveilleux elle y avait passés. "Pourquoi ne commencerions-nous pas à prier ensemble tous les soirs? Suggérai-je. Tu pourrais nous guider, Reona. Tu en connais un rayon sur le type d'intercession que Joy nous a enseigné!" Quelques visages

s'éclairèrent. "Ce serait un début", approuva Al. En faisant part de notre projet avec d'autres étudiants, certains manifestèrent leur intérêt. La femme de Loren, Darlene, se montra très enthousiaste. "Je trouve ça génial! Je ne serai pas toujours présente à cause de mes engagements, mais je me joindrai à vous dès que je le pourrai."

Ce fut donc convenu. Chaque soir, nous aurions un moment de prière ouvert à tous. Nous avions décidé de nous réunir dans notre salle de classe. En nous rassemblant pour notre première réunion, aucun de nous ne réalisait à quel point ces réunions de prières allaient contribuer à nous préparer à notre futur rôle dans la mission. Le groupe se composait de Don et Deyon Stephens, David et Carol Boyd, Reona, Al, Darlene, Joe Portale et moi. À part Reona, nous étions totalement novices dans ce type d'intercession.

Reona nous expliqua comment nous devions procéder. Ses instructions étaient très proches de celles que Joy nous avait données. Tout d'abord, nous devions attendre en silence que Dieu nous révèle tous les péchés éventuels dans notre vie. "S'il s'agit d'un péché entre Dieu et vous, confessez-le silencieusement, suggéra Reona, mais s'il a été accompli en public et que d'autres s'en sont rendu compte, mieux vaut le confesser à haute voix."

Nous nous sommes agenouillés devant notre chaise et nous avons attendu. Progressivement, l'un après l'autre, plusieurs se sont mis à confesser leur péché. Certains ont reconnus ne pas prier assez, d'autres de ne pas se soucier suffisamment du sort des âmes perdues. Quelqu'un a demandé pardon pour son égoïsme et son manque de considération pour les autres. Comme nous vivions en communauté, c'était un point essentiel. "Tu dois confesser ton égoïsme toi aussi", me pressa le Seigneur. Il me rappela la manière dont, au déjeuner, j'avais saisi la dernière pomme sur l'assiette. Cela semblait insignifiant, mais au moment même où je l'avais prise, je savais que je m'étais montré trop gourmand.

Admettre son péché devant Dieu était une chose; exposer la véritable condition de mon cœur publiquement en était une autre. "Que vont-ils penser de moi?" Je résistai pendant quelques instants, puis j'explosai: "Pardonne-moi mon égoïsme, Seigneur. Je me repens d'avoir été trop gourmand en prenant la dernière pomme sur la table." De façon surprenante, au lieu de me gêner, ma confession parut me rapprocher encore davantage des autres participants.

Il fallut longtemps pour que tout le monde confesse ses péchés, et je commençai à m'énerver. Quand allions-nous commencer à prier pour de bon? Les années précédentes, j'avais passé bien des heures à genoux devant Dieu, mais jamais les préliminaires n'avaient duré aussi longtemps. "Ne pourrions-nous pas commencer?", protestai-je. Il y a tant de sujets de prière! Avons-nous vraiment besoin d'un processus aussi long pour préparer nos cœurs?" Plusieurs hochèrent la tête en signe d'approbation. Don approuva ma suggestion.

"Je pense que Rudi à raison." Mais Reona resta sur sa position. "Si vous voulez juste prier pour certains sujets, allez-y. Mais si vous désirez vraiment entendre la voix de Dieu et apprendre ce qui lui tient à cœur, il faut vous préparer. C'est toute la différence entre la véritable intercession et la simple prière pour plusieurs sujets."

Il nous fallut nous rallier à son opinion. Dans son enseignement, Joy avait beaucoup insisté sur notre besoin de régler le problème du péché si nous voulions entendre vraiment la voix de Dieu. Elle avait comparé cela au fait de tourner le bouton d'un poste de radio. Le péché non confessé forme des parasites qui nous empêchent de communiquer clairement avec Dieu. Elle s'était appuyée sur le Psaume 66:1 : "Si j'avais gardé dans mon cœur des intentions coupables, Dieu ne m'aurait pas écouté."

En fin de compte, tout le monde termina ses confessions. Alors nous nous sommes levés et selon Jacques 4, nous avons proclamé notre autorité sur Satan. Au nom de Jésus, nous avons neutralisé toutes les tentatives qu'il pourrait faire pour interrompre notre réunion ou pour mettre de mauvaises pensées dans nos cœurs. Jacques promet que si nous résistons au diable, il fuira loin de nous. Certes, nous pouvons nettoyer les "demeures" de nos vies en confessant nos péchés, érigeant ainsi une barrière contre l'invasion de Satan, mais ce n'est que la moitié de notre tâche. Comme nous le montre Luc 11:24-26, nous devons aussi accomplir une démarche positive en invitant le Saint-Esprit à régner sur nous. Joy avait également insisté sur ce principe au cours de son enseignement: "Il faut que vous cherchiez la plénitude de l'Esprit et que vous lui donniez la direction de votre moment de prière."

"Et maintenant, prenons le temps d'adorer Dieu et d'être remplis de l'Esprit", suggéra Reona. Certains ont levé les mains et nous nous sommes concentrés sur la majesté de Dieu. "Remplis-nous de ta présence", pria quelqu'un. "Oui, remplis-nous", confirmèrent tous les autres. Quelqu'un entonna doucement un chœur, que tous reprirent à l'unisson. Une paix sublime descendit sur nous. La présence de Jésus était si réelle! C'était comme si nous avions pénétré devant son trône sur la pointe des pieds. En ouvrant les yeux, je m'attendais presque à le voir debout dans la gloire devant moi. Quelque temps avant, j'avais eu hâte de commencer à intercéder, mais à ce moment-là, je ne voulais plus que me réchauffer aux rayons de sa glorieuse présence. Mais Reona sentit qu'il était temps d'aller plus loin.

"Très bien. Maintenant, prenons du temps pour écouter ce que Dieu veut nous dire, dit-elle doucement, attentive à ne pas troubler la sérénité de l'atmosphère. Ensuite, nous nous ferons part de ce qu'il nous aura montré." Un manteau de silence nous enveloppa, et nous avons ainsi attendu que le Père nous montre ce qu'il avait prévu pour nous ce soir-là. Je m'agenouillai devant ma chaise de cours. Presque aussitôt, un verset biblique me vint à l'esprit. Mais j'étais très sceptique. Comment être sûr que cela venait de Dieu? Que se passerait-il si j'apportais ce verset et qu'il contredisait la révélation de quelqu'un d'autre?

Je me consolai en me disant que même le grand prophète Samuel n'y était pas parvenu la première fois. Lorsque Dieu lui avait parlé dans son enfance, il avait pris sa voix pour celle d'Elie. J'étais incontestablement novice dans ce type d'intercession. Nous étions tous des débutants. Je continuai à attendre, mais aucune pensée ne me vint à l'esprit. Assis sur ma chaise, je cherchai le verset dans ma Bible, et je me rendis compte que d'autres faisaient la même chose que moi. Comme nous suivions les instructions de Reona, personne ne parlait. Finalement, elle rompit le silence: "Mettons en commun ce que nous avons reçu."

À tour de rôle, nous avons énuméré les sujets de prière que, d'après nous, Dieu nous avait donnés. Pour certains, il s'agissait d'une personne précise, pour d'autres, il était question d'un pays ou d'un événement. Ensuite, pendant que nous nous concentrions sur ces divers sujets, je fus stupéfait de constater combien nos révélations individuelles se rejoignaient. Au fur et à mesure que chacun d'entre nous disait ce qui lui était venu à l'esprit - un verset biblique, une impression ou une vision - les pièces du puzzle s'assemblaient pour constituer les directives précises que le Seigneur nous donnait dans l'intercession.

Soir après soir, nous avons adopté cette démarche. Parfois, nous sentions exactement ce que le Seigneur désirait. D'autres fois, nous devions persévérer dans la prière pour le découvrir. Mais chaque fois que nous prenions le temps de nous préparer spirituellement, puis d'attendre et d'écouter, nous étions sidérés de la façon détaillée dont Dieu se révélait à nous. De temps en temps, d'autres étudiants se joignaient à nous. Parfois, nous n'étions que deux ou trois. Mais au fur et à mesure que nous continuions à nous réunir régulièrement, notre assurance et notre capacité d'entendre la voix de Jésus augmentaient, et nous étions de plus en plus persuadés que nos intercessions étaient efficaces.

Un soir, nous avons senti que nous devions prier pour l'un de nos étudiants, Dave. Il avait de gros problèmes et parlait de quitter l'école. Nous étions en train d'intercéder pour lui lorsque je me suis senti poussé à aller dans sa chambre pour lui parler. Je résistai à cette idée. "Père, je ne peux pas monter le réveiller alors qu'il est plus de minuit! Surtout pas pour lui dire qu'il est en train de s'éloigner de toi!" Et pourtant, je savais que Dieu me parlait, et je ne voulais pas désobéir. Aussi, sans rien dire aux autres, je quittai discrètement le groupe et je montai à pas de loups les marches en pierre de l'escalier. Je me dirigeai ensuite vers la chambre de Dave et j'ouvris la porte sans bruit. Mon cœur battait très fort. Je me demandais ce que je faisais là. "Dave!" murmurai-je. Par chance, Dave avait sa propre chambre; je ne risquais donc pas de réveiller l'un de ses voisins en plein sommeil.

Il n'y eut pas de réponse. Je traversai la chambre, m'approchai du lit et renouvelai ma tentative: "Dave! Dave!" j'entendis un léger ronflement. Soudain, tout courage m'abandonna. Je me dis que j'avais dû faire fausse route et me mis à regagner doucement la porte. J'avais à moitié retraversé la chambre lorsque je sursautai de frayeur. Une sonnerie stridente avait retenti dans mon dos. Sidéré, je me retournai pour voir d'où provenait le

bruit. Il me fallut quelques instants pour comprendre qu'il s'agissait du réveil de la table de chevet de Dave.

Pétrifié, j'observai la main de Dave qui cherchait à tâtons le réveil. Il atteignit l'interrupteur et arrêta la sonnerie. Il repoussa ses couvertures, s'assit et laissa échapper une exclamation étouffée. La lueur de la lune lui avait permis de distinguer ma silhouette. Il alluma sa lampe de chevet. "Rudi Lack! Qu'est-ce que tu fais là?" balbutia-t-il d'un ton à la fois surpris et ennuyé. Sans l'avoir dit à personne, Dave avait volontairement fait sonner son réveil de très bonne heure afin de pouvoir se lever avant l'aube pour se glisser hors de l'école en cachette. Mais grâce à notre veillée de prière, j'avais découvert son plan d'évasion. Encore sous le choc, mais vivement encouragé par la précision avec laquelle le Seigneur avait inspiré ma visite, je m'assis au bord du lit de Dave, et j'usai de tous les arguments possibles pour le convaincre de rester. Je tentai de lui montrer qu'il allait commettre la plus grosse erreur de sa vie. Dave parut m'écouter.

Finalement, persuadé que mes paroles avaient fait mouche, je le quittai et retournai avec les autres, qui étaient toujours en train de prier dans la salle de classe du rez-de-chaussée.

Le lendemain matin, à mon réveil, je fus déçu de constater que mes espoirs étaient vains. Malgré mes observations, Dave avait discrètement quitté l'hôtel un peu avant l'aube. Nul de nous ne le revit jamais, ni n'apprit ce qu'il était devenu. Certes, j'étais découragé, mais cela me faisait comprendre que le Seigneur nous laisse notre libre arbitre. Même si Christ nous amène à prier pour certaines personnes, elles conservent la capacité de résister aux supplications les plus ferventes. Je ne pouvais plus qu'espérer que Dave reconnaîtrait un jour à quel point Dieu l'aimait personnellement et qu'il en verrait la preuve dans le fait que quelqu'un s'était suffisamment soucié de son sort pour être venu lui parler au milieu de la nuit. J'espérais que par la suite, Dave saurait affronter et résoudre les problèmes qui le troublaient tant. Quoi qu'il en soit, ce genre d'expérience nous encouragea à persévérer dans l'intercession.

Quand le chemin est dur

Pendant les trois mois de cours à l'école d'évangélisation, nous avons continué à nous retrouver chaque soir dans la salle de classe du rez-de-chaussée. Agenouillés sur le parquet, appuyés sur les chaises au dossier dur, nous intercédions souvent jusque tard dans la nuit, comme la fois où nous avions prié pour Dave. Nous étions si absorbés qu'il pouvait se passer deux ou trois heures sans que nous nous en rendions compte.

Vers minuit, quelques têtes commençaient à dodeliner, et notre nombre diminuait, car plusieurs allaient au lit. La présence de Dieu était si réelle et les révélations qu'il nous adressait si édifiantes que je ne voulais pas m'arrêter. Jamais la prière ne m'avait semblé si passionnante. Reona ressentait la même chose. Souvent, à la fin, il ne restait plus que nous deux. Parfois, nous continuions pendant les premières heures du matin. À ce rythme, j'aurais dû être épuisé et incapable de me concentrer pendant les cours du lendemain, mais au contraire, j'étais revigoré et en pleine forme spirituelle. J'expérimentais la promesse de Dieu dans Esaie 40:31: "Ceux qui compte sur l'Eternel renouvellent leur force: ils prennent leur envol comme de jeunes aigles."

Nos moments d'intercessions suivaient généralement le schéma initial. Nous commencions par nous repentir de tout péché non confessé, puis nous prenions fermement position contre toutes les forces spirituelles qui pourraient nous nuire. Nous passions du temps à louer et à adorer le Seigneur et nous nous laissions remplir du Saint-Esprit. Puis nous attendions avec ferveur que Dieu nous indique pour quels sujets il désirait nous voir intercéder ce soir-là.

Nous n'étions pas des géants spirituels, mais simplement un groupe d'étudiants d'école biblique ordinaires, avec les mêmes complexes et les mêmes craintes que les autres. Mais nous avions quelque chose de plus: nous étions en contact avec Dieu. Chaque soir, lorsque nous lui demandions simplement avec foi de nous guider dans nos intercessions, nous étions émerveillés des détails qu'il nous révélait. De plus en plus, nous nous sentions poussés à prier pour des nations dont je n'avais pratiquement jamais entendu parler auparavant. Ce fus le cas de l'Albanie, pays communiste qui se targuait d'être la seule nation vraiment athée du monde.

Nous nous souvenons encore de la première fois où Dieu nous a incités à prier pour l'Albanie. Nous avions commencé la réunion en intercédant pour une personne inconvertie que nous avions rencontrée au cours de l'une de nos croisades d'évangélisation. Après avoir terminé, nous avions attendu que le Seigneur nous indique le sujet qu'il avait prévu ensuite. C'est alors que l'Albanie m'est venue à l'esprit. Nous n'avions jamais prié pour ce pays auparavant et je voulais être sûr que ce que j'avais entendu venait vraiment de Dieu. Au lieu

de dire tout haut ce que je ressentais, je déclarai: "Je crois connaître le prochain pays pour lequel nous devons prier, mais je voudrais que quelqu'un d'autre le confirme."

Nous nous sommes alors penchés sur nos chaises avec ferveur. Il y eu quelques raclements de gorge, mais personne ne souffla mot, pendant plusieurs minutes interminables. Mal à l'aise, je gigotai. Est-ce que je faisais vraiment ce qu'il fallait? Le doute envahi mon esprit et m'accabla. "Tu te ridiculises, voyons! Qui pourrait bien songer à un pays aussi peu connu?" J'aurai pu élever la voix pour sauver la face, mais je gardai le silence. Si ce que j'entendais venait vraiment de Dieu, je pouvais sûrement compter sur lui pour adresser la même révélation à quelqu'un d'autre!

Finalement, la femme de Loren, Darlene, leva vers moi des yeux brillants: "Ne serais-ce pas l'Albanie?" Je souris jusqu'aux oreilles, et Reona aussi.

"C'est la nation que le Seigneur m'a indiquée à moi aussi", dit-elle avec enthousiasme. Comme j'étais content d'avoir tenu ma langue! Le fait que trois d'entre nous aient reçu la révélation du même pays stimula beaucoup notre foi. Nous avons alors pu commencer à prier avec insistances pour ce pays lié par des puissances démoniaques.

A partir de ce moment-là, cette nation prit une place très importante dans notre intercession.

Un soir, tandis que nous étions en prière, Reona décrivit sa vision du moment: une femme albanaise qui avait un foulard sur la tête. "Dieu me montre qu'il s'agit de l'une des quelques croyantes clandestines qui ont résisté à l'esprit ambiant d'athéisme", me dit-elle. Nous avons commencé à intercéder spécialement pour cette femme méditerranéenne coiffée d'un foulard. Au cours d'autres moments de prière, nous avons continué à plaider pour que Dieu la protège. Un soir, Reona nous confia que, selon elle, Dieu lui mettait à cœur de se rendre en Albanie. Cela semblait impossible, mais alors que, soir après soir, nous continuions à prier, la conviction de Reona ne faisait que croître. Elle sentait que le Seigneur lui donnait des instructions précises comme, par exemple, la nécessité de s'y rendre par la route.

Un an plus tard environ, avec une amie, Reona se joignit effectivement à un groupe de touristes, prit l'avion jusqu'à un pays voisin, la Yougoslavie, et ensuite, exactement comme le Seigneur le lui avait montré, prit un bus et se rendit en Albanie par la route. Là, elle tomba malade et se retrouva seule, cloîtrée dans sa chambre d'hôtel. C'est là qu'elle rencontra la femme albanaise qu'elle avait aperçue dans sa vision! Il s'agissait de l'une des femmes de chambre de l'hôtel, et Reona eut l'occasion de lui offrir un Evangile. Cela provoqua son arrestation, et elle fut traînée devant un peloton d'exécution avant d'être miraculeusement relâchée. Ceux qui avaient participé au groupe de prière ont surtout retenu l'aspect le plus frappant de son voyage: en Albanie, elle n'avait rencontré qu'une seule personne

chrétienne, la femme au foulard que Jésus lui avait montré dans une vision et pour laquelle elle avait intercédé régulièrement.

Pendant que le Seigneur dirigeait Reona vers l'Albanie, je fus orienté moi-même vers la Bulgarie. C'était Frère André qui m'avait sensibilisé le premier aux besoins de la Bulgarie. Bordée par la Grèce au sud, par la Yougoslavie à l'ouest, par la mer Noire à l'est et par le fleuve du Danube au nord, cette nation des Balkans de cinq millions d'habitants était l'un des nombreux pays qui étaient tombés sous la coupe des communistes.

Au cours de la première et de la Seconde Guerre mondiale, les Bulgares s'étaient opposés farouchement à l'Union Soviétique. Ils s'étaient rangés du côté des Allemands. En 1944, peut-être pour se venger, les Russes avaient envahi la Bulgarie, y avaient planté leur drapeau et en avaient fait un état soviétique. Vingt-six ans plus tard, elle était surnommée la Petite Russie, et était soumise à un régime communiste très strict. Comme Frère André nous l'avait expliqué, la Bulgarie, comme l'Albanie, était une nation totalement fermée à l'Evangile. L'Eglise y avait été cruellement persécutée et beaucoup de croyants avaient été emprisonné pour leur foi. Très peu de chrétiens possédaient une Bible, et il était extrêmement difficile aux habitants de ce pays de s'en procurer une.

Plus le Saint-Esprit nous incitait à prier pour cette nation apparemment abandonnée de Dieu, plus ma compassion pour ces frères et sœurs en Christ dénués de tout augmentait. Je pensais à la richesse de l'enseignement chrétien pratique que je recevais à l'école d'évangélisation et à la quantité de livres d'étude que j'avais chez moi, dans mon bureau. Le fait que beaucoup de chrétiens bulgares ne possèdent même pas de Bible me semblait criminel. Frère André nous avait expliqué qu'il s'était rendu plusieurs fois en Bulgarie et qu'il y avait introduit clandestinement des Bibles pour les chrétiens. Je commençais à rêver de suivre ses traces. Mais comment m'y prendre?

Comme la plupart des autres étudiants, j'étais engagé comme agent à plein temps par Jeunesse en Mission, mais je ne voyais pas exactement ce que je ferais une fois que notre cours de huit mois serait terminé. À la fin des trois premiers mois, un enseignant de passage m'encouragea à travailler dans mon pays. Je savais qu'il y avait de grands besoins spirituels en Suisse et je plaçai sa suggestion devant Dieu. J'étais prêt, s'il le voulait, à travailler dans mon pays natal, mais je sentais que ce n'était pas le champ de mission qu'il me destinait. Je me souvins de la façon dont, pendant mon enfance, je rêvais d'être missionnaire en Afrique. Le Seigneur n'allait pas me demander de travailler pour un peuple qui entendait ressasser les vérités bibliques depuis des siècles. Il avait autre chose en vue pour moi! Je voulais être un défricheur, un homme qui pénétrait dans des territoires inexplorés pour Christ. Je demandai à Dieu de me montrer lesquels, mais à ce moment-là, il ne m'avait pas indiqué clairement sa direction.

Notre période de cours de trois mois allait s'achever. Nous ne pensions plus qu'au stage pratique de deux mois qui allait suivre. Au cours d'un week-end chez moi, je parlai à notre église du stage pratique organisé par l'école d'évangélisation. Nous allions traverser l'Italie, la Yougoslavie, la Grèce, puis prendre un bateau jusqu'en Israël, et ensuite revenir en Suisse par la Turquie et la Grèce.

Après la réunion, Roli Sauser s'approcha de moi, les yeux brillants. Depuis que, deux ans auparavant, il avait été baptisé du Saint-Esprit au camp de jeunesse de Stuttgart, sa vie chrétienne avait été revivifiée. Il avait maintenant vingt et un ans et était apprenti électricien. "Rudi, j'ai été tellement touché par ce que tu as dit à propos du stage pratique. Pourrais-je me joindre à vous?" Je secouais la tête. "Je ne pense pas, Roli. C'est réservé aux étudiants de l'école d'évangélisation."

"Je suis sûr qu'à mon travail, on me laissera prendre deux mois de congé sans solde. Et je paierai ma part!" Cela m'ennuyait de refroidir son enthousiasme.

"Je demanderai", ai-je promis. Toutefois, dans mon for intérieur, je n'avais pas beaucoup d'espoir. Lorsque je rentrai à Lausanne et présentai à Loren la requête de Roli, sa réponse me surprit.

"Je ne pense pas qu'il y ait de problèmes, Rudi. Certes, ce n'est pas notre manière de procéder habituelle, mais je pense que nous pouvons faire une exception!" Ce fut donc convenu. Roli se joindrait à nous. Lorsque je le vis partir fièrement avec nous et que nous commencions à nous éloigner de l'hôtel de Lausanne, j'étais loin de me douter de l'importance que revêtirait cette inclusion dans l'équipe.

Nous voyagions en convoi de deux camionnettes et d'un bus. Il y avait la fourgonnette de boulanger bleue et la vieille camionnette Ford grise de Don Stephens. Nos véhicules avaient piètre apparence, mais nous nous en moquions. Après être restés penchés sur nos pupitres pendant trois mois pour apprendre la théorie, nous avions hâte de passer à l'action. Nous connaissions notre parcours approximatif: de Suisse en Israël, puis le trajet en sens inverse en passant par la Turquie et la Grèce. Mais nous n'avions pas de planning rigide, au cas où des imprévus surviendraient. Nous étions loin de nous douter de ce qui nous attendait vraiment. Nous ne savions pas non plus où nous logerions. Nous avions des tentes et des sacs de couchage, et nous projetions de nous installer sur des terrains de camping ou de passer la nuit dans des halls d'église. Bref, là où l'on pouvait accueillir un groupe de trente missionnaires en germe. Comme mon jeune ami Roli était le seul à ne pas parler un mot d'anglais, il ne me lâchait pas d'une semelle.

Après notre départ, il nous fut difficile de poursuivre nos réunions de prière. Comme l'itinéraire changeait tous les jours et qu'il n'y avait pas de programme établi, il était impossible de se tenir à un horaire. Nous étions occupés du matin au soir, soit à voyager, soit à installer notre camp, soit à écouter des instructions précises concernant l'héritage chrétien

de la région que nous visitions. Le soir, éreintés, nous nous écroulions sur nos matelas pneumatiques, trop fatigués pour penser à prier aux premières heures du matin, comme nous le faisions à l'hôtel, dans notre salle de classe. Après avoir cessé de prier comme nous en avions l'habitude, nous avions le champ libre pour de nouvelles expériences.

À la fin de la première semaine, nous avions déjà perdu une partie de l'extrême acuité spirituelle que nous avions acquise au cours de nos moments d'intercession. Nous ne prenions plus la peine de consulter Dieu pour chaque détail de notre vie, comme Joy nous l'avait appris. Au lieu de demander au Seigneur quelle route nous devions emprunter ou de lui permettre de déterminer notre itinéraire précis de chaque jour, nous nous laissions guider par les circonstances. À notre insu, nous brouillions ainsi notre ligne de communication avec Dieu. Cela me frappa plus particulièrement la deuxième semaine. Nous avions traversé l'Italie du Nord et la Yougoslavie en longeant la mer Adriatique. Loren était venu nous rejoindre à Belgrade.

Nous nous étions ensuite dirigés vers la Turquie, au sud, en empruntant la voie E761. Loren était au volant de la VW verte et j'étais assis à côté de lui sur le siège du passager. Nous pouvions emprunter deux routes différentes: soit nous faisions cap vers le sud et passions par la Grèce, soit nous traversions la Bulgarie. En approchant du panneau qui indiquait la bifurcation, Loren se tourna vers moi: "Dis-moi, Rudi, quelle route devrions-nous prendre?" Il connaissait ma passion pour la prière et avait également entendu l'enseignement de Joy, qui nous incitait à entendre la voix de Dieu dans tous les détails de notre vie. Il s'attendait à ce que je sois en forme spirituelle et à l'unisson avec le Saint-Esprit. Je le regardai, pétrifié. Comme tous les autres étudiants, je m'étais contenté de monter dans la camionnette et de rouler sans réfléchir à l'itinéraire que nous devions suivre.

Comme je ne voulais pas paraître non spirituel, je tentai de me tirer d'affaire par un coup de bluff. Je savais que, comme moi, Loren désirait ardemment visiter la Bulgarie. "Allons-y par la Bulgarie", suggérai-je.

Loren me regarda pendant un moment, réfléchit à ma réponse, puis secoua lentement la tête. "Je ne suis pas de ton avis, Rudi." A l'inverse de moi, il avait passé du temps devant le Seigneur, et il était en contact étroit avec Dieu. Il avait compris que le Seigneur ne voulait pas qu'il fasse passer un groupe important d'étudiants inexpérimentés dans un pays aussi hostile aux chrétiens que la Bulgarie. Aussi, au lieu de bifurquer vers l'est, nous avons continué tout droit.

Quelques kilomètres plus loin, nous sommes arrivés sur les lieux d'un accident, preuve supplémentaire que Loren avait choisi la bonne route. Nous étions les premiers sur les lieux et avons pu aider les victimes. Les occupants des deux véhicules n'étaient pas blessés, mais très secoués. Nous leur avons apporté les premiers secours, et avant de poursuivre notre route, nous avons pu prier avec eux et leur laisser quelques tracts. Puis tout le monde

remonta dans le minibus, ravi d'avoir eu une telle occasion de témoigner. Je m'assis à ma place, penaud, non seulement parce que mon rêve de me rendre en Bulgarie ne s'était pas réalisé, mais surtout parce que je n'avais pas soutenu Loren et que, pire encore, je m'étais éloigné du Seigneur. Je résolus de reprendre en main ma vie de prière, quel qu'en soit le prix.

Après un jour de voyage éreintant, nous avons fini par atteindre notre destination: un camp de jeunes à Katerini, près d'Athènes. Nous sommes sortis péniblement de nos deux minibus et de la fourgonnette de boulanger. Après un repas sur le pouce, chacun se rendit dans des cabanons en bois dont nous disposions pour passer la nuit. J'étais aussi exténué que les autres, mais au lieu de me diriger vers l'endroit où je devais me reposer, je cherchai Reona. "Il faut que nous reprenions nos moments de prière", lui dis-je; et je lui expliquai ce qui s'était passé avec Loren à la frontière de la Bulgarie. Reona, dont la robe en coton fleurie était toute chiffonnée par le long voyage, et qui avait l'air d'avoir autant besoin de sommeil que nous tous, hocha la tête en signe d'approbation.

"Tu as raison, Rudi. Nous sommes tombés dans le panneau! Nous avons fait passer nos activités avant la prière." Je repensai à notre triste expérience de Grenoble. Comment avions-nous pu l'oublier si vite?

À partir de ce moment-là, nous avons résolu de poursuivre nos moments d'intercession ensemble, quels que puissent être les inconvénients. Notre plus grand problème était de trouver un coin tranquille, mais nous nous débrouillions. Parfois, nous nous mettions en prière en plein air, près du camp, à la vue de tout le monde. D'autres fois, lorsque nous campions dans des halls d'église et que nous étions si serrés que nous devions marcher sur les matelas pneumatiques des autres pour atteindre le nôtre, nous formions un petit cercle sur le lit de quelqu'un et nous nous recueillions.

Après 15 jours à Athènes, nous avons chargé nos véhicules sur un bateau et, avec plusieurs centaines de Juifs d'Europe de l'Est, nous nous sommes rendus à Haïfa, en Israël. Nous projetions de passer la nuit à Jérusalem. Le voyage était long, mais enthousiasmant. J'étais très ému par la passion de ces immigrants juifs qui retournaient dans leur nouvelle patrie, sur une terre dont on les avait privés depuis tant de siècles. Mais je fus aussi profondément attristé lorsque je tentai de leur parler. Je compris vite que les idoles du matérialisme régnaient sur leurs pensées et qu'ils cherchaient surtout à s'enrichir. Ils avaient rejeté depuis longtemps le Dieu qui avait délivré leurs ancêtres de l'emprise des Pharaons d'Egypte. Certains de ceux auxquels nous avons parlé ne croyaient même pas qu'il existait.

Comme nous allions le découvrir au cours de notre semaine en Israël, beaucoup avaient conservé les formes extérieures de leur culture: le sabbat hebdomadaire, la bar-mitsva et les principales fêtes annuelles, comme la Pâque ou Purim. Mais à l'instar d'Israël dans l'Ancien Testament, la plupart avaient abandonné les fondements de leur héritage. Au cours de notre

voyage en bateau vers Haïfa, seuls quelques Juifs orthodoxes pieux nous affirmèrent avoir une foi solide en Dieu et observer scrupuleusement les traditions de la Torah (les cinq premiers livres de l'Ancien Testament). Certains nous parlèrent d'un Messie à venir, mais aucun de nos interlocuteurs n'accepta l'idée que ce Messie était déjà venu et que son nom était Jésus. Cela me fit comprendre que le témoignage parmi les Israélites n'était pas une mince affaire.

Nous sommes arrivés à Haïfa vers midi. Il nous fallut deux heures de plus pour remplir les formalités à la douane, puis descendre nos véhicules du bateau. Nous avons ensuite accompli un autre trajet de deux heures pour nous rendre à Jérusalem. Le soir approchait lorsque nos véhicules couverts de poussière finirent par se garer devant les grosses portes en bois d'un monastère catholique situé hors de l'enceinte de la vieille ville. Bâti en belles pierres dorées de Jérusalem et entouré d'un haut mur dont l'entrée était fermée par un énorme portail, il semblait impressionnant, mais accueillant. Trente étudiants fatigués par le voyage sortirent des véhicules, avec Loren, Darlene et notre recrue supplémentaire, mon jeune ami suisse Roli. Les religieuses nous accueillirent à bras ouvert. Nous étions contents de nous asseoir devant un repas revigorant: des pains plats garnis de mets délicats typiquement israéliens, olives, concombres et fromage blanc. Nous ne parlions que par monosyllabes. Nous ne pensions qu'à aller nous coucher.

"Que diriez-vous d'avoir un moment d'intercession commune?" proposai-je à Don, à Deyon et aux autres participants réguliers de notre groupe d'intercession. Ma suggestion tomba à plat comme un ballon crevé.

"Rudi, tu plaisantes, j'espère. Nous sommes éreintés." Même Darlene, toujours prête à prier d'habitude, refroidit mon zèle spirituel.

"Pas ce soir, Rudi, merci", fit-elle poliment. Seule Reona montra quelque enthousiasme. Comme moi, elle avait été très sensible au cours de la première partie du voyage. Nous avions résolu de prier régulièrement, quoi qu'il nous en coûte.

"Mais où pouvons-nous aller pour prier, Rudi?" demanda Reona. Le monastère était plein à craquer de membres de Jeunesse en Mission. Il n'y avait plus aucun coin libre. Alors, j'eus une idée. Les véhicules de notre équipe étaient garés hors des murs du monastère, près du portail.

"Viens prier dans la camionnette verte, ai-je suggéré.

- D'accord", acquiesça Reona.

Après le repas, pendant que tous les autres déroulaient leur sac de couchage, je me glissai dans la cour avec Reona. Une lune aux reflets d'argent planait au-dessus des collines de Judée. Nous avons franchi le gros portail en bois et nous sommes montés dans la camionnette VW verte. Aussitôt, j'ai senti mon esprit s'élever. Dieu voulait que nous soyons là à intercéder pour les nations, sans tenir compte de notre état de fatigue.

J'eus le désir de prier particulièrement pour les Juifs auxquels nous avions tenté de témoigner pendant notre voyage en bateau depuis Athènes. Très vite, nous nous sommes mis à intercéder avec ferveur pour la nation d'Israël. Et pourtant, malgré mon profond intérêt pour le peuple élu, j'étais préoccupé. Que se passerait-il si les religieuses ou quelqu'un d'autre nous voyaient, Reona et moi, assis seuls dans l'obscurité à l'intérieur d'un véhicule en stationnement? Qu'en concluraient-ils? Nous n'avions aucune attirance sentimentale l'un envers l'autre. Dieu m'avait montré clairement qu'il devait en être ainsi. Nous étions justes de bons amis, unis par notre amour commun pour la prière. Je suis sûr que nos dirigeants, Loren et Darlene, le comprenaient, puisqu'ils ne nous avaient jamais reproché de passer du temps ensemble. Mais un observateur extérieur pouvait en tirer une conclusion radicalement différente. Je ne voulais pas ternir la réputation de Jeunesse en Mission, en particulier auprès des religieuses qui nous avaient accueillis avec tant de générosité. J'étais indécis. Pourtant, je me sentais poussé à prier, et la camionnette était le seul endroit où nous pouvions nous retrouver. Finalement, je décidai que mes pensées étaient des ruses de Satan pour me distraire et je me concentrai sur notre intercession.

Vers minuit, nous avons entendu un grand bruit de claquement sec. Reona cessa de prier et leva les yeux. "Qu'est-ce que c'était?"

- Je pense que le vent à fait claquer le grand portail en bois", ai-je répondu.

Nous n'y avons plus pensé et nous nous sommes remis à prier, intercédant pour l'Albanie et pour une nation très chère à mon cœur, la Bulgarie. Finalement, aux premières heures du jour, conscients d'avoir accompli notre mission dans la prière et tellement exténués par la fatigue du voyage que nos yeux se fermaient tout seuls, nous sommes descendus de la camionnette et nous nous sommes dirigés vers le portail du monastère. Je ne pensais plus qu'à me pelotonner douillettement dans mon sac de couchage.

Lorsque nous avions quitté le monastère, les grandes portes d'entrée en bois étaient ouvertes. Mais à cette heure, elles étaient fermées. Je ne m'étais donc pas trompé. Le bruit de claquement que nous avions entendu auparavant était dû au vent qui avait refermé le portail. Reona s'avança pour l'ouvrir. En vain. Elle fit un second essai. Les portes restèrent hermétiquement closes. Elle renouvela ses tentatives, s'appuyant cette fois de tout son poids contre le chambranle et poussant aussi fort qu'elle pouvait. Rien à faire.

À ce moment-là, la vérité nous apparut à tous les deux. Ce n'était pas le vent qui avait fermé l'entrée, mais les religieuses qui la verrouillaient pendant la nuit. Elles ne s'étaient pas rendu compte que deux étudiants priaient dans une camionnette à l'extérieur. Reona me regarda avec angoisse. "Rudi! Qu'est-ce qu'on va faire à présent?" Je me sentais impuissant. Je ne pouvais absolument rien faire. Mes soucis précédents me revinrent en mémoire. Nous étions bloqués hors des portes dans une situation qui, bien que nous soyons totalement innocents, pouvait s'avérer très embarrassante. Dormir tous les deux dans la camionnette était hors de question. "Fais quelque chose!" fulmina Reona. Elle aussi savait à quel point

notre situation était compromettante. "Après tout, c'est toi qui as eu l'idée de prier dans la camionnette!" ajouta-t-elle rageusement.

J'aurais pu répliquer qu'elle avait été d'accord avec moi pour estimer que la camionnette était un bon endroit pour prier, mais elle n'était pas d'humeur conciliante. Je restai impassible, mais je réfléchis intensément. "Que faire? Seigneur, viens à notre aide!" Je priai en silence, désespéré. Tout à coup, j'eus un élan de foi, une certitude absolue que Dieu nous donnerait le moyen de passer par ces lourdes portes en bois. Je m'avançai avec assurance et leur donnai une légère poussée. Les portes tournèrent doucement sur leurs gonds et une Reona très soulagée s'engouffra à l'intérieur avec moi. Je les verrouillai soigneusement et nous avons pu enfin aller nous coucher chacun de notre côté. Ce ne fut que le lendemain matin que nous avons appris qu'un véritable miracle s'était produit. Effectivement, les religieuses avaient bien fermé le portail à minuit. Nul n'aurait pu entrer de l'extérieur... sans une intervention divine du Seigneur.

Cette formidable intervention divine stimula beaucoup notre foi et nous encouragea à nous recueillir chaque soir. Au moment où nous atteignions Beersheba, Don, Deyon, David, Carol, Al, Darlene et Joe (tous les habitués de notre groupe de prière de Lausanne) nous avaient rejoints, et d'autres étaient même venus en renfort. Lorsque nous n'avions pas d'endroit propice, plus de douze d'entre nous se tassaient dans le plus grand de nos véhicules, la fameuse fourgonnette de boulanger bleue, et nous passions plusieurs heures à intercéder pour les sujets que Dieu nous montrait.

Je me souviens que, lorsque nous campions au bord du désert de Beersheba, nous sommes sortis de la camionnette où nous avions passé un long moment en prière et nous nous sommes immobilisés, impressionnés, pour contempler les majestueuses dunes de sable blond qui brillaient doucement au clair de lune. Dans la pénombre, elles se profilaient à l'horizon, tels les flots d'un vaste océan. Je me remémorai les vagues de jeunes gens envahissant le globe dont Loren avait rêvé. Jamais je n'aurais pu contempler ce spectacle si je ne m'étais pas attardé pour prier la nuit.

Le matin, la scène était très différente. Nous étions réveillés de bonne heure par les rayons du soleil qui pénétraient sur les côtés de nos tentes. En ouvrant les rabats et en regardant dehors, un soleil éclatant se levait à l'horizon, projetant des rayons sur les dunes de sable que nous avions observées pendant la nuit. Le paysage était dépouillé, mais d'une extraordinaire beauté. Je m'émerveillai de la magnificence inouïe de la création de Dieu, et je le remerciai intérieurement de me permettre de participer à cette belle aventure avec lui.

Vers le milieu de la matinée, il faisait une chaleur torride, et nous étions partis de maison en maison. Comme la loi israélienne interdisait de faire du prosélytisme, nous devions être très prudents. Nous ne pouvions pas propager librement notre foi. Au lieu de nous présenter

comme des chrétiens, nous disions que nous étions des disciples du Messie. Grâce à cette façon de procéder, nous bénéficions d'un meilleur accueil, et certaines personnes nous invitaient même chez elles. Mais il était difficile d'aborder le sujet de Jésus-Christ. Dans la mentalité juive, les chrétiens et l'église étaient étroitement liés aux persécutions que leur peuple avait subies. Malgré cet obstacle, nous avons eu la joie d'observer certaines réactions favorables à notre message.

Nos efforts pour "évangéliser" les Israéliens ne passaient pas inaperçus. Un jour, alors que nous étions toujours à Beersheba, j'étais dans la rue avec quelques autres jeunes lorsqu'un journaliste israélien s'approcha de nous: "Je vois qu'il y a ici un groupe de Mormons", fit-il d'un ton désinvolte. Aussitôt, je fus sur mes gardes. Le mormonisme était interdit en Israël. Qu'est-ce que cet homme avait entendu à notre sujet?

- Nous ne sommes pas des Mormons, me hâtai-je de répondre.
- Ah bon? Dans ce cas, que faites-vous à Beersheba? Me demanda-t-il avec un regain d'intérêt.

Je tentai de lui expliquer de façon assez vague nos activités: nous étions des étudiants qui effectuions un stage pratique, et nous visitions diverses contrées du Moyen Orient. Mais sa curiosité professionnelle avait été éveillée. Il flairait une bonne histoire.

- Je voudrais écrire un article sur vous dans mon journal. Pourriez-vous m'accorder une interview?

Une telle publicité était la pire des choses qui puisse nous arriver!

- Ce n'est pas moi qui dirige le groupe, ai-je dit dans l'espoir de le décourager.
- Alors, puis-je rencontrer le responsable? A-t-il demandé.

J'ai jeté un coup d'œil vers Reona, et j'ai remarqué qu'elle courbait la tête afin d'implorer Dieu en silence.

- Je ne sais pas où il se trouver pour l'instant, ai-je dit à juste titre, car Loren était parti avec un autre groupe.
- Du moins, puis-je rester avec vous pendant quelques temps?
- Pour quoi faire? Ai-je rétorqué. Nous préférons être seuls. Et de toute façon, nous n'avons rien d'intéressant à vous apprendre."

Le reporter, qui voyait bien que l'entrevue ne lui apportait rien, finit par nous quitter.

Mais le lendemain, il vint nous retrouver au terrain de camping. Il semblait plutôt amical, mais nous avons pris grand soin de ne pas lui divulguer la véritable nature de nos activités. Cette nuit-là, lorsque nous avons prié sérieusement, le Seigneur nous a révélé qu'il s'agissait d'un piège de l'adversaire. Toute publicité pouvait en effet nous causer un tort considérable. Le lendemain, le reporter revint à la charge. Il fouina partout et nous bombarda de questions. Comme nous avions été prévenus au cours de nos moments d'intercession, nous redoublions de prudence et ne lâchions pas la moindre bribe d'information qui aurait pu nous incriminer. Finalement, nous avons dû le convaincre que nous n'étions qu'un groupe de simples étudiants en voyage d'agrément, car nous ne l'avons pas revu après cela. Mais

l'alerte avait été chaude. Cet incident nous prouva une fois de plus l'importance de rester en contact étroit avec l'Esprit et de ne pas nous relâcher dans notre intercession.

Un rêve

Mon intérêt pour la Bulgarie s'intensifia. Je pensais surtout au besoin de Bibles du pays. Une idée germa dans ma tête. Dieu ne voulait-il pas faire de moi la réponse à mes propres prières? Devais-je introduire moi-même des Bibles en Bulgarie? Nous allions retourner à Athènes. Et si j'en profitais pour faire un crochet?

Je ne voulais ni être présomptueux, ni m'élever au-dessus des autres étudiants. Déjà, certains critiquaient nos réunions de prière du soir sous prétexte que nous nous isolions du reste du groupe. Pourtant, leurs doléances n'avaient pas lieu d'être, puisque nos réunions étaient ouvertes à tous. Comme je ne voulais pas risquer qu'on se méprenne sur mes motivations, j'ai gardé mes réflexions pour moi. Je n'en ai parlé qu'à Reona.

Pourtant, plus je réfléchissais à ce projet, plus j'étais convaincu de devoir le mettre à exécution. J'étais tellement sûr que Jésus me disait d'aller en Bulgarie pendant ce stage pratique que j'ai commencé à rassembler des Bible roumaines et bulgares. J'avais déjà commencé à Athènes. Dès que j'avais un peu de temps libre, je dénichais une librairie chrétienne et j'achetais des Bibles supplémentaires. Grâce aux dons généreux de mes amis suisses, le Seigneur m'avait procuré les fonds nécessaires à ces achats.

Les autres étudiants avaient pris l'habitude de me voir revenir à notre terrain de camping avec une nouvelle boîte de livres, mais ils ne savaient pas ce qu'elle contenait. Comme mes cartons étaient empilés dans la camionnette, certains se mirent à soulever des objections. Nous manquions de place et mes "bagages" supplémentaires n'étaient pas appréciés. Personne ne me le dit en face, mais on me critiquait par derrière. Or, je n'avais absolument pas l'intention de créer des dissensions parmi les étudiants. Avec Don, Deyon et Reona, j'avais été désigné pour encadre le groupe. En tant que membre de l'équipe dirigeante de Jeunesse en Mission, je devais faire preuve d'une discrétion exemplaire.

Lorsque nous avons poursuivi notre périple et que nous nous sommes dirigés vers Tel-Aviv, les murmures se sont amplifiés. Certains étudiants ont commencé à formuler leurs griefs à haute voix. "Vraiment, Rudi exagère! Pourquoi devons-nous trimbaler tous ces bouquins?" Même les autres responsables du groupe élevaient des objections. Mais j'étais tellement sûr que Christ me donnait une mission à remplir que je ne voulais pas abandonner. Je sentais que j'avais besoin d'être prêt pour le moment où le Seigneur ouvrirait la porte d'une façon ou d'une autre. Aussi, en dépit d'une opposition croissante, j'ai continué sans relâche à partir en expédition pour dénicher des Bibles.

Au moment où nous avons atteint Haïfa, je ne me préoccupais plus que de cela. Nous devions aller découvrir le Mont Carmel. J'aurais beaucoup aimé visiter le site biblique où le grand prophète Elie avait égorgé les prophètes de Baal, mais je voulais avant tout acquérir

davantage de Bibles bulgares. Aussi ai-je renoncé à l'excursion pour me mettre en quête d'une librairie chrétienne. Bien que je n'ai jamais abordé le sujet avec Loren, j'étais persuadé que Dieu voulait que je fasse passer des Bibles en Bulgarie. "Qu'allez-vous en faire?", me demanda la dame qui me servait au comptoir en emballant mes Bibles bulgares et roumaines.

- Je vais les faire passer en Bulgarie", dis-je avec assurance.

C'était la première fois que je faisais part de mes aspirations à quelqu'un d'autre que Reona.

- Pourquoi ces Bibles roumaines? Poursuivit-elle.
- Une fois qu'on est dans un pays communiste, il n'est pas très difficile de les faire passer dans un pays voisin, répliquai-je
- Je prierai pour vous tous les jours", m'assura-t-elle en souriant.

Je la quittai, vivement encouragé par sa réaction. Mais je compris aussi qu'il était temps de chercher une autre confirmation. Il fallait que je sois entièrement sûr que c'était Dieu qui m'appelait à cette tâche, et que ce n'était nullement un effet de mon imagination. Une nuit, tandis que j'étais à Istanbul, je me confiai à mon jeune ami suisse Roli. Nous étions en train de boire un café ensemble à la terrasse d'un bar. Au cours du voyage, Roli et moi avions passé beaucoup de temps ensemble, et bien qu'il eut cinq ans de moins que moi, j'en étais venu à le considérer comme mon ami. "Qu'en penses-tu, Roli? Dois-je me lancer dans cette aventure?" Il fit tourner sa tasse entre ses doigts d'un air pensif. Visiblement, il ne partageait pas mon enthousiasme.

"Je n'en sais rien, Rudi, finit-il par répondre en buvant une gorgée de son café turc. Pourquoi n'interroges-tu pas Loren? Pose-lui franchement la question. Si c'est la volonté de Dieu, il te donnera le feu vert." Ses paroles me rendirent espoir.

"Tu as raison, Roli. Loren est en contact avec Dieu. Il saura si j'ai raison ou non." Je fixai Roli droit dans les yeux. "S'il est d'accord, veux-tu m'accompagner? Je ne veux pas y aller seul!" Roli fronça les sourcils. M'encourager était une chose. Décider d'y aller avec moi était une autre paire de manches!

"Tu verras bien ce qu'il te répondra", répliqua-t-il sans s'engager davantage. Je n'essayai pas de faire pression sur lui. Avant tout, il fallait que Loren me donne sa bénédiction.

Le lendemain, je le vis seul dans un coin, à quelque distance des tentes, et je profitai de l'occasion pour aller lui parler. Je lui racontai tout: mon fardeau pour la Bulgarie, les Bibles que j'avais déjà rassemblées et mon ardent désir de les apporter aux églises privées des Ecritures de cette nation communiste. Je lui fis part également de la vague de mécontentement qui agitait les autres étudiants. Loren regarda par-dessus mon épaule les jeunes gens qui s'activaient près des tentes derrière moi. Il ne fit pas de commentaires. Il avait déjà entendu critiquer mes "accumulations de livres", sans aucun doute, et au cours de nos moments de prière communs, il connaissait aussi mon fardeau pour la Bulgarie. Mais je pense que jusqu'à ce moment-là, il n'avait pas compris à quel point j'étais sérieux.

Je connaissais suffisamment Loren pour savoir que son silence n'était pas dû à un manque d'intérêt. Il avait enregistré chacune de mes paroles, et maintenant, à sa manière calme et paisible, il les pesait en considérant tous les aspects de la question et en demandant silencieusement au Seigneur de lui donner de la sagesse. Embarrassé, je me balançais d'un pied sur l'autre en attendant sa réponse. Allait-il me prendre pour un farfelu et réduire à néant mon projet?

Finalement, Loren me regarda et me demanda:

- Si tu emportes des Bibles en Bulgarie, as-tu quelqu'un à qui les remettre?
- Non, pas vraiment, ai-je reconnu d'un air penaud.

Mis à part les informations que m'avait données Frère André et celle que j'avais recherchées personnellement, je n'avais qu'une connaissance limitée de l'église derrière le Rideau de Fer. J'avais appris que tous ceux qui se disaient chrétiens n'étaient pas dignes de confiance (même pas les dirigeants officiels des églises). Beaucoup étaient des informateurs, des éléments mis en place sciemment par le gouvernement pour espionner les vrais chrétiens.

- Qu'entends-tu par là? Demanda Loren.
- Quelqu'un m'a mis en garde contre le dirigeant d'une certaine dénomination dans la capitale, Sofia, ai-je répliqué. Je ne connais pas son nom, mais il s'agit certainement d'un indicateur du gouvernement. On ne peut pas lui faire confiance.
- Je vois, fit Loren d'un air pensif.
- Mais si Dieu a été capable de guider Frère André de façon surnaturelle vers des contacts, je suis persuadé qu'il peut faire la même chose pour moi", ai-je ajouté d'un trait.

Loren me regarda sans mot dire.

- Combien de Bibles bulgares et roumaines as-tu déjà, Rudi?

Je fis un rapide calcul mental.

- Presque deux cents.
- Et tu crois qu'il t'en faut encore plus?
- Réfléchis, Loren. Deux cents Bibles dans un pays de cinq millions d'habitants où seule une poignée de chrétiens possèdent la Parole de Dieu, c'est une goutte d'eau dans l'océan!

Il acquiesça. Il comprenait mon point de vue.

- Où vas-tu te procurer ces Bibles en Turquie?
- J'ai contacté l'ambassade d'Angleterre, qui m'a donné l'adresse du siège de la Société Biblique ici, à Istanbul, répliquai-je.

Loren leva les sourcils, manifestement impressionné par mon zèle.

- Je ne les pas encore contactés, mais je suis sûr qu'ils ont des stocks importants.
- D'après toi, combien t'en faut-il de plus?

Instantanément, je pensai: "Dix bulgares et dix roumaines." Mais le nombre me semblait trop faible, et je ne le tins par pour une réponse du Seigneur. Aussi répondis-je: "Au moins dix roumaines et cinquante bulgares de plus.

- Entendu, répliqua Loren.

Mais il n'ajouta pas qu'il me mettait à l'épreuve. Si la Société Biblique avait ce nombre de Bibles en stock, il considérait cela comme un signe que la main de Dieu reposait sur ma mission.

Cet après-midi-là, je me rendis au siège de la Société Biblique, le cœur en fête.

- En quoi puis-je vous être utile? Me demanda aimablement la dame qui était derrière le comptoir dès que j'entrai.
- Je voudrais cinquante Bible bulgares et dix roumaines, s'il vous plaît, dis-je avec assurance.
- Je suis désolée, mais nous n'en avons pas autant.

Mon sourire se figea. "Combien en avez-vous?" demandai-je moins fougueusement que la première fois.

- Je vais aller voir. Attendez un instant.

La dame s'engouffra dans son arrière-boutique. Je restai planté devant le comptoir; ma foi fondait comme neige au soleil. "Elle va en trouver d'autres derrière", tentais-je de me persuader. Au bout de quelques instants, elle revint et me déclara: "Nous n'avons que dix Bibles roumaines et dix bulgares, monsieur". Je la regardai, si étonné que j'en restai bouche bée. C'était exactement le nombre qui m'était venu à l'esprit lorsque Loren m'avait interrogé. "Vous les voulez toujours? Me demanda la dame, qui avait vu mon air hébété.

- Oui, oui. Je prends le tout!

Dix Bibles bulgares et dix roumaines! Dieu m'avait parlé. Mais quelles explications devrais-je fournir à Loren? J'avais mon portefeuille, et lorsque j'en tirai mes billets, je m'aperçus tout à coup qu'il ne contenait presque plus rien. Même si la Société avait eu soixante Bibles en stock, je n'aurais pas pu les payer. Mon portefeuille ne contenait pas plus de quoi payer vingt Bibles!

Je décidai de tout avouer franchement à Loren. Aussi lui confessai-je mon péché de présomption et lui expliquai-je qu'en réalité, Dieu m'avait dit d'acheter vingt Bibles et non soixante. Je fus content d'avoir été honnête, surtout lorsque Loren m'expliqua que le nombre de Bibles disponibles était pour lui un test. Comme il pouvait voir la main de Dieu dans cette aventure, Loren me donna sa bénédiction. "Entendu, Rudi, tu peux passer tes Bibles en Bulgarie, mais tu n'as que quatre jours, pas plus. Tu peux être notre défricheur et étudier les possibilités d'envoyer de futures équipes d'évangélisation." J'étais fou de joie. J'avais la permission tant espérée! J'avais mes Bibles et Don avait mis généreusement à notre disposition sa camionnette Ford. Il ne me restait plus qu'à trouver un partenaire qui m'accompagne et me relaie au volant. Je cherchai mon jeune ami suisse. Je le trouvai sous sa tente.

- Loren m'a donné la permission. Tu viens avec moi?

Roli, qui était sur son matelas pneumatique, leva les yeux et me regarda pendant quelques instants. J'attendis en retenant mon souffle. Si Roli ne voulait pas venir, à qui demanderai-je? Puis il m'adressa un sourire radieux.

C'est entendu, Rudi, je t'accompagne. Quand partons-nous?

Le lendemain, nous quittions Istanbul pour nous rendre au camp de jeunes de l'église de Katerini, tout près d'Athènes. Là, l'évangéliste écossais Duncan Campbell allait venir en avion pour passer une semaine avec nous. Nous avions prévu de partir la semaine suivante, juste après sa visite. Duncan Campbell avait bien connu le réveil des îles écossaises des Hébrides, et il avait dirigé une série de puissantes réunions de réveil dans le monde entier. Les moments qu'il passa avec nous nous firent beaucoup de bien. C'était exactement le genre d'encouragement dont Roli et moi avions besoin en préparant notre périple.

Lorsque les autres étudiants comprirent qu'il ne s'agissait pas seulement d'une "idée en l'air de cette tête brûlée de Rudi Lack", mais d'un voyage que la direction approuvait officiellement et soutenait même avec enthousiasme, ils furent plus chauds à l'idée de nous voir partir. Mais pour que toute l'opération soit couronnée de succès, nous avions besoin d'être épaulé par tous les jeunes. Comme Frère André nous l'avait dit, les passages en fraude de Portes Ouvertes au-delà du Rideau de Fer n'étaient couronnés de succès que parce qu'à l'arrière-garde, des multitudes de chrétiens priaient spécialement pour que Dieu aveugle les yeux des douaniers. Sans le soutien délibéré de tous les autres étudiants, nous avions beaucoup moins de chances de traverser la frontière sans être repérés ou de trouver des personnes auxquelles nous pourrions remettre sans problème nos précieux colis. À ce moment-là, nous n'avions pas ce soutien. Il y avait toujours quelques contestataires. L'idéal aurait été que tout fassent une chaîne de prière ininterrompue pendant tout le temps où nous serions partis, mais ce genre d'engagement n'était pas facile à obtenir.

Maintenant que notre voyage clandestin était décidé, j'en mesurais pleinement les risques. Derrière le Rideau de Fer, des chrétiens avaient été emprisonnés pendant des années parce qu'ils possédaient une Bible, ce qui était interdit, ou parce qu'ils avaient organisé une réunion d'église illégale. Certains avaient moisi pendant trois ou quatre ans derrière les barreaux, en attendant d'être jugés. Je me souvenais des paroles de Frère André: "Dieu nous a ordonné d'aller, mais il ne nous a jamais promis que nous reviendrons." Il était facile de s'enthousiasmer en entendant ses récits dans la sécurité douillette de notre salle de classe de Lausanne, mais au moment de m'embarquer moi-même dans l'aventure de la foi, je n'étais plus aussi sûr de moi qu'auparavant. Je reconnaissais avoir besoin de prier avec ferveur.

La veille de notre départ, Reona accepta de passer sa journée à prier et à jeûner avec moi. Nous nous sommes installés dans la Ford qui nous servirait de moyen de transport le lendemain et nous avons essayé de cerner dans la prière tous les aspects de notre voyage.

Nous avons beaucoup insisté sur notre sécurité pendant le trajet. Ni Roli ni moi n'avions de connaissance en mécanique. Nous étions reconnaissants à Don de nous prêter généreusement sa camionnette, mais elle nous avait constamment préoccupés au cours de notre voyage en Israël et en Turquie. Si elle tombait en panne ou que nous avions un accident, il nous serait presque impossible de la réparer ou de trouver des pièces détachées.

Nous avons aussi passé beaucoup de temps à prier Dieu de nous donner les bons contacts. C'était devenu ma préoccupation majeure. J'avais toutes les Bibles nécessaires, mais aucune personne de confiance à qui les remettre. On m'avait récemment donné le nom d'un certain pasteur Uskatow qui habitait à Sofia, mais je ne connaissais absolument rien de lui. Tout ce que j'avais, c'était son nom et son adresse. Je savais aussi que je devais éviter le dirigeant d'une certaine dénomination évangélique qui était, m'avait-on dit, un indicateur du gouvernement. Lorsque nous avons tous deux prié à ce sujet, nous avons senti l'onction de Dieu et j'ai été rempli d'assurance. Sans savoir comment il procéderait, j'étais certain que le Seigneur me guiderait vers la bonne personne.

Nous avions déjà passé la moitié de la journée dans la prière et le jeûne lorsque Loren entra dans la camionnette pour nous faire part d'un verset biblique. Il s'agissait de Matthieu 7:15: "Gardez-vous de ceux qui parlent faussement au nom de Dieu! Lorsqu'ils vous abordent, ils se donnent l'apparence d'agneaux, mais en réalité, ce sont des loups féroces. " Ce n'était pas très clair. "D'après vous, Loren, comment expliquer cela? Ai-je demandé.

- Je ne le sais pas exactement. Peut-être le Seigneur essaie-t-il de vous prévenir de vous tenir sur vos gardes et de ne pas faire confiance à tous ceux que vous rencontrerez.

L'avertissement de Loren se confirma par la suite au moment où, à la fin de notre journée de jeûne, Reona eut sur le cœur deux passages des Ecritures. Le premier était Apocalypse 12:12: "Réjouis-toi donc, ô ciel, et vous qui habitez au ciel, réjouissez-vous! Mais malheur à la terre et malheur à la mer: le diable est descendu vers vous en frémissant de rage car il sait qu'il lui reste très peu de temps." Le second était Jérémie 46:27-28: "Sois sans crainte... n'aie pas peur... car moi, je vais te délivrer... de la terre lointaine... sois donc sans crainte... car je suis avec toi." J'étais encouragé par cette promesse de protection, mais en même temps, je remarquais qu'une fois de plus j'étais prévenu qu'un danger imminent me menaçait. Je ne savais pas sous quelle forme il se présenterait, mais j'avais compris que je devais être sur mes gardes.

Ce soir-là, un jeune couple anglophone arriva à notre camp. Cet homme et cette femme d'une trentaine d'années ne faisaient pas partie de Jeunesse en Mission, mais ils avaient entendu parler de nous, et ils nous demandèrent s'ils pouvaient rester en notre compagnie pendant quelques jours. Ils avaient parcouru l'Europe pour annoncer l'Evangile. Je tendis l'oreille en apprenant qu'ils avaient été derrière le Rideau de Fer. Je leur posai la question:

"D'où venez-vous?" lorsque nous étions assis tous les trois autour de l'une des tables rondes du réfectoire pour manger un repas de voyage typique de riz et de poisson. Après ma journée de jeûne, j'avais l'estomac dans les talons.

"De Bulgarie. Nous avons visité les églises de ce pays." Je tressailli. Tout à coup, je ne pensais plus à mon repas. N'était-il pas stupéfiant qu'ils se joignent à nous ce soir-là? Ils avaient sans doute des adresses de contact à me communiquer!

Je posai mon couteau et ma fourchette. Je m'apprêtais à leur parler de Roli et du voyage que nous allions entreprendre le lendemain, lorsqu'une pensée m'arrêta. Je me souvins du verset que Loren nous avait transmis. Je devais me méfier des loupés déguisés en agneaux. Subitement, je compris que j'ignorais tout de ce couple. Certes, c'étaient des personnes amicales, et je n'avais aucune raison de me méfier d'eux; mais il me sembla qu'ils claironnaient trop ouvertement leurs contacts avec l'église bulgare. Je ne voulais pas foncer tête baissée dans un piège! Aussi, même si rien de tangible ne venait étayer mes soupçons, je décidais que la discrétion était de rigueur. Je les écoutai avec intérêt raconter avec force détails leur voyage en Bulgarie, mais je ne dis pas un mot sur notre projet de nous rendre dans ce pays le lendemain.

Comme je me demandais si je n'exagérais pas, je cherchai Loren après le repas pour lui expliquer discrètement ce qui me tracassait. "Ce couple peut-il être "les loups qui se donnent l'apparence d'agneaux" contre lesquels vous m'avez mis en garde?" Loren réfléchit. "C'est possible, mais pas certain. Je n'en sais rien, Rudi." Il inclina la tête et pria silencieusement. Je fis de même. Étais-je exagérément méfiant? Il s'agissait sans doute simplement d'un couple de chrétiens exubérants heureux de raconter leurs expériences dans un pays étranger, mais j'avais toujours un doute. Après avoir prié, Loren releva la tête et déclara: "Tu as peut-être raison, Rudi. Je pense qu'il serait sage de ne rien dire."

Lorsque le couple partit s'installer dans l'un des cabanons libres du terrain de camping, Loren rassembla tous les étudiants et leur demanda de ne pas parler de notre expédition du lendemain au couple de visiteurs. Son avertissement prouva aux étudiants, mieux que toute autre chose que Roli et moi allions réellement prendre un risque. Toute trace d'opposition disparut instantanément. Ce couple d'éventuels "loups déguisés en agneaux" s'avéra être le détonateur dont nous avions besoin pour que tout le monde soit sur le qui-vive.

Auparavant, lorsque j'avais dit que nous avions besoin d'être soutenus par une chaîne de prière ininterrompue, je n'avais pas soulevé beaucoup d'enthousiasme. Mais à ce moment-là, tout le monde se rallia à notre cause et se déclara prêt à y participer en soutenant notre action dans la prière. Chaque étudiant accepta de s'engager à tenir une chaîne de prière de vingt-quatre heures qui ne s'interromprait jamais pendant les quatre jours de notre périple. Il y eut même des volontaires pour les pénibles heures précédant l'aube. Je louai le Seigneur

pour les passages bibliques qu'il avait placés sur le cœur de Loren et de Reona. Certes, nous allions partir au combat, mais j'étais déjà certain que maintenant, les troupes de l'arrièregarde étaient en place, et que notre victoire était assurée.

Le passage de la frontière

J'avais projeté d'aller me coucher de bonne heure afin d'être en forme pour effectuer le long trajet entre Athènes et la frontière bulgare. Nous devions passer par des routes de montagnes tortueuses. Mais la tension causée par le couple de "loups déguisés en agneaux" m'empêcha de trouver le sommeil. Je restai éveillé nerveusement, me retournant sans arrêt dans mon sac de couchage, pensant à toutes les péripéties du jour précédant et aux aléas du voyage que j'allais entreprendre. Certes, j'étais assuré que Dieu contrôlait la situation, mais j'étais soucieux à l'idée de ne pas avoir de contact sûr à qui je puisse remettre les Bibles.

Je finis par tomber dans un sommeil agité; je rêvais que des garde-frontières nous confisquaient notre chargement, que j'étais jeté en prison avec Roli et que je prêchais fougueusement l'Evangile à nos gardiens. Même au sein de la persécution, j'étais résolu à vivre conformément mon nom, "loup audacieux". Malgré ma mauvaise nuit, je me réveillai de bonne heure, juste au moment où les premiers rayons du soleil filtraient à travers la vitre du cabanon. Je m'habillai rapidement et me rendis dans un coin reculé de la plage, juste en face de notre camp. Là, assis sur le sable, je feuilletai les pages de ma Bible. Elle s'ouvrit au Psaume 45. Pendant que je lisais, le verset cinq sembla se détacher de la page: "Que ta main se signale par des actions d'éclats! " ou, selon la traduction de ma Bible allemande, "par des actions audacieuses".

Je contemplai la mer en laissant ces mots se graver dans mon esprit. Tout à coup, j'entendis un bruit de pas. Je levais les yeux et vis Reona s'approcher de moi. Elle s'était, elle aussi, levée de bonne heure pour prier. Elle s'assit à côté de moi et, pendant plusieurs minutes, nous sommes restés ainsi en silence, nous laissant imprégner de la sérénité qui se dégageait de cette plage déserte. Rien autour de nus ne laissait présager que nous risquions d'être en danger ce jour-là, Roli et moi.

En fin de compte, Reona rompit le silence. "Rudi, je crois que pendant mon culte personnel, le Seigneur m'a donné quelques passages bibliques pour toi." Elle feuilleta les pages de sa Bible. "C'est juste une partie de ma lecture de ce matin. Cela se trouve au Psaume 112." Elle commença au verset 1 et insista sur les parties du Psaume qui s'appliquaient plus particulièrement à ma situation. Je fermai les yeux et écoutai sa voix aux intonations néozélandaise me lire: "Heureux l'homme qui révère l'Eternel et qui trouve un grand plaisir à mettre en pratique ses commandements. Au cœur des ténèbres, une lumière s'est levée pour les hommes droits... Il est bon que l'homme prête généreusement et qu'il gère ses affaires avec équité, car rien ne pourra jamais l'ébranler... Il n'a pas à craindre les bruits malveillants. Son cœur est tranquille: il s'appuie sur l'Eternel."

J'ouvris les yeux. "C'est formidable, Reona:" Je cherchai le Psaume 112 dans ma Bible et relu moi-même les versets. Comme toujours, je m'émerveillai de la stupéfiante actualité et de la précision inouïe de la Parole de Dieu. "Il est bon que l'homme prête généreusement..." Nous

projetions de donner ces Bibles sans rien exiger en retour. "Rien ne pourra jamais l'ébranler": c'était certainement une parole d'encouragement qui allait avec les "actions d'éclat" que j'avais lues auparavant dans le Psaume 45.

Reona reprit la parole. "L'autre passage des Ecritures que j'ai reçu pour toi est Nombres 10:33." Je tournai les pages de la Bible et lus avec elle. "Les Israélites partirent de la montagne de l'Eternel et marchèrent pendant trois jours. Durant ces trois jours, le coffre de l'alliance de l'Eternel les précéda pour leur chercher un lieu d'étape. Lorsqu'ils quittaient le campement, la nuée de l'Eternel les couvrait pendant le jour." Trois jours, ai-je songé. Loren nous en avait donné quatre. Peut-être trois seraient-ils suffisants? Quoi qu'il en soit, le message était clair. Le Seigneur nous avait promis de marcher devant nous, de nous protéger et de nous faire revenir sains et saufs. Cela m'encourageait beaucoup.

Vers sept heures et demie, notre camp commença à s'animer. Il était temps de charger la Ford de nos marchandises de contrebande. Nous devions veiller à le faire sans que notre couple de visiteurs se doute de nos projets. Sa présence compliquait beaucoup les choses. Nous nous sommes donc garés aussi loin que possible de leur cabanon et, avec l'aide des autres étudiants, nous nous sommes arrangés pour charger nos affaires sans qu'ils voient ou suspectent que quelque chose d'inhabituel se tramait.

"Où vas-tu cacher ça, Rudi?" me demanda l'un des étudiants qui portait un carton de Bibles. Je n'avais pas encore réfléchi à la question. Comment allions-nous dissimuler notre précieuse cargaison? Frère André nous avait expliqué qu'il cachait des Bibles dans la double cloison de sa voiture, mais comme la veille camionnette de Don n'en avait pas, il était impossible d'employer cette méthode. Il n'y avait manifestement aucun endroit où nous pouvions les soustraire à l'œil d'aigle d'un garde-frontière.

"Je sais ce qu'on va faire, déclara Roli en venant à mon aide. Glissons-les dans nos valises, entre nos habits, puis recouvrons-les de matériels de camping." Je hochai la tête en signe d'approbation.

"Bonne idée, Roli! Au travail!"

Quelqu'un s'empressa de gonfler un matelas pneumatique. Quelqu'un d'autre dénicha une grosse bouée en plastique qui fut placés à l'arrière de la camionnette avec divers ustensiles de camping. En dessous, dans des valises cachées sous des couvertures, la bouée, un réchaud de camping, des appareils photos, des journaux et des provisions, il y avait deux cents Bibles. À la dernière minute, un étudiant rajouta un vieux fer à repasser rouillé qui traînait sur la plage. Il était dans un triste état, mais il s'avéra très utile par la suite pour faire diversion.

Pendant que nous chargions la Ford, l'un des mécaniciens procédait à une dernière vérification. Malgré mes prières et celles de Reona pour notre sécurité sur la route, je n'étais

pas très rassuré à l'idée de conduire ce vieux tacot. Mais c'était celui que Dieu nous avait procuré, et je devais croire qu'il nous conduirait et nous ramènerait sans incident.

Nous avions d'abord projeté de partir plus tôt dans la journée, mais le chargement et les derniers préparatifs nous prirent plus de temps que prévu. Le véhicule ne fut prêt qu'en fin d'après-midi, et tout le monde se rassembla pour nous regarder partir. Par chance, le couple de visiteurs nous avait quittés un peu plus tôt dans la journée, si bien que nous n'avions plus besoin de nous dissimuler. Mais l'ultime tentative de Satan pour entraver nos plans avait été bénéfique pour nous, car c'était merveilleux de partir en sachant qu'à l'arrière-garde, tous faisaient front dans la prière en notre faveur. "Allez-y, les gars!" cria Don en tapant sur la camionnette. Et nous avons ainsi démarré dans un nuage de poussière.

Derrière nous, les cris d'adieu se sont évanouis dans le lointain. Bien calé sur le siège en vinyle craquelé, je tenais fermement le volant, prêt pour le périple de douze heures qui m'attendait. Je fis un survol rapide de la situation. Avions-nous tout ce qu'il nous fallait? Mon portefeuille? Je le sentais dans ma poche, mais il ne contenait plus que cent dollars, mes réserves personnelles étant toutes passées dans l'achat des Bibles. Quelques étudiants m'avaient glissés de l'argent dans la main avant mon départ, et à la dernière minute, j'avais reçu un don inattendu d'amis suisses. Loren s'était rendu compte de notre dénuement et nous avait suggéré d'emprunter un peu d'argent dans la caisse du stage, mais j'avais préféré compter sur le Seigneur pour pourvoir à nos besoins.

Je regardai par-dessus mon épaule l'arrière de la camionnette et je souris à la vue du bric-à-brac de camping, sans compter le vieux fer rouillé. Personne n'aurait pu se douter que sous cet innocent équipement étaient camouflées deux cents Bibles. J'espérais que les gardes-frontière ne démasqueraient pas notre supercherie. Après avoir bavardé un moment, nous avons réfléchi en silence. Que nous réserveraient les prochains jours?

Je savais que si nous étions démasqués à la frontière, nous ne perdrions pas seulement les Bibles, mais tout ce que nous avions, y compris la camionnette. Malgré son état de délabrement, ce serait tragique. Non seulement c'était notre unique moyen de transport, mais nous en aurions absolument besoin pendant les deux semaines restantes de notre stage pratique. Elle servirait ensuite aux trois derniers mois d'évangélisation, au moment où nous partirions chacun en mission sans avoir de dirigeant pour nous encadrer.

Nous nous dirigions vers le nord et parcourions des collines couvertes d'oliveraie et de fleurs sauvages. Sur notre droite, la mer Méditerranée, d'un bleu éclatant, était parsemée d'îles. Tard dans la nuit, nous avons atteint les hautes chaînes montagneuses que nous devions traverser avant de descendre dans la large vallée qui bordait la Bulgarie. La camionnette s'engagea poussivement dans la pente escarpée. Il était près de minuit et la route devenait étroite et pierreuse. Il fallait que je me concentre au maximum pour franchir sans encombre

les virages en épingles à cheveux. Comme j'avais mal dormi la nuit précédente et que les deux derniers jours avaient été très éprouvants, je tombais de sommeil.

À côté de moi, Roli dormait déjà comme un plomb. J'aurais dû m'arrêter depuis un certain temps pour lui passer le volant, mais comme j'hésitais à le réveiller, je continuai à conduire. L'idéal aurait été de nous arrêter plus tôt et de trouver un endroit où nous aurions pu installer notre camp pour la nuit, mais dans ces routes en lacets, c'était trop tard. Il n'y avait pas d'endroit où nous arrêter. Nous avions pris tant de retard avant le départ que nous avions déjà perdu une demi-journée; aussi décidai-je de poursuivre ma route. À un certain moment, en prenant un tournant abrupt, je vis distinctement les falaises escarpées sur ma droite. J'étais soulagé que la Ford franchisse sans aucun problème ces routes de montagne. Dans notre situation, tomber en panne aurait été catastrophique.

Je négociai un autre virage et je regardai de nouveau les falaises à pic surplombant une gorge de plusieurs centaines de mètres de profondeur. Tout conducteur qui quitterait la route serait voué à une mort certaine. Je frémis à cette perspective et agrippai fermement mon volant en essayant de me concentrer sur ma conduite.

Un virage particulièrement délicat surgit devant moi. Tout à coup, j'eus l'impression qu'on m'arrachait le volant des mains. Pendant quelques secondes, le véhicule patina sur la route. "Oh non!" hurlai-je, nous voyant déjà nous écraser au fond du ravin. Roli se réveilla en sursaut.

"Quoi? Que se passe-t-il?"

A ce moment-là, aussi vite qu'elle avait dérapé, la camionnette se redressa, et je pus tourner tranquillement.

"Dis donc, Rudi, il était moins une! Que s'est-il passé? Demanda Roli, tout à fait réveillé.

"Je l'ignore," fis-je, haletant. Fatigué comme je l'étais, avais-je commis une faute d'inattention? Je n'avais pas l'impression d'avoir fait d'erreur. On aurait plutôt dit que la camionnette était dotée de volonté et qu'elle était devenue folle. "C'est presque comme si le diable avait essayé de nous faire quitter la route pour mettre un terme à notre mission, murmurai-je.

- Béni soit le Seigneur pour ceux qui, au camp, prient pour nous, murmura Roli. Cette fois-ci, on peut dire que leurs prières ont été exaucées! "

Je hochais la tête.

"C'est vrai. Quel soulagement de savoir que nous ne sommes pas seuls dans cette aventure, Roli!" Moi aussi, j'étais heureux que Dieu nous ait promis de nous ramener sains et saufs.

Néanmoins, cet incident nous avait beaucoup secoués. Dès que j'ai pu m'arrêter, je me suis garé et nous avons passé du temps à remercier Jésus pour sa protection. Nous avons aussi pris des précautions supplémentaires: nous nous sommes régulièrement relayés au volant, et nous avons redoublé d'ardeur dans l'intercession individuelle. Nous ne voulions pas donner l'occasion à Satan de prendre barre sur nous, ni par un assaut spirituel direct, ni par

notre manque de sagesse. Lorsque Roli prit le volant et que je m'installai sur le siège du passager, je fis monter vers le Seigneur de nouvelles actions de grâces pour ceux qui, au camp, veillaient et intercédaient pour nous. Plus tard, j'appris à quel point ils avaient été conduits dans la prière.

A cause de notre départ retardé et du court laps de temps qui nous avait été accordé, nous avions décidé, en dépit de notre mésaventure, de continuer à conduire durant la nuit. Pendant que l'un de nous dormait, l'autre conduisait. À quatre heures du matin, après avoir franchi la montagne, nous nous sommes retrouvés dans la grande vallée qui sert de frontière entre le nord de la Grèce et le sud de la Bulgarie. Nous n'étions plus qu'à quelques kilomètres de la frontière. Nous aurions facilement pu nous y rendre sans attendre. Les gardes étaient de service 24h sur 24. Mais l'enseignement de Joy Dawson m'avait montré qu'il est essentiel de chercher Dieu jusque dans les moindres détails. Je sentais qu'il fallait absolument lui demander à quelle heure précise nous devions traverser. Aussi, au lieu de continuer, je garai la camionnette sous un arbre.

Sur le siège du passager, Roli était encore profondément endormi. Au lieu de le réveiller, je pris ma Bible, ouvris doucement la portière de la camionnette et me glissai dehors. Assis dans le champ, à quelque distance de mon véhicule, je me mis à faire monter ma prière vers Dieu dans la pénombre. Le jour ne s'était pas encore levé. "Seigneur, je prends autorité sur l'ennemi et sur toute interférence dans mon esprit", ai-je intercédé. Je voulais être sûr que ce que j'allais entendre viendrait vraiment de Dieu. Puis je demandai à l'Esprit de me montrer tout péché non confessé dans ma vie. Comme rien ne me revenait en mémoire, je continuai à proclamer ma totale dépendance de lui. Enfin, après m'être préparé, je posai ma question cruciale: "Seigneur, à quel moment veux-tu que nous traversions la frontière?"

Toute notre expédition pouvait dépendre de la façon dont j'écouterais les instructions du Père sur ce point. Si nous traversions la frontière au mauvais moment, et tombions sur un garde trop pointilleux, notre précieuse cargaison risquait d'être découverte, et nous serions expulsés avant même d'avoir franchi la frontière. Pire encore, notre camionnette serait confisquée en même que les Bibles. Avec notre petit pécule, jamais nous ne pourrions revenir au camp. Oui, l'instant était critique.

Je n'appris que plus tard qu'à ce moment précis, à des centaines de kilomètres de là, Dieu avait tapé sur l'épaule de Loren afin de le réveiller pour qu'il prie en notre faveur. Auparavant, les étudiants qui participaient à la chaîne de prière s'étaient aussi sentis poussés à demander que nous ne nous précipitions pas jusqu'à la frontière, mais que nous attendions l'heure de Dieu.

Je réitérai ma requête. "Montre-moi à quelle heure précise veux-tu que nous traversions la frontière?" puis j'obtins la réponse. Au bout de quelques instants, ces mots se gravèrent

dans mon esprit: à la sixième heure. J'ouvris ma Bible et tournai les pages jusqu'au récit de la mort de Jésus dans Marc 15. Au verset 33, je lus: "à la sixième heure. Pour moi, c'était clair: nous devions passer la frontière à six heures du matin - juste une heure plus tard. Je ne réfléchis pas que les journées juives commencent à six heures, si bien que la sixième heure correspondait, en fait, à midi. Dans mon ignorance, Dieu se servit des Ecritures pour nous communiquer l'heure exacte à laquelle nous devions passer la frontière.

Je retournai jusqu'à la camionnette, réveillai Roli et lui fis part de ma révélation. Dans notre dos, le soleil se levait lentement derrière les montagnes. Nous nous sommes assis tous deux dans la camionnette et nous avons alors attendu. Comme nous ne nous étions pas arrêtés pour nous restaurer, nous avions faim. Pendant tout le trajet, nous n'avions fait que grignoter sur le pouce. Il y avait des provisions dans la camionnette, mais nous étions trop énervés pour manger. Nous étions fourbus, ayant juste somnolé à tour de rôle sur le siège du passager. Nous avions envie de tourner la clé de contact, de franchir les quelques kilomètres restants et d'arriver enfin en Bulgarie, mais je savais que nous ne pouvions pas nous offrir le luxe de désobéir à Dieu. Il nous avait dit de traverser à six heures, et sans en connaître la raison, je savais que je ne devais pas bouger jusqu'à ce moment précis.

La dernière heure d'attente me parut interminable. Je suis un homme d'action, et rester planté là sans rien faire constitua pour moi l'un des aspects les plus éprouvants de ce voyage. Le silence me semblait insupportable. Je n'arrivais même plus à prier sérieusement, et la perspective de l'épreuve qui nous attendait nous ôtait toute envie de discuter.

Les minutes passèrent lentement. Je regardai ma montre pour la énième fois: cinq heures cinquante-cinq. Je poussai un soupir de soulagement. Enfin, il était temps de partir! Je jetai un dernier regard à l'arrière de notre camionnette remplie de matériel de camping. Il y en avait partout. Un vrai marché aux puces! Je tournai la clé de contact et le vieux moteur démarra. Au même moment, Roli sortit nos passeports et les tint prêts. Comme ils portaient de nombreux tampons par suite de notre voyage en zigzag par l'Italie, la Yougoslavie, Israël, la Turquie et la Grèce, ils renforçaient encore notre apparence de paisibles touristes.

Je respirai à fond, appuyai sur l'accélérateur, sortis du champ où je m'étais garé et rejoignit la route. Le moment décisif approchait. Je regardai Roli du coin de l'œil. Il contemplait le paysage d'un air dégagé. Comprenait-il vraiment ce qui nous attendait à la frontière, et les risques que nous courions si nous étions pris?

L'adrénaline déferlait dans mes veines comme l'eau dans les chutes du Niagara. Mon cœur battait à tout rompre, tant de crainte que d'appréhension. En franchissant résolument les derniers kilomètres qui me séparaient de la frontière, je fis monter vers le Seigneur la prière de Frère André: "Seigneur, aveugle les yeux des gardes-frontière." Je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour rester concentré sur le Seigneur et je me rappelais sans cesse qu'il

contrôlait toute la situation. Une petite cabane en bois flanquée de deux poteaux rayés de chaque côté de la route nous apparut. Nous arrivions à la frontière bulgare. Je regardai ma montre. Six heures pile. Le soleil était levé et resplendissait.

Je m'arrêtai devant la cabane en bois délabrée qui servait de bureau de douane. À cette heure matinale, notre vieille Ford grise était le seul véhicule en vue. Un garde à l'uniforme vert foncé passa la tête par la fenêtre et nous ordonna sèchement en anglais, avec un fort accent étranger: "Descendez!" en donnant une tape sur le pistolet accroché à sa ceinture pour souligner son autorité. Comme si nous avions envie de désobéir! Roli m'a tendu mon passeport et nous avons franchi docilement les quelques marches en béton qui menaient dans la cabane en bois à la suite de notre garde. Là, aidés de quelques autres hommes en uniforme, nous avons rempli tous les papiers nécessaires et changé quelques drachmes grecques contre de la monnaie du pays. Le premier garde resta planté derrière nous sans rien dire. Finalement, lorsque les formalités furent terminées, il se retourna et désigna le véhicule: "Maintenant, je vais fouiller le véhicule et les bagages."

Mes nerfs, qui s'étaient légèrement relâchés lors des formalités administratives, se tendirent. Je tentai d'avoir l'air dégagé et adressai au garde un sourire amical. Ces hommes savaient détecter la moindre anomalie. Bien que celui-ci ait pris l'air indifférent lorsque nous avions rempli nos papiers, il nous avait observés d'un œil perçant afin de s'assurer que nous étions bien, comme nous le prétendions, deux touristes férus de voyage.

Je le suivis à l'endroit où était rangé notre vieux tas de ferraille. Roli s'attarda derrière et déplia un journal anglais qu'il avait pris sous son bras. Il s'assit sur une marche de l'escalier qui menait à l'intérieur de la cabane, mis ses lunettes et se plongea dans sa lecture. Cela faisait partie du scénario que nous avions mis au point et avait pour but d'empêcher le garde de discerner la vraie raison pour laquelle nous pénétrions dans ce pays. Je souris en voyant Roli se dorer au soleil en parcourant négligemment son journal anglais. Si le moment n'avait pas été si grave, j'aurais eu envie d'éclater de rire. Comme moi, Roli venait de Suisse alémanique. Il ne connaissait pratiquement pas un mot d'anglais!

Pour ma part, je jouais le rôle du touriste innocent, amical et coopératif. J'ouvris toutes grandes les portières avant et arrière du véhicule pour faire mine de n'avoir rien à cacher. "Heum..." fit le garde en observant le bric-à-brac qui remplissait la camionnette. Une chemise pendait à la fenêtre. La bouée, le matelas pneumatique, les ustensiles de camping et, bien sûr, nos valises pleines de Bibles remplissaient presque entièrement l'arrière. "Vous aimez voyager, remarqua-t-il d'un air ironique.

- Oui, ça fait un bout de temps qu'on est en route!" répondis-je sur un ton qui, je l'espérais était calme et désinvolte.

Mais malgré mon bavardage amical, il était clair que ce douanier ne se laisserait pas distraire aisément de son premier devoir, qui consistait à fouiller notre véhicule. Je me remis en

question. Le Seigneur m'avait-il vraiment demandé de passer à six heures? D'un œil d'expert, le garde scruta l'intérieur. Il examina de près les côtés mais s'aperçut vite que, comme ils étaient dépourvus de doubles cloisons, on ne pouvait pas y cacher de marchandises de contrebande. Pendant quelques instants, il regarda l'équipement de camping hétéroclite éparpillé sur le sol. Mon cœur chavira. Allait-il me demander de tout déblayer et d'ouvrir nos valises? Il repoussa sa casquette vert foncé et se gratta la tête. On aurait dit qu'il flairait quelque chose de louche, sans savoir quoi. Je restai derrière lui sans dire un mot, le souffle coupé. Ce garde ne pouvait pas être celui que Dieu avait prévu. Je devais m'être trompé.

C'est alors que, subitement, il sourit en désignant le fer à repasser rouillé qu'un étudiant avait rajouté à la dernière minute pour parfaire notre camouflage. "Vous vous servez vraiment de ce truc?" demanda-t-il d'un air incrédule.

- Non, nous l'avons juste trouvé sur une plage, en Grèce. Nous nous sommes dit que cela pouvait toujours servir!" répliquai-je.

Il se retourna et secouant la tête d'un air perplexe, il nous tendit nos passeports, munis du tampon nous autorisant à entrer en Bulgarie.

Lorsque j'allai m'asseoir sur le siège du conducteur, Roli plia tranquillement son journal et monta dans la camionnette. Il avait l'air d'un touriste décontracté, mais lorsqu'il prit place à côté de moi, je pus voir ses mains trembler. Il était aussi nerveux que moi. Notre garde en uniforme vert foncé orné des signes distinctifs du communisme au col et aux poignets nous fit signe de passer.

"Allez, Rudi, partons d'ici!" murmura Roli.

Je n'avais pas besoin d'encouragements. J'avais déjà tourné la clé de contact et posé le pied sur l'accélérateur.

"Bon voyage!" s'écria le garde avec un grand sourire. Et nous sommes partis. En quelques secondes, la cabane ne fut plus qu'un petit point derrière nous. Quelques kilomètres plus loin, hors de la vue des représentants du gouvernement, j'arrêtai la camionnette. Pour évacuer la tension accumulée les jours précédents, nous nous sommes défoulés. Nous sommes sortis de la camionnette, nous nous sommes allégrement donné de grandes tapes dans le dos et nous avons passé une bonne demi-heure à louer le Seigneur de nous avoir tirés d'affaires, d'avoir aveuglé les yeux des gardes et de nous avoir permis de faire passer sans encombre nos marchandises illégales. Mais lorsque nous avons repris la route, j'ai compris que ma mission ne faisait que commencer. Nous ne savions toujours pas à qui nous pourrions remettre notre précieuse cargaison. Je n'avais que l'adresse d'un certain pasteur Uskatzow de Sofia, mais nous ne savions rien de lui. C'était peu, mais nous n'avions rien d'autre.

Notre aventure en Bulgarie

J'avais pris la précaution d'écrire le nom du pasteur Uskatzow sur un bout de papier séparé et de le dissimuler soigneusement dans mon portefeuille. J'avais à la main une feuille sur laquelle était écrit le nom de la rue où il habitait. Comme c'était en lettres cyrilliques, nous ne pouvions même pas le prononcer. Nous n'avions pas de carte, et aucun moyen de nous repérer. Nous savions juste que cette rue était à Sofia. Comme nous n'avions pas d'autre choix, nous nous sommes dirigés vers la capitale, à cinq heures de route. Lorsque Roli conduisait péniblement à travers les routes d'asphalte en piètre état, je m'asseyais et tentais de contempler le paysage verdoyant. Mais je restai sur le qui-vive. Certes, nous avions passé la frontière, mais nous pouvions à tout moment connaître des problèmes si la police secrète nous arrêtait et dénichait notre cargaison camouflée.

Je remarquai que la moisson battait son plein. Même à cette heure matinale, les fermiers étaient déjà à l'œuvre dans leurs champs. La plupart du temps, ils moissonnaient à la main. Les machines modernes étaient rares. Il faudrait de longues heures de travail éreintant pour terminer les récoltes. J'avais le cœur fendu en voyant ces pauvres paysans opprimés qui s'échinaient selon des méthodes archaïques. "Seigneur, libère-les de l'esclavage du communisme", priai-je en silence. Comme j'étais heureux que nous ayons obéi au Seigneur et qu'en dépit du danger, nous ayons maintenu notre résolution de nous rendre en Bulgarie! Dans l'immédiat, nous ne pouvions pas les aider physiquement, mais du moins, nous avions pris avec nous un stock important de nourriture spirituelle. Combien notre mission était importante! "Jésus, aide-nous à distribuer notre 'pain' en toute sécurité", priais-je.

Parfois, nous dépassions une roulotte de bohémiens tirée par un cheval. En d'autres circonstances, j'aurais été ému par ce spectacle pittoresque, mais à ce moment-là, j'étais trop bouleversé par l'oppression spirituelle qui planait sur ce pays pour en profiter. Dans cette nation, la persécution était omniprésente, non seulement pour les chrétiens, mais pour toute la population. Les communistes se prétendaient libres, mais notre liberté occidentale leur était totalement inconnue, qu'il s'agisse de religion, de parole ou de la presse.

Je regardais par la vitre, partagé entre la colère face aux injustices que je voyais se dérouler sous mes yeux, l'enthousiasme provoqué par la protection de Dieu à la frontière et l'appréhension à la perspective de ce qui nous attendait. Nous n'avions pas de carte routière. Ni Roli ni moi ne parlions la langue du pays et je ne savais pas comment trouver l'adresse de mon unique contact, le pasteur Uskatzow. Peu à peu, le paysage s'aplanit et, en atteignant la banlieue de Sofia, la route d'asphalte défoncée fit place à une rue pavée de pierres qui rendit la conduite encore plus difficile, d'autant plus que la plupart des voitures que nous croisions avaient vingt ou trente ans.

Ce qui nous surprit également fut le nombre impressionnant d'ambulances qui circulaient dans les rues. "A Sofia, le nombre d'accidents doit battre tous les records", songeai-je. Je résolus d'être particulièrement prudent quand viendrait mon tour de prendre le volant. Par la suite, nous nous sommes aperçus que ces ambulances servaient de couverture à la police secrète. Quand on avait vraiment besoin d'une ambulance, par contre, il était très difficile d'en trouver une.

Je fus aussi énormément frappé par les nombreux slogans qui couvraient les murs et par les multiples bornes d'affichages rondes placées aux coins des rues. Je ne pouvais pas déchiffrer leur contenu, mais on voyait clairement qu'il s'agissait de slogans communistes. Une fois de plus, je constatais à quel point il devait être difficile de garder la foi au milieu d'une telle profusion d'idéologie athée.

Je pris le volant et, comme je ne savais pas dans quelle direction aller, je repensai à Proverbes 3:6: "Cherche à connaître sa volonté pour tout ce que tu entreprends, et il te conduira sur le droit chemin."

Je fis monter cette prière vers Dieu: "Seigneur, guide-nous." Dans une ville de deux millions d'habitants, tenter de localiser l'adresse en cyrillique écrite sur notre feuille de papier revenait à chercher une aiguille dans une botte de foin. Tout à coup, j'aperçus un hôtel pour les touristes. Peut-être quelqu'un y parlerait-il allemand ou anglais et pourrait-il nous aider? Toutefois, nous devions absolument rester sur nos gardes. Aussi, prétendant être des touristes qui avions besoin de souffler un peu, nous sommes entrés dans l'hôtel d'un air nonchalant, avons commandé des rafraîchissements et avons tranquillement demandé à la serveuse de nous indiquer un beau site touristique à visiter. Finalement, à brûle-pourpoint, j'ai réclamé une carte. Le réceptionniste m'en a tendu une en souriant, sans me poser de questions. Nous avions fait un grand pas en avant!

De retour dans la camionnette, Roli me guida grâce à sa carte pendant que je conduisais prudemment la Ford grise dans les étroites rues défoncées. À chaque tournant, nous nous arrêtions pour déchiffrer les poteaux indicateurs. Enfin, notre patience fut récompensée. Roli prouva qu'il savait lire une carte, et nous avons repéré la rue notée sur notre feuille en écriture cyrillique. Au lieu de stopper juste devant la maison, je pris la précaution d'aller quelques rues plus loin. Nous avons garé la camionnette sur la rive d'un fleuve, à demi cachée par les branches d'un arbre. Malgré ces précautions, j'étais mal à l'aise à l'idée de la laisser. Ce vieux tacot pouvait facilement être fracturé, et son contenu découvert. "Seigneur, que tes anges montent la garde", priais-je intérieurement tandis que nous nous dirigions vers la fameuse rue.

Nous avions aussi une autre raison de ne pas vouloir laisser la camionnette là où elle serait visiblement associée à nous. Nous n'avions pas de renseignements sur ce pasteur ni sur sa

situation. Nous ne voulions à aucun prix causer de problèmes aux chrétiens locaux. Si les autorités avaient découvert qu'un croyant était entré en contact avec des étrangers, elles risquaient de l'arrêter. On nous avait déjà prévenus qu'il y avait des espions partout, même à la tête d'une importante dénomination évangélique. Nous devions donc être extrêmement prudents.

Le soleil torride de l'après-midi cognait impitoyablement sur nos têtes alors que nous arpentions la rue jusqu'à ce que nous tombions devant le numéro de la maison. Cela s'avéra presque aussi difficile que de déchiffrer le nom de la rue. Beaucoup de maisons n'avaient pas de numéro, et celles qui en avaient n'étaient pas classées dans l'ordre. Après une recherche éprouvante, nous nous sommes retrouvés devant une maison délabrée de deux étages qui ressemblait à toutes celles de la rue et qui était bordée d'un petit jardin.

Le lieu était un peu trop visible à mon goût. Que se passerait-il si un badaud reconnaissait à nos voix que nous étions étrangers et dénonçait les habitants de la maison à la police secrète? Ils risquaient d'être jetés en prison, et ce serait entièrement de notre faute. Mais nous ne pouvions plus reculer. Plein d'appréhension, j'ai frappé doucement à la porte. Nous avons attendu anxieusement. Pas de réponse. J'ai tendu la main, et j'ai fait une seconde tentative, un peu plus fort cette fois. Quelqu'un bougea à l'intérieur et, tout à coup, une jeune fille d'une vingtaine d'années se pencha sur le balcon à l'étage au-dessus. "Bonjour, dit-elle en anglais, reconnaissant manifestement, rien qu'à nous voir, que nous étions étrangers. Que voulez-vous?"

Je descendis quelques marches pour mieux la voir. "Je cherche monsieur Uskatzow", déclarai-je. J'étais maintenant devant le portail, et je savais que tous ceux qui passaient par là pouvaient nous entendre. "C'est mon père. Il n'est pas là, répliqua la jeune fille d'un ton impassible. Je peux vous aider?"

Comme je ne voulais pas annoncer ouvertement le but de notre visite, je me contentai de lancer: "Oh, nous sommes justes des touristes! Quelqu'un nous a donné son nom." Puis, risquant le tout pour le tout, j'ajoutai: "Y aurait-il, par hasard une réunion à l'église ce soir?" C'était le seul contact que nous ayons. Si nous laissions passer cette occasion, nous n'avions personne d'autre vers qui nous tourner.

"Oui. Vous pouvez y aller, vous serez les bienvenus! Cria la jeune fille toujours penchée à son balcon. Je descends vous donner l'adresse." Je fus surpris de sa désinvolture. Où était la discrétion si nécessaire dans cette nation opposée au christianisme?

Elle disparut et, quelques instants plus tard, elle ouvrit la porte d'entrée et nous tendit une feuille sur laquelle était clairement notée l'adresse de l'église. Je tentai de déchiffrer son expression, mais en vain. J'étais un peu mal à l'aise, et avant de lui donner le temps de graver nos visages dans sa mémoire, je la remerciai rapidement et tournais les talons, suivi de Roli.

En retournant là où était garée la Ford, nous avons échangé nos impressions sur cette rencontre. D'après notre conversation, on aurait presque dit que les chrétiens pouvaient se réunir ouvertement. Elle n'avait pas hésité à nous informer de la réunion de l'église. Les histoires que nous avions entendues sur l'oppression communistes étaient-elles exagérées, ou allions-nous nous jeter dans la gueule du loup?

Je regardai sa feuille et j'eus un choc. Cette église appartenait justement à la dénomination évangélique dont le dirigeant était à la solde du gouvernement! Devions-nous assister à cette réunion ou non? Nous avons pesé le pour et le contre, et nous avons conclu que nous n'avions pas le choix. C'était aussi notre seul contact. Nous n'avions personne d'autre à qui remettre nos Bibles. Je pensai aux étudiants qui priaient sans interruptions pour nous et à la dame de la libraire chrétienne d'Haïfa qui avait promis d'intercéder pour ce projet. Comme il était hors de question de ramener ces Bibles avec nous au retour, nous avons décidé de prendre le risque. Nous espérions qu'il y aurait aussi de vrais croyants dans cette assemblée. Il nous fallait demander à Jésus de nous conduire vers eux.

Nous avons passé le reste de l'après-midi à flâner sur la place du marché de Sofia. Nous étions particulièrement frappés par le choix restreint et la piètre qualité des marchandises disponibles. Même les fruits et légumes étaient flétris. Les gens traînaient des pieds et marchaient tête baissée. Le communisme se targuait d'apporter à tous la liberté et la prospérité, mais d'après ce que nous constations, il n'en était rien. Au contraire, l'existence paraissait morne et insipide.

La réunion devait commencer à sept heures. Vers six heures nous sommes remontés dans la camionnette et nous nous sommes mis en quête de la salle de l'église. Nous pensions que nous serions très en avance, mais la tâche s'avéra plus difficile que prévu. Roli avait déplié sa carte, et comme auparavant, nous nous arrêtions à chaque coin de rue pour déchiffrer l'écriture cyrillique sur le poteau indicateur.

A sept heures, nous n'étions toujours pas plus près du but. Une heure plus tard, comme nous tournions toujours en rond, j'ai commencé à être pris de panique. La nuit tombait rapidement. Nous n'étions sûrement pas venus jusque-là pour échouer au dernier moment! Je sentis qu'il s'agissait d'une attaque directe de l'ennemi pour nous empêcher d'entrer en contact avec les chrétiens et de leur remettre notre cargaison. Nous n'avions que ce soir-là. Le lendemain, nous devions repartir. "Prions, Roli", ai-je dit. Nous avons élevé la voix et lié l'ennemi avec autorité, puis nous avons demandé à Dieu de nous diriger avec clarté.

L'obscurité était tombée sur la ville. Seuls quelques réverbères éclairaient chichement les rues. Nous éprouvions déjà de grandes difficultés à lire les signes en écriture cyrillique de jour; la nuit, c'était pratiquement impossible. Nous sommes sortis de la camionnette et avons arpenté les rues boueuses défoncées, piètre image du communisme! Même les

sentiers des fermes les plus isolées de Suisse étaient mieux tenus que les rues de cette capitale!

Nous nous arrêtions sans arrêt sous le faible halo des réverbères pour scruter la carte. En vain. Amèrement déçu, nous sommes remontés dans la camionnette. Le temps s'écoulait à toute vitesse. Nous avions déjà plus d'une heure de retard. De nouveau, nous avons prié Dieu de nous guider jusqu'à la bonne place au milieu de ce dédale de rues. Il nous fallait à tout prix trouver les chrétiens cette nuit-là, sous peine de remporter les Bibles en Grèce avec nous le lendemain! Le Seigneur ne pouvait pas nous réduire à cette extrémité...

En fin de compte, près de deux heures après le début de la réunion, nous avons tourné au coin d'une rue et, comme nous l'avions déjà fait des dizaines de fois, nous avons soigneusement vérifié le poteau indicateur pour voir si les lettres coïncidaient avec celles de notre feuille. Elles semblaient identiques. Nous n'en croyions pas nos yeux. Nous avions trouvé la bonne rue! Comme nous l'avions déjà fait quelques heures auparavant, nous avons pris la précaution de nous garer à une certaine distance, et nous avons entrepris de marcher jusqu'à l'église. C'était un modeste bâtiment en briques enclavé entre deux maisons. Le bruit étouffé de chants qui nous parvenait nous prouvait que nous touchions au but. Nous avons ouvert la porte, nous nous sommes glissés discrètement à l'intérieur et nous nous sommes assis sur un banc. J'avais peine à croire que nous étions enfin parvenus à destination, bien qu'avec deux heures de retard.

Deux cents personnes environ étaient entassées dans cette petite salle. D'un côté, les femmes, qui portaient des foulards et des robes brodées. De l'autre, les hommes. Au bout de quelques instants, je me rendis compte qu'il s'agissait davantage d'une réunion de prière que d'une étude biblique. Plusieurs membres de l'église élevèrent la voix. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, mais mon cœur était vivement touché par leur ferveur. Je regardai Roli en souriant. Je voyais qu'il était également impressionné et qu'il appréciait beaucoup ces instants.

Évidemment, nous avions fini par trouver l'église, mais nous avions encore un problème à résoudre: comment entrer en contact avec une personne sûre à laquelle nous pourrions remettre nos Bibles? Personne ne nous connaissait et, alors que la réunion semblait près de s'achever, nul ne paraissait nous avoir remarqués. "Lève-toi et annonce que vous êtes des visiteurs venus de l'Ouest", me souffla une vois. Cela pouvait m'aider à trouver la personne que je cherchais, mais risquait aussi de signaler notre présence à des mouchards. Il pouvait très bien y avoir des informateurs à la solde du gouvernement dans l'église. "Non!", ai-je décidé. C'était Dieu qui nous avait conduits jusque-là. Il était aussi capable de nous mener jusqu'à celui qui nous cherchions.

Je scrutai les visages las des membres de cette assemblée. Depuis combien de temps n'avaient-ils pas bénéficié d'un véritable enseignement des Ecritures? "Ils ont besoin d'encouragement. Lève-toi pour leur parler!", me dis-je. J'hésitais, ne voulant pas chercher à m'imposer. "Dépêche-toi, ou ce sera trop tard", insista la voix intérieure. "Avance, et dis qui tu es." Je livrai une bataille intérieure. Étais-je trop timoré? "Allons, ne sois pas un lâche. Vas-y!"

"Non!", répondis-je d'une voix ferme. Je venais de reconnaître l'origine de cette voix. Elle ne provenait pas du Saint-Esprit, mais de Satan, qui voulait m'amener à agir par moi-même. C'était Dieu qui m'avait appelé à accomplir cette mission. Je devais compter sur lui pour la mener à bien. "Je ne vais pas me mettre en avant. Si tu veux que je parle, Seigneur, fais en sorte que quelqu'un me le demande." Cette hypothèse semblait peu vraisemblable.

Jusque-là, personne ne s'était rendu compte de notre présence, mais juste avant que la réunion se termine, le dirigeant s'avança vers moi et me dit tout bas en mauvais anglais: "Qui êtes-vous et d'où venez-vous?"

- Nous sommes des croyants de Suisse.
- Nous ne pouvons pas vous donner la parole, car c'est interdit, murmura-t-il, mais vous pouvez nous transmettre des salutations.

Je hochai la tête.

"Je comprends. J'en serai ravi!" je m'avançai dans l'allée à sa suite, me retournai et pendant un quart d'heure, j'eus la joie de transmettre les "salutations" des apôtres Pierre et Paul ainsi que d'autres éminents hommes de la Bible à cette assemblée affamée de la Parole de Dieu. Comme j'étais content de ne pas m'être imposé, mais d'avoir attendu que Dieu me donne l'occasion de prêcher!

Après la réunion, les chrétiens se pressèrent autour de nous. Comme aucun d'eux ne parlait l'allemand ou l'anglais, nous ne pouvions pas discuter, mais leur visage montrait qu'ils étaient enchantés de nous voir là, ce qui nous encourageait. Finalement, tout le monde partit, et il ne resta plus que le dirigeant. Il me serra chaleureusement la main et me remercia avec effusion d'avoir pris la parole. "Ce que vous avez dit était merveilleux. Je suis désolé de ne pas vous avoir laissé parler plus longtemps, mais nous devons être prudents... vous comprenez?"

- Tout à fait!", lui ai-je répondu en lui serrant les mains.

Je le regardais droit dans les yeux. Cet homme me plaisait. Il parlait mal l'anglais, mais nous parvenions à nous comprendre. J'étais sûr qu'il s'agissait de mon contact. Avant de lui divulguer la raison de notre venue, je devais m'assurer d'une chose. Il fallait que je sache si, oui ou non, il était à la tête de cette dénomination.

"Etes-vous le dirigeant? Demandai-je d'un air détaché, comme si ce détail avait peu d'importance.

- Oh non, répliqua-t-il. Je ne suis que son assistant. Le dirigeant est le pasteur Uskatzow." Mon cœur tressaillit.
- Le pasteur Uskatzow!, répétai-je.
- Oui. Vous le connaissez?
- Non, non, répondis-je. Je bégayais un peu sous le choc.

Le pasteur Uskatzow était l'informateur du gouvernement, l'homme qu'on nous avait dit d'éviter à tout prix.

- Il n'est pas en ville en ce moment, continua l'assistant sans se rendre compte de mon trouble.
- On nous a donné son adresse, mais nous ne l'avons jamais vu", dis-je.

Roli et moi, nous aurions pu tomber dans un piège à notre insu. Si le pasteur Uskatzow avait été chez lui lorsque nous y étions rendus, nous lui aurions probablement offert naïvement nos Bible, sans nous douter que nous les remettions à un informateur du gouvernement. Je louai Dieu en silence pour tous ceux qui priaient pour nous ainsi que pour l'intervention visible du Saint-Esprit. Mais j'étais confronté à un autre dilemme. Pouvais-je faire confiance à mon interlocuteur?

Le Seigneur ne nous avait conduits vers personne d'autre. Le reste de l'assemblée était parti. Il était notre dernier lien avec l'église de Bulgarie. "Pourquoi êtes-vous venu?", me demanda le pasteur. C'était le moment. Inutile de tergiverser. Prenant mon courage à deux mains, je me penchai vers lui et lui glissai à l'oreille: "Nous avons apportés des Bibles." Ses sourcils se levèrent. Il ne parvenait pas à y croire.

- Des Bibles?
- Oui. Nous les avons passées en fraude à la frontière.

Le pasteur regarda Roli, qui hocha la tête.

- Des Bibles!, répéta-t-il avec émotion, d'un air à la fois ravi et effrayé. Combien?
- Une centaine en bulgare et une centaine en roumain, répliquai-je.

Il laissa échapper un petit sifflement.

- J'ai passé quinze ans en prison pour l'Evangile, murmura-t-il. Si je suis pris avec toutes ces Bibles, je devrai subir à nouveau cette épreuve. Nous devons être prudents. Où sont-elles?
- Dans notre camionnette, ai-je répondu, mais nous l'avons garée à quelque distance, pour que personne ne puisse faire le lien entre elle et l'église.

Il parut soulagé.

- C'est plus prudent. Je n'ai pas de voiture. Rien qu'un vélo. Je vais vous accompagner et vous indiquer un endroit où vous pourrez les décharger.

J'acquiesçai, soulagé que ce soit quelqu'un d'autre que moi qui prenne les décisions.

 Laisser les Bibles ici serait trop risqué, expliqua le pasteur. Nous avons des informateurs du gouvernement parmi nos membres. Certains sont même haut placés! Il ne cita pas le nom du pasteur Uskatzow, mais je compris qu'il était parfaitement au courant des activités de son supérieur.

"Je sais", dis-je en remerciant silencieusement le Seigneur de nous avoir menés jusqu'à l'homme que nous cherchions. Roli et moi avions été à deux doigts de tomber dans un piège! "Je vais vous conduire. C'est à dix minutes de l'endroit où vous êtes garés", reprit l'homme.

Pour plus de sûreté, Roli s'attarda derrière nous. Il fallait s'assurer que nous n'étions pas suivis. La faible lueur des réverbères nous éclairait si peu que nous marchions pratiquement dans l'obscurité. Mais le pasteur connaissait ce coin comme sa poche et il nous conduisit jusqu'à la camionnette. Maintenant que nous avions notre guide, nous nous déplacions plus vite. Après toutes nos difficultés précédentes, je louais Dieu que nous ne soyons pas obligés de circuler tout seuls dans les rues en pleine nuit.

Nous avons atteint notre camionnette. Le pasteur est monté avec moi à l'avant et Roli s'est hissé à l'arrière. Il fallait qu'il sorte les Bibles de leur cachette au milieu de nos habits pour les mettre dans les cartons que nous avions emportés à cet usage. J'étais content que nous ayons pris cette précaution, car n'importe quel représentant du gouvernement un peu fouineur aurait immédiatement compris, en voyant des valises venues de l'Ouest, que les chrétiens bulgares étaient entrés en contact avec des étrangers.

Je démarrai, très tendu. La demi-heure suivante allait être décisive.

Je tentai de me concentrer sur ma conduite. Nous nous dirigions vers une partie de la ville que Roli et moi n'avions pas encore découverte. À l'arrière, Roli transférait les Bibles dans les cartons. À un certain moment, alors que nous étions à un feu rouge, un policier en vélomoteur se glissa à côté de nous. Comme il voyait qu'il avait affaire à un véhicule étranger et que, peut-être, il avait vu quelqu'un bouger à l'arrière, il essaya de regarder par les vitres ce qui se passait à l'intérieur. "Oh non! Seigneur, ne permets pas que nous soyons pris la main dans le sac, avec les Bibles et en compagnie d'un pasteur local!"

"Roli, vite! Baisse-toi!", ai-je sifflé entre mes dents. Roli n'avait rien vu, mais le ton de ma voix l'alarma. Il se glissa aussitôt sous le matelas pneumatique et dissimula du même coup le sol couvert de Bibles.

Le feu passa au vert. J'écrasai du pied l'accélérateur et la camionnette partit en flèche. J'attendis quelques secondes pour vérifier que le policier ne me suivait pas, mais il était loin derrière. Il n'avait rien vu qui ait éveillé ses soupçons ou qui l'ait amené à nous prendre en chasse. Comme le danger était passé, je rappelai Roli, toujours dissimulé.

"Tout va bien, Roli, mais nous avons eu chaud! J'étais persuadé que ce policier avait vu quelque chose." J'ai jeté un coup d'œil vers notre passager bulgare. Il était aussi anxieux que nous. Il comprenait mieux que nous à quel danger nous venions d'échapper.

C'est en silence que nous avons poursuivi notre route. Nous n'entendions que Roli, qui s'ingéniait à ranger les Bibles dans les boîtes en carton.

Au bout d'un quart d'heure, nous avons tourné dans une rue de banlieue tranquille, et le pasteur m'a fait signe de m'arrêter. Il m'a montré une porte, à cinq maisons de là et m'a dit: "Je passe en premier. Je vous attends à l'intérieur. Laissez-moi cinq minutes, puis vous viendrez avec vos colis." Nous l'avons vu franchir la porte et nous avons attendu cinq minutes qui nous ont paru durer des siècles. Ensuite, saisissant chacun un carton de Bibles, nous sommes sortis de la camionnette. Mon cœur battait à tout rompre tandis que je ployais sous mon lourd fardeau.

Cette partie de la ville était assez bien éclairée. De l'autre côté de la rue, il y avait un petit bar. À travers les vitres, je voyais qu'il était rempli de soldats. Apparemment, nous n'aurions pas pu choisir pire endroit. J'ai atteint la porte que le pasteur m'avait indiquée, je me suis effacé pour laisser passer Roli et je l'ai suivi rapidement. La porte s'est refermée derrière nous, nous plongeant dans les ténèbres.

Nous sommes restés immobiles pendant quelques secondes pour que nos yeux s'habituent à l'obscurité. Tout à coup, j'ai entendu des pas s'approcher dehors, dans la rue. Je me figeai, terrifié. Quelqu'un devait nous avoir vus. Nous devions avoir l'air louches avec nos gros cartons. Les pas ralentirent en arrivant devant la porte, puis s'arrêtèrent. La faible lueur du réverbère qui filtrait sous la porte me montrait nettement l'ombre d'une paire de bottes.

Je retins mon souffle. La porte allait s'ouvrir d'un instant à l'autre, et nous serions découverts. Juste au moment où je pensais être incapable de tenir plus longtemps et où j'allais lâcher mon lourd colis, les pas s'éloignèrent.

Comme le danger immédiat semblait passé, je repris haleine. Nous nous sommes dirigés à pas de loup vers une autre porte et sommes sortis dans une cour. J'espérais que le pasteur nous y attendrait, mais j'eus beau scruter les immeubles qui entouraient la cour, je ne le vis nulle part. J'eus une subite montée d'adrénaline. Où était-il parti? Puis, tout à coup, je l'aperçus, tapi dans l'ombre de l'autre côté de la cour. Nous l'avons rejoint en hâte. Il nous a fait signe de poser nos cartons devant lui.

"Je vais les cacher au grenier", murmura-t-il en désignant du doigt une fenêtre. Il se baissa pour prendre un carton, puis s'arrêta et tendit l'oreille. Après quelques instants, il chuchota

d'un ton terrifié. "Vite! Allez vous cacher là-bas!" Il nous montra une petite cabane en bois. "Allez-y!", nous pressa-t-il en nous poussant dans le dos.

Nous avons couru comme des fous jusqu'à la cabane et, après nous y être engouffrés, nous nous sommes empressés de la refermer derrière nous. À l'intérieur, l'odeur était atroce, et nous étions serrés comme des sardines. Mais c'était mieux que rien. Nous tentions d'apaiser notre respiration haletante. Nous nous attendions à voir un soldat ouvrir la porte à toute volée et hurler: "Haut les mains!"

Je suspendis mon souffle en entendant quelqu'un s'approcher. Mon front et mes mains devinrent moites. Malgré moi, je poussai une exclamation lorsque la porte s'ouvrit. Heureusement, ce n'était que le pasteur. "Tout va bien, murmura-t-il en nous libérant de notre prison nauséabonde. Ce n'était qu'un locataire qui rentrait chez lui après avoir travaillé tard le soir. Mais je ne voulais courir aucun risque." Je comprenais ce qu'il ressentait. S'il était surpris avec des étrangers, surtout avec des Occidentaux qui lui fournissaient des Bibles, il écoperait d'une sévère peine de prison.

Nous n'en pouvions plus. Mieux valait quitter le pasteur. Bien sûr, nous aurions aimé l'aider à ranger ces lourds cartons, mais il courrait moins de risques s'il était seul. De plus, il connaissait le chemin du grenier et se repérait mieux que nous dans le noir. "Nous allons vous laisser, dis-je en me tournant vers lui. Il eut l'air soulagé.

- Oui, c'est préférable, acquiesça-t-il.

J'arrachai un coin de l'un des cartons, y griffonnai rapidement mon adresse et la lui tendis. "Si tout s'est bien passé, faites-le moi savoir en m'envoyant une carte postale portant les mots *Il fait beau en Bulgarie.*

- Entendu, dit-il.

Il nous prit chacun par la main et chuchota en nous regardant bien en face: "Merci beaucoup de nous avoir apporté le Pain de vie. Maintenant, partez, et que Dieu vous accompagne!"

Une fois dans la rue, je jetai un rapide regard circulaire pour m'assurer que nous n'avions pas été repérés. Les soldats étaient toujours accoudés au bar, totalement inconscients de ce qui se tramait à quelques mètre d'eux, mais le danger était toujours là. Nous devions nous éclipser aussi vite que possible, afin que, si nous étions arrêtés, notre ami bulgare ne soit pas soupçonné.

Nous avons discrètement rejoint notre camionnette. En tournant la clé de contact, j'ai prié intérieurement pour que notre vieille guimbarde ne fasse pas trop de bruit et n'attire pas l'attention des soldats accoudés au bar. Hélas, le moteur refusa de démarrer, et je nous imaginais déjà, Roli et moi, bloqués à Sofia avec un véhicule hors d'usage et bombardés de questions par la police communiste.

"Essaie de pousser", murmurai-je à Roli. Il descendit d'un bond, et pendant qu'il s'arc-boutait derrière la camionnette, je fis une nouvelle tentative. Ouf! Cette fois, le moteur se mit à ronronner docilement. "Monte vite!", ordonnai-je à Roli. C'est dans un bruit de ferraille que nous avons longé la rue. Rien à voir avec une sortie à la James Bond, mais par chance, les soldats ne nous prêtèrent pas la moindre attention.

J'appuyai sur l'accélérateur, désireux de m'éloigner aussi loin que possible du lieu de mon "délit". Il était plus de minuit et les rues étaient très calmes. Nous roulions à vive allure lorsqu'une silhouette en uniforme plantée au bord de la route agita frénétiquement une lampe rouge en notre direction. Mon cœur chavira. Comment pouvait-il nous avoir reconnus? Je croyais pourtant que personne ne nous avait vus!

Je garai la camionnette. Le policier passa sa tête par la portière et nous bombarda d'insultes. Comme tout était en bulgare, je n'y comprenais rien, mais je voyais bien qu'il était furieux. Devant notre air hébété, il pointa du doigt notre compteur. Tout à coup, je compris qu'il ignorait tout de nos activités clandestines. Nous avions été arrêtés pour excès de vitesse! Je luis fis d'abondantes excuses, lui montrai notre matériel de camping à l'arrière et, par geste, je tentai de lui expliquer que nous étions des touristes et que nous nous dirigions vers la frontière. Ecœuré par la barrière du langage, le policier finit par nous laisser partir.

Nous avons conduit plus doucement, mais nous étions totalement brisés par les émotions. J'ai passé le volant à Roli, je suis monté à l'arrière et me suis écroulé sur le matelas pneumatique. Je me suis endormi comme une masse. Tout à coup, un crissement de gravier sous les pneus me réveilla et la camionnette s'immobilisa.

"Que se passe-t-il?", balbutiai-je dans un demi-sommeil. Je vis Roli s'apprêter à quitter le siège du conducteur.

"Je ne peux pas continuer, se plaignit-il. Je suis si fatigué que j'ai failli quitter la route!" Après notre mauvaise nuit précédente et toutes les émotions que nous venions d'éprouver, nous avions besoin de repose. Aussi, voyant que nous avions déjà dépassé la banlieue de Sofia et que nous étions en pleine campagne, nous nous sommes garés, et je m'apprêtais à me blottir de nouveau dans mon sac de couchage lorsque je vis quelqu'un bouger devant la vitre. Glacé d'effroi, je me rendis compte qu'il s'agissait d'un soldat armé d'un fusil. Mon cœur chavira. Certes, nous n'avions plus nos Bibles, mais j'avais entendu parler de gens arrêtés et emprisonnés pendant des années à cause de vagues soupçons. Instinctivement, j'allumai l'éclairage intérieur pour que notre matériel de camping soit bien visible. Le soldat épia la scène et tourna les talons, apparemment satisfait. À ce moment-là, je louai le Seigneur pour notre camouflage efficace.

Je me détendis légèrement, mais cette dernière alerte m'avait mis les nerfs à vif et, malgré mon épuisement, je ne dormis que d'un œil. Je réalisais bien que nous étions en territoire communiste et que tout danger n'était pas écarté. Mes yeux étaient fermés, mais mon esprit

restait en alerte. Avant l'aube, j'entendis un bruit de brindille cassée. Je m'éveillai en sursaut, et vis par la vitre un autre soldat fureter autour de notre vieux véhicule. Pourquoi tant de soupçons?

Subitement, je compris qui étaient ces soldats. Nous étions plus proches de la frontière yougoslave que je l'avais cru. Ces hommes étaient des gardes qui faisaient des rondes autour de la frontière. Même après avoir saisi cela, je ne parvenais pas à me détendre. J'étais à bout de nerfs. J'ai attendu tant bien que mal pendant quelques heures pour laisser Roli jouir d'un repos bien mérité. Enfin, le moment de franchir la frontière est arrivé.

Nous ne voulions pas risquer d'attire l'attention en franchissant la frontière au même endroit qu'à l'aller. On aurait pu nous demander pourquoi notre séjour avait été si bref. Aussi avions-nous décidé de rentrer par la Yougoslavie. Mais une question me tourmentait: que répondre si les gardes nous demandaient si nous avions transportés des Bibles? C'était improbable, mais possible. Je m'étais souvent posé la question. J'avais entendu Frère André en parler, et je pouvais suivre son exemple en expliquant de façon évasive que nous avions laissé des livres en Bulgarie, sans préciser lesquels. Mais comment réagir s'ils me demandaient franchement si c'était des Bibles ou non? En tant que chrétien, je savais que je ne devais pas mentir. Tout ce que nous pouvions faire, c'était prier.

"Seigneur, ai-je intercédé, permets que nous passions la frontière sans problème et qu'on ne nous pose aucune question embarrassante. Pour moi, ce sera aussi un signe que les Bibles sont en lieu sûr et que nous les avons remises à qui tu voulais." J'étais pratiquement certain que notre ami bulgare était digne de confiance, mais comme il travaillait avec un informateur du gouvernement, j'avais encore un léger doute. En lui remettant notre précieuse cargaison, nous avions pris un risque.

À sept heures, nous nous sommes arrêtés à la frontière yougoslave derrière quelques autres véhicules. Un garde s'est avancé tranquillement vers nous: "Vos passeports, s'il vous plaît." En les lui tendant, mon cœur battait, quoique nous n'ayons plus rien à cacher. Le garde examina nos tampons d'entrée en Bulgarie. Allait-il nous demander pourquoi notre visite avait été si brève? Je retins mon souffle. Il hocha la tête, puis il contourna la camionnette, ouvrit la portière et examina nos affaires. Ses yeux se fixèrent sur le vieux fer à repasser rouillé que nous avions volontairement mis en évidence. "Cela ne vous servira pas à grand-chose", dit-il d'un air narquois. Il claqua la porte, tamponna nos passeports et nous les rendit. "Bon voyage!" s'écria-t-il gaiement en nous faisant signe de passer. Il ne nous posa aucune question. Les choses n'auraient pas pu mieux se dérouler, ce qui constituait une réponse à ma prière. Dieu nous confirmait que notre mission avait réellement été couronnée de succès.

Toutefois, nous ne nous attendions pas à rencontrer autant de problèmes entre la Yougoslavie et la Grèce. Les gardes ne comprenaient pas pourquoi nous avions quitté la Grèce la veille pour y revenir aussi vite, en passant par un chemin différent. Persuadés que nous transportions des marchandises de contrebande, ils nous firent vider totalement la camionnette, qu'ils inspectèrent centimètre par centimètre. Je réalisai mieux à quel point Dieu nous avait miraculeusement protégés lors de nos passages à la frontière bulgare.

Huit heures plus tard, vers trois heures de l'après-midi, notre tacot couvert de poussière était de retour au camp. Nous étions fourbus, mais fous de joie. Notre réservoir était vide et nous n'avions plus que quelques sous en poche. Dieu avait honoré notre aventure, et comme le passage biblique de Reona nous l'avait annoncé de façon prophétique, toute notre expédition n'avait pris que trois jours.

Tout le monde s'est pressé autour de nous en signe de bienvenue, et nous avons été bombardés de questions. Nous nous sommes tous entassés dans le plus grand réfectoire du camp et nous avons entrepris de raconter nos aventures en détail. Lorsque j'ai expliqué que notre véhicule avait failli basculer dans le vide dans les montagnes grecques, les étudiants se sont exclamés: "C'est justement à ce moment-là que nous avons prié le Seigneur de vous préserver de tout danger sur la route!" Loren lui-même, contrairement à son habitude, parut touché lorsqu'il comprit pourquoi il avait été réveillé à l'aube pour prier en notre faveur. Nous traversions justement la frontière bulgare! D'autres jeunes racontèrent qu'ils avaient prié pour que nous attendions l'heure de Dieu avant de traverser la frontière.

Au moment précis où nous avions été arrêtés par le policier qui agitait une lampe rouge, un autre groupe avait eu à cœur de prier pour que nous ne roulions pas trop vite (il faut dire qu'ils me connaissaient bien!) Enfin, à sept heures ce matin-là, juste au moment où nous avions franchi la frontière yougoslave, le groupe de prière avait senti son fardeau s'alléger et avait cessé d'intercéder. Stupéfaits, nous constations avec quelle précision Dieu avait fait redoubler de ferveur nos intercesseurs au moment où nous courrions les plus grand risques. Pour moi, cela confirmait le principe que j'avais appris dans l'armée suisse. Pour chaque soldat sur le front, il doit y en avoir sept à l'arrière garde qui fournissent le matériel et pansent les blessés, et quinze qui restent au pays pour fabriquer des armes et superviser les combats. Ce principe s'appliquait aussi sur le plan spirituel. Le succès de notre mission n'avait pas dépendu uniquement de Roli et de moi, mais il était dû en grande partie aux prières ferventes des étudiants du camp et au soutien financier des chrétiens de notre pays. Mais j'allais vite découvrir que Dieu avait d'autres leçons à m'apprendre.

Notre expédition en Bulgarie avait été un sommet spirituel du voyage d'étude qui m'avait révélé un nouvel aspect de la grandeur de Dieu. En classe, Frère André nous avait fait part de ses expériences, mais je venais de me rendre compte par moi-même que pour le Seigneur, aucune frontière n'est infranchissable. Après notre triomphe bulgare, je brûlais d'envie de

franchir d'autres sommets, mais je me suis vite aperçu qu'avant de gravir un nouveau sommet, nous devons descendre dans la vallée.

Il me fut difficile de reprendre notre vie collective routinière, surtout lorsque Loren décida d'emmener tout le groupe faire un crochet par la Bulgarie au lieu de traverser la Yougoslavie, comme il l'avait prévu au départ. Grâce aux renseignements que nous lui avions fournis, Loren estimait qu'il était temps de montrer à tout le groupe ce qu'était une nation communiste. Mais il pensait aussi que Roli et moi ne devions pas aller avec eux, mais plutôt suivre l'itinéraire prévu au départ par la Yougoslavie, avec trois autres jeunes qui préféraient se joindre à nous. Nous nous retrouverions trois jours plus tard à Belgrade, capitale de la Yougoslavie.

Je mourais d'envie de retourner en Bulgarie. Le Seigneur avait mis dans mon cœur un amour particulier pour ce pays, et j'aspirais à y revenir en visiteur. Il serait merveilleux de renouer le contact avec le pasteur de Sofie, d'apprendre ce qu'étaient devenues nos Bibles et comment avaient réagi ceux qui les avaient reçues. Mais c'était impossible. Si Roli et moi nous étions joints aux autres, nous aurions forcément paru suspects aux gardes-frontière. Ils auraient voulu savoir pourquoi nous revenions si vite. Notre présence aurait même pu être dangereuse pour les autres. Aussi, rongeant mon frein, je me suis soumis à la décision de Loren sans soulever d'objections.

Le samedi matin, deux jours après notre retour de Bulgarie, nous avons quitté le camp Katerini, près d'Athènes, où nous étions depuis plus de quinze jours. Nous sommes partis de bonne heure, car nous avions tous un long trajet à parcourir. La petite équipe dont j'avais la charge devait se rendre à Belgrade par la voie la plus directe, ce qui représentait un trajet de dix-neuf heures. Les autres feraient un crochet de trois jours par la Bulgarie. "Rendez-vous à Belgrade, Rudi!" cria Don en grimpant dans la désormais célèbre fourgonnette de boulanger. "Profitez bien de votre séjour! Nous prierons pour vous!" répliquai-je. Malgré mon accent enthousiaste, j'étais déchiré intérieurement. Je m'assis tranquillement pour regarder les autres partir.

Après toute l'excitation des jours précédents, quelle amère déception! J'étais enchanté de ma première expédition de défricheur et j'avais pénétré en territoire inconnu pour Dieu, mais je comprenais qu'il était temps pour moi de descendre dans la vallée. C'était à mon tour de passer à l'arrière-garde, et de prier pendant que les autres agissaient. J'observai avec envie mes amis partir vers la Bulgarie. Ils ne tardèrent pas à disparaître dans le lointain. "Bon, il ne reste plus qu'à tout nettoyer", soupirai-je en me tournant vers mes quatre compagnons. Dans leur hâte de partir, les autres nous avaient laissés les détritus à ramasser, les toilettes à nettoyer et d'autres corvées. Nous en aurions bien pour une heure. Puis nous devrions charger la vieille Ford et partir.

Dix-neuf heures plus tard, après seulement de brèves pauses pour nous restaurer, nous dégourdir les jambes et nous relayer au volant, notre fidèle vieux tacot arriva dans un camping près de Belgrade le dimanche, à trois heures du matin. Nous avons rapidement monté nos tentes, et sans même faire un brin de toilette, nous avons déroulé nos sacs de couchage, gonflé nos matelas pneumatiques et dormi comme des loirs.

Le soleil se leva longtemps avant nous. Rien ne nous pressait, et nous avions tous envie de prendre une journée de repos. Mais j'avais résolu de ne pas me laisser aller. Je tentai de réveiller mes compagnons: "Debout, c'est dimanche! Il faut que nous nous dépêchions pour arriver à temps à l'église!" Mon réveil en fanfare ne plut à personne.

"A l'église? Tu plaisantes, Rudi?", grommela Roli en se couvrant la tête de son oreiller. Pour une fois, on peut bien prendre un jour de congé!

"On s'est tellement fatigués, hier! ", renchérirent les autres.

J'étais aussi fatigué qu'eux, mais j'avais résolu de ne pas céder aux désirs de ma chair. Aussi, laissant les autres blottis dans leur sac de couchage, je me mis en quête d'une église locale. Le gardien du camping en chercha une pour moi dans l'annuaire. Je suivis ses instructions sans difficultés, et à neuf heures et demie, une bonne demi-heure avant le début du culte, je garai la camionnette devant un modeste bâtiment en pierre. Au fond de la salle, un homme d'âge moyen empilait des recueils de cantiques. J'étais le premier arrivant. Je lui tendis la main et me présentai. J'expliquai aussi, en quelques mots, que je faisais partie de Jeunesse en Mission, ainsi que de la raison de notre venue en Yougoslavie.

"Je suis enchanté de faire votre connaissance", répondit l'homme en mauvais anglais. Il me serra la main à la broyer. "Vous êtes une réponse à nos prières." Je le regardai avec étonnement. "Je suis le pasteur de cette église. Cela fait plusieurs mois que nous prions pour que de jeunes Occidentaux viennent nous rendre visite... Voulez-vous prêcher ce matin?" Je fus déconcerté. Je ne m'étais pas attendu à un accueil aussi chaleureux! J'étais juste venu pour assister au culte et non pour apporter un message. Comme je me suis réjoui d'avoir obéi au Saint-Esprit, qui me poussait à aller à l'église, au lieu de céder à mon désir naturel de rester au lit!

"Je serais ravi de prêcher", répondis-je avec empressement. J'allais enfin pouvoir raconter de quelle façon nous avions passé des Bibles en Bulgarie! Cela fortifierait certainement la foi de mes auditeurs! Mais lorsque je suis monté sur l'estrade, le Seigneur m'a dit: "Rudi, ne parle pas de ton excursion en Bulgarie." Surpris de cet ordre inattendu, je répliquais aussitôt: "Mais pourquoi Seigneur? Cela donnerait tant de punch à mon sermon!" Mais alors même que j'essayais de discuter avec Dieu, je connaissais la réponse. En revenant de Bulgarie, Roli et moi avions été assimilés à des héros. Il m'aurait été facile de m'exalter moi-même devant ces chrétiens de Belgrade. Je savais qu'ils auraient été très impressionnés. Mais Dieu me montrait que c'était à lui que la gloire devait revenir, et non à moi.

Je prêchai de mon mieux, mais pas avec autant de puissance que si j'avais raconté notre expédition en Bulgarie. Le pasteur se leva pour donner une exhortation finale basée sur mon message incitant les chrétiens à l'évangélisation. Je m'assis sur le banc, l'écoutant d'une oreille distraite. Et si le Seigneur voulait que je ne raconte jamais cette histoire? Accepteraisje de la garder pour moi? Le Père me mettait à l'épreuve. Je réalisais à quel point il est facile de basculer dans l'orgueil. Certes, escalader des sommets est exaltant, mais si nous ne savons pas rester humbles, nous risquons de passer à côté de nouveaux sommets qui nous attendent. Je savais d'instinct que notre expérience en Bulgarie n'était qu'un premier pas vers ce que Dieu avait prévu pour moi par la suite. "Seigneur, ne permets pas que je m'enfle d'orgueil et que cela m'empêche d'accomplir tes autres plans pour ma vie. Je veux gravir toutes les montagnes et briser tous les obstacles qui s'opposent à la prédication de ton Evangile." Telle fut ma prière.

C'était une leçon importante, qui allait se révéler vitale par la suite.

Je franchis d'autres frontières

Notre stage pratique tirait à sa fin. Dans moins d'une semaine, nous serions de retour dans notre hôtel de Lausanne. Ensuite, nous nous éparpillerons en Europe par petits groupes pour un été d'évangélisation. Plusieurs perspectives s'ouvraient devant moi. Je pouvais me rendre en Espagne ou en France avec une équipe ou, ce que je préférais, rester indépendant et circuler d'une équipe à une autre. Je choisis la deuxième solution.

J'irais d'abord avec Don et Deyon, qui organisaient une campagne sous tente avec une église allemande. De là, je rejoindrais Joe et son équipe dans leur café-bar personnel. Et enfin, je terminerais le trimestre avec Al en Espagne. Sous la dictature de Franco, toute évangélisation publique était interdite. Nous nous consacrerions donc principalement à distribuer des livres et des traités. Je me réjouissais déjà d'accomplir ces diverses activités lorsqu'une nouvelle perspective s'ouvrit à moi.

Nous étions au camping de Belgrade et les autres nous avaient rejoints. Au cours de la soirée, Loren vint me trouver: "Viens te promener avec moi, Rudi." Nous avons fait quelques pas en silence, puis nous nous sommes enfoncés dans une forêt avoisinante. Dès que nous avons pu parler sans témoin, Loren m'a déclaré: "Rudi, j'ai réfléchi à ton programme de l'été. Je ne crois pas que tu devrais aller d'une équipe à l'autre en Europe."

Je sursautai. Loren allait-il me demander de demeurer avec la même équipe? J'aimais tant la variété que j'appréhendais de rester cloué à la même place pendant trois mois. Mais Loren était le chef. S'il l'avait décidé, je n'aurais pas le choix. Comme je m'attendais au pire, je n'en crus pas mes oreilles lorsqu'il continua: "Comme tu es toi-même Européen, je crois que tu as besoin de connaître d'autres cultures. Or, l'équipe "Autour du Monde", dirigée par Floyd McClung, va se rendre au Kenya dans une semaine environ. Tu devrais te joindre à elle."

J'écrasai du pied quelques brindilles, en proie à un violent combat intérieur. D'un côté, j'avais envie de travailler avec mes vieux amis Don, Joe, Al et les autres. Si je me joignais à l'équipe d'"Autour du Monde", je serais avec des inconnus. Parviendrais-je au même niveau de camaraderie, de soif spirituelle et de brûlant désir de chercher Dieu qu'avec les étudiants de l'école d'évangélisation? Mais d'un autre côté, je rêvais d'aventure. Je ne connaissais pas l'Afrique. C'était l'occasion ou jamais de franchir de nouvelles frontières, de découvrir d'autres cultures et, plus que tout, de vivre une belle aventure. J'avais encore en mémoire les palpitants récits missionnaires que j'avais entendus quand j'étais petit, quand je me voyais affronter de farouches indigènes armés de lances et des animaux sauvages. En réalité, je savais que ne n'affronterais sans doute jamais ce genre de danger, mais mon désir d'explorer de nouveaux territoires l'emportait sur ma fidélité envers mes vieux amis. Avant même de rentrer au camp avec Loren, ma résolution était prise. En pensée, j'étais déjà dans l'avion qui me mènerait à Nairobi, au Kenya.

Deux semaines plus tard, je m'envolais pour Nairobi. Mon billet d'avion m'avait été offert par l'église de mon père, en Suisse. L'équipe d'"Autour du Monde" m'avait précédé de quelques jours. Elle se composait de deux Néo-Zélandais et de huit Américains, déjà en route depuis six mois. Moi qui avais peur de ne pas rencontrer d'enthousiasme, je me rendis vite compte qu'ils en avaient plus que moi!

J'arrivai à l'aéroport vers midi, et je fus accueilli par des amis missionnaires de mon père qui me conduisirent jusqu'à la pension de famille où logeait l'équipe. Le responsable, Floyd McClung, m'attendait sur le seuil. Ce géant dégingandé de deux mètres, qui me dépassait de seize bons centimètres, saisit en hâte ma vieille valise grise et m'escorta jusqu'à une chambre de plusieurs lits. "Il faut que nous partions tout de suite, me pressa-t-il. L'équipe doit tenir une réunion qui commence dans guarante minutes. Les autres sont déjà partis."

Cette réunion n'était qu'un hors d'œuvre. Dès qu'elle fut terminée, nous nous sommes empilés dans les voitures et dirigés vers un parc du centre-ville pour prendre part à un rassemblement en plein air. "Tu peux prendre la parole, Rudi?" me demanda Floyd pendant que nous nous faufilions entre les voitures et les bicyclettes. À travers la vitre, je regardais tous ces visages noirs inhabituels. J'avais à peine eu le temps de saluer notre équipe, et voilà qu'on me demandait de prêcher! J'éprouvais également des difficultés à m'acclimater. Il était sept heures du soir et il faisait environ trente degrés. Mais j'étais là pour prêcher l'Evangile, et je ne voulais manquer aucune occasion de le faire. Aussi, sans tenir compte de ma gêne, j'ai répliqué: "Oui, Floyd, j'aimerais beaucoup prendre la parole." Nous avons d'abord chanté quelques chœurs qui ont rapidement attiré une foule de gens, et quand je me suis levé, pour la première fois, je me suis senti libre de parler de Roli et de mon expédition en Bulgarie.

Après le rassemblement, nous nous sommes rendus à l'université nationale où plus de cinq cents étudiants kenyans, pour la plupart non chrétiens, étaient entassés dans le hall. L'équipe a chanté, témoigné et annoncé l'Evangile. Le message de Floyd fut bref, mais percutant, et tous les étudiants l'écoutèrent attentivement, puis se pressèrent autour de nous pour discuter. Quelques-uns voulaient simplement parler anglais. D'autres faisaient preuve d'un véritable intérêt spirituel et voulaient approfondir les sujets que Floyd avait abordés. Finalement, vers minuit, épuisé mais ravi, je me suis écroulé sur ma couchette. Même à cette heure tardive, l'air chaud était difficile à supporter, ainsi que le coassement des grenouilles et le cri d'un oiseau inconnu dans le lointain. Tout était nouveau et insolite pour moi. Il me faudrait quelque temps pour m'y habituer, et pourtant, dès mes premières heures en Afrique, je commençais à me sentir chez moi.

Les jours suivants, j'ai appris les rudiments de la vie en Afrique. J'ai vite compris qu'il était risqué de boire de l'eau non bouillie. Sans cette précaution, on avait toutes les chances

d'être pris de diarrhées ou de dysenterie amibienne, et ce germe contagieux, en se propageant, pouvait réduire à néant les activités de toute l'équipe pendant des jours. J'ai aussi appris à reconnaître les coins d'herbe verte ou de feuilles mortes qui pouvaient abriter un serpent. L'équipe s'était rendue compte que, sous ce climat torride et moite, il était impossible de maintenir le rythme occidental. Il fallait vivre à l'africaine: travail dans la fraîcheur de matin et du soir, repos pendant les heures les plus chaudes.

Même ainsi, nous ne chômions pas. Nos quelques mois passeraient très vite, ce qui poussait Floyd à nous exhorter à ne laisser passer aucune occasion d'évangéliser. Il incita aussi les missionnaires qui mettaient sur pied notre programme à chercher toutes les occasions possible de nous faire prêcher: visite dans les écoles, des collèges, des universités et dans toutes les églises, grandes ou petites, qui acceptaient de nous recevoir. Peu importait la dénomination, du moment que nous avions la liberté de proclamer notre message.

J'admirais de plus en plus la façon dont Floyd dirigeait les opérations. Il n'était pas seulement grand physiquement, mais il avait une large vision et sautait sur la moindre occasion. Lorsqu'aucune porte ne s'ouvrait, il nous envoyait témoigner et distribuer des traités de maison en maison. J'étais ravi d'être dans son équipe, et la perspective des trois mois à venir m'enchantait.

Une semaine après mon arrivée Nairobi, je lisais tranquillement la Bible dans le salon de la pension de famille où nous habitions lorsque Floyd fit irruption. C'était le temps mort du début de l'après-midi. Il n'y avait personne d'autre. "Tu veux boire quelque chose, Rudi?", me demanda Floyd en remplissant la bouilloire électrique.

Oui, du thé avec un nuage de lait, merci."

Floyd posa ma tasse sur une petite table et s'assit près de moi.

"Je suis content de te trouver seul, Rudi. Je veux te parler. J'ai eu vent d'une mission qui va peut-être t'intéresser."

Une mission! À ces mots, je reposai ma tasse et me penchai vers lui. Que voulait-il dire? Je repensai à une conversation que j'avais eue avec lui quelques jours avant. Floyd m'avait expliqué qu'avant de se rendre au Kenya, l'équipe d'"Autour du Monde" s'était rendue en Inde, où elle avait rencontré Frère André. Lorsque ce dernier avait appris que l'équipe allait se rendre en Afrique, il avait dit à Floyd: "Vous devriez essayer de contacter les Chinois communistes qui y travaillent.

- Que voulait-il dire?", lui avais-je demandé. C'était la première fois que j'entendais dire qu'il y avait des communistes chinois qui travaillaient en Afrique.

Floyd m'avait expliqué comment, quelques années auparavant, une trentaine de nations coloniales africaines naissantes avaient demandé de l'aide aux Occidentaux. Mais ces derniers s'étaient montrés réticents. Ces nations s'étaient alors tournées vers la Chine, et

des milliers d'ingénieurs et d'autres Chinois qualifiés s'étaient disséminés en Afrique. Ils avaient offert une aide pratique en mettant sur pied des techniques d'irrigation, des projets agricoles et des transmissions radio, en même temps qu'ils propageaient le marxisme communiste.

Leur projet de développement le plus ambitieux était la construction d'une immense voie de chemin de fer en Tanzanie, le Tan-Zam. Lorsqu'il serait terminé, il relierait la "Ceinture de cuivre" de la Zambie à la ville portuaire de Dar Es-Salaam, distante de mille six cents kilomètres. Des milliers de Chinois travaillaient à la réalisation de ce projet. Frère André avait lancé un défi à Floyd à ce sujet. "Je crois que Dieu veut donner une mission à votre équipe. Comme les Occidentaux ne peuvent pas pénétrer en Chine, Dieu envoie des Chinois vers eux. Vous devez saisir l'occasion et prêcher l'Evangile à ces travailleurs communistes chinois."

La tâche serait difficile, car ces hommes étaient à l'écart des autres, et il ne leur était pas permis de se mêler aux Africains. Seuls, ceux qui travaillaient directement avec eux avaient quelques contacts. Cette mission était pratiquement impossible, mais cela m'excitait, car je n'aimais rien tant que les défis. C'était sûrement ce que Floyd avait en tête...

"Quelle est cette mission, Floyd?", demandai-je impatiemment.

"Un missionnaire d'Ouganda, l'un de ceux que ton père soutient en Suisse, nous a proposé d'envoyer une équipe dans ce pays. Veux-tu la diriger?"

"Ah?" Je tentai de masquer ma déception. L'Ouganda n'était pas aussi fascinant que les travailleurs communistes du Tan-Zam, mais du moins, j'avançais toujours: nouvelle frontière à franchir, autres occasions d'évangéliser. Aussi répondis-je aussitôt: "J'en serais ravi, Floyd."

Quatre autres jeunes furent désignés pour m'accompagner: deux jeunes Américaines, Ramona et Natalie, un jeune Américain, Dan, et un Néo-Zélandais, Tom. En tant que dernier arrivé, je n'étais pas très chaud pour prendre la tête du groupe, d'autant plus que lors de notre première réunion, Dan avait fait plusieurs allusions aux responsabilités qu'il avait tenues dans le passé. Musicien de talent, ce jeune homme avait fait partie de l'équipe Autour du Monde depuis le début. Il ne comprenait pas pour quelle raison Floyd m'avait choisi, et non lui. J'ignorai délibérément ses remarques. Nous étions là pour évangéliser, non pour entrer en conflit. J'étais sûr que toute tension disparaîtrait rapidement une fois que nous serions sur le terrain et que nous verrions de jeunes Africains se tourner vers le Christ.

Quelques jours après avoir pris notre décision, nous sommes montés dans un bus public qui devait nous emmener en Ouganda. Le trajet durerait douze heures. Le bus était plein à craquer et des objets hétéroclites étaient empilés sur le toit. J'étais serré entre des femmes africaines aux pagnes bigarrés et des hommes de couleur qui dégoulinaient de sueur. Heureusement, nous avions tous les cinq dénichés une place assise, mais un ressort sortait

de mon siège en vinyle craquelé. Nous avons fait de grands signes d'adieu à travers les vitres poussiéreuses. "N'oubliez pas de saisir toutes les occasions possibles", nous encouragea Floyd au moment où le bus s'ébranlait. Nous étions tous regonflés à bloc. Nous tenions enfin notre première chance d'évangéliser un pays, plus vite que nous l'avions espéré.

Pendant quelques heures, nous avons roulé au milieu de hautes herbes dorées. Puis nous avons franchi l'Equateur à trois mille mètres d'altitude et nous sommes redescendus. Cette fois, la végétation tropicale était verte et luxuriante.

Il faisait une chaleur torride, et à l'intérieur du bus, l'odeur de transpiration était insoutenable. Je commençais à avoir des nausées et à rêver de prendre une bonne douche fraîche et de me délasser dans la maison des missionnaires de Mbale, où nous devions passer quelques jours. Comme Mbale n'était qu'à une heure de route de la frontière kenyane, que nous allions bientôt franchir, nous touchions au but.

Tout à coup, le bus fit une embardée et s'arrêta brusquement. Ma tête vint cogner contre mon siège. Le chauffeur se précipita à l'avant du bus et souleva le capot, d'où s'éleva un nuage de fumée. Le moteur avait surchauffé. Zut alors! Le voyage avait déjà été exténuant. Nous n'avions pas besoin de cela en plus! Le conducteur aurait dû se rendre compte qu'il ne devait pas rouler si vite avec un véhicule tellement délabré. Nous pouvions rester bloqués là pendant des heures! Irrité, je sortis du bus avec un autre jeune. Au moment où j'allais me plaindre à lui, mon attention fut attirée par un groupe de badauds africains dévorés de curiosité qui semblaient avoir surgi de nulle part. Je me souvins de l'ultime exhortation de Floyd: "Saisissez toutes les occasions possibles." Cet arrêt imprévu nous fournissait un auditoire attentif!

"Vite, sors ta guitare", ai-je ordonné à Dan. En quelques minutes, nous avons improvisé une réunion de plein air. Ravis de ce concert imprévu, les Africains tapaient des mains pour rythmer nos chants. La foule grossit rapidement, attirée par la musique. Je profitai de l'aubaine pour prêcher un court message. Comme les Kenyans apprenaient l'anglais à l'école, ceux qui étaient scolarisés comprendraient le sens général de mes paroles. L'équipe s'était mêlée à la foule pour engager la conversation lorsque le chauffeur nous a fait signe de remonter dans le bus. J'ai tendu la main à l'adolescent noir avec lequel je discutais. "Désolé, je dois partir." Il m'a pris la main, déçu. En quelques minutes, nous avions beaucoup sympathisé. Au moment du départ, nous avons été salués par une salve d'applaudissements spontanés. J'ai beaucoup regretté que nous n'avons pas pu distribuer de traités qui auraient pu compléter notre court message.

La réaction à notre réunion de plein air improvisée n'était qu'un avant-goût de ce qui nous attendait en Ouganda. Toute la nation était un champ mûr pour la moisson. Mais il nous

faudrait quelques temps avant d'en profiter pleinement. Nous devions d'abord régler quelques problèmes personnels et faire tomber des barrières spirituelles.

Après avoir passé quelques jours à Mbale avec les missionnaires, nous nous sommes rendus à Soroti, où nous devions passer la plus grande partie de notre séjour en Ouganda. En fait, Soroti était plutôt un gros village, avec une route principale qui donnait sur une place du marché poussiéreuse, d'où partaient des chemins débouchant sur la brousse tropicale. La route était bordée de modestes maisonnettes en bois au toit en tôle ondulée.

Nous sommes arrivés dans un coquet bungalow de couleur crème dont les propriétaires, un couple de missionnaires, étaient en congé dans leur pays, si bien que nous disposions de la maison pour nous cinq. Contrairement à la plupart des habitations du secteur, la nôtre avait un grand salon, un réfrigérateur et des ventilateurs électriques forts appréciables dans cette atmosphère moite. Mais, comme tout le monde, nous étions envahis de mouches pendant le jour et de moustiques pendant la nuit.

Je partageais une chambre avec Dan. Après notre mauvais départ, nous paraissions bien nous entendre. Parfois, j'avais senti qu'il se regimbait contre mes instructions, mais je faisais comme si de rien n'était, et j'essayais d'instaurer des liens cordiaux entre nous.

Juste à côté de notre maison, une modeste église pouvait contenir une centaine de personnes. Le pasteur africain vivait de l'autre côté de l'église avec sa famille. Il hébergeait une demi-douzaine d'Ougandais à l'africaine, c'est-à-dire à deux par lit. Deux d'entre eux étaient évangélistes. Comme la maison du pasteur était pleine à craquer, l'un des évangélistes, Charles, était venu partager la chambre de Tom, notre camarade néo-zélandais.

Comme nos jours étaient comptés, je suivais les instructions de Floyd et je cherchais toutes les occasions possibles de répandre la Bonne Nouvelle. La première semaine, nous avons fait du porte à porte et évangélisé en plein air. Les gens aimaient beaucoup parler. Ils étaient toujours prêts à s'asseoir à l'ombre d'un arbre pour discuter pendant des heures. Pour eux, le temps de comptait pas. Chaque membre de l'équipe était accompagné d'un chrétien ougandais qui l'interprétait pour pouvoir communiquer sans problème.

Au cours de cette première semaine, nous n'avons conduit personne au Seigneur, mais nous avons beaucoup semé. Nous avons aussi donné à tous ceux que nous rencontrions une invitation à venir à l'église le dimanche suivant. On nous avait demandé de nous charger de la réunion du matin et de celle du soir. Je m'attendais à voir l'église pleine à craquer.

Nous nous activions surtout sur la place du marché. Comme peu de maisons étaient équipées d'un réfrigérateur, les femmes faisaient leurs courses tous les jours. Les vendeurs

étalaient leurs marchandises sur des pagnes de couleurs vives, à même le sol poussiéreux. Les femmes marchandaient bruyamment leurs légumes et leurs poissions fraîchement pêchés.

Nous installions notre propre échoppe couverte de livres chrétiens bon marché que nous étions allés nous procurer à la Société Biblique. Nous demandions une somme dérisoire, très inférieure à leur prix réel, mais nous ne les donnions pas, pour éviter que les gens pensent qu'ils étaient sans valeur. Avec ce système, nous pouvions à peine répondre à la demande. Certains en achetaient deux ou trois d'un coup. En Ouganda, les livres étaient chers, si bien que les acheteurs savaient qu'ils faisaient une bonne affaire, même s'ils ne connaissaient pas le contenu de nos ouvrages. Nous tentions d'engager la conversation avec nos clients et nous les invitions tous aux réunions du dimanche. Beaucoup semblaient sincèrement intéressés.

Durant la première semaine, nous avons également visité des écoles du gouvernement et prêché l'Evangile à des élèves forcés de nous écouter, puisque nous intervenions pendant les cours. Le samedi soir, nous étions éreintés, mais contents. Nous avions beaucoup semé, et nous nous attendions à un vaste auditoire le dimanche comme fruit de nos efforts. Nous voulions être fin prêts. Dan passa plus de temps que d'habitude à choisir ses chants et je préparai mon message avec zèle.

Nous avons pris soin d'intercéder pour chaque réunion. Après la débâcle de Grenoble, j'avais appris combien cet aspect de la préparation était important. Nous avions fait notre part, et comptions sur Dieu pour accomplir la sienne. Le dimanche matin, j'enfilai mon seul beau pantalon, vérifiai que ma cravate était bien droite et peignai soigneusement mes cheveux bruns. Puis, plein d'assurance, je conduisis l'équipe dans la vieille église de briques. Il n'y avait pratiquement personne. Je regardai ma montre: dix heures moins le quart. Le culte devait commencer un quart d'heure plus tard. "N'oublie pas que les Africains n'ont pas d'heure, me rappelai-je. A dix heures, l'église sera pleine à craquer!" Mais à l'heure dite, seuls les bancs de devant étaient occupés, principalement par les membres de notre équipe et par nos collègues ougandais. Quelques Africains isolés étaient disséminés sur les autres bancs. Comme j'espérais des arrivées massives, j'ai attendu quelques minutes puis, le cœur lourd, je me suis rendu compte qu'en dépit de l'intérêt apparent, presque personne n'avait répondu à notre invitation.

"Peut-être viendront-ils à la réunion du soir", me suis-je dit pour me consoler tout en prêchant mon sermon préparé avec soin à mon minuscule auditoire. Mais le soir, mon moral baissa en flèche, car l'assistance fut encore plus maigre que le matin. J'allai me coucher, complètement découragé. J'avais fait absolument tout ce que je pouvais. Nous avions saisi toutes les occasions possibles d'annoncer l'Evangile et intercédé avec feu. Pourquoi Dieu ne nous avait-il pas exaucés? Pour quelle raison les gens n'étaient-ils pas venus?

Dans mon lit, j'ai scruté les ténèbres, perplexe. Dans le lit voisin, Dan ronflait doucement, exténué par les activités de la semaine. Mais malgré mon épuisement, je me retournai longtemps dans mon lit avant de m'assoupir, vaincu par la fatigue. Je fis alors un terrible cauchemar.

Je vis un Africain enchaîné et soumis à la circoncision. Il était entouré de noirs hurlants. Glacé d'horreur, je vis le couteau rituel trancher sa chair. Son visage était convulsé de terreur et sa plaie saignait abondamment. Sa souffrance me révulsa. J'aurais voulu voler à son secours, mais cela m'était impossible car j'étais paralysé. Je continuai à regarder la foule qui continuait à le blesser de plus en plus. C'était un spectacle insoutenable. Je me réveillai baigné de sueur, tremblant d'effroi pendant que les scènes repassaient dans ma tête.

Je parvenais à peine à réaliser que ce n'était qu'un rêve lorsque, subitement, Dan se mit à grogner comme un animal sauvage. Comme j'avais déjà les nerfs à vif, ce bruit insolite me terrorisa. Je m'assis dans mon lit. Dan se remit à grogner de façon anormale. Tout à coup, je ne pus en supporter davantage. Malgré la moiteur de la nuit, je me mis à frissonner. J'avais l'impression qu'un être malfaisant était devant moi.

Toujours endormi, Dan marmonnait des mots incompréhensibles en respirant très fort. "Dan! Dan!", criai-je. Comme il ne se réveillait pas, je me levai et le secouai.

"Quoi? Que se passe-t-il?" dit-il, à moitié endormi. J'allumai la lampe de chevet. La lumière lui fit reprendre conscience. Surpris, il s'assit dans son lit, les yeux écarquillés.

- Qu'y a-t-il Rudi?
- Tu faisais de drôles de bruits!
- J'ai fait un horrible cauchemar, grommela-t-il.
- Moi aussi", dis-je.

Tout à coup, je me rendis compte que des hordes de démons nous entouraient dans les ténèbres.

"Dan, je crois que nous subissons une attaque spirituelle, dis-je en tremblant. Nous devons prier pour être vainqueurs." J'avais entendu parler de la puissance surnaturelle déployée par les sorciers africains, mais je ne m'y étais pas encore heurté directement. Dan acquiesça.

"Je crois que tu as raison, Rudi." Je me levai de mon lit, arpentai notre petite chambre et priai avec toute l'intensité dont je pouvais faire preuve. Je proclamai les promesses scripturaires de victoire et le pouvoir que nous avions en Christ. Je réclamai la protection du sang de Jésus et repoussai les forces du mal avec autant d'énergie que si nous avions eu affaire à un adversaire en chair et en os. "Jésus, tu as vaincu l'ennemi. En ton nom, nous proclamons qu'il est sous nos pieds." Et pourtant, malgré mes prières assurées, j'étais toujours inquiet et tendu.

Tout à coup, Dan m'interrompit. "Rudi, le Seigneur me met à cœur de te faire un aveu." Je le regardai.

- Que veux-tu dire, Dan?
- Depuis le début, j'ai résisté à ta direction. À vrai dire, j'ai été jaloux de toi. J'étais déçu que Floyd ne me nomme pas responsable alors que je suis dans l'équipe depuis bien plus longtemps que toi.
- Je m'en suis déjà aperçu, Dan, mais j'ai préféré ne pas en parler. Je pensais que le problème se résoudrait de lui-même lorsque nous évangéliserions.
- Veux-tu me pardonner ma mauvaise attitude?, demanda Dan avec un tremblement dans la voix.
- Bien sûr! Et je dois te demander pardon, moi aussi. J'ai mal agi.
- Ah? Comment?
- Les Ecritures nous disent que lorsque quelqu'un a quelque chose contre nous, nous devons nous mettre en règle avec lui avant d'aller présenter notre offrande à l'autel. Je me rendais bien compte que tout n'allait pas pour le mieux entre nous, mais au lieu d'affronter le problème, j'ai décidé de l'ignorer. J'avais tort! Veux-tu me pardonner?
- Bien sûr!

Je m'assis à côté de lui sur son lit et le pris par les épaules.

- Je t'apprécie beaucoup, tu sais!
- Merci! Et toi, tu diriges vraiment bien l'équipe! À partir de maintenant, je te soutiendrai à fond.
- J'en serai ravi, Dan. Cela compte beaucoup pour moi!

Dieu nous enseignait une leçon primordiale. J'avais présumé que notre malaise relationnel serait surmonté par l'évangélisation, alors que les tensions ne s'apaisent qu'en appliquant les principes divins de confession et de pardon. Grâce à notre réconciliation, Dan et moi avions colmaté la brèche par laquelle Satan avait tenté de s'infiltrer.

Aussitôt après que Dan et moi avons confessé nos péchés mutuels, l'atmosphère lourde de la pièce s'est allégée. Nous avons jubilé en sentant l'oppression satanique se dissiper. Comme des soldats victorieux, nous avons consolidé notre victoire et chassé l'ennemi de notre territoire. Nous avons prié contre toute forteresse satanique à Soroti, pour que l'ennemi soit vaincu dans les villages environnants et que Dieu soit vainqueur partout en Ouganda. Ensuite, nous avons intercédé pour des nations opprimées comme l'Albanie, Cuba et la Chine. Ce fut le meilleur moment d'intercession auquel je participai depuis mes rencontres avec Reona, Don et les autres. Finalement, vers trois heures du matin, le cœur paisible, nous nous sommes recouchés.

Nous n'avons dormi que peu de temps. Tout à coup, un cri strident nous a réveillés en sursaut. J'ai eu une brusque montée d'adrénaline. Dan et moi avons allumé la lampe de chevet en même temps. "Qu'est-ce que c'était?" a-t-il demandé d'une voix chevrotante.

"On dirait qu'une des filles a été assassinée", ai-je répondu, aussi paniqué que lui. Nous avons pris nos sweat-shirts et étions sur le point de nous précipiter dans la chambre des filles lorsque notre porte s'est ouverte. Ramona, blanche comme un linge, fit irruption, suivie de sa compagne de chambre Natalie aussi bouleversée qu'elle. "Que s'est-il passé?" avonsnous crié en chœur. Ramona ne répondit rien. Elle s'affala sur mon lit, tremblant de tous ses membres.

- On vous a attaquées? Demanda Dan.
- Quelqu'un est entré? Ai-je ajouté.
- En quelque sorte", répliqua Ramona en suffoquant.

Nous nous sommes assis tous les trois à côté d'elle, et Natalie lui a doucement passé le bras autour des épaules. Peu à peu, Ramona a repris son souffle et a pu nous parler.

Elle nous a expliqué qu'elle avait été réveillée en plein sommeil en ayant l'impression d'être clouée sur son lit. "Je ne pouvais pas bouger. C'était la pire sensation que j'aie jamais éprouvée.

- Mais il n'y avait personne?, ai-je questionné.
- Pas physiquement, mais la puissance spirituelle qui me tenait était bien réelle, je vous assure.

Ramona m'expliqua qu'elle avait essayé d'appeler, mais qu'on lui serrait si fort la gorge qu'elle n'avait pas pu proférer un son. "Je pensais que j'allais mourir étouffée. C'était atroce."

Finalement, elle parvint à se débattre et à se libérer, mais alors une sorte d'éclair lumineux jaillit dans la pièce. "C'est ce qui m'a fait hurler.

- Tu avais l'air terrifiée, c'est certain, commentai-je.
- J'en ai eu la chair de poule; renchérit Dan. Nous pensions que tu avais été assassinée!"

Ramona sourit faiblement lorsqu'elle réalisa à quel point elle nous avait terrifiés.

L'intensité de cette bataille spirituelle dépassait tout ce que j'avais connu auparavant. Bien que Dan et moi ayons remporté la victoire, l'ennemi n'était pas disposé à lâcher prise. Nous devions mener un combat spirituel encore plus acharné. "Je pense que nous avons besoin de prier", affirmai-je. Les autres m'approuvèrent.

Pendant une heure et demie, tous les quatre, nous avons combattus les puissances des ténèbres. À un certain moment, Dan pris sa Bible, l'ouvrit à Luc 10:17 et lut à haute voix ces versets: "Quand les soixante-douze disciples revinrent, ils étaient pleins de joie et disaient: Seigneur, même les démons se soumettent à nous quand nous leur donnons des ordres en ton nom! Oui, leur répondit-il (Jésus), je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair. Écoutez bien ceci: il est vrai que je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les

scorpions, et d'écraser toutes les forces de l'ennemi, sans que rien ne puisse vous faire du mal."

Dan ferma sa Bible et nous regarda attentivement. "Je crois que nous avons besoin de nous approprier ce verset. Jésus a dit que rien ne pourrait nous faire de mal. Le croyons-nous vraiment?"

Nous nous sommes mis à citer ce passage. "Rien ne peut nous faire du mal. Satan, tu es un ennemi vaincu." La foi grandit dans nos cœurs et notre intercession gagna en assurance. Nous savions que les forces démoniaques battaient enfin en retraite, mais nous avions l'impression qu'elles n'étaient pas très loin. Elles rôdaient toujours autour de nous. "Prions pour que les occupants de la maison du pasteur soient protégés", lançai-je. Finalement, vers quatre heures du matin, nous avons senti que nous avions gagné la bataille.

Malgré ma nuit interrompue, je me suis réveillé en plein forme quelques heures plus tard. J'ai immédiatement pensé aux occupants de la maison voisine. Avaient-ils ressenti, eux aussi, une opposition spirituelle? Je décidai d'aller vérifier. Un Ougandais aux yeux vitreux m'ouvrit la porte.

- Comment avez-vous dormi?, ai-je demandé.
- Pas très bien.
- Nous non plus. Nous avons combattu spirituellement pendant une bonne partie de la nuit.
- Nous, nous luttons dans la prière depuis quatre heures du matin. Certains continuent toujours.

La bataille avait été acharnée, mais nous n'allions pas tarder à constater qu'une percée spirituelle avait été accomplie, non seulement à Soroti, mais aussi dans les villages environnants. D'autres parties de l'Afrique de l'Est avaient connu le réveil depuis une quarantaine d'années, avec des moments intenses de prière et de repentance. Toutes les dénominations avaient bénéficié de ce renouveau, surtout l'église anglicane. Et à Soroti, nous avons aussi connu nous-mêmes un souffle de réveil.

Au cours des semaines suivantes, nous avons vu beaucoup de gens venir à Christ. Dans des endroits reculés, nous avons eu la surprise de voir des familles briser leurs vases en argile en venant à Christ. Ces récipients rouges symbolisaient la vie communautaire; les briser, c'était prendre un nouveau départ. Des gens qui, auparavant, avaient décliné notre invitation à venir à l'église accoururent en foule. Il y en avait qui flânaient dans notre pelouse et d'autres qui frappaient à notre porte pour nous demander comment ils pourraient être sauvés. Il y avait même des instants où Dieu nous précédait de façon surnaturelle.

Un jour, Ramona faisait du porte-à-porte. À un certain moment, une femme la fit entrer avec empressement, comme si elle l'attendait. Intriguée par sa réaction, Ramona pénétra dans l'humble demeure. Elle s'assit et fut très surprise par les paroles de la femme. La nuit précédente, Dieu était apparu à cette dernière dans un rêve, et il lui avait dit que le

lendemain, une dame occidentale viendrait lui expliquer comment se mettre en règle avec lui. Cette dame, c'était Ramona.

À un autre moment, je marchais dans un étroit sentier avec le pasteur, lorsqu'un Ougandais à vélo vint vers nous. Comme il n'avait pas la place de passer, il s'arrêta. Nous avons engagé la conversation et j'ai saisi l'occasion pour lui explique comment Jésus avait ouvert le chemin du ciel en mourant sur la croix. Il écouta attentivement le pasteur traduire mes propos. Puis, en souriant, il répondit dans sa langue. Le pasteur se tourna vers moi. "Il dit qu'il vous croit et qu'il veut demander à Jésus de venir dans sa vie." Cela me semblait trop facile. Avait-il vraiment compris?

Je sentis de grosses gouttes sur mon bras nu, signe qu'une tempête tropicale se préparait. "Venez discuter à l'intérieur de l'église", suggérai-je. À l'abri de la pluie battante, nous avons poursuivi notre conversation, tête contre tête pour nous entendre malgré le bruit assourdissant de l'averse sur le toit de tôle. Le cycliste se confia volontiers à nous. Comme beaucoup de ses semblables, il était esclave de la bière et du tabac. Pour s'en procurer, il avait commis des délits mineurs. Il avait aussi commis des péchés d'ordre sexuel et pratiqué de la magie, et il était tourmenté par des esprits démoniaques.

Il me regarda avec des yeux suppliants: "Votre Jésus peut-il me libérer?" Le pasteur me traduisit ses paroles.

"Dites-lui qu'il ne pourra être libre que s'il est prêt à confesser ses péchés et à se détourner de son ancienne manière de vivre. " A ces mots, l'homme tomba à genoux en sanglotant, et il demanda pardon à Dieu du fond du cœur. Nous avons prié pour lui, et au nom de Jésus, nous l'avons affranchi des forces du mal qui le liaient.

Pour preuve de sa position, il a pris un paquet de cigarettes à moitié vide dans sa poche. Nous sommes sortis dehors, et sous le ciel redevenu clair, nous avons allumé un petit feu. Le cycliste converti a jeté résolument son paquet et a souri quand il s'est embrasé. Ces flammes consumaient plus qu'un paquet de cigarettes. Elles symbolisaient la destruction d'une ancienne vie et son nouveau départ avec Jésus. Mon cœur brûlait aussi lorsque le cycliste ougandais est reparti, une Bible toute neuve sous le bras et un large sourire sur le visage.

Quelques jours plus tard, le pasteur et moi lui avons rendu visite à son domicile. Il nous a dit qu'il avait définitivement cessé de fumer et que, depuis que nous avions prié avec lui, il n'avait pas bu une goutte de bière. Nous l'avions rencontré "par hasard" mais, comme beaucoup de ceux pour lesquels nous priions, c'était un fruit choisi par Dieu, prêt à être cueilli. Le dimanche suivant, nous avons eu une preuve supplémentaire que nous avions percé les ténèbres spirituelles: au lieu de la poignée de chrétiens qui avaient assisté à nos premières réunions, l'église était bondée.

Tout cet épisode m'a appris un principe essentiel: l'activité intense (même sincère) et l'intercession fervente (aussi prolongée soit-elle) ne suffisent pas. À certains moments, il faut franchir des frontières spirituelles et renverser des barrières de l'adversaire avant de pouvoir saisir la victoire. C'est la prière fervente du juste qui a une grande efficacité.

Ce n'est que plus tard que nous avons pu nous rendre compte que, pour Dieu, l'instant était crucial, nous seulement pour Soroti, mais pour tout l'Ouganda. Idi Amin Dada venait juste de renverser le gouvernement précédant et n'avait pas encore sorti ses griffes, mais la nation n'allait pas tarder à connaître la cruauté de son gouvernement islamiste sous lequel tous les étrangers seraient expulsés et des milliers d'Ougandais sauvagement massacrés.

Nous ne savions pas encore que Dieu déverse souvent son réveil sur un peuple pour le préparer à la persécution à venir. À ce moment-là, nous nous contentions de nous réjouir de voir les fruits de ce réveil, au cours duquel de nombreux Ougandais donnaient leur vie à Jésus-Christ. Notre équipe avant encore plusieurs semaines pour engranger la moisson, et elle prenait grand soin de ne négliger aucun épi.

Un appel pour les Chinois

Le réveil s'est maintenu et nous avons évangélisé les alentours de Soroti. Chaque village avait son église, bien que ce ne soit généralement qu'un toit de chaume posé sur des perches en bois. À peine Dan accordait-il sa guitare que des enfants pieds nus, vêtus de haillons, accouraient de toutes parts. Ils enroulaient gaiement leurs membres noirs autour des perches et écarquillaient les yeux lorsque nous chantions et que nous racontions de quelle façon Dieu avait agi dans nos vies. Nos interprètes traduisaient nos paroles. Les villageois s'asseyaient à même le sol, entourés de poules et, parfois d'un chat, d'un chien ou même d'une chèvre ou d'un porc. D'autres tendaient l'oreille depuis leur hutte. Pratiquement à chaque fois que nous incitions nos auditeurs à faire de Jésus le Seigneur de leur vie, quelqu'un réagissait. Les résultats dépassaient toutes nos espérances!

Un matin, le téléphone sonna à la maison. Je pris l'écouteur.

"Etes-vous le responsable du groupe Jeunesse en Mission?, me demanda une voix inconnue."

"Oui, c'est moi", répondis-je. Qui était au bout du fil? Comme s'il avait entendu ma question informulée, mon interlocuteur se présenta immédiatement.

"Je suis un producteur de la télévision nationale de l'Ouganda." Je me demandai nerveusement pourquoi il m'appelait. "Comme il paraît que vous formez un groupe de chants, j'aimerais vous inviter à vous produire sur notre station." J'avalai ma salive. Dan était un guitariste de talent et nous chantions assez bien, mais nous n'avions rien de professionnels.

"Je... Euh... Eh bien, d'accord!", ai-je marmonné. Je ne voulais pas paraître présomptueux, mais l'occasion était inespérée. "Nous sommes venus en Ouganda pour annoncer l'Evangile, mais nous ne sommes pas des professionnels." Mais, en Afrique, en 1971, tous ceux qui venaient de l'étranger étaient considérés comme une élite, si bien que nous avons été acceptés.

Nous avons convenu d'une date d'enregistrement. Nous avions décidé de ne rien faire d'extraordinaire, mais de reproduire le même genre de programme que celui que nous présentions dans les villages. Les projecteurs et les caméras étaient plus impressionnants que les yeux attentifs des villageois, mais nous avons réussi. Le producteur a paru satisfait de notre spectacle. Nous avions juste demandé qu'un adresse paraisse sur l'écran à la fin, afin que les gens puissent écrire pour recevoir des brochures. Le producteur me l'avais promis, mais je savais qu'en haut lieu, on risquait de supprimer cette adresse, ce qui amoindrirait notre impact auprès des téléspectateurs.

Le soir où notre émission devait être diffusée, nous étions entre deux villages. Nous nous sommes garés près d'un café et, avec une quarantaine d'Africains, nous l'avons regardée à la télévision, en noir et blanc. Lorsque nous sommes apparus, les filles ont piqué des fous rires

pour masquer leur embarras et nous, les garçons, nous nous sommes poussés du coude en nous lançant des piques. Mais en fin de compte, nous avons troué que tout s'était bien passé, et surtout, à la fin du programme, l'adresse est vraiment apparue!

Les semaines suivantes, notre émission a été rediffusée plusieurs fois, et des gens ont commencé à fredonner nos chants dans les rues. Cela nous a ouverts d'autres portes, et surtout, des quantités de lettres sont arrivées. Les gens avaient le cœur touché. Beaucoup voulaient en savoir davantage et aspiraient à un véritable changement de vie.

Répondre à cette correspondance et envoyer des documents appropriés était passionnant. Nos journées étaient bien remplies! À la suite de notre émission, de nouvelles écoles et de nouveaux villages nous ont invités. Nous continuions à organiser des rassemblements et à vendre nos ouvrages sur la place du marché. Depuis que la résistance spirituelle avait été vaincue, nous avions largement de quoi occuper nos dernières semaines à Soroti.

Mais depuis que j'avais entendu parler des communistes chinois qui travaillaient au projet ferroviaire du Tem-Zam, je pensais souvent à eux, et je n'avais pas cessé de songer à la façon dont nous pourrions les atteindre. La Tanzanie était limitrophe de l'Ouganda. Je découvris qu'on pouvait effectuer un trajet en bus de trois heures de Soroti à Kampala, la capitale de l'Ouganda, puis prendre l'avion jusqu'à Dar-es-Salaam, la capitale de la Tanzanie. Je pouvais être là-bas en moins de cinq heures! J'avais échafaudé un plan. Je pouvais laisser mon équipe à Soroti et me rendre en exploration en Tanzanie. J'étais sûr que Floyd me permettrait d'y aller. Après tout, n'était-ce pas lui qui nous avait incités à "saisir toutes les occasions possibles d'évangéliser?" Et Frère André n'avait-il pas affirmé que c'était une occasion donnée par Dieu? Le Rideau de Bambou nous empêchait d'entrer en Chine, mais rien ne nous interdisait d'atteindre les Chinois en Afrique!

Je n'avais rien dit au reste de l'équipe; mais au fur et à mesure que le plan prenait forme dans mon cœur, j'étais de plus en plus persuadé que Dieu me parlait. Toutefois, comme il me fallait une certitude, je décidai de rester debout une nuit après que les autres se soient couchés, afin de demander au Seigneur s'il voulait vraiment que je me lance dans cette expédition.

Dans la pénombre, je me suis agenouillé devant l'une des chaises en acajou du salon. J'aurais pu m'asseoir sur l'une des chaises en rotin, plus confortables, mais j'étais fatigué, j'aurais risqué de m'endormir. Je me rappelai avoir adressé une remarque blessante à un membre de l'équipe ce jour-là. Certes, mes reproches étaient justifiés, mais le Saint-Esprit me montra que mon attitude avait été mauvaise. Je me repentis sans attendre et résolus de demander pardon à la personne concernée le lendemain. La question que je voulais poser au Seigneur était si importante que je ne voulais pas qu'un obstacle m'empêche d'entendre sa réponse.

Ensuite, au nom de Jésus, je demandai qu'aucune force satanique ne vienne s'interposer entre Dieu et moi. Depuis que nous avions mesuré à quel point l'occultisme et la sorcellerie étaient puissants en Afrique, j'avais réalisé, plus que jamais, l'importance d'exercer notre autorité sur Satan. Je passai aussi du temps à adorer tranquillement le Seigneur et fixai mes pensées sur sa grandeur et sa gloire. Je voulais être certain d'être en contact étroit avec lui.

Après m'être soigneusement préparé, je me suis senti prêt à poser ma question cruciale: "Seigneur, veux-tu que je contacte les Chinois de Tanzanie?" J'ai attendu la réponse en silence, bercé par l'orchestre nocturne de l'Afrique: le chant des milliers de criquets, parfois ponctué du cri d'une chouette. Les minutes s'écoulèrent. J'attendais toujours.

Puis, très clairement, une référence biblique m'est venue à l'esprit: Esaïe 52. Je ne savais pas de quoi il était question. Aussi ai-je pris ma Bible et me suis-je assis pour la feuilleter. Après avoir trouvé le passage, ma lampe de poche s'est braquée aussitôt sur le verset 7: "Comme il est beau de voir sur les montagnes les pas du messager de la bonne nouvelle qui annonce la paix!" Un peu plus loin, j'ai eu l'impression que les versets 11 et 12 se détachaient de la page: "Partez, partez, sortez de là... Vous ne sortirez pas en courant à la hâte, vous ne marcherez pas comme des fugitifs, car l'Esprit marchera devant vous, et le Dieu d'Israël fermera votre marche." Je continuai ma lecture et fus frappé par la promesse du verset 15: "Car ils verront eux-mêmes ce qui ne leur avait pas été raconté, ils comprendront ce qui ne leur avait pas été annoncé." J'éteignis ma lampe de poche et m'assis dans le noir pour réfléchir à ma lecture. Dieu m'avait répondu. Je devais certainement me rendre en Tanzanie. Il ne me restait plus qu'un problème à résoudre: comment annoncer cela au reste de l'équipe?

Le lendemain, lorsque je me suis réveillé, Ramona faisait du café dans la cuisine et Charles, l'évangéliste ougandais, rentrait du marché avec une miche de pain tout frais ton l'odeur appétissante se mêlait au parfum exquis du café moulu. Dan, déjà attablé, mordait dans une tranche de papaye juteuse. Je m'assis et m'en coupai un morceau, mais je n'y touchais point. J'étais trop préoccupé par la manière dont j'annoncerais ma décision à mon équipe.

Ramona nous rejoignit à table. "Ça va, Rudi?" demanda-t-elle à la vue de ma tranche de papaye intacte. "Dis donc, Rudi, tu n'as pas l'air dans ton assiette", observa Dan en reprenant de la papaye. Je me demandais toujours comment il parvenait à rester si mince avec son solide appétit. "Quelque chose te tracasse?" Au même moment Tom et Natalie apparurent.

"Eh bien, je voudrais vous annoncer quelque chose, avouai-je. Je suppose que c'est un moment comme un autre."

Je reposai ma tasse de café à moitié pleine sur la table et m'adossai à ma chaise. Tout le monde s'immobilisa et les cinq paires d'yeux me fixèrent. Je résolus de me jeter à l'eau sans tergiverser davantage. Je commençai par expliquer à quel point j'avais été touché lorsque Floyd m'avait parlé pour la première fois des communistes chinois en Afrique, surtout ceux qui travaillaient au projet ferroviaire du Tam-Zam. Je leur dis que Frère André pensait qu'il fallait atteindre ces Chinois et que j'envisageais d'aller faire un tour tout seul à Dar-es-Salaam en les laissant à Soroti. Je marquai une pause et attendis leurs réactions. Tous les yeux étaient braqués sur moi, mais personne ne dit mot.

Je racontai ensuite mon moment de prière nocturne de la veille et la façon dont Dieu m'avait répondu. À ce moment-là, Tom laissa échapper un petit sifflement: "Mince alors! Le Seigneur t'a vraiment parlé, dis donc!" Dan hocha la tête.

- Oui, je pense que tu dois y aller, Rudi. Ne t'en fais pas pour nous, ça ira.
- On se débrouillera, renchérit Natalie.
- Et on te soutiendra tout le temps dans la prière, ajouta Ramona.
- Merci de votre soutien, fis-je en buvant une gorgée de café tiède. Cela me touche beaucoup.

Après avoir parlé à mes amis et observé leur réaction positive, je me sentais mieux. Certes, Dieu avait confirmé mes plans, mais j'étais ravi que l'équipe m'approuve. Seul Charles, l'Ougandais, émit quelques réserves. "Tu sais, Rudi, ces Chinois sont cloîtrés dans des camps et difficiles à atteindre, me prévint-il. L'un de mes amis a essayé de donner une brochure en swahili à l'un de ces travailleurs chinois, et a failli perdre sa place à cause de cela. " Je hochai la tête en silence.

- Et une fois arrivé à Dar-es-Salaam, que feras-tu? Tu connais quelqu'un là-bas?
- Non, ai-je admis. Mais Roli et moi, nous n'avions aucun contact lorsque nous avons emporté nos Bibles en Bulgarie, et tu sais comment Dieu nous a conduits!

Les objections de Charles ne refroidissaient pas mon enthousiasme. Après avoir téléphoné à Floyd à Nairobi et obtenu son accord, rien ne put m'arrêter. J'avais le feu vert. Il fallait que je parte.

Esaïe 52:12 m'avait prescrit de ne pas partir à la hâte. Aussi avais-je compris que je ne devais pas me précipiter. Je me donnai donc une semaine pour me préparer et pour recueillir le plus de renseignements possible sur la situation des Chinois en Tanzanie. Toutefois, à Soroti, les sources d'informations étaient limitées.

Quelques jours après que j'aie pris ma décision, le directeur d'une organisation missionnaire en Tanzanie, un Allemand nommé Fritz, vint nous rendre visite. Cela faisait un certain temps que nous l'attendions, mais le fait qu'il ait choisi de venir quelques jours avant mon départ pour la Tanzanie constituait pour moi une nouvelle confirmation divine.

Lors de son arrivée, je vendais des livres sur la place du marché. Lorsque je suis rentré, il était déjà installé confortablement dans l'un de nos fauteuils en osier et il sirotait un jus de fruit frais. Je posai mes cartons de tracts sur la table et allumai le ventilateur. "Il fait vraiment très chaud dehors", remarquai-je en essuyant mon front baigné de sueur. Je m'avançai pour saluer notre visiteur. D'habitude, en revenant du marché torride, j'allais me reposer, mais comme Fritz était là, je voulais en profiter au maximum.

"Je vais aller chercher quelque chose à boire, puis je reviendrai vous parler." Je voulais absolument recueillir le plus d'informations possibles sur les Chinois. Fritz était mon premier et mon seul lien avec la Tanzanie. Je pris une bouteille de Coca dans le frigo, poussai une chaise près de lui et, après quelques brèves phrases d'introduction, orientai la conversation sur les Chinois qui travaillaient en Tanzanie. Je fus déçu en constatant qu'il n'avait que des informations limitées sur la situation dans la capitale. Son organisation était basée à quelques centaines de kilomètres à l'ouest de Dar-es-Salam. Mais il connaissait vaguement la position générale des Chinois qui travaillaient en Afrique, et il semblait prêt à m'exposer ce qu'il savait.

Après une demi-heure de questions ininterrompues, Fritz se tourna vers moi. "Pourquoi t'intéresses-tu tant aux Chinois, Rudi?" Je me mis à lui expliquer pourquoi j'allais partir en Tanzanie. Il haussa les sourcils. "Rudi, as-tu une idée de ce que tu veux entreprendre?, dit-il en secouant la tête. Ce que tu désires n'est pas seulement difficile, mais pratiquement impossible." Et il se mit à énumérer les barrières presque insurmontables qu'il me faudra franchir avant de parvenir à évangéliser ces communistes chinois:

"Premièrement, les camps sont disséminés sur des centaines de kilomètres dans des endroits complètement déserts. Deuxièmement, non seulement il est difficile de se rendre jusqu'à eux, mais le gouvernement l'interdit." Fritz comptait chaque point sur ses doigts. "Troisièmement, leurs campements sont entourés de barbelés. Quatrièmement, les étrangers sont examinés à la loupe. Et cinquièmement, le gouvernement tanzanien s'est engagé à ne pas autoriser la venue de religieux dans les camps, quels qu'ils soient."

Fritz marqua une pause, puis ajouta d'un ton paternel: "Rudi, avec ton visage de blanc, tu seras repéré à des kilomètres si tu tentes de t'infiltrer dans les camps. Je serais très surpris qu'un missionnaire à long terme de Tanzanie accepte de t'aider. Personne n'irait courir le risque de perdre son visa juste pour évangéliser quelques milliers de Chinois. Je doute même que les chrétiens africains locaux adhèrent à ton projet."

Les commentaires de Fritz me firent réfléchir et, pendant les vingt-quatre heures suivantes, je regardai en face les énormes difficultés qui m'attendaient. Je devais convenir que cette mission n'avait rien de facile, mais au lieu de m'abattre, cela ne faisait que renforcer ma détermination, et mon enthousiasme augmentait. Le cri de la foi que Caleb avait lancé à

l'entrée de la terre promise résonnait dans mon cœur: "Seigneur, donne-moi cette montagne sur laquelle il y a des géants!"

Je ne doutais pas de la volonté de Dieu, ni des promesses qu'il m'avait montrées dans Esaïe 52: "Comme il est beau de voir sur les montagnes les pas du messager de la bonne nouvelle qui annonce la paix! ... Partez, partez, sortez de là." Je savais que ce que j'avais entendu venait de Dieu. Si je renonçais, comme Jonas, je désobéirais au commandement direct du Seigneur. Certes, je devrais trouver des méthodes plus subtiles que d'habitude pour transmettre le message aux communistes chinois, mais j'étais l'ambassadeur de Dieu, et je me fiais à lui pour propager sa parole parmi ces hommes. J'étais également persuadé qu'à Dar-es-Salaam, quelqu'un m'aiderait, bien que je ne sache ni qui, ni comment.

Quelques jours plus tard, je confiai à Dan la direction de l'équipe et je pris le bus, puis l'avion pour Dar-es-Salaam. Au moment où le petit appareil se posait, j'étais toujours optimiste. Je n'avais aucun contact chrétien dans la ville, mais j'étais sûr que Dieu m'avait précédé et m'avait ouvert la voie, comme en Bulgarie.

J'ai pris ma valise grise et un bout de papier sur lequel Fritz m'avait noté le nom d'une pension chrétienne au centre-ville et je suis sorti de l'aéroport. Il faisait une chaleur torride. Comment les gens pouvaient-ils travailler avec une telle température? Je pensai avec émotion aux milliers de Chinois qui s'échinaient sous ce soleil brûlant pour construire la voie ferroviaire. Après quelques minutes de marche, j'étais déjà en nage. J'avais prévu de prendre un bus en ville, mais je renonçai rapidement à cette idée et décidai de m'offrir le luxe d'un taxi.

Je montai à l'arrière et savourai la brise qui s'infiltrait par la fenêtre ouverte du véhicule. Plus nous approchions du centre de la capitale, plus les maisons étaient serrées. Visiblement, les conditions étaient plus difficiles qu'à Nairobi.

Nous nous sommes arrêtés devant un immeuble en béton couvert de mousse, à quelques pas de la mer, qui arborait l'inscription "La maison de Luther". Ce n'était pas un palace, mais cela ménagerait davantage ma bourse que la somme exorbitante réclamée par le chauffeur de taxi. Je me promis que, dorénavant, je prendrai le bus, quelle que soit la température.

Le lendemain matin, après une nuit agitée, je vins déjeuner à la table commune. Je regardai autour de moi pour essayer d'engager la conversation avec les quelques autres convives. Peut-être l'un d'eux me présenterait-il au chrétien de l'endroit qui m'aiderait à atteindre les ouvriers chinois? Il me fallait quelqu'un de bouillant pour Dieu, quelqu'un qui ait assez d'audace spirituelle pour désobéir à la loi nationale interdisant d'évangéliser ceux qui vivaient dans ces camps entourés de barbelés.

Il y avait là plusieurs hommes d'affaires et une seule femme. J'engageai la conversation avec elle et j'appris qu'elle était missionnaire. Nous avons alors discuté de notre ardent désir mutuel de sauver les perdus, mais les mises en garde de Charles et de Fritz me faisaient hésiter à divulguer la vraie raison de ma visite à Dar es-Salaam. Je pesai soigneusement mes mots: "Savez-vous où je pourrais trouver une librairie chrétienne?", ai-je demandé. Les libraires chrétiens ont généralement une bonne connaissance de la physionomie des assemblées locales. Peut-être celui-ci pourrait-il m'indiquer une église vivante qui me fournirait le soutien nécessaire.

"Oui, j'y suis allée hier! Répliqua la missionnaire. Ce n'est qu'à quelques pas d'ici." J'écrivis le nom et la rue sur ma serviette en papier. "Vous devriez pouvoir la trouver sans difficultés."

Elle avait raison. C'était une boutique modeste, mais les quelques livres exposés à la devanture, les croix et les autres articles chrétiens me montrèrent que je touchais au but. Les paroles du Psaume 37, que j'avais lu ce matin-là, me revinrent en mémoire: "C'est à l'Eternel qu'il te faut remettre tout ton avenir. Aie confiance en lui et il agira. Il fera paraître ta justice comme la lumière et ton droit comme le soleil à midi." "Merci, Seigneur, priai-je intérieurement. Merci de marcher devant moi!"

Dès que je franchis le seuil, une petite dame européenne aux cheveux gris me sourit aimablement derrière le comptoir. "Puis-je vous aider, monsieur? Me demanda-t-elle en anglais avec un accent étranger prononcé.

- J'espère que oui, lui répondis-je en lui souriant en retour.

Il n'y avait personne d'autre dans la boutique, heureusement pour moi. Je ne savais pas très bien par où commencer.

- Je suis Suisse allemand, commençai-je.

Le sourire de mon interlocutrice s'élargit.

- Moi je viens de Suède, m'apprit-elle en me serrant cordialement la main. Bienvenue en Tanzanie."

Elle semblait ouverte et amicale. J'étais persuadé que c'était la personne que Dieu avait placée sur ma route pour m'aider; aussi me suis-je jeté à l'eau.

J'ai expliqué que je faisais partie de Jeunesse en Mission et que nous avions pour but de lancer les jeunes gens dans l'évangélisation du monde.

- C'est merveilleux, s'écria-t-elle.
- Je ne suis ici que depuis hier soir. Je ne connais aucun chrétien et je ne suis sur place que pour quelques jours, ai-je précisé.
- Dans ce cas, voulez-vous que je vous présente à quelqu'un? Puis-je vous aider à accomplir votre mission?, proposa-t-elle.
- C'est possible, oui, lui répondis-je en me penchant vers elle au-dessus du comptoir.

Bien que nous soyons seuls dans la boutique, je ne voulais pas que des oreilles indiscrètes surprennent notre conversation. Je baissai le ton pour lui confier:

- Dieu m'a mis à cœur les communistes chinois. Je cherche quelqu'un qui pourrait... Elle ne me laissa pas terminer ma phrase. Dès que je mentionnai le mot chinois, son visage se ferma, et elle devint hystérique. Elle agita les mains d'un air menaçant et me poussa hors de sa boutique comme si j'étais un chien enragé.
 - Non, non, non! Vous ne pouvez pas entrer en contact avec les Chinois! C'est totalement interdit par la loi!

Je tentai désespérément de résister, car elle était mon seul contact chrétien à Dar es-Salaam, et si elle refusait de m'épauler, je ne voyais pas vers qui d'autre me tourner.

- S'il vous plaît... implorai-je, pourriez-vous juste me donner les noms de quelques chrétiens d'ici?
- Il y a une église baptiste en bas de la rue, fit-elle en se radoucissant légèrement.

Puis, comme je me détournais pour partir, elle ajouta avec désinvolture: "Vous pourriez essayer de voir le pasteur Malya. Il vit à Temeke, près du centre social. Mais n'y allez pas pendant la journée. Il n'est chez lui que le soir.

- Merci beaucoup, dis-je en prenant notre mentalement de son nom.

Je quittai la boutique et me retrouvai dans la rue brûlante. Je résolus de me rendre jusqu'à l'église baptiste du bas de la rue, mais en vain. Le pasteur principal était absent, et lorsque j'interrogeai prudemment son assistant à propos des Chinois de la ligne ferroviaire, il me dit qu'il n'était pas intéressé. Il ne me fut d'aucune aide lorsque je lui demandai l'adresse de gens susceptibles de m'aider. Toutefois, il m'expliqua quel bus je devais prendre pour me rendre au camp chinois le plus proche.

De retour dans la rue, je regardai ma montre: onze heures du matin. "Où dois-je aller maintenant, Seigneur?" Comme le pasteur Malya de Temeke ne devait pas être là à cette heure de la journée, je résolus de prendre le bus jusqu'au campement chinois.

Je me rendis à la station centrale des bus et m'assis en attendant le bon. Autour de moi, des femmes portant des paniers de fruits sur la tête montaient et descendaient des véhicules, et je vis même un paysan y hisser sa chèvre! Mais le numéro que j'attendais n'apparaissait jamais. Le soleil de la mi-journée cognait implacablement. Je cherchai des yeux un siège, mais en vain. J'avais mal aux jambes, j'étais en nage et je n'en pouvais plus d'attendre. L'assistant du pasteur m'avait-il trompé volontairement en m'indiquant un mauvais numéro?

Lorsque le bus suivant arriva, je me tournai vers l'Africain qui était à côté de moi et lui demandai: "Où va-t-il?" Il me débita des noms que je n'avais jamais entendu... sauf un qui retint mon attention: Temeke! "Temeke?" répétai-je. Il hocha la tête. C'était l'endroit où habitait le pasteur Malya, mais la dame m'avait dit qu'il ne serait chez lui que le soir, et c'était le début de l'après-midi.

J'ignorais à quelle distance se trouvait Temeke. Je ne savais pas si c'était dans la banlieue de Dar es-Salaam ou plus loin. Et lorsque j'arriverais, comment trouverais-je ce pasteur Malya? Je ne connaissais même pas le nom de son église! J'avais juste appris que sa maison était près du centre social. Je risquais de ne pas le trouver, et pourtant, je sentais que je devais prendre ce bus. En m'affalant sur l'un des sièges du fond, j'avais le cœur en paix. Je savais que j'avais fait ce qu'il fallait.

Je regardai autour de moi. Le bus était à moitié vide. Tout à coup, mes yeux se posèrent sur un Africain assis tout seul devant. "Va à côté de cet homme", me souffla le Seigneur. J'y suis allé. Il me jeta un bref coup d'œil, puis se détourna. Il portait un appareil photographique perfectionné autour des épaules. "Comme je ferais de belles photos d'Afrique avec un tel bijou!" pensai-je avec nostalgie. "Entame la conversation avec lui", murmura le Saint-Esprit à mon oreille. Je désignai donc son appareil et remarquai: "Il est vraiment superbe!" Il le regarda avec fierté. "Oui, répondit-il en excellent anglais. Je suis journaliste. C'est mon

La glace ainsi brisée, nous avons bavardé comme de vieux amis. J'appris qu'il avait passé son enfance à des centaines de kilomètres au nord-ouest de Dar es-Salaam, au pied du célèbre mont Kilimandjaro, mais qu'il n'avait pas hésité à venir habiter dans la capitale. "C'était une occasion inespérée. Cela fait des années que je n'ai plus remis les pieds dans mon village", m'expliqua-t-il.

En tant que journaliste, il pouvait sans doute me donner des informations sur les communistes chinois qui travaillent au projet ferroviaire du Tan-Zam; aussi ai-je orienté la conversation sur ce sujet. "Les Chinois? Ils font un travail formidable! s'exclama-t-il. Grâce à eux, l'économie de la nation va faire un bond en avant!" Comme sa position politique était évidente, je jugeai plus prudent de laisser tomber le sujet. Il aurait pu se mettre à poser des questions embarrassantes. Je ne voulais pas compromettre mon projet avant même qu'il ait vu le jour. De plus, j'avais peur de manquer mon arrêt.

Nous étions en route depuis près d'une demi-heure, et comme les maisons étaient de plus en plus espacées, nous devions probablement quitter la banlieue. Je ne savais pas où je devais descendre. "C'est la première fois que je me rends à Temeke, expliquai-je à mon compagnon de route. Pourriez-vous me montrer où je dois descendre?

- Sans problème: c'est là que je m'arrête moi-même.
- Merci! fis-je avec soulagement.

instrument de travail!"

Quelques minutes plus tard, le bus stoppa, et je descendis avec le journaliste. Le véhicule repartit en projetant un nuage de poussière, et mon compagnon épousseta soigneusement son appareil photo. Puis il se tourna vers moi: "Où allez-vous exactement?"

- Je suis ici pour rencontrer quelqu'un que je n'ai jamais vu, répliquai-je avec embarras. Il s'agit du pasteur Malya.

- Malya? Comme c'est étrange! Je connais quelqu'un qui porte ce nom. Nous avons grandi ensemble dans le même village du Kilimandjaro. Nous étions très liés. C'est peut-être l'un de ses parents! Où habite-t-il?
- Je n'en sais rien. Près du centre social, paraît-il.
- Le centre social est là, dit le journaliste en désignant un immeuble de l'autre côté de la rue. Regardez! L'église est à cent mètres.
- La maison des Malya doit être juste à côté, observai-je, soulagé de l'avoir trouvé si vite. Merci pour votre aide!

Je fis un signe d'adieu, mais mon nouvel ami me lança:

- Je voudrais bien vous accompagner, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.
- Pas du tout, venez! Répliquai-je.

Sans cet homme, je n'aurais pas atteint mon but aussi facilement, mais comment parler au pasteur de mon projet en présence d'un journaliste pro communiste? Quoi qu'il en soit, je n'avais pas le choix, car le journaliste se dirigeait déjà vers la maison. "Bon, de toute façon, Malya ne sera sûrement pas chez lui aussitôt dans l'après-midi", ai-je songé en lui emboîtant le pas.

Je frappai à la porte de bois ombragée par un papayer et j'attendis. Pas de réponse. Après un nouvel essai, soulagé, je me tournai vers le journaliste: "Il n'a pas l'air d'être là. Ne vous en faites pas. Je vais tuer le temps et revenir plus tard." Nous avions déjà rebroussé chemin lorsque la porte s'ouvrit derrière nous. Je me retournai et vis un Africain d'environ 35 ans qui se frottait les yeux, visiblement réveillé en pleine sieste, et qui eut l'air effaré en nous voyant. Il demanda au journaliste: "Vous cherchez quelqu'un?"

- Oui, le pasteur Malya, répliqua le journaliste.
- C'est moi, répondit l'Africain. Entrez, je vous en prie!

Étonnés de cet accueil chaleureux, nous avons franchi le seuil et nous nous sommes retrouvés dans un salon simple, mais confortable. Nous nous sommes assis avec soulagement dans des fauteuils en bois, et avons apprécié le souffle rafraîchissant du ventilateur sur nos visages ruisselants de sueur et couverts de poussière. Le pasteur Malya alla dans une petite cuisine contiguë et nous ramena deux gobelets en plastique remplis d'eau glacée. Je savourai le mien avec reconnaissance.

Il s'assit en face de nous et nous regarda d'un œil interrogateur. "Quel est le but de votre visite?", demanda-t-il poliment. Comme je ne pouvais pas révéler la véritable nature de ma mission, je parlai en termes vagues de Jeunesse en Mission, organisation missionnaire internationale, qui avait des équipes au Kenya et en Ouganda et qui envisageait de venir en Tanzanie.

"Nous sommes prêts à vous aider de toutes les façons possibles", répliqua le pasteur Malya. Mais bien qu'il ait semblé réellement intéressé, il pensait visiblement à autre chose. Il regardait le journaliste du coin de l'œil. À un certain moment, il lui demanda:

- Est-ce que nous nous connaissons?

- Il me semble que oui. Je suis presque sûr que nous avons grandi dans le même village!

Les yeux du pasteur s'éclairèrent. "Bien sûr! Quand je t'ai vu à la porte, ton visage m'a semblé familier! Cela fait des années qu'on s'est perdus de vue!" Il se leva, serra son ami dans ses bras, puis, se rasseyant, ils se mirent à discuter avec animation dans leur dialecte natal.

Deux heures passèrent ainsi. Parfois, le pasteur Malya me traduisait quelques phrases pour que je ne sois pas totalement exclu, mais je commençais à trouver le temps long. J'étais envoyé par le Seigneur. Aurai-je enfin l'occasion de parler au pasteur seul à seul? Dehors, le soleil se couchait déjà! Bien que ce soit l'occasion de témoigner à une âme perdue, j'avais autre chose en tête.

Toutefois, lorsque j'observai avec quel zèle et quelle foi Malya annonçait l'Evangile à son ami, je me rendis compte qu'il semblait avoir le dynamisme spirituel nécessaire à la réalisation de mon projet. En l'écoutant parler, je fus convaincu qu'il devait être l'homme que Dieu avait préparé pour coopérer avec moi. J'allais en avoir la confirmation un peu plus tard.

Tout à coup, le journaliste, totalement absorbé par la conversation jusque-là, jeta un coup d'œil à sa montre. "Six heures! Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était si tard! Il faut que je file." Il se leva brusquement et se dirigea vers la porte. "J'ai un rendez-vous. Je dois partir!" Le pasteur Malya se leva pour le raccompagner. Je restai seul dans la pénombre pendant qu'ils se faisaient leurs adieux à la porte. Une délicieuse odeur de bananes cuites s'échappait de la cuisine où la femme de Malya préparait le repas, ce qui me fit prendre conscience que j'avais une faim de loup, n'ayant rien mangé depuis le matin. Mais pardessus tout, je brûlais d'envie de révéler ma vision pour les Chinois.

Malya revint, alluma la lumière, s'assit en face de moi et me dit en me regardant droit dans les yeux: "Maintenant que nous sommes seuls, Monsieur Lack, dites-moi la vraie raison de votre visite!" La façon directe d'aborder le problème m'enchanta. J'aimais les hommes de cette trempe.

- Appelez-moi Rudi, ai-je proposé.
- Et moi, c'est Simon, répondit-il en étendant la main pour me manifester sa sympathie. Alors, Rudi, pourquoi êtes-vous venu?

J'ouvris la bouche pour parler, mais Simon s'écria: "Vous avez dû remarquer ma réaction quand je vous ai ouvert la porte cet après-midi?

- Eh bien... Oui, je dois l'admettre. Mais c'était sans doute parce que nous vous étions totalement inconnus et que vous ne nous attendiez pas?
- Oui, dans un certain sens... mais d'un autre côté, si, je vous attendais!, me répondit-il d'un air énigmatique

Je me penchai vers lui: "Que voulez-vous dire?"

- Au cours de la nuit d'avant-hier, j'ai fait un rêve dans laquelle j'ai vu mon ami journaliste venir chez moi avec un blanc que je n'avais jamais rencontré. Ce blanc, je le comprends maintenant, c'était vous.

Je le dévisageai avec stupéfaction. Je n'en croyais pas mes oreilles.

- Vous m'avez vu en rêve avant-hier?
- Exactement. Je sais donc que Dieu vous a amené ici, mais pourquoi? Quelle est la véritable raison de votre visite, Rudi?

Cette confirmation divine balaya toutes mes hésitations et je racontai en détail à Simon les événements qui m'avaient conduit à cette rencontre incroyable: ma conversation avec Floyd, ma réactions aux paroles de Frère André, le passage biblique que le Seigneur m'avait donné et ma venue en Tanzanie. Je lui expliquai enfin comment la dame suédoise m'avait cité son nom, mais avait précisé que je devais venir le soir parce qu'il n'était pas chez lui l'après-midi.

"Elle a raison, coupa Simon. Je suis rarement là pendant la journée. Aujourd'hui, c'était exceptionnel! Mais comment avez-vous rencontré mon ami d'enfance?

- J'avais d'abord prévu de visiter un camp chinois, mais comme aucun bus n'arrivait, j'ai décidé de me rendre à Temeke à la place. C'est alors que le Saint-Esprit m'a poussé à aller m'asseoir près de votre ami journaliste.

Ce fut au tour de Simon d'écarquiller les yeux. Il secoua la tête. "C'est incroyable! Cela fait des mois que notre église prie pour trouver un moyen de contacter les Chinois. Votre venue est une réponse directe à nos prières!"

Stupéfaits, nous avons gardés le silence pendant quelques instants, réfléchissant à l'incroyable concours de circonstances qui nous avaient réunis. Derrière nous, un bruit d'assiettes indiquait que la femme de Simon mettait la table pour le dîner.

Simon se leva d'un bond et me conduisit vers la table en bois. "Restez avec nous pour dîner, Rudi", fit-il en prenant un tabouret. Au centre de la table, un grand plat de bananes cuites appétissantes voisinait avec un saladier rempli de riz. J'attaquai avec joie la généreuse portion que la femme de Simon m'avait servie. Pendant le repas, notre conversation se porta sur la meilleure façon d'évangéliser efficacement la communauté interdite des Chinois sans éveiller les soupçons.

- Impossible d'employer les méthodes habituelles, remarqua Simon en posant ses couverts.
- C'est ce que je me suis dit, acquiesçai-je en acceptant une nouvelle portion de nourriture.
- Les autorités nous surveillent de près, ajouta Simon. Quelle que soit notre méthode, nous ne devons pas attirer l'attention sur nous!
- Les réunions de plein air et les distributions de traités sont donc exclues?
- Absolument! Trancha Simon. Nous serions arrêtés aussitôt!

- J'ai peut-être une idée..." et je lui expliquai comment Portes Ouvertes avait imprimé des évangiles semblables au petit livre rouge de Mao. "Nous pourrions peut-être faire une version africaine?
- Eh bien... ça pourrait marcher, dit Simon avec intérêt. Peut-être est-ce la meilleure solution!

Peu après le repas, quelques missionnaires vinrent nous rendre visite. Comme Simon ne disait rien de notre projet, je calquai mon comportement sur le sien. Je ne connaissais pas leur opinion. Mieux valait garder le silence! Les missionnaires proposèrent de me reconduire en voiture à la pension de famille "Luther", ce qui nous empêcha de discuter davantage ce soir-là, mais je ne me fis aucun souci, car Simon m'avait déjà dit qu'il viendrait me prendre le jour suivant et qu'il me conduirait au camp chinois.

Le lendemain, lorsque nous nous sommes retrouvés devant les grossiers baraquements en bois dans lesquels vivaient les Chinois, mon désir de leur apporter l'Evangile s'et encore intensifié. C'était une véritable prison, bardée de barbelés. Non seulement elle maintenait les Chinois à l'intérieur, mais elle empêchait les étrangers d'y entrer. Les jours suivants, nous avons continué à nous rencontrer pour mettre au point notre plan d'action. Notre rêve se transformerait rapidement en réalité. Les Chinois auraient bientôt l'occasion d'entendre le message de l'amour de Dieu pour eux! Je résolus de tout faire pour y arriver le plus vite possible.

À la fin de la semaine, Simon et moi étions de grands amis, et nous avions pris quelques décisions précises. J'allais retourner en Europe, recruter des volontaires pour une mission de courte durée en Afrique et demander à Frère André comment je pourrais imprimer une version chinoise de l'Evangile au format du petit livre rouge pour l'Afrique. Notre nouvelle équipe se chargerait d'introduire ces ouvrages en Tanzanie. Simon, de son côté, encouragerait son équipe à continuer à prier et à trouver les moyens de transmettre ces Evangiles aux Chinois.

"Je ferai tout ce que je peux!" lui ai-je promis. Nous nous somme quittés à regret. Ces quelques jours avaient été extraordinaires, et je savais que Simon Malya allait beaucoup me manquer.

Lorsque l'avion a décollé, j'ai regardé avec nostalgie Dar es-Salaam disparaître derrière les nuages. Je pensais aux milliers de communistes chinois qui travaillaient à la voie ferroviaire et à la confiance que Simon me faisait. Nous aurions besoin de milliers de livrets, cela coûterait une fortune et je n'avais aucune ressource. D'autre part, je ne connaissais personne en Afrique qui puisse imprimer ces ouvrages. Ce ne serait pas facile, mais Dieu était intervenu si clairement que, malgré tous les obstacles, j'étais calme et tranquille. Il résoudrait tous les problèmes!

Une foi récompensée

J'ai passé une semaine avec l'équipe de Soroti, puis nous avons rejoint le groupe de Floyd McClung pour ma dernière semaine d'évangélisation d'été en Afrique. Nous nous sommes retrouvés sur un terrain missionnaire de la ville de Kisumu où on nous avait chargés de diriger un camp de jeunes pour trois cents adolescents africains. Situé sur le lac Victoria, le terrain appartenait à la mission avec laquelle nous avions été associés à Nairobi et à Soroti. C'était un grand parc boisé sur lequel étaient disséminés une vingtaine de bungalows en briques. Après notre rythme trépidant en Ouganda, ce changement était bienvenu, et le climat plus frais nous soulageait de la chaleur torride de Soroti, sans parler de la fournaise de Dar es-Salaam.

Nous logions tous les onze à la maison d'accueil. Cela faisait six semaines que nous étions séparés; aussi, pendant quelques heures, nous avons ri et discuté avec animation pour nous faire part de nos diverses expériences. Au Kenya, l'équipe de Floyd avait eu de multiples occasions de parler du Seigneur dans des universités, des écoles et même un collège biblique. Elle avait visité un certain nombre de villes et prêché dans de grandes églises prestigieuses comme dans d'humbles assemblées villageoises. Nous avons parlé de notre combat spirituel, de notre victoire et du réveil qui avait résulté à Soroti. Tout le monde m'a écouté avec attention raconter mon excursion à Dar es-Salaam, ma rencontre avec Simon Malya et mes projets pour contacter les Chinois.

À un certain moment, fatigué par toute cette agitation, je suis sorti pour m'isoler. J'ai contemplé les bois verdoyants et rempli mes poumons de bon air frais. À deux kilomètres de là, caché par les arbres, s'étendait le lac Victoria, plus large que la Suisse.

J'ai regardé autour de moi: outre les demeures des missionnaires et la maison d'accueil, il y avait une vaste école biblique où seraient logés les trois cents jeunes Africains qui allaient arriver le lendemain, ainsi qu'un autre grand bâtiment dont j'ignorais l'usage. Tout à coup, j'entendis une voix derrière moi:

"Bonjour!" je me retournai et me trouvai face à un homme blanc bronzé et souriant. "Je parie que vous faites partie de Jeunesse en Mission et que vous venez donner un coup de pouce pour le camp de jeunes?" il me tendit la main et m'apprit qu'il appartenait à l'équipe canadienne.

- Vous avez une installation magnifique! M'enthousiasmai-je.
- C'est vrai, nous avons été bénis. Vous avez tout visité?
- Nous avons juste entrevu l'école biblique, c'est tout.

Je désignais du doigt le bâtiment en briques qui m'intriguait: "à quoi sert-il?"

- Venez, je vais vous montrer!

Sans autres explications, le Canadien se dirigea vers l'édifice. Je le suivis, impatient de savoir ce que pouvait contenir ce grand local. On aurait dit une petite usine, mais à quoi pouvaient

bien servir une usine dans un centre missionnaire? Je supposai que ce devait plutôt être un hangar ou un atelier. Le Canadien ouvrit une porte latérale et s'effaça pour me laisser entrer. "Comme tout le monde est en congé, rien ne fonctionne aujourd'hui, mais vous pourrez jeter un coup d'œil." J'entrai et sifflai d'admiration à la vue d'une grande machine à imprimer commerciale et de plusieurs autres plus petites. Il y avait aussi des machines à plier les documents. Le long d'un mur, des rames de papier étaient rangées avec soin. De l'autre côté, des palettes étaient couvertes de livres qui sortaient de presse. J'étais ébloui. "Ainsi, vous publiez des livres?"

- C'est du matériel professionnel, déclara le Canadien en se regorgeant.
- Imprimez-vous pour d'autres organisations? Demandai-je.

En pensée, je me représentais déjà, le long du mur, des palettes couvertes de petits Evangiles rouges.

- Bien sûr! Nous fournissons des livres et des Evangiles à tous ceux qui en ont besoin!
- Eh bien... c'est très intéressant!

Nous sommes sortis et il a refermé la porte à clé. Cela ne faisait qu'une semaine que Simon Malya et moi avions établi notre stratégie pour atteindre les Chinois, et déjà, sans aucun effort de notre part, Dieu avait répondu à notre premier grand besoin: trouver un imprimeur installé en Afrique.

La semaine suivante, nous avons vu une quantité de jeunes Africains être touchés par Dieu et motivés pour les missions. Mais c'est la découverte de l'imprimerie qui m'a le plus emballé. J'ai discuté avec le responsable des publications, et j'ai convenu d'un tarif très raisonnable pour obtenir dix mille Evangiles en chinois à couverture rouge. Il ne me restait plus que deux problèmes à résoudre pour remplir mon engagement envers Simon Malya: obtenir de Frère André la permission de reproduire ses livrets, et trouver de quoi les payer.

À la fin de notre semaine à Kisumu, j'ai quitté l'équipe d'Autour du Monde qui partait pour le Ghana, et je suis retourné en Suisse. Cela me fit une drôle d'impression de me retrouver en Europe, loin des mouches, de la chaleur, des odeurs et de la poussière d'Afrique. De retour à Lausanne, je repris contact avec joie avec mes amis de l'école d'évangélisation. Nous avons partagé nos expériences avec animation. J'ai écouté en détail les victoires spirituelles de Joe dans les rues de Paris et les succès de Don en Allemagne. Al a raconté ses difficultés pour évangéliser dans une Espagne dominée par Franco, et Reona a relaté ses tentatives de toucher les Anglais conservateurs. Puis, à mon tour, je les ai captivés avec mes aventures en Afrique.

Nous avions beaucoup de courrier à lire, mais ce qui m'émut le plus fut une simple carte postale de Bulgarie portant ces mots: "Il fait beau en Bulgarie." Ces simples mots nous récompensaient de la tension, des dépenses, des chocs psychiques, de l'épuisement physique et des combats spirituels que nous avions endurés. Et ils fortifièrent ma foi pour accomplir la mission qui m'attendait.

Tous les étudiants avaient des projets. Joe repartirait en France, Al était appelé à travailler parmi les Slaves, Don et Deyon avaient un projet d'évangélisation qui coïncideraient avec les Jeux Olympiques de Munich deux ans plus tard et qui serait le plus ambitieux que Jeunesse en Mission ait jamais entrepris, et Reona resterait en Suisse, puis repartirait en Angleterre.

Mais si ces retrouvailles furent exaltantes, ma rencontre la plus marquante fut celle de Frère André. J'avais été ravi en apprenant qu'il serait l'orateur de notre remise de diplômes. Le vendredi après-midi, en apprenant qu'il était arrivé, j'allai le retrouver. Il était dans la salle à manger.

- Rudi! Comme c'est bon de te revoir, s'écria-t-il en posant sa tasse et en me serrant dans ses bras. Où as-tu fait ton stage d'évangélisation?
- Principalement en Ouganda, dis-je en m'attablant en face de lui. Ses yeux pétillèrent.
- En Afrique ? raconte!

Je me lançai dans une description détaillée. Je lui racontai de quelle façon Dieu s'était servi de la remarque qu'il avait faite à Floyd en Inde pour me lancer un appel à évangéliser les Chinois. Je lui parlai de mon voyage à Dar es-Salaam, de ma stupéfiante rencontre avec Simon Malya et de son désir de coopérer à ce projet avec moi.

- C'est formidable! m'encouragea Frère André. Cela peut paraître dur, Rudi, mais je peux t'affirmer qu'il est bien plus facile de contacter les Chinois en Afrique que de leur transmettre l'Evangile dans leur pays. Si je peux t'aider de quelque manière, disle-moi!

Je respirai à fond. C'était là que l'affaire se corsait. Dans mon enthousiasme, je m'étais déjà engagé à commander dix mille Evangiles de Jean en chinois à mon éditeur de Kisumu. Normalement, j'aurais d'abord dû demander la permission à Frère André.

- En effet, vous pouvez m'aider.

Frère André plongea son regard dans le mien.

- De quelle façon, Rudi?
- Lorsque j'ai discuté avec Simon Malya de la meilleure stratégie pour contacter les Chinois en Afrique, j'ai pensé à vos petits livres rouges. Nous autorisez-vous à les reproduire en Afrique?

André parut réfléchir. Je retins mon souffle. Et s'il refusait? Il en avait le droit!

- Où les imprimerais-tu?
- Il y a un centre missionnaire à Kisumu qui possède une imprimerie et qui est prêt à m'en faire dix mille

André écarquilla les yeux. "Vraiment?"

J'aurais voulu me mordre la langue. Avais-je dépassé les bornes?

- Quel prix te demanderaient-ils pour ce nombre?

Je le lui indiquai. Il hocha lentement la tête puis, regardant par la fenêtre, tapota sur sa tasse vide d'un air pensif.

Je ne dis rien, mais intérieurement, mon cœur battait à tout rompre. Me trouvait-il trop présomptueux d'avoir conclu des arrangements sans avoir reçu la permission officielle de Portes Ouvertes? Après quelques minutes qui me parurent des siècles, il me regarda bien en face. "Je pense que nous pouvons le faire. Tu t'arranges pour faire imprimer les livres rouges au Kenya et Portes Ouvertes règle l'addition." Je le regardai, bouche bée.

- Quoi?
- Nous payons la facture, répéta-t-il calmement.
- Vous êtes sûrs?, insistai-je, hésitant à accepter. C'est une très grosse somme!
- Je sais. Mais Portes Ouvertes a justement pour but de propager l'Evangile au-delà des frontières infranchissables. Ce que tu tentes de faire en Afrique est essentiel. Nous voulons te soutenir de toutes nos forces.

Je le regardai, abasourdi par sa générosité.

- Fais imprimer tes livres, et demande aux éditeurs de nous envoyer la facture, lança André d'un ton aussi dégagé que s'il me proposait simplement de me payer une glace.
- De notre côté, nous ferons tout notre possible pour les transmettre aux communistes chinois, l'assurai-je. Merci. Merci du fond du cœur!

Je m'émerveillai de voir la façon dont Dieu avait pulvérisé des barrières qui semblaient infranchissables. Lorsque Jésus nous donne un ordre, si nous enjambons la barque pour lui obéir, comme l'a fait Pierre, il accomplit l'impossible et nous rend capable de marcher sur l'eau! Même si, humainement parlant, une chose semble irréalisable, rien n'est impossible à Dieu.

L'offre de Frère André me donna un nouvel élan, et au cours des quatre mois suivants, je parcourus l'Europe, y compris la Grande Bretagne, pour parler aux églises, aux groupes de jeunes, aux camps et aux écoles bibliques de l'évangélisation de l'Afrique. J'incitais les gens à s'engager dans un service à court terme, pour lequel ils n'auraient nul besoin d'une qualification spéciale. Il suffisait qu'ils se passionnent pour l'annonce de la Bonne Nouvelle. Plus nous serions nombreux, mieux cela vaudrait.

Enfin, je me rendis aux Etats-Unis, et là, on me conseilla de trouver des étudiants déjà préparés à évangéliser la Chine. En effet, bien que le Rideau de Bambou soit hermétiquement fermé, certains avaient étudié le mandarin afin d'être prêt le jour où il s'ouvrirait. Je leur expliquai qu'en Tanzanie, la porte était déjà ouverte, et un couple s'engagea résolument à m'accompagner.

Au cours de ces quatre mois, je rencontrai entre autres un bouillant Ecossais très qualifié, lain Muir. Il avait environ vingt-cinq ans et se passionnait pour les missions, mais il ne voyait pas comment il pourrait se libérer de son travail pour venir en Afrique avec nous. C'était chez lain et sa mère que je logeai à Edimbourg.

- Tu n'es pas obligé de venir longtemps, lain, lui expliquai-je tout en essayant de réchauffer mes mains gelées près du feu presque éteint de la cheminée.

Nous venions de rentrer de la réunion de l'église de Iain. Il prit le tisonnier et ranima les braises.

- Quand j'entends tes histoires, Rudi, j'ai le cœur qui vibre. J'aimerais faire partie de ton équipe l'an prochain, mais...
- Mais quoi, Iain?, demandai-je en prenant la tasse de bouillon fumant que me tendait sa mère. Ton patron ne te donnera-t-il pas trois mois de congés?
- Si, mais...
- Mais quoi? Qu'est-ce qui te retient? L'argent?
- Non, j'ai assez d'économies...

Il regarda sa mère, veuve depuis plusieurs années et dont il était le principal soutien.

- Ne t'inquiète pas pour moi, s'écria-t-elle. Ça ira.
- Mais que se passera-t-il si...

Elle ne le laissa pas terminer. "Si j'ai besoin de quelque chose, j'ai de nombreux amis et voisins sur lesquels je peux compter.

lain fixa le feu. J'entourai ma tasse de mes deux mains pour réchauffer mes doigts engourdis. Je savais quel combat intérieur menait lain. L'Afrique était un continent inconnu. Il savait que sa mère dépendait beaucoup de lui et hésitait à dépenser autant d'argent. Les billets d'avion coûtaient cher et, malgré ses économies, aucun argent frais ne rentrerait pendant son absence. Comme il était comptable, il était bien placé pour le savoir.

Toutefois, dans son cœur, un brasier s'était allumé. Ce soir-là, au cours de la réunion, j'avais parlé de nos aventures en Bulgarie, des victoires spirituelles et du réveil que nous avions connu à Soroti. J'avais remarqué qu'il buvait toutes mes paroles et que lorsque j'avais parlé de l'Afrique, de mon appel pour les Chinois et de ma rencontre avec Simon Malya, ses yeux étincelaient. Lorsque j'avais déclaré aux chrétiens qu'ils devaient s'engager pour les missions, il s'était penché en avant. Si j'avais fait un appel, j'étais sûr que lain aurait été le premier à s'avancer.

Mais l'engouement était passé, et il mesurait mieux les inconvénients que pendant la réunion.

"C'est difficile de sauter le pas, hein?", fis-je pour tenter de ranimer son zèle vacillant.

- Il faut juste que je trouve le courage de prendre position et de suivre les désirs de mon cœur.
- Tu peux y arriver, lain, décide-toi!
- C'est une occasion rêvée, mon fils, l'encouragea sa mère. Ne la laisse pas passer! lain hocha lentement la tête.
 - Je pense à ces Chinois sans arrêt, mais...

Il soupira, bu son bouillon presque froid et replongea son regard dans le feu. Puis il reposa sa tasse sur la table et trancha, l'œil brillant:

- Je t'accompagne, Rudi!

Une fois qu'il eut fait ce pas, rien n'aurait pu l'arrêter. Le lendemain matin, lorsque je partis, il avait résolu de prendre quatre mois au lieu de trois et de me rejoindre à Nairobi en février, un mois avant l'arrivée du reste de l'équipe.

Pour lain comme pour les autres, cette décision impliquait de grands sacrifices. Certains devraient retarder la poursuite de leurs études, tandis que d'autres quitteraient leur emploi sans être certain de le retrouver en rentrant. Certains, comme lain, s'engageaient d'abord à court terme et découvriraient ainsi leur véritable vocation. Mais tous s'étaient finalement décidés parce qu'ils voulaient prendre part à la grande moisson d'âmes de l'Afrique, faire le pas de la foi et avoir l'occasion unique de transmettre l'Evangile aux Chinois communistes.

Lorsque je suis reparti avec lain en février, vingt jeunes s'étaient engagés à nous rejoindre en mars. Ils étaient américains, suédois, finlandais et allemands, ils avaient entre vingt et trente ans et étaient tous différents les uns des autres. Il y avait des jeunes qui marquaient une pause dans leurs études, une infirmière, un couple d'enseignants et, bien sûr, lain Muir, notre comptable.

À l'inverse de la première fois, j'étais comme un poisson dans l'eau en arrivant à Nairobi. Je me suis faufilé avec assurance parmi la foule de voyageurs africains, nullement déconcerté par la chaleur et la bousculade de l'aéroport. Iain me suivait tant bien que mal. J'ai hélé un taxi d'un ton autoritaire et nous avons chargé nos bagages dans le véhicule rouillé. Outre ma valise grise élimée et l'attirail d'Iain, je m'étais muni d'une boîte de brochures rassemblées au cours de mes voyages. L'article le plus précieux était un Evangile de Jean en chinois, relié en rouge, édité par Frère André. Je projetais de l'apporter d'urgence à Kisumu pour le faire imprimer. J'avais aussi d'autres livres, comme un recueil pour enfants que j'avais trouvé aux Etats-Unis et que je voulais faire traduire en swahili, puis publier à l'imprimerie missionnaire.

Pendant que notre chauffeur de taxi se faufilait avec habileté entre les autobus bondés, les vieux tacots et les camions remplis de melons, j'observai attentivement le visage d'Iain découvrant pour la première fois le spectacle des bruits et des odeurs d'une ville africaine.

- Ça te change d'Edimbourg, hein?, dis-je en souriant.
- Oui, en plus chaud, observa-t-il en s'essuyant le front avec son mouchoir déjà trempé.
- Attends d'arriver à Dar es-Salaam en Tanzanie, et tu sauras ce que c'est que la chaleur!, dis-je d'un air connaisseur.

Nos premiers jours à Nairobi ont été mouvementés. Il fallait à tout prix que j'achète une voiture. En Europe, j'avais pris la décision de vendre ma chère vieille voiture Saab rouge pour acquérir un véhicule en Afrique. Il fallait que j'aie une voiture en bon état pour pouvoir distribuer mes livrets aux Chinois sur des milliers de kilomètres de routes défoncées et poussiéreuses. Après avoir fouiné partout et discuté avec tous les vendeurs, nous avons fini

par choisir une Toyota bleu clair en bon état qui avait cinq ans et semblait correspondre à ce que je cherchais.

Nous avons rangé nos affaires à l'arrière et avons quitté les rues agitées de Nairobi pour faire cap au nord-ouest, vers le lac Victoria. Au début, Iain prit beaucoup de photos, puis son excitation se calma au fil des heures. Enfin, douze heures après avoir quitté Nairobi, nous avons commencé à gravir les collines verdoyantes du nord du Kenya.

Puis, au bout du voyage, nous avons entrevu le lac Victoria, et nous avons franchi le portail du centre missionnaire. Ma nouvelle Toyota s'était remarquablement bien comportée.

Au cours des trois semaines suivantes, avant que le reste de l'équipe nous rejoigne, j'ai passé tout mon temps à superviser l'impression des Evangiles en chinois ainsi que des autres livres chrétiens que j'avais pris avec moi, dont le livre pour enfants à couverture jaune.

Au début du mois de mars, lorsque notre équipe de vingt-et-une personnes s'est trouvé réunie à la maison d'accueil de Kisumu, presque tout était terminé. Ma vision des palettes de livrets rouges alignées le long du mur de l'imprimerie était devenue réalité.

J'ai ramené un carton fermé dans le salon de la maison d'accueil où l'équipe avait sa première réunion officielle. "Les voici", dis-je en posant mon colis sur le sol et en l'ouvrant avec cérémonie. J'en sortis des poignées d'Evangiles, sous les acclamations générales. Les accents américains prononcés dominaient sur les douces intonations scandinaves et sur les voix anglaises plus hachées.

- Super!
- Fantastique!
- Génial!

Les membres de mon équipe s'exclamaient en tournant les pages. Seuls les deux étudiants américains qui avaient appris le mandarin pouvaient lire ce qui était écrit, mais pour tous, le message était clair. Ils avaient en main la preuve tangible d'une aventure de la foi à laquelle ils s'apprêtaient à prendre une part active.

Bien que notre équipe ait été composée d'étrangers que je connaissais à peine, notre entente fut immédiate, car un lien puissant nous unissait: le désir de communiquer l'amour de Dieu aux Africains ainsi qu'aux travailleurs chinois qui construisaient la ligne ferroviaire du Tan-Zam. Maintenant que les livres étaient imprimés, nous devions parvenir à l'étape suivante: faire passer ces livres du Kenya en Tanzanie, pays où ils étaient strictement interdits.

La semaine suivante devait être une période d'initiation au cours de laquelle chacun apprendrait à connaître les autres et à assimiler les principes de base de Jeunesse en

Mission, en particulier le rôle de l'intercession. Nous avons surtout prié pour nos futures expéditions "de contrebande" en Tanzanie, afin que non seulement elles soient couronnées de succès, mais aussi que le Seigneur dirige toute la distribution du livret rouge en Afrique.

À la fin de la semaine, nous projetions de nous disséminer dans diverses directions. Certains iraient vers le nord et retourneraient à Soroti. Ils se rendraient aussi dans d'autres régions de l'Ouganda. D'autres se dirigeraient vers le sud et iraient en Zambie, où Jeunesse en Mission n'avait encore jamais pénétré. Seul les huit d'entre nous qui resteraient auraient pour mission de passer les livres interdits en Tanzanie. Bien que séparés par des milliers de kilomètres au cours des trois mois suivants, nous serions tous unis par le même désir d'atteindre notre but, et nous nous engagions tous à prier pour parvenir à toucher les Chinois.

Nous voulions tenter de faire passer mille Evangiles rouges et d'autres documents qui venaient d'être publiés à deux endroits différents. Iain, deux jeunes filles suédoises et moi traverserions le Parc National Serengeti et entrerions par la frontière peu fréquentée située au milieu du parc. Cette route n'était pas pratique parce qu'après la frontière, elle ne menait nulle part et laissait place qu'à de simples pistes de brousses. Le chemin semblait incertain, mais les missionnaires de Kisumu nous avaient affirmé que si nous longions les chaînes montagneuses, nous finirions par déboucher sur la route nationale. Les quatre autres traverseraient le lac Victoria en ferry, et nous nous retrouverions au port de Mwanza, au sud du lac.

À ce moment-là, Iain et moi irions seuls à Dar es-Salaam, où nous remettrions notre précieuse cargaison à Simon Malya. Les six autres feraient de l'évangélisation autour de Mwanza avec Fritz, le missionnaire allemand qui m'avait prédit que mon voyage à Dar es-Salaam se solderait par un échec! Notre plan était au point, mais il nous fallait maintenant faire passer les livres en Tanzanie sans encombre, ce qui était loin d'être simple.

"Ca y est, tout le monde est en route!", ai-je déclaré à lain lorsque nous avons vu le reste de nos coéquipiers prendre le bus pour l'Ouganda. L'équipe de Zambie nous avait quittés une heure plus tôt. Cela me rappelait mes voyages précédents, et je remerciai silencieusement le Seigneur de pouvoir voyager confortablement dans ma voiture.

"J'espère que les filles ont chargé la Toyota. J'aimerais arriver à Mwanza avant la nuit!" Nous sommes retournés au centre de Kisumu dans le minibus que les missionnaires nous avaient gentiment permis d'utiliser pour conduire nos équipiers jusqu'à la gare routière.

"Tu crois qu'on risque d'avoir des problèmes à la frontière?", me demanda lain.

- J'espère que non, répondis-je en admirant le lac Victoria avant qu'il disparaisse derrière les arbres. D'après ce que nous savons, les gardes du parc ne sont pas très pointilleux, mais on ne sait jamais. Nous devons être prêts à tout."

Je regardai Ian. Son œil pétillait comme s'il avait souhaité qu'un événement dramatique ait lieu.

Nous avons franchi les portes de la mission et nous nous sommes arrêtés devant la maison juste au moment où nos deux coéquipières suédoises chargeaient les deux dernières boîtes dans ma voiture. Tous les cartons étaient identiques et portaient le logo de l'éditeur, mais leur contenu était différent. L'une des cinq boîtes contenait les livres pour enfants en swahili, et les quatre autres les Evangiles de Jean rouges en chinois. "Où as-tu rangé les livres pour enfants?, demandai-je à la blonde Suédoise qui se dirigeait vers la voiture avec le dernier carton.

- Au fond du coffre.
- Mettons-les plutôt devant, ai-je suggéré. Si les garde-frontières veulent ouvrir les cartons, mieux vaut que ce soit celui-là. J'espère qu'ils n'auront pas l'idée d'aller plus loin.
- Bonne idée, Rudi, fit-elle en m'aidant à déplacer les cartons.
- C'est juste pour aider les yeux à être aveugles, c'est ça?, persifla Iain.

Après avoir mis nos bagages dans le coffre et sur le siège arrière, il nous restait à peine assez de place pour nous quatre. La Toyota était très près du sol, et nous devions rouler sur des pistes accidentées quand nous serions dans le Parc National du Serengeti. "Seigneur, je t'en prie, permets que la suspension tienne le coup", ai-je prié intérieurement.

J'ai fait marche arrière et adressé des signes de la main à mes quatre coéquipiers restants. "Je vous verrai quitter le bateau à Mwanza demain matin", ai-je crié par la fenêtre ouverte. Je prenais l'air plus assuré que je ne l'étais en réalité. La Toyota a démarré lentement, mécontente d'être si lourdement chargée, puis nous sommes partis. J'ai ajusté mes lunettes et me suis calé sur mon siège, heureux d'être enfin en route après de si nombreuses semaines de préparation.

Au bout de quelques heures, nous avons quitté la région boisée de Kisumu, et nous sommes arrivés dans la brousse du Parc National de Serengeti. Mes coéquipiers contemplaient ce spectacle pour la première fois. C'était la saison de la migration, la plus propice aux visites. Nous étions particulièrement fascinés par le spectacle de dizaines de milliers de gnous, animaux de la taille d'un zèbre, mais de couleur brune et appartenant à la race bovine, qui parcouraient les plaines en immenses troupeaux. Nous avons aussi vu au moins cinquante girafes et des quantités de buffles. Quant aux gazelles, elles étaient si nombreuses qu'elles obstruaient parfois la route. Nous scrutions l'horizon pour tenter d'apercevoir un rhinocéros ou même un lion.

Mais soudain, je vis des lions d'un autre genre: les gardes à la frontière. J'avais appris par expérience qu'on ne doit jamais aborder une frontière communiste à la légère. Un problème

est toujours possible. Quoiqu'on nous ait assuré que les gardes étaient plutôt arrangeants, ils pouvaient très bien réduire à néant notre mission s'ils décelaient le moindre détail suspect.

Aussi, quelques kilomètres avant que nous parvenions à la frontière de la Tanzanie, j'ai arrêté la voiture et nous avons eu un temps de prière. Nous avons remis notre cargaison entre les mains de Dieu.

- Seigneur, s'il te plaît, aveugle les yeux qui voient, pria Iain avec ferveur.
- Amen, amen! Avons-nous approuvé.

Nous avions fait notre part. le reste revenait à Dieu.

En fait, notre entrée en Tanzanie ne fut qu'une simple formalité. Il n'y avait ni les barbelés, ni les sentinelles que j'avais invariablement observés chaque fois que j'avais franchi le Rideau de Fer. Juste quelques gardes somnolents. L'un d'eux, carabine en bandoulière, sortit de sa petite hutte pour venir à notre rencontre. Notre véhicule était sans doute le premier de la journée ou même de la semaine. Le garde semblait inoffensif, mais je savais que je devais m'en méfier, comme d'un lion assoupi.

Il prit nos passeports en étouffant un bâillement, y jeta un bref coup d'œil et les tamponna. "Vous paraissez très chargés. Que transportez-vous?"

- Des livres, ai-je répliqué en ouvrant le coffre.

Ses yeux se sont écarquillés à la vue des cinq cartons empilés à l'arrière.

Quelles sortes de livres?

Je retins mon souffle. Tête baissée, mes trois coéquipiers priaient. Le lion allait-il sortir ses griffes?

- Nous sommes des missionnaires chrétiens. Nous voulons distribuer ces ouvrages.
- J'ouvris le premier carton, y pris un livre pour enfants en swahili et le lui tendis. J'étais soulagé d'avoir pensé à les mettre dans cet ordre. "Seigneur, je t'en prie, qu'il ne demande pas à voir ce que contiennent les autres cartons", priai-je, tous mes sens en alerte.
- C'est bon, passez une bonne journée, dit le garde en nous faisant signe de passer. Le lion avait laissé filer sa proie sans broncher!

"Seigneur, merci d'avoir aveuglé ses yeux!", jubilaient les filles sur le siège arrière.

Comme on nous avait prévenus, la route n'aboutissait nulle part. Nous étions en fin d'aprèsmidi, et il ne nous restait plus que quelques heures de jour. Nous suivions une vague piste de brousse et tâchions de longer la chaîne montagneuse. Les missionnaires nous avaient prévenus que nous devions à tout prix atteindre la route avant la nuit, sous peine d'être irrémédiablement perdus. Je ne prenais plus garde aux ornières ni aux gazelles, et j'avais le pied sur l'accélérateur en permanence.

Les autres ne parlaient plus; ils s'accrochaient aux poignées pour résister aux chocs produits par ma conduite effrénée. Certes, je prenais des risques, mais personne ne protestait. Nous savions tous à quel point il était important de rejoindre la route d'asphalte avant la nuit. Or, le soir tombait, et il n'y avait rien en vue.

Tout à coup, nous avons entendu un grand choc. Une jeune gazelle s'était jetée contre mon capot. "Elle est blessée!" gémit l'une des Suédoises. Je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur et vis la gazelle couchée par terre derrière nous. Elle ne survivrait sans doute pas.

Je mourais d'envie de m'arrêter, mais de toute façon, nous n'aurions rien pu faire de plus, et il me fallait d'abord penser à notre propre survie. Aussi ai-je continué à contrecœur. L'obscurité tombait rapidement. "Seigneur, fais-nous rejoindre cette route", priai-je avec l'énergie du désespoir. Je sentais que les autres intercédaient en silence. Nous étions tous conscients du danger que nous courions.

Ma foi chancelait, mais juste au moment où je n'avais plus aucune visibilité, j'entrevis la route à la lumière de mes phares. Soulagé, je franchis les derniers mètres qui m'en séparaient, puis j'arrêtai la voiture. Mon cœur battait à tout rompre à cause de la tension de mes deux heures de conduite rapide dans la brousse. Nous avons fait monter vers le Seigneur des louanges exubérantes. Nos cœurs débordaient de reconnaissance!

Nous nous sommes dirigés vers le sud. J'ai conduit plus doucement et, une heure plus tard, nous sommes arrivés à Mwanza. Nous nous sommes garés devant la maison de Fritz, le missionnaire allemand que j'avais rencontré à Soroti. Nous nous étions écrit, mais nous n'avions pas eu de contact personnel depuis lors, si bien qu'il ignorait le résultat de ma première expédition à Dar es-Salaam.

Après nous être salués, je lui dévoilai mon trésor. Il n'en crut pas ses yeux en contemplant les livrets rouges. Lorsque je lui racontai mon aventure en détail, il secoua la tête.

"Je pense que tu as plus de foi que moi, Rudi, admit-il à regret en feuilletant les pages en chinois. Je dois admettre que lorsque tu m'as parlé pour la première fois, je t'ai pris pour un jeune idéaliste un peu farfelu, et j'ai cru que personne ne courrait le risque de t'aider. Mais je constate que je me suis trompé. Dieu était vraiment derrière tout cela." Il me rendit l'Evangile rouge. "Je te le rends, Rudi. C'est une rude leçon pour moi!" Je posai ma main sur son épaule pour le réconforter.

- Ce que tu m'as dit était très important Fritz. Sans tes mises en gardes, j'aurais pu être imprudent, et tout le projet serait tombé à l'eau.
- Merci, Rudi!
- Et ce n'est pas tout! Les autres doivent encore apporter des cartons par ferry cette nuit!

Fritz m'adressa un grand sourire.

- Là, je peux peut-être vous aider. Je connais bien les douaniers. L'un d'eux est mon ami. S'il est de service, nous ne devrions pas avoir de problèmes.

Le lendemain matin, nous avons regardé anxieusement nos coéquipiers descendre la passerelle du ferry en portant, non seulement leurs bagages, mais aussi un gros carton de livres. Ils entrèrent dans le vaste local de la douane et posèrent les cartons fatidiques sur la table où devait se dérouler la redoutable inspection. Nous les regardions à quelques mètres de là. Ils nous dévisageaient en souriant, mais je savais que leur cœur battait la chamade. Lorsqu'un douanier tanzanien s'approcha d'un membre de l'équipe, Fritz lui fit un geste amical en lui déclarant: "Ils sont avec nous!"

- Très bien!, répondit l'homme en lui rendant son sourire.

Puis, sans même demander ce que contenaient les cartons, il tamponna tous les passeports et laissa passer nos coéquipiers. Mille Evangiles chinois étaient parvenus en Tanzanie sans encombre! Restait une étape décisive: les mettre en main des travailleurs chinois. Comme sur la piste accidentée que nous avions suivie au Parc National Serengeti, nous avancions en territoire inconnu; heureusement nous avions, là aussi, une chaîne de montagnes pour nous aider: les instructions que Dieu nous donnerait par son Saint-Esprit.

A la rencontre des Chinois

Laissant les six autres travailler avec Fritz à Mwanza, je me suis levé tôt le lendemain matin avec lain pour refaire un long périple fastidieux dans la savane. Non seulement le coffre, mais aussi le siège arrière de la Toyota étaient remplis de cartons.

"Pfff, Rudi! Je comprends pourquoi tu parlais de conditions humides!", a remarqué Iain lorsque nous nous sommes approchés de Dar es-Salaam. Au loin, nous avons aperçu les lumières de la capitale qui brillaient dans l'air tropical. Iain, le visage baigné de sueur, a regardé sa montre. "Dix heures dix. La température devrait s'être rafraîchie!

- Elle s'est rafraîchie!, ai-je répliqué. Tu t'y feras, tu verras!

Ma réflexion n'ai fait que l'inquiéter davantage. Moi aussi, j'étais en nage, mais ce n'était pas seulement dû à la chaleur torride. J'avais aussi grand hâte de revoir Simon. J'étais follement impatient de connaître sa réaction lorsque je lui montrerai nos Evangiles chinois. "Nous approchons. Temeke est en banlieue, juste devant nous." J'ai quitté la route principale et j'ai emprunté le même chemin de sable étroit que j'avais déjà pris six mois auparavant avec le journaliste.

Mais cette fois, Simon nous attendait. En voyant les livrets rouges, sa réaction fut bien celle que j'espérais: "Rudi, c'est merveilleux!, s'exclama-t-il en saisissant joyeusement un livret en en l'examinant attentivement. Il est exactement comme je l'avais imaginé." Il éleva l'Evangile rouge et ferma les yeux. "Merci, Seigneur, parce que ces livres sont arrivés à bon port. Nous sommes émerveillés par tout ce que tu as fait pour les amener ici."

- Et maintenant, Jésus, montre-nous comment nous pouvons les remettre aux Chinois sans problème, ai-je ajouté.
- Amen!, s'exclama lain pour conclure notre prière spontanée.
- J'ai hâte que l'assemblée voie cela, remarqua Simon en scrutant de nouveau les caractères chinois. Cela fait si longtemps que nous prions pour ce projet!

Le dimanche suivant, il apporta un carton de livres au culte et il les fit passer; les deux cents membres observèrent un silence recueilli en prenant dans la main un exemplaire pour la première fois. Après avoir tant prié, il leur paraissait presque incroyable de tenir l'exaucement dans les mains.

Ce matin-là, Simon fit une prédication vibrante sur l'évangélisation. Bien que ni lain, ni moi ne connaissions le swahili, nous devinions à son ton autoritaire et à la façon dont il brandissait un exemplaire du livret rouge qu'il incitait ses auditeurs à le diffuser, à être euxmêmes une réponse à leurs prières et à demander au Seigneur de leur montrer des moyens inédits de faire parvenir ces Evangiles entre des mains chinoises. En voyant leurs visages s'éclairer et en sentant leur foi se fortifier, j'ai apprécié une fois de plus l'envergure de cet homme et je me suis émerveillé de la façon dont le Seigneur nous avait fait entrer en contact.

La semaine suivante, lain et moi sommes restés avec Simon et son épouse. Nous dormions dans une pièce de l'église spécialement conçue pour héberger des visiteurs. Les jours suivants, nous avons appris de quelles façons les chrétiens de Temeke avaient relevé le défi de distribuer les Evangiles aux Chinois. Certains membres de l'église qui tenaient des échoppes au marché où venaient s'approvisionner les Chinois avaient glissé subrepticement le livret rouge parmi les fruits et les légumes. Un médecin avait eu le courage d'en offrir un exemplaire à l'un de ses collègues chinois. Ce qui m'enthousiasma le plus fut le premier contact direct établi avec les Chinois qui travaillaient au projet ferroviaire du Tan-Zam.

Un soir, pendant le repas, Simon nous raconta ce qui s'était passé: "Vous vous souvenez qu'un des chrétiens de l'église est comptable parmi les ouvriers du projet ferroviaire?" "Oui", répondis-je en dégustant des légumes vers bien préparés que je ne connaissais pas. "Il m'a rendu visite aujourd'hui, et je pense que ce qu'il m'a dit vous intéressera", dit Simon

"Il m'a rendu visite aujourd'hui, et je pense que ce qu'il m'a dit vous intéressera", dit Simon en se servant une généreuse portion de riz. Tout à coup, je ne pensai plus à ce que je mangeais, et j'attendis impatiemment qu'il continue.

- Alors, qu'a-t-il dit?
- Eh bien, expliqua Simon entre deux bouchées, je l'ai incité à prendre quelques Evangiles pour essayer d'en faire don à ses collègues.
- S'il est pris, ne perdra-t-il pas son emploi? Demanda anxieusement Iain.
- Si, et c'est pourquoi il a commencé par hésiter lorsque je lui en ai parlé.
- Mais tu sentais que tu devais le lui demander?, ai-je coupé.
- À mon avis, il faut absolument que nous sachions quelles sont les réactions de ces communistes, répliqua Simon.
- En somme, c'était une façon de les tester?, questionna lain.
- Exactement. Les Chinois sont tous censés être des communistes convaincus, mais nous devons savoir si cela correspond ou non à la réalité.
- Et alors, il les leur a remis?, ai-je demandé, suspendu à ses lèvres.
- Il les a introduits dans le camp sans que personne ne s'en aperçoive, mais comme il avait peur de les distribuer, il les a cachés pendant plusieurs jours dans le placard de son bureau.
- Mais a-t-il fini par les donner?

lan et moi avons crié la dernière question en même temps.

Je remarquai que la nourriture d'Iain, comme la mienne, refroidissait dans son assiette sans qu'il y touche.

- Oui. Hier deux Chinois sont venus dans son bureau pour discuter d'une question professionnelle. Il a profité de l'occasion pour leur remettre un livret à chacun.

Je retins mon souffle.

- Ça alors! Il a pris un grand risque non?
- Oui, certainement. Bien que, d'après mes informations, il connaisse très bien ces hommes, ce qui lui offrait une certaine garantie. De plus, il avait eu l'occasion

d'évoquer des sujets spirituels avec eux, et il s'était rendu compte qu'ils étaient très favorables au christianisme.

- Alors, quand a-t-il abordé le sujet de notre Evangile rouge?
- Au bout de plusieurs heures, si bien qu'il ne risquait guère d'être interrompu. Il a seulement tiré les livrets de leur cachette en disant: "Voici quelque chose que vous apprécierez de lire dans votre propre langue".
- Et quelle a été leur réaction?, a demandé lain.
- Leurs yeux ont brillés lorsqu'ils ont compris ce qu'ils contenaient, et ils se sont plongés dedans pendant quelques minutes. L'un d'eux a décrété que c'était la première fois en vingt ans qu'il voyait un Evangile.
- C'est difficile à croire, n'est-ce pas? Les ont-ils gardés?
- Non, ils ont jugé trop risqué de les ramener dans leur dortoir.
- Mais au moins, nous savons qu'ils ont soif de les lire, remarqua Iain.
- C'est ce qui m'a encouragé, acquiesça Simon. Nous n'avons plus qu'à trouver de nouveaux moyens de faire passer les livres. Je suis sûr que si les Chinois les ont, ils les liront.

Le contact était établi, mais nous avions encore du travail. Les membres de l'église de Temeke faisaient de leur mieux, mais il fallait que nous diffusions nos livrets de façon plus massive. Pour cela, nous avions besoin d'aide. Nous devions employer le plus de méthodes possibles. Au cours des trois mois suivants, je pris l'habitude de rendre visite aux églises de Zambie, d'Ouganda, du Kenya et de Tanzanie en faisant un crochet par Dar es-Salaam. Chaque fois que je le pouvais, je ramenais de nouveaux Evangiles rouges de Kisumu, et Simon les entreposait à Temeke. Et lorsque j'étais avec Simon, nous cherchions de nouveaux moyens de diffuser nos livrets. Parfois, les occasions se présentaient de façon inattendue.

Au cours de l'une de mes visites à Dar es-Salaam, j'appris que l'équipe de football nationale chinoise allait venir quelques semaines plus tard afin de jouer contre la Tanzanie. Je me souviens encore des paroles de Frère André: "Si nous ne pouvons aller jusqu'aux Chinois communistes, Dieu les conduira jusqu'à nous." C'était l'occasion ou jamais d'entrer en contact avec une multitude de Chinois. Je partis séance tenante acheter un billet pour le match. Tant de Chinois travaillaient à Dar es-Salaam que les places se vendaient comme des petits pains, et je ne voulais pas manquer l'occasion de distribuer mon livret rouge à des centaines de Chinois. Je n'avais pas de plan établi, mais j'étais persuadé qu'au moment où il le faudrait, le Seigneur me montrerait quoi faire. J'organisai donc mon emploi du temps de façon à être à Dar es-Salaam pour le match.

J'avais espéré que les autres se joindraient à moi, mais Simon avait un autre rendez-vous, et lain avait rejoint l'équipe de Mwanza, à cinq cents kilomètres de là. Comme je n'avais personne d'autre, j'y allai seul. Je me rendis au stade une bonne demi-heure avant le début du match. En tendant mon billet à l'entrée, j'avais l'air d'un supporter comme un autre. La

seule différence, c'était que mon sac était plein à craquer d'Evangiles. Mais bien que j'aie passé du temps devant Dieu, je ne savais toujours pas comment les diffuser. Si seulement j'avais pu rester à la porte et distribuer ces livrets à tous les Chinois qui entraient! Mais défier aussi ouvertement les lois tanzaniennes était bien trop risqué.

Je suis allé à l'intérieur et j'ai regardé autour de moi. Quelques-uns des plus fervents supporters s'étaient déjà assis et attendaient. Il ne faudrait plus longtemps avant qu'un flot de spectateurs enthousiastes envahisse les gradins, et que le stade soit rempli du plus grand rassemblement de Chinois que la Tanzanie n'ait jamais vu. L'occasion était idéale, mais j'ignorais comment m'y prendre pour la saisir.

Puis, tout à coup, une idée me traversa l'esprit. "Pose les livrets sur les sièges vides." D'instinct, je sus que c'était une directive du Saint-Esprit. Je n'avais pas de temps à perdre, car le stade se remplissait rapidement. Je me glissai dans les rangées et posai mes livres mes livres sur les sièges inoccupés. Comme j'avais plus de trois cents Evangiles dans mon sac, je devais agir aussi rapidement que possible. Rang après rang, j'avançai d'un air nonchalant, mon sac à la main, comme si je cherchais mon siège. Mais en fait, je plongeais discrètement ma main dans mon sac en regardant si personne ne m'observait, je sortais une demidouzaine d'exemplaires, je les déposais sur les sièges, puis je recommençais ma manœuvre.

Je les éparpillai délibérément dans un périmètre aussi large que possible. C'était également moins visible. Mais cela prenait beaucoup de temps, et comme la foule augmentait, je craignais que quelqu'un s'aperçoive de mon manège et me dénonce. Il m'en restait encore quelques-uns lorsque j'entendis un éclat de voix en haut des gradins, où j'avais déjà fait ma distribution. Levant les yeux, je vis un Chinois brandir un livret et discuter avec animation. Un autre vit le livret et se précipita pour le saisir. Cela déclencha une réaction en chaîne, et en l'espace de quelques secondes, chacun se battit pour avoir son cadeau. Ils devaient penser qu'il s'agissait d'exemplaires gratuits du petit livre rouge de Mao distribués à l'occasion du match.

Comme je redoutais leurs réactions lorsqu'ils se rendraient compte du véritable contenu du livret et que je ne voulais pas être pris la main dans le sac. Je me hâtai de déposer les derniers Evangiles qui me restaient et me précipitai vers la sortie. Derrière moi, les gens s'arrachaient toujours les livres. J'aurais été enchanté de pouvoir rester pour engager la conversation avec eux, mais je savais que tout contact personnel m'aurait immanquablement attiré des ennuis. Je ne pouvais que compter sur le Seigneur pour faire lui-même le travail de suite. "Permets qu'ils tombent entre les mains de gens prêts à recevoir ton message", priai-je en me glissant hors du stade. Comme un fermier, j'avais largement semé; je n'avais plus qu'à me fier à Jésus pour être sûr que la graine trouve un sol fertile. Une occasion de ce genre était formidable, mais hélas rarissime. Il fallait que nous trouvions de nouveaux moyens de pénétrer dans les camps chinois.

"Pourquoi ne pas charger la voiture et partir en expédition le long de la voie ferrée en construction?, ai-je suggéré à Simon lors d'un de mes escales à Temeke. Je sais bien qu'il y a des centaines de camps le long de la ligne, mais si nous allions les voir, Dieu nous donnera l'occasion de transmettre nos Evangiles!"

La voie ferroviaire s'étendait sur plus de mille cinq cents kilomètres depuis la "Ceinture de cuivre" de la Zambie jusqu'à la capitale côtière de la Tanzanie, Dar es-Salaam. Jusque-là, le cuivre devait être transporté par voie de terre, ce qui signifiait qu'il n'était guère accessible au marché mondial. Une fois terminée, non seulement la voie ferroviaire procurerait un moyen rapide et économique de transporter le cuivre jusqu'à la côte, mais il contribuerait à la prospérité de la Tanzanie et de la Zambie. Or, sans la généreuse contribution de la Chine, ce projet n'aurait jamais vu le jour. C'est pourquoi les deux gouvernements, surtout celui de la Tanzanie, où la plus grande partie de la ligne de chemin de fer était installé, veillait soigneusement à préserver les Chinois de toute influence étrangère. Bien que le gouvernement lui-même ne soit pas favorable au communisme, il ne voulait à aucun prix mécontenter les Chinois, ce qui aurait risqué de nuire à la réussite du projet.

Toujours prêt pour l'aventure, Simon sautait de joie à l'idée d'entreprendre cette exploration. "Bon idée, Rudi. On part demain!" Nous avions pris la route avec enthousiasme mais, au fur et à mesure que nous étions passés devant les campements, ma foi s'était mise à vaciller. Les camps étaient des dépôts pour le matériel nécessaires à la voie ferrée et des lieux d'habitation pour les travailleurs chinois. Entourés de barbelés et étroitement surveillés, ces ghettos étaient très éloignés de la route et des villages tanzaniens afin de tenir à distance des travailleurs chinois les étrangers, qu'ils soient africains ou non. À moins de travailler dans le camp ou d'avoir une raison valable d'y pénétrer, il était impossible de s'y rendre.

Puis nous sommes arrivés près d'un campement qui, au lieu d'être en retrait, bordait la route. Derrière les barbelés qui s'étendaient sur plusieurs centaines de mètres à notre gauche, nous apercevions distinctement les baraques en planches, ce qui ne faisant qu'ajouter à ma frustration. "Ne pouvons-nous vraiment pas entrer?" ai-je demandé à Simon en scrutant les constructions inaccessibles. Elles étaient à la fois si proches et si lointaines! Il secoua la tête.

"Impossible. Il faudrait que nous connaissions quelqu'un, et ce n'est pas le cas." Je priai silencieusement le Seigneur de nous ouvrir des portes. Notre entreprise semblait si désespérée! Comme pour ajouter à ma frustration, nous avons eu un problème technique.

Cinq minutes après avoir dépassé le camp chinois, j'ai distingué un objet métallique brillant au soleil sur la route, et j'ai supposé que Simon, qui conduisait à ce moment-là, l'avait vu également; aussi n'ai-je rien dit. Mais Simon ne fit aucun écart pour l'éviter, et lorsque je

réalisai qu'il n'avait rien vu et que je criai pour l'avertir, c'était trop tard. Il y eut un grand choc et je sentis le métal déchirer notre pneu avant. La Toyota zigzagua sur la chaussée pendant quelques instants. Simon essaya désespérément de reprendre le contrôle. Enfin, il y parvint et se gara au bord de la route.

Nous nous sommes précipités devant pour constater les dégâts. L'un des pneus était bel et bien crevé. "Oh, non!", ai-je gémi. J'avais envie de donner un coup de pied dans le caoutchouc et de disputer Simon. Heureusement, je parvins à me contenir. Simon s'agenouilla pour inspecter de plus près les dégâts.

"Impossible de conduire avec ça, dit-il en se relevant. Il faut le remplacer par la roue de secours!

- Ah oui? Objectai-je d'un ton exaspéré. Nous sommes loin de tout. Nous ne pouvons pas voyager sans roue de secours, c'est trop risqué!

Simon haussa les épaules.

- Il y avait un panneau indiquant un village juste après le camp chinois. Peut-être quelqu'un pourrait-il nous la réparer, au moins provisoirement.

Pour nous rendre dans le village, nous devions longer le camp chinois. Ce n'était qu'un petit groupe de huttes sans boutique. Un baraquement vétuste servait de garage local. Heureusement, le propriétaire accepta de réparer notre pneu, mais il le fit à un rythme d'escargot, et il mit au moins une heure et demie.

Agacé par ce retard, exténué par l'humidité intense et fâché d'avoir dû payer la réparation du pneu, je repris le volant à Simon, et, dans un silence glacial, je rebroussai chemin.

C'est alors que je remarquai un Africain seul au bord du chemin. Nous venions de le dépasser lorsque Simon rompit mon silence maussade. "Stop, Rudi, stop!" Effaré, j'appuyai à font sur le frein et la Toyota s'arrêta dans un crissement de pneus.

"Qu'y a-t-il encore?", m'exclamai-je. Je pensais qu'il devait y avoir un obstacle que, cette fois, je n'avais pas vu. Simon désigna frénétiquement l'Africain devant le camp chinois. "Je connais ce gars. Il était membre de mon église!" Il ouvrit la portière et descendit. "C'est incroyable de le voir ici!"

 Oh non, Simon! On a déjà assez perdu de temps, grommelai-je en finissant par montrer mon exaspération. Nous n'avons pas le temps de faire des politesses. Pense à tous les livres qui nous restent sur les bras!"

Mais il ne m'écoutait pas. Il courait vers son ami africain! Je tambourinai impatiemment sur le volant avec mes doigts. Avec nonchalance, selon le style africain, tous deux se plongèrent dans une conversation animée. Au fur et à mesure que le temps passait, ma fureur montait comme un volcan sur le point d'exploser. Finalement, ils me rejoignirent, et Simon passa sa tête dans la portière pour me présenter l'homme. Je ne pris pas la peine de descendre et me contentai de lui serrer la main par la fenêtre ouverte. "Enchanté de vous connaître", ai-je menti. Simon ignora gentiment ma grossièreté envers son ami.

"Rudi, tu peux me donner la clé de la voiture, s'il te plaît? Je voudrais ouvrir le coffre.

- Simon, il faut vraiment que nous partions, grondai-je en lui tendant les clés à contrecœur.
- Je voudrais montrer à mon ami notre petit livre rouge, fit-il calmement. Il travaille dans ce camp et dit qu'il est prêt à en distribuer plusieurs.

Simon ouvrit le coffre et son ami africain prit avec empressement une pile d'Evangiles chinois. Quelques minutes plus tard, il repartait sur la route, les mains pleines et un grand sourire sur le visage. Je restai dans la voiture, honteux de ma mauvaise attitude et manifestement repris par le Seigneur. Ce que j'avais pris pour un retard fâcheux et une victoire de l'ennemi était, en fait, le moyen par lequel Dieu nous avait mis en contact avec cet Africain providentiel. Sans notre crevaison et notre détour, jamais nous ne l'aurions rencontré.

J'étais amené à comprendre que nous étions responsables de certaines parties du travail, mais qu'il y en avait d'autres qui incombaient à Christ. Certes, il m'avait chargé de produire les livrets, mais c'était lui qui décidait de ceux qui les distribueraient. Parfois, les gens que Jésus désignaient n'étaient pas ceux que j'aurais choisis personnellement.

Comme Simon devait rentrer à Dar es-Salaam, il reprit le bus pendant que je cherchais une occasion de distribuer mes Evangiles chinois. En me dirigeant vers la "Ceinture" zambienne, je remarquai soudain que les voitures et les camionnettes que je croisais avaient toutes des bidons d'essence attachés sur le toit. D'abord, je n'y pris point garde, puis, en voyant à quel point cette pratique était générale, je me demandai si par hasard il n'y avait pas de pénurie d'essence dans le coin. J'avais fait le plein avant de franchir la frontière de Tanzanie en Zambie, mais je n'avais pas pensé à prendre des réserves. À présent, comme le niveau de ma jauge baissait de plus en plus, je commençais à m'inquiéter. Il fallait à tout prix que je trouve quelqu'un qui me réapprovisionne en carburant. Mais à chaque station, c'était toujours la même réponse: "Plus d'essence, monsieur!" Que faire? Je ne pouvais guère parcourir que cing kilomètres avec ce qui me restait!

Je fis halte au village suivant. Il ressemblait beaucoup à celui où nous nous étions arrêtés pour faire réparer le pneu: quelques pauvres huttes, aucun garage et encore moins de station-service. J'interpellai un Africain qui marchait dans la rue et tentai de lui parler, à moitié par gestes, à moitié par bribes d'anglais. "Essence?" Il secoua la tête. "Où?", insistai-je en faisant des gestes désespérés. L'homme cité une ville que je ne connaissais pas. "A quelle distance? Dix? Vingt?

- Deux cents, fit-il.
- Deux cents, répétai-je, espérant avoir mal compris.

Il hocha la tête de plus belle. "Deux cents, trancha-t-il en répétant le nom de la ville.

- Y a-t-il un autre endroit?, lui demandai-je d'un regard suppliant.

Il désigna alors un groupe de bâtiments à peine visible au sommet de la colline.

"La mission. Ils vous en donneront!", lança-t-il. Je n'avais pas d'autres alternatives. Je devais pouvoir me traîner jusque-là avec le peu d'essence qu'il me restait.

Je gravis donc le sentier qui menait en haut de la colline. Ma jauge était à zéro lorsque je franchis la grille de ce qui s'avéra être une station missionnaire catholique, ensemble de bâtiments dominés par une grande église en pierre dont j'avais aperçu le clocher depuis le village. Dès que je parvins sur la place soigneusement balayée, un prêtre européen vêtu de blanc de la tête aux pieds vint me saluer. Je sortis de ma voiture et lui expliquai mon dilemme. "Je n'ai plus une goutte d'essence et on m'a dit que la prochaine station-service était à deux cents kilomètres!

- C'est vrai, confirma-t-il, mais ne vous en faites pas. Nous en avons toujours en réserve! Nous allons vous en donner.

Il tourna les talons et, quelques instants plus tard, il revint avec un jerrycan plein. Pendant qu'il versait généreusement le précieux liquide dans mon réservoir assoiffé, nous avons engagé la conversation. Il m'a expliqué qu'il faisait partie d'un ordre appelé les Pères Blancs, d'où son costume. "Et vous, vous faites du tourisme?", m'interrogea-t-il poliment.

- Eh bien, non. Je suis aussi serviteur de Dieu!

Je lui expliquais que j'étais là parce que j'avais à cœur les communistes chinois, surtout les milliers qui travaillaient au projet ferroviaire du Tan-Zam.

"Je vous comprends. Notre mission s'intéresse également à leur sort", dit-il.

Je sursautai. Je ne m'attendais pas à voir un ordre catholique partager mon intérêt pour les Chinois! "Certains de nos prêtres sont même entrés en contact avec les travailleurs du campement voisin.

Je me demandais subitement s'il s'agissait d'une occasion donnée par Dieu ou d'un piège. Je venais à peine de rencontrer ce prêtre, et j'ignorais tout des Père Blancs ainsi que de leurs opinions. Mais, instinctivement, je sentais que je pouvais me fier à cet homme. Il avait un côté franc et ouvert qui me plaisait. Aussi décidai-je de lui révéler la véritable nature de ma mission.

- Nous avons édité un Evangile en chinois qui ressemble à s'y méprendre au petit livre rouge de Mao.
- C'est très intéressant! Cela nous arrangerait d'en posséder!
- J'en ai apporté une quantité. Venez, je vais vous les montrer.

J'ouvris le coffre et sortis un livret d'un carton. Il le tourna en tous sens, fasciné par sa couverture rouge.

- Quelle idée judicieuse, dit-il en le feuilletant.
- C'est une traduction de Jean en écriture chinoise actuelle.
- Très ingénieux, observa-t-il en me le rendant. Pourrais-je vous en acheter?
- Inutile de les payer, je vais vous les donner, répondis-je en prenant quelques piles dans mes cartons.

Il commença par protester, mais lorsque je lui garantis que la facture avait déjà été réglée et qu'ils étaient gratuits, il les accepta avec enthousiasme.

"C'est merveilleux! Je suis impatient que les autres frères les voient!" Je lui expliquai comment il pouvait se mettre en rapport avec Simon Maly.

"Faites-moi savoir ce que vous ferez de ceux-là, et dites-moi si vous en voulez d'autres, lui dis-je en remontant dans ma voiture. Nous pouvons vous en fournir autant qu'il vous en faudra!

- Nous vous en donnerons des nouvelles. Merci du fond du cœur!

En redescendant la colline, je chantai et me réjouis de merveilleuses voies de Dieu. Une fois de plus, il avait changé un désastre potentiel en occasion rêvée. Par la suite, les Pères Blancs diffuseraient des quantités d'Evangiles chinois.

Peu à peu, d'autres missions entendirent parler de notre projet et commencèrent à réclamer des livrets. Au moment où je rentrai en Europe avec mon équipe, nous envisagions déjà de réaliser une seconde édition. L'année suivante, en janvier 1972, j'effectuai mon troisième voyage en Afrique pour préparer la venue de vingt nouvelles recrues qui allaient à leur tour y séjourner trois mois. Ils se joindraient aux six de l'équipe précédente qui avaient décidé de rester en tant que missionnaires permanents, dont lain. En même temps qu'elles continueraient à transporter des livres du Kenya en Tanzanie, les équipes se disperseraient dans sept pays: Afrique du Sud, Ethiopie, Malawi, Kenya, Ouganda, Zambie et, bien sûr, Tanzanie. Au cours de mon séjour en Europe, j'avais pu rassembler suffisamment de fonds pour imprimer dix mille autres exemplaires à Kisumu.

Cela faisait dix mois que j'avais quitté Simon Malya. J'avais été si occupé en Europe, sans compter le voyage au Népal, en Inde, au Pakistan et au Laos que j'avais effectué avec Portes Ouvertes, que notre correspondance s'était limitée à quelques brèves lignes, suffisamment pour lui faire savoir ce qui s'était passé en mon absence et comment s'effectuait la diffusion de nos livrets chinois.

Certes, Simon parut content de me voir, et il me certifia que les livrets rouges continuaient à être diffusés, mais il semblait plus soucieux que d'habitude. "Tu te souviens du membre de l'église qui travaillait au camp chinois?", me demanda-t-il peu de temps après mon arrivée, alors que nous sirotions une boisson fraîche dans son salon.

- L'homme qui a été notre premier contact dans les camps?, répondis-je en savourant la brise du ventilateur.
- Oui. Il a été renvoyé de son travail.

Je me redressai et posai mon gobelet par terre.

- Oh non! D'après mes souvenirs, il occupait un poste à hautes responsabilités?
- Oui, il était comptable.
- Que s'est-il passé?
- Il a été accusé de détourner les fonds de la compagnie, expliqua Simon, alors que son travail était impeccable et qu'il n'y avait pas la moindre trace de fraude dans ses comptes!

- Alors, c'était un coup monté?
- Je crois, oui. Il était scrupuleusement honnête. Les autorités ont invoqué ce prétexte pour se débarrasser de lui.
- Alors, quelle était la vraie raison?
- Il a témoigné audacieusement de sa foi parmi les Chinois et, lorsque les autorités ont découverts quelques-uns de nos livrets rouge entre les mains des ouvriers...
- Ils ont fait le rapprochement.
- Exactement!
- Quel dommage!

Je m'assis pour réfléchir. J'étais indirectement responsable du licenciement de cet homme et je me sentais un peu coupable, mais je savais très bien que c'était le prix que nous devions tous être prêts à payer pour communiquer l'Evangile à ces athées conditionnés moralement.

- Mais ce qui m'a encore le plus secoué, ajouta Simon, interrompant ma rêverie, c'est la visite que m'a faite la police secrète il y a quelques semaines.
- La police secrète?, me suis-je écrié, atterré. La situation se corsait, car le plus gros de nos livres étaient stocké dans l'église de Simon.
- C'était un miracle que je sois présent lors de leur arrivée, poursuivit Simon. J'étais censé prendre la parole à une campagne d'évangélisation à plusieurs heures de route.
- Et tu n'y étais pas?
- Oh si, j'y étais! Mais je me sentais tellement poussé à rentrer chez moi que j'ai informé les organisateurs de mon départ.
- Ils ne devaient pas être ravis de voir leur évangéliste les quitter.
- C'est vrai, et je savais que cela semblait absurde, mais ma conviction était si forte que je devais absolument obéir. Je venais à peine de rentrer chez moi lorsque deux agents de la police secrète sont arrivés.
- Heureusement que tu as suivi ta conviction, Simon. Quelle raison ont-ils invoqués pour venir?
- Ils m'ont accusé de cacher des livres chinois.
- Que leur as-tu répondu, murmurai-je, haletant.
- J'aurais pu mentir et nier le fait, mais comme je savais que s'ils fouillaient l'église et découvraient les livrets, ma situation aurait été encore pire, je l'ai reconnu.
- Quoi?
- Oui, mais j'ai pris l'air innocent et je leur ai aussi montré mes autres cartons de livres:
 le jaune et les autres en swahili, en anglais et en arabe.

J'étais stupéfait de son audace.

- Et ils ont gobé ça?
- Notre gouvernement se targue de nous laisser la liberté religieuse. Aussi m'en suis-je servi comme prétexte. Je leur ai dit: 'Nous vivons dans un pays libre. N'est-il pas

- normal que j'aie des livres en plusieurs langues? Après tout, je suis pasteur, et c'est mon devoir de transmettre l'amour de Dieu aux autres.'
- Évidemment, ils ne pouvaient rien objecter à cela!
- La liberté est la liberté, Rudi. Tu ne peux pas prétendre accorder la liberté religieuse d'une part et accuser les gens de violer cette liberté de l'autre. Ils savaient que j'avais eu le dernier mot, et ils ne m'ont plus ennuyé depuis.

Je me recalai sur mon siège et sifflai d'admiration. Simon s'était sorti de ce mauvais pas de main de maître. "Dis-donc! J'admire vraiment ton courage et ta sagesse!" Simon haussa les épaules, refusant de s'en attribuer le mérite.

"C'était le Seigneur, Rudi. Après tout, il nous a promis de nous inspirer les paroles qu'il faudrait lorsque nous serions devant les juges et les tribunaux. Mais il nous faudra être beaucoup plus prudent à l'avenir. Ils savent que nous avons ces livres, et ils vont attendre que l'un de nous fasse un faux pas pour pouvoir sévir."

Multiplication

Parfois, nous avons l'impression d'être ballotés par les circonstances comme des bouchons de liège sur l'océan. Nous prenons des décisions qui semblent peu importantes, et qui pourtant, avec le temps, s'avèrent essentielles, et nous nous rendons compte que le Seigneur a dirigé ces choix, d'apparence insignifiante, et qu'il nous a poussés dans la bonne direction. Tel fut le cas lorsque je décidai de me rendre en Rhodésie, rebaptisée aujourd'hui Zimbabwe⁶.

Je m'étais déjà rendu dans sept pays africains: le Kenya, l'Ouganda, la Tanzanie, le Malawi, la Zambie, l'Ethiopie et l'Afrique du Sud. C'étaient les pays où nos équipes à court terme avaient évangélisé. Lorsque quelqu'un me proposa de me rendre en Rhodésie, j'acceptai pour un motif quelque peu charnel: cela me donnerait l'occasion d'ajouter un pays d'Afrique supplémentaire à mon palmarès.

À l'époque, j'avais rendu visite à l'équipe de Zambie. De là où nous étions, nous pouvions voir la Rhodésie. J'étais à la fenêtre et je regardais de loin ce pays lorsque quelqu'un observa: "Tu devrais y aller, Rudi." Cette idée me trotta dans la tête, et je pris prétexte d'une visite à la Maison de diffusion des Ecritures pour m'y rendre. Installée à Salisbury⁷, la capitale, cette mission avait fourni des brochures à nos équipes pendant un certain temps. La responsable, une dame âgée, me proposa gentiment de m'héberger. Nous discutions avec animation pendant le dîner de notre vision commune d'inciter les jeunes à partir en mission lorsqu'elle me déclara avec une étincelle dans le regard:

- Rudi, il faut que vous rencontriez Gary Strong. C'est quelqu'un de très important dans ce pays. Je crois qu'il pourrait vous aider.
- J'en serais ravi! Répliquai-je

J'étais avide de connaître quiconque pourrait m'aider à implanter Jeunesse en Mission en Rhodésie.

"Il est très occupé, mais je vais lui téléphoner pour lui demander s'il ne pourrait pas vous rencontrer demain." Effectivement, elle parvint à arranger un rendez-vous avec ce Gary Strong, un pasteur méthodiste.

Les locaux de Gary, situés au troisième étage d'un immeuble commercial du centre-ville, ressemblaient plus à ceux d'une entreprise florissante qu'à ceux d'un pasteur. Lorsque j'entrai dans la pièce décorée simplement, mais avec goût, un homme d'une quarantaine d'années aux cheveux châtains, assis derrière un bureau en bois brillant, se leva pour venir me saluer.

-

⁶ Il s'agit ici de la Rhodésie du Sud, la Rhodésie du Nord est devenue la Zambie. (note de la version numérique)

⁷ Aujourd'hui Harare

"Bienvenue en Rhodésie", dit-il en me donnant une poignée de main énergique et en m'escortant jusqu'à l'une des deux belles chaises en cuir qui trônaient dans son bureau. Nous n'avons pas tardé à discuter comme de vieux amis. J'ai été immédiatement séduit par son ouverture d'esprit. Lorsque je lui ai parlé de notre désir d'enrôler des jeunes pour les missions, il s'est penché en avant, les yeux fixés sur moi, puis il m'a demandé:

- Jeunesse en Mission a-t-elle des écoles?
- Oui, répondis-je, en pensant à l'école d'évangélisation suisse où j'avais été formé. Nous avons un cours de formation de trois moi, suivi d'un stage pratique de deux mois.

Gary se recala sur sa chaise, mit ses mains derrière sa nuque et soupira.

- Eh bien, nous aurions vraiment besoin d'écoles de ce genre en Rhodésie, et je sais à quel endroit vous pourriez en ouvrir une!

Sans me laisser le temps de lui expliquer que notre unique école se situait en Suisse, il se leva, alla derrière son bureau, ouvrit son répertoire téléphonique et chercha un numéro.

Il décrocha le combiné de son téléphone: "Je vais m'arranger pour que vous alliez visiter les locaux, dit-il. C'est un centre de vacances. Ce serait l'endroit idéal!" Avant que j'aie eu le temps de comprendre ce qu'il m'arrivait, Gary s'était arrangé pour que j'aille sur les lieux l'après-midi même.

Situé à dix kilomètres de Salisbury, le centre de vacances, nommé le Havre de Paix, était vraiment superbe. C'était une sorte de petit village niché au creux d'une vallée. Les bâtiments, gérés par une organisation interconfessionnelle, étaient entourés de jardins biens tenus. Il y avait même une piscine! Le centre comprenait des bungalows individuels pour se loger, une église et des pièces qui servaient généralement pour les retraites, mais qui constitueraient de parfaites salles de classe. Lorsque je visitai ces belles installations, une corde sensible vibra en moi. J'imaginai des jeunes gens assis à leurs pupitres qui étudiaient la Parole de Dieu comme nous l'avions fait à Lausanne, puis qui se disséminaient dans les pays voisins pour propager le message de l'amour de Christ.

Cette idée d'avoir une école n'était pas tout à fait nouvelle. Après avoir recruté des jeunes étrangers pendant deux ans pour des missions à court terme, je savais que nous avions besoin d'un centre permanent en Afrique, et j'avais déjà rêvé d'y implanter une école d'évangélisation, mais le projet me semblait irréalisable. Je n'avais ni le personnel compétent, ni l'argent nécessaire, ni les locaux... du moins, pas jusqu'à ce moment-là.

Après avoir terminé la visite, nous nous sommes rendus dans le hall d'accueil, et Gary a discuté avec le gérant pendant que je lisais les brochures du Havre de Paix en soupirant. Sans aucun doute, c'était le site idéal pour une école de formation. Tout à coup, Gary interrompit mes réflexions: "Le centre est libre pendant trois mois au cours de la basse

saison, de janvier à mars... et le prix est très raisonnable!" Je le dévisageai, un peu surpris par son dynamisme. C'était vraiment un fonceur!

"C'est fantastique!", dis-je en prenant soin de ne pas trop m'engager. Ouvrir une école était une entreprise gigantesque. Il fallait que je sois sûr que l'idée venait bien de Dieu et pas seulement de Rudi Lack ou de Gary Strong. Cet après-midi-là, je quittai le centre avec toutes les brochures et les informations dont j'avais besoin pour ouvrir une école en Rhodésie, mais je prix bien garde à ne pas m'engager. Les implications de cette démarche étaient trop grandes.

Au cours des deux années pendant lesquelles j'avais organisé des campagnes en Afrique, nous avions eu pour point de ralliement la station missionnaire de Kisumu. C'était ma première visite en Rhodésie. Bien que ma prise de contact avec Gary ait été excellente, je savais que si j'ouvrais une école à cet endroit, il s'agirait d'un engagement à long terme. Pour rester en Rhodésie, il faudrait que je devienne un résident. Certes, les locaux du Havre de Paix m'étaient littéralement offerts sur un plateau et, comme Gary l'avait affirmé, ils constitueraient un cadre idéal pour une école d'évangélisation en Afrique. Mais je n'étais pas certain d'être prêt à prendre un tel engagement.

Je rentrai en Allemagne en juin 1972 pour participer à la campagne d'évangélisation des Jeux Olympiques de Munich dont Don Stephens avait eu l'idée pendant que nous étions à l'école et qui avait nécessité deux ans de préparation. Le Seigneur nous avait miraculeusement procuré un château à Hurlach, à une heure de route de Munich, et cet imposant édifice pouvait héberger les mille jeunes gens rassemblés pour la circonstance. C'était l'occasion ou jamais de mettre au point une stratégie qui pourrait resservir à Jeunesse en Mission pour organiser des campagnes à l'occasion des autres grands événements mondiaux. La Campagne des Jeux nous permettrait d'être mieux considérés. Au départ, certains nous avaient pris pour une équipe de marginaux. Grâce à cette campagne, nous prouverions que nous étions une mission sérieuse, de renommée internationale.

Au départ, nous avions projeté d'effectuer une Marche pour Jésus dans Munich, mais les autorités allemandes craignaient d'éventuelles émeutes, et elles annulèrent leur permission à la dernière minute. Puis le Seigneur transforma la tragédie de l'attaque terroriste arabe (au cours de laquelle onze Israëliens, cinq Arabes et un Allemand trouvèrent la mort) en une magnifique occasion de manifester son amour. Non seulement les autorités n'eurent plus aucune réserve à notre égard, nous autorisant à défiler dans la ville comme prévu, mais elles nous fournirent même des fleurs à distribuer aux personnes éplorées qui se tenaient le long des rues de Munich.

Après la campagne de Munich, l'équipe dirigeante de Jeunesse en Mission, qui comptait alors une centaine de membres, se rassembla dans le château d'Hurlach pour une

conférence. La Campagne des Jeux avait constitué une expérience décisive et nous avons tous un regain d'enthousiasme après les journées fantastiques que nous venions de passer. En nous asseyant ensemble dans le grenier du château récemment restauré qui, quelques jours plus tôt, était couvert de matelas pneumatiques et de sacs de couchage, Loren nous rappela sa vision de vagues de jeunes qui se répandaient dans le monde entier. Il répéta à tout le monde qu'il fallait se multiplier. "Au cours de ces Jeux, nous avons vu une puissante vague, mais nous ne pouvons pas nous offrir le luxe de nous reposer sur nos lauriers. Une vague se retire: nous devons être prêts à voir une nouvelle, plus puissante encore, déferler."

La prochaine vague était, comme nous le révéla la conférence, un afflux de nouveaux élèves à l'école d'évangélisation. C'était au beau milieu du mouvement hippie où des jeunes gens étaient amenés dans le royaume de Dieu par le Jesus Movement. Beaucoup venaient de milieux marginaux et, à la différence de ceux qui avaient fréquenté l'école avec moi, ne connaissaient pratiquement rien des bases du christianisme. J'entendais avec stupéfaction les différents membres dirigeants expliquer leur conception de l'avenir.

Beaucoup désiraient fonder une école dans leur secteur. Joe Portale voulait en créer une en France, David et Carol Boyd désiraient que le château où nous nous trouvions en devienne une et Don et Deyon Stephens prévoyaient de continuer à donner des cours à Lausanne. Quant à Reona, elle avait à cœur d'étendre son ministère d'enseignement et de faire connaître les voies de Dieu à la future moisson de jeunes chrétiens. Au fur et à mesure que je les entendais, mon enthousiasme croissait. J'étais soulagé d'apprendre que je n'étais pas le seul à élaborer ce genre de projet. Si je me lançais, je ne ferais qu'emboîter le pas à la plupart de mes coéquipiers.

"Et toi, Rudi?, me demanda Loren en se tournant vers moi. Quels sont tes projets?" Après des mois d'hésitation, je me décidai brusquement.

"Je vais fonder une école en Rhodésie."

Cette fois, je ne reculerais pas, mais avant que nous puissions y parvenir, nous devions encore démanteler quelques barrières qui semblaient insurmontables. La plus pressante était mon besoin financier. J'avais calculé qu'il me faudrait au moins deux mille francs suisses pour démarrer. C'était une grosse somme, mais je comptais sur Dieu pour me la fournir. Il avait déjà pourvu avec une grande abondance à l'impression de livres, et un homme d'affaires avait fait don peu de temps auparavant de dix mille marks⁸ pour acheter une camionnette. Fort de ces expériences, j'étais persuadé que Dieu me fournirait également les deux mille francs suisses nécessaires à l'école d'évangélisation rhodésienne.

Lorsque je prêchai et communiquai ma vision de l'école à diverses églises d'Europe et de Suisse, où les gens avaient toujours fait preuve d'une grande générosité, je m'attendais à de

-

⁸ Monnaie allemande avant l'Euro (Note version numérique)

grosses rentrées d'argent. J'étais certain d'obtenir les deux mille francs suisses avant de retourner en Afrique en octobre. Mais bien que tout le monde ait paru intéressé, m'ait souhaité de réussir dans mes futurs projets et m'ait même promis de prier, je ne reçus qu'une infime partie du budget de l'école. Mis à part le don généreux pour acheter une camionnette, je n'avais pratiquement rien en quittant l'Europe. Je n'avais pas d'assistants et je n'avais recruté aucun élève. Toutefois, j'étais intimement convaincu que Jésus m'avait demandé de fonder l'école.

Aux Jeux Olympiques, j'avais revu Frère André. Il projetait de faire une campagne d'évangélisation dans douze villes quelques mois plus tard et me proposait de l'aider à prier pour les gens après les réunions. Aussi, au lieu de me rendre directement en Rhodésie après mon séjour en Europe, je m'envolai pour l'Afrique du Sud en faisant escale à Nairobi. Là, je rencontrai une petite équipe de Jeunesse en Mission qui avait fondé un centre permanent et j'achetai un minibus Volkswagen blanc d'occasion pour les besoins de notre nouvelle école. L'un des membres de Jeunesse en Mission de Nairobi me proposa de la conduire en Rhodésie pendant que je prendrais l'avion pour Johannesburg afin de retrouver Frère André.

La campagne avec lui fut inoubliable. Chaque soir, dans chacune des douze villes, dans des stades et des salles publiques, il s'adressa à des foules de plus de huit mille personnes. Pendant cette quinzaine de jours, cinquante mille personnes environ assistèrent aux réunions. Soir après soir, Frère André incita ses auditeurs à s'engager pour les missions, et chaque fois des centaines de personnes se levèrent. En tout, quatre mille personnes environ répondirent à l'appel. La campagne me fournit une occasion idéale de parler de l'école de formation que j'allais fonder à Salisbury en janvier de l'année suivante. Beaucoup se dirent intéressés et voulurent en savoir davantage.

Logi était du nombre. Il portait un jean, une superbe chemise déboutonnée, et ses cheveux étaient coiffés à la dernière mode. Un vrai gosse de riche! Il n'avait rien du jeune homme B.C.B.G. que l'on recrute généralement pour les missions. Mais il s'avança avec des dizaines d'autres lorsque Frère André lança un appel au salut à la fin d'une réunion au Cap, et je m'approchai de lui.

- Je peux vous aider?, demandai-je en lui posant doucement la main sur l'épaule.
- Je ne connais pas grand-chose à tous ces trucs sur Jésus, répondit-il en me regardant droit dans les yeux. En fait, je ne serais pas ici si mon copain n'avait pas insisté."

Sa franchise me plut.

- Qu'avez-vous pensé de la réunion?
- Eh bien, c'est assez différent de l'église. Mais il y a du vrai dans ce que cet homme a dit ce soir, et je veux en faire l'expérience.

Je luis expliquai qu'il avait besoin de Jésus dans sa vie, mais qu'avant de pouvoir l'inviter à entrer, il fallait qu'il se détourne de son péché.

"Ma vie est plutôt moche", admit-il avec franchise. Il m'expliqua qu'il avait été élevé dans une famille de classe moyenne en Afrique du Sud, mais qu'il s'était rebellé contre les valeurs et le style de vie de ses parents.

"Mon but a toujours été de gagner beaucoup d'argent, avoua-t-il. Je croyais que c'était la clé de la liberté, mais ces temps-ci, je n'en suis plus si sûr.

- La vraie liberté ne se trouve qu'en Jésus-Christ, répliquai-je.
- La plupart des gens que je côtoie sont fourbes et artificiels. Ce que j'ai vu cette nuit était vrai. C'est ce que je veux.
- Si vous voulez vous détourner de votre ancienne manière de vivre et accepter le salut que Jésus vous a acquis en mourant sur la croix, vous l'obtiendrez.

Logi s'agenouilla et, les joues baignées de larmes, il donna sa vie à Jésus. Quand il se releva, il souriait. J'étais persuadé qu'il s'était vraiment converti, mais je connaissais aussi les pressions qu'on exercerait sur lui pour qu'il retourne à son ancienne vie.

- Que dois-je faire maintenant?, demanda-t-il
- Je vais créer une école de formation à Salisbury en janvier. Si vous veniez, cela vous aiderait à établir votre foi chrétienne sur de solides fondements.

Logi fut enthousiaste et, comme beaucoup d'autres, il me demanda de plus amples informations. Si tous ceux qui en avaient manifesté l'intention venaient, je rassemblerais plus de deux cents étudiants. Je n'avais toujours ni l'argent, ni les assistants nécessaires, mais je comptais sur le Seigneur pour pourvoir à tous nos besoins.

Après la campagne de Frère André en Afrique du Sud, je me rendis à Salisbury afin de préparer l'ouverture de l'école. Je reçus trente inscriptions fermes, dont celle de Logi. Je me demandais où étaient passés les 170 autres qui avaient manifesté de l'intérêt, mais je bénissais le Seigneur pour ceux qui s'étaient vraiment engagés. Ils avaient de dix-huit à trente ans. Quelques-uns venaient d'Amérique et d'Europe, mais la plupart étaient des blancs sud-africains ou rhodésiens, et quelques-uns, comme Logi, avaient eu des périodes de rébellion. Mais tous avaient un point commun: ils étaient zélés pour servir Jésus-Christ.

Lorsque je débutais l'école, je n'avais toujours pas de personnel. Aussi chargeai-je les étudiants les plus qualifiés et les plus mûrs de participer à l'administration et de diriger les petits groupes. Les deux mille francs suisses que j'avais estimés nécessaires au fonctionnement de l'école ne vinrent jamais, mais en fin de compte, je compris qu'ils n'étaient pas indispensables. La pension des étudiants couvrait largement nos dépenses et, comme la contribution demandée par le Havre de Paix était minime, nous avions pu engager un cuisinier et un assistant pour faire la vaisselle! Cela soulageait les étudiants et leur permettait de se concentrer sur leurs études. Nous avons eu plusieurs orateurs de passage, dont Frère André et mon père, et j'ai moi-même assuré une grande partie de l'enseignement.

Toutefois, il y avait quelques problèmes, et je me suis vite rendu compte que l'administration n'était pas mon fort. Par chance, certains étudiants m'épaulèrent. Tout en dirigeant l'école, je continuais à diffuser des brochures en Afrique, surtout aux Chinois. Au cours de mes campagnes avec Frère André, j'avais également entrepris de dupliquer des cassettes audio, et on continuait régulièrement à m'en commander. Mais tout cela prenait beaucoup de temps, et je ne tardai pas à me rendre compte que je ne pouvais pas tout faire seul.

Heureusement, mon incompétence administrative était contrebalancée par mon enthousiasme. Jour après jour, j'insufflais aux étudiants ma passion pour les missions. Je relatais mes diverses aventures, et surtout, je les incitais à ne pas limiter Dieu.

L'une des histoires qui les captivait le plus était l'expédition hasardeuse que j'avais effectuée deux ans plus tôt dans la capitale de la petite île de Zanzibar, distante d'une quarantaine de kilomètres de la côte de la Tanzanie, dont les communistes s'étaient emparés au cours d'un sanglant coup d'état en 1964.

lain Muir, le comptable écossais, s'y était rendu le premier à l'époque où nous étions allés remettre nos premiers Evangiles chinois à Simon Malya. Tandis que j'étais allé rendre visite à l'équipe de Zambie, il avait décidé de partir en excursion de son côté. Il avait pris l'avion pour Zanzibar et avait courageusement distribué des livres jaunes pour enfants en swahili aux coins des rues. Il était revenu si enthousiaste que Simon et moi avions décidé de nous y rendre nous-mêmes quelques semaines plus tard, au moment où lain était au Kenya.

Notre voyage commença mal. Ne sachant quel avion prendre, nous avons failli manquer le départ. Enfin, après un vol très agité de vingt minutes, nous avons atterri sur l'île luxuriante. Un parfum de vanille et de girofle (principales exportations de l'île) nous a remplis les narines dès notre sortie de l'avion. Puis, chargés de lourds sacs en bandoulière remplis de brochures, dont les Evangiles chinois, nous avons hélé un taxi. Au moment où nous allions monter dedans, deux hommes surgirent et nous arrêtèrent. Ils baragouinaient en swahili et faisaient de grands gestes. Je regardai mon coéquipier tanzanien avec perplexité.

- Où est le problème?
- Ils ne veulent pas nous laisser monter dans le même taxi!
- Pourquoi?
- Parce que tu es étranger. Ils te soupçonnent d'être un espion!

Je ne parvenais pas à comprendre leur position, mais mieux valait m'incliner. Nous avons rapidement convenu de nous retrouver devant la célèbre église anglicane du centre-ville. C'était là, sur l'un des bancs du fond, que lain avait déposé les quelques livres qui lui restaient avant de courir prendre son avion à l'aéroport.

Seul dans mon taxi, j'étais très déprimé par nos difficultés au départ, le vol agité et cette scène à l'aéroport. L'atmosphère spirituelle semblait plus pesante que dans tout autre pays que j'aie jamais visité, et cela, non seulement à cause du régime communiste mais aussi par la faute des riches sultans qui, jadis, avaient vécu dans l'opulence et logé dans des palaces pouvant abriter plus de cent concubines. Un siècle auparavant, Zanzibar avait aussi hébergé les infortunés esclaves capturés dans l'Est de l'Afrique et vendus aux enchères au marché.

Je pris mon sac lourdement chargé, payai le chauffeur de taxi, regardai autour de moi si ne n'avais pas été suivi et m'engouffrai dans l'impressionnante cathédrale derrière Simon; j'étais toujours marqué par la scène de l'aéroport.

Mes yeux s'habituèrent à la pénombre. À cause de son riche passé historique et architectural, la cathédrale était restée ouverte après la prise de pouvoir communiste.

Simon et moi, nous avions établi un plan. Nous laisserions nos sacs dans l'église, et, comme lain, nous prendrions juste quelques livres que nous distribuerions dans les rues. Nous nous figurions que ce serait le centre de distribution temporaire le plus sûr de l'île, et que le prêtre anglican soutiendrait notre cause. Nous cherchions un coin discret où laisser nos sacs lorsqu'un prêtre africain s'approcha de nous.

"Puis-je vous aider?", demanda-t-il dans un anglais impeccable. Je lui tendis la main.

"Je suis Rudi Lack. J'appartiens à l'organisation Jeunesse en Mission." Nous avions si peu de temps que je décidai de lui avouer franchement le véritable but de notre mission. Mais ce qu'il me déclara ensuite me ferma la bouche.

"En tout cas, j'espère que vous n'êtes pas ici pour évangéliser! Il y a quelques jours, la police secrète est venue m'accuser de distribuer des livres chrétiens. Un inconscient a donné des brochures aux enfants en pleine rue. Il a même eu le toupet d'en laisser traîner certaines ici, sur un banc." J'ai regardé Simon du coin de l'œil. Le prêtre se retourna, alla vers une armoire au fond du bâtiment et revint avec une pile de livres jaunes pour enfants. "Les imbéciles!, grommela-t-il en jetant dédaigneusement les livres sur un banc voisin. Si seulement ces gens savaient tous les problèmes qu'ils causent!"

Nous avons marmonné quelques paroles de commisération, puis nous nous sommes rapidement éclipsés, soulagés de n'avoir rien dit qui puisse nous incriminer. Nous avons battu en retraite dans la rue, ne sachant plus que faire.

Simon s'affala contre le mur en pierre de la cathédrale.

- Rudi, je ne me sens pas très bien.
- Qu'as-tu?

Je savais qu'il ne pouvait s'agir de la chaleur, car il y était habitué.

- Je me sens tout barbouillé et j'ai affreusement mal à la tête.
- Vient t'asseoir et prendre un pot, Simon. Ça te retapera peut-être!

Assis à l'ombre d'un petit stand, nous avons bu une bouteille de Coca en réfléchissant à la situation. "Nous n'avons plus qu'à retenir une chambre dans un hôtel bon marché et à attendre qu'il fasse nuit pour nous débarrasser de nos livres", déclara Simon. Je l'approuvai. Toute l'île était sous haute surveillance, et si Simon passait relativement inaperçu, mon visage blanc tranchait sur les autres de façon flagrante. Nous avons trouvé une auberge bon marché et avons soigneusement dissimulé nos gros sacs dans l'armoire. Puis nous avons exploré la ville pendant quelques heures, en priant et en repérant les meilleures places où nous pourrions effectuer notre livraison nocturne.

Simon était anormalement silencieux. Il ne se plaignait pas, mais je sentais qu'il souffrait. Finalement, il se tourna vers moi.

- Je ne peux pas rester, Rudi. Il faut que je rentre.
- À Dar es-Salaam?
- Je me sens trop malade pour continuer.
- Mais nos brochures?

Cela ne ressemblait pas à l'homme intrépide et prêt à tout pour propager l'Evangile que je connaissais. J'étais convaincu que sa maladie n'avait pas de cause physique, mais qu'elle était due à l'extrême oppression spirituelle qui régnait dans ce lieu.

- Prions. Ça va aller mieux", l'encourageai-je. Mais Simon secoua la tête.
- Inutile, Rudi. Reste si tu veux, mais moi, je prends un taxi et je rentre.

J'avais l'estomac noué. Que faire maintenant? Retourner avec lui et ne pas essayer de répandre nos livres dans Zanzibar? C'était déjà difficile à deux. Y parviendrais-je seul? Mais je ne pouvais pas supporter l'idée de ne pas distribuer nos brochures.

- Entendu, Simon. Tu pars, mais moi je reste.

Je lui ai appelé un taxi et, une fois qu'il s'est éloigné, je me suis senti terriblement seul. Après avoir erré dans les rues poussiéreuses, j'ai compris que je devais ménager mes forces pour la nuit suivante, et je suis revenu dans mon auberge vétuste. Assis sur une chaise en osier à moitié cassée, j'ai attendu qu'il fasse suffisamment noir pour pouvoir déposer mes livres sans danger.

Enfin la nuit tomba. J'entassai autant de livres que je pus dans le plus petit sac en bandoulière que je possédais et je me fondis dans les allées obscures. Je déposai de petites piles de brochures sur les rebords des vieilles maisons de la rue. Parfois, des soldats armés de carabine étaient postés aux coins des rues. Jamais je n'avais eu aussi peur de ma vie. Épuisé par les nombreuses émotions de la journée, je sursautais au moindre bruit, m'attendant à voir l'un des soldats armés jusqu'aux dents m'interpeller et me jeter en prison.

Et pourtant, comme je voulais à tout prix distribuer tous mes livrets, je poursuivis ma tâche. Après avoir arpenté la ville pendant quatre heures, je me sentis incapable de faire un pas de plus. Mais il me restait encore un certain nombre d'exemplaires. Comme je ne voulais pas

m'avouer vaincu, je décidai de prendre quelques heures de repos, de me réveiller à quatre heures du matin et de terminer ma distribution avant le lever du soleil. Le seul problème, c'est que je n'avais pas de réveil, et que je ne pouvais pas demander à la réception de me passer un coup de fil matinal, sous peine d'éveiller les soupçons. Mais j'étais à bout.

Si le Seigneur voulait que je distribue le reste des livres, il me ferait signe lui-même. Lorsque ma tête touché l'oreiller, je priai: "Seigneur, s'il te plaît, réveille-moi à quatre heures". Je m'endormis comme une masse. Subitement, après un sommeil sans rêve, j'entendis un coq chanter. Je regardai ma montre: quatre heures pile.

Je saisis mon petit sac, y fourrai le reste de mes livrets et me coulai hors de l'auberge. Pendant les deux heures qui suivirent, encore protégé par l'obscurité, je continuai à glisser mes brochures dans toutes les fentes ou sur tous les rebords que je pus trouver. J'allai même jusqu'à jeter des exemplaires de notre Evangile rouge par-dessus le haut mur de pierres surmonté de barbelés qui entourait l'ambassade chinoise. À six heures, j'avais quadrillé la ville plusieurs fois et l'aube commençait à poindre. Je me hâtai de déposer mes livres restants le long des rues et mis le dernier lot sur un pas de porte juste au moment où le soleil se levait et révélait le fruit de mes activités clandestines.

Je rentrai en hâte à l'auberge. La ville s'éveillait déjà. Les gens n'allaient pas tarder à sortir de chez eux et à découvrir mes livrets. La tâche avait été ardue et j'aurais pu facilement m'esquiver, mais à la vue de quelques personnes trouvant les brochures et se mettant à les lire, je me sentis profondément satisfait. J'avais fait ma part. Le Seigneur accomplirait la sienne.

Je regardais les étudiants, suspendus à mes livres: "Qu'est-il arrivé à Simon Malya?, demanda l'un d'eux.

- Lorsque son avion a atterri à Dar es-Salaam, il n'éprouvait plus aucun malaise!
- Ce qui prouve que son état avait probablement une cause spirituelle... commenta l'une des jeunes filles.
- Je crois, oui. Ce jour-là, Simon et moi avons appris une leçon importante. Lorsque nous faisons l'œuvre du Seigneur et que nous tombons malades, il faut à tout prix que nous en discernions la véritable cause. Elle peut être physique, mais souvent, il s'agit d'une attaque satanique, et nous devons proclamer la victoire de Jésus. Si nous sommes prêts à résister, nous pourrons vaincre tous les obstacles, de même que nous pouvons traverser toutes les frontières.

Je terminai là mon entretien, et j'incitai les étudiants à s'engager plus profondément encore.

- Tout ce qu'il vous faut, c'est la foi et le désir d'être employé par Dieu. Ici, en Rhodésie et en Afrique du Sud, nous avons tant de ressources à notre disposition! Mais tout près de nous, en Zambie, il y a des communistes chinois qui travaillent au projet

ferroviaire du Tan-Zam et qui renient l'Evangile. Cela peut être dangereux, mais êtesvous prêts à prendre le risque de leur transmettre le message de l'amour de Dieu? Il y eut quelques hochements de tête et des "Amen! " retentissants.

Logi sourit et dit: "Je suis prêt, Rudi." Son enthousiasme me fit chaud au cœur. Il était très différent du jeune homme ambitieux et arriviste qui, les larmes aux yeux, avait donné son cœur à Jésus-Christ au Cap. Au cours des mois écoulés, il avait assimilé avec fougue tout l'enseignement que je lui avais prodigué. Sa foi s'était beaucoup fortifiée, et maintenant, il ne rêvait plus que de servir Dieu, quel qu'en soit le prix.

Un peu avant l'école, il était venu me trouver après les cours, très excité par ce qu'il pensait avoir reçu de Dieu. "Le Seigneur m'a dit que je devais aller en Ethiopie, Rudi." Je regardais ses yeux pétillants de foi. Je ne voulais pas lui saper le moral, mais je n'étais pas convaincu que Dieu lui ait réellement parlé. L'Ethiopie était totalement fermée aux Sud-Africains. Humainement parlant, il ne pouvait absolument pas franchir la frontière. J'étais persuadé qu'il se trompait, mais comme je ne voulais pas le décourager, je répondis simplement: "C'est peut-être juste une question de temps, Logi." Toutefois, à cet instant, en le voyant prêt à relever le défi, je sentais qu'il était temps de lui laisser faire ses premières armes, sinon en Ethiopie, du moins dans une campagne d'évangélisation.

Du reste, il n'était pas le seul. La période de cours de l'école arrivait à son terme, et le stage pratique de trois mois se profilait à l'horizon. Tous les étudiants piaffaient d'impatience comme des chevaux de courses dans des starting-gates. En les aidants à ranger leurs affaires dans nos divers véhicules, je me sentais plus anxieux qu'un père de famille qui regarde ses enfants quitter la maison pour la première fois. Se débrouilleraient-ils? Les avais-je correctement préparés? Les trois équipes se dirigeraient vers les pays voisins: le Malawi, la Zambie et l'Afrique du Sud. J'avais envie de me couper en trois et de les accompagner tous, mais comme c'était impossible, je décidai, du moins au départ, de me joindre à l'équipe qui courait le plus de risques: celle qui se dirigeait vers la Zambie.

À sa tête, j'avais placé un Sud-Africain nommé Art. Guitariste de talent, il avait dirigé un certain nombre de réunions de plein air au cours de la période théorique de formation. J'étais persuadé qu'il possédait les qualités requises. Les sept étudiants (au nombre desquels se trouvait Logi, mon nouveau converti sur africain) et moi-même avions pris place dans notre VW blanche. Mais au lieu de nous rendre directement en Zambie, nous avons fait un crochet par le Botswana. Comme la nouvelle dictature indépendante noire de la Zambie, dirigée par Kenneth Kaunda, n'avait pas de relation politique avec le gouvernement blanc démocratique de la Rhodésie gouverné par lain Smith, nous ne pouvions pénétrer en Zambie que par le Botswana.

Nous emportions avec nous des tracts, des livres, des Bibles, notre fameux livre pour enfants à couverture jaune et certains des dix mille tout nouveau Evangiles chinois rouges édités à Salisbury. Alors que la station missionnaire kenyane de Kisumu continuait à imprimer des documents pour les pays situés au nord, il s'était avéré plus judicieux de trouver un éditeur rhodésien qui pourvoirait aux besoins du sud. Nous nous sommes joints à l'organisation missionnaire qui avait déjà travaillé dans la ville de Lusaka, en Zambie, avec nos équipes à court terme. Nos coéquipiers logeaient chez plusieurs familles missionnaires. J'étais avec Art.

Nous avons tenu des réunions de plein air, qu'Art dirigeait avec sa guitare, prêché à des réunions de l'église et distribué des tracts de porte en porte ainsi que dans les marchés. Les chants et les aptitudes de guitariste exceptionnelles d'Art nous ont ouverts l'accès à beaucoup d'écoles. Au cours de ces trois mois, nous avons chanté, prêché et témoigné à près de trente mille écoliers.

Mais la plus grande occasion qui s'est présentée à nous a été la foire commerciale internationale de Ndola. En parlant avec les autochtones, j'ai appris que cette manifestation attirait des milliers de personnes de tout le pays. En réalisant ce qu'elle signifiait, j'étais ravi de l'occasion qui s'offrait à nous. C'était une occasion exceptionnelle d'annoncer l'Evangile et de gagner beaucoup de vies au Seigneur. Nous pourrions distribuer des traités et évangéliser des gens de toute la Zambie.

Il n'y avait qu'un seul problème. Ndola était située dans une région où ne nous connaissions personne. C'était à cinq heures de route de Lusaka et nous y resterions plusieurs jours. Je ne savais pas où nous pourrions loger tous les huit. Notre budget ne nous permettait pas de nous payer l'hôtel, même le moins cher. Depuis mon arrivée en Afrique, j'avais passé la nuit dans toutes sortes d'endroits, allant d'une meule de foin à une salle de bains publics! Mais tous mes élèves venaient de familles bourgeoises, et je ne pouvais pas exiger d'eux pareil sacrifice.

Et pourtant, quelle occasion unique! J'y avais réfléchi pendant plusieurs jours sans n'en parler à personne. Il fallait que je me décide! La foire aurait lieu le surlendemain. J'allai trouver Art, le responsable du groupe, pour en discuter avec lui.

Comme nous étions hébergés dans la même famille, j'abordai le sujet avec lui le soir même.

- Qu'en penses-tu, Art? des milliers de personnes vont assister à cette foire. C'est une occasion unique!
- Certes, Rudi, mais... Où allons-nous passer la nuit? Nous ne pouvons pas nous payer l'hôtel!
- J'y ai déjà pensé. Les filles devront sans doute dormir dans la camionnette et les garçons en plein air!
- Eh bien... je ne sais pas quoi dire, Rudi!

- Parlons-en aux autres. Nous verrons leur réaction! Le lendemain, les autres eurent la même réaction qu'Art.
 - Où nous laverons-nous?, fit l'une des filles
 - Et où préparerons-nous nos repas?, renchérit une autre.
 - Cela s'arrangera, vous verrez.

Je répondais avec plus d'assurance que je n'en avais réellement. Les étudiants avaient écouté avec fougue mes aventures en classe, mais maintenant qu'il leur fallait à leur tour agir par la foi, ils n'étaient plus aussi chauds qu'auparavant.

- C'est l'occasion de mettre Dieu à l'épreuve, dis-je pour essayer de les motiver. Si nous ne prenons jamais de risques, comment le Seigneur nous répondra-t-il?

Je savais qu'ainsi, je prenais moi-même un risque, mais je ne voulais pas les élever dans du coton. Aussi ai-je fini par obtenir leur consentement unanime, quoique mitigé. "Et même si nous dormions dans la VW ou en plein air, personne n'en mourrait!"

Le lendemain matin, nous sommes partis très tôt. Cinq heures plus tard, à notre arrivée, la foire était déjà en pleine effervescence. Dans un champ, à l'extérieur de la ville, des centaines de stands offraient à la vue de tous les productions de toutes sortes d'entreprises. Certains avaient des installations sophistiquées, d'autres s'étaient contentés d'étendre des pagnes sur le sol. Des dizaines de milliers d'acheteurs se pressaient pour assister à cet événement national.

Nous avons conduit notre Volkswagen blanche au milieu de la foule africaine la plus dense que j'aie jamais vue, puis nous sommes descendus en hâte et avons installé notre propre stand. Art a pris sa guitare et s'est mis à jouer. Aussitôt, la musique est nos visages blancs ont attiré une foule de badauds. Les livres sont peu abondants en Afrique, et on n'en propose jamais de gratuits. Pendant que nous chantions, que nous prêchions et que nous distribuions nos traités, beaucoup se pressaient pour acquérir nos livres. Au bout de quelques heures, il ne nous resta plus que quelques Evangiles chinois. Le déplacement avait certainement valu la peine!

Je regardai fièrement chaque étudiant se mêler à la foule. Chacun expliquait aux Zambiens qui l'entouraient, à l'aide d'un simple tract illustré, pourquoi ils devaient se confier en Jésus. Pendant ce temps-là, Art continuait à jouer de la guitare. Deux coéquipiers chantaient avec lui, devant un auditoire de plus en plus fourni.

Il faisait très chaud et il n'y avait aucun coin ombragé, pas même un arbre. J'avais affirmé avec assurance que Dieu pourvoirait à notre hébergement, mais je me demandais si je n'avais pas été téméraire.

Tout à coup, un Européen que je ne connaissais absolument pas vint vers moi en souriant. "Etes-vous le responsable du groupe?" Je le regardai, surpris. Je ne m'étais pas attendu à voir un autre Blanc au milieu de cette foule d'Africains.

- Oui, je suis Rudi Lack, et voici mes étudiants de l'école de Jeunesse en Mission de Rhodésie.
- Je suis enchanté de vous rencontrer. Je suis missionnaire dans cette ville, et j'ai observé ces jeunes gens. Je suis très impressionné par ce que vous faites.
- Merci.

Nous avons bavardé pendant quelques minutes, puis il m'a demandé:

- Et où allez-vous loger?
- Nous l'ignorons. Peut-être dormirons-nous à la belle étoile, tout simplement!

Horrifié, l'homme regarda les jeunes filles de notre équipe.

Vous ne pouvez pas faire cela, Monsieur Lack. Pas ici! Venez chez ma femme et moi.
 Notre maison est simple, mais spacieuse. Nous serons ravis de vous avoir pour la nuit.

J'étais stupéfait de sa générosité alors que je ne le connaissais pas du tout.

- Vous êtes sûr?
- Absolument, ce sera génial. Vous nous ferez vraiment plaisir!

Je soupirai de soulagement. "Merci, merci beaucoup!" Une fois de plus, malgré la faiblesse de ma foi, Dieu avait pourvu à nos besoins.

Au lieu de quelques jours, notre séjour dura plusieurs semaines.

Les missionnaires nous présentèrent à d'autres églises de la région, et l'équipe décida de rester plus longtemps que prévu. Au bout de quelques jours, je rentrai à Salisbury, où quelques élèves étaient restés pour dupliquer des cassettes⁹ et distribuer des livres. Entre temps, nous avions acheté un bureau dans la même rue que celui du pasteur Gary Strong.

Après trois mois de campagne, les équipes réintégrèrent Le Havre de Paix; les véhicules revinrent plus cabossés qu'au départ. Leurs occupants, eux aussi, avaient été soumis à rude épreuve, mais leur enthousiasme et leur zèle n'avaient pas faibli. J'écoutais comme un père, le cœur battant, mes enfants me raconter comment le Seigneur les avait bénis et conduit pas à pas. Avec un véritable esprit de pionniers, les coéquipiers de Zambie avaient fait une excursion au Congo, où aucun membre de Jeunesse en Mission ne s'était encore hasardé. Le remarquable talent de guitariste d'Art avait permis au groupe de passer à la télévision nationale.

Mais ce qui me captiva le plus fut le récit d'Art sur ce qui s'était passé après que j'ai laissé son équipe à Ndola. "Rudi nous a tellement impressionné avec sa vision des travailleurs communistes du projet de la Tan-Zam que, comme nous étions tout près et que nous avions

_

⁹ Cassettes audio

des cartons d'Evangiles chinois avec nous, nous avons décidé de les introduire nous-mêmes dans les camps", dit-il. C'était à mon tour de l'écouter avec passion.

Avec l'aplomb et l'inconscience de la jeunesse, les coéquipiers n'avaient pris aucune précaution. Ils avaient garé la voiture devant les barbelés du camp et passé des livres aux travailleurs africains, d'abord en anglais, en disant: "Ces brochures sont pour vous", puis en chinois, en disant: "Et en voici pour les donner aux Chinois." J'étais abasourdi par la simplicité de leur stratégie.

- Et ils les ont pris?, ai-je questionné.
- Bien sûr!, dit Art en riant. Ils ont paru ravis et impatients de les donner aux travailleurs communistes!"

Ces jeunes étudiants avaient fait preuve d'une plus grande audace que moi. Ils m'incitaient à être plus téméraire que jamais et ranimaient mon zèle pour les travailleurs communistes chinois de Zambie et de Tanzanie. "Seigneur, permets que j'entreprenne un autre voyage et que je puisse distribuer davantage d'Evangiles aux Chinois", ai-je prié. Mais un an allait passer avant que Dieu réponde à mon cri du cœur.

Une école "multicolore"

"Rudi, tu formes les bourgeois blancs, mais tu oublies les Africains noirs."

Assis dans notre bureau de Jeunesse en Mission à Salisbury, je prenais un café avec Gary Strong. Cela faisait un an que Gary m'avait invité à créer mon école d'évangélisation rhodésienne, et nous étions devenus de grands amis. Une fois de plus, le Seigneur se servait de ses observations directes et pénétrantes pour réorienter ma vie. Ses réflexions me mirent mal à l'aise et je gigotai sur ma chaise. "Tu penses à une école multiraciale?" Gary hocha la tête.

Je le regardai. Ce que suggérait Gary était révolutionnaire. "Ca ne s'est jamais fait, objectaije. Il n'y a aucune école de ce type dans ce pays, même pas un établissement public.

Je sais, mais il faut bien commencer un jour! Si l'église ne donne pas l'exemple, qui le fera?

Gary ne parlait pas de façon théorique. Sa propre église était multiraciale. Je contemplai les grands immeubles par la fenêtre. J'aurais pu être dans n'importe quelle ville occidentale, mais la Rhodésie, comme l'Afrique du Sud, était régie par une minorité de Blancs qui survivaient au milieu de Noirs en observant un strict apartheid.

- Tu as raison, Gary. Mais dans ce pays, les Blancs et les Noirs ne se mêlent pas. Ce ne sera pas facile.
- C'est vrai. Et comme Le Havre de Paix est un lieu réservé aux Blancs, tu ne pourras pas t'en servir. Mais il y a d'autres endroits! La YWCA, par exemple.
- Ce n'est pas le meilleur quartier de la ville!
- Non, mais cela te conviendrait parfaitement.

Je réfléchis au contraste entre les superbes installations du Havre de Paix et le quartier où était situé la YWCA. Toutefois, je devais admettre que cet hôtel de cent chambres ferait un parfait local, et qu'il était situé dans l'un des rares quartiers où les Noirs et les Blancs avaient le droit de vivre côte à côte. Malgré les problèmes que cela posait, je savais que Gary avait raison, et qu'il fallait fonder une école d'évangélisation multiraciale.

Peu de temps après avoir pris ma décision, j'étais dans la ville de Bulawayo, à cinq heures de route de Salisbury. Nous avions projeté un film qui montrait la persécution des chrétiens de Chine, et j'avais expliqué à mon auditoire mixte qu'il fallait qu'il s'engage pour les missions, sans oublier d'évoquer mon école multiraciale qui ouvrirait ses portes en janvier. Après la réunion, un jeune Africain vint me dire: "Je m'appelle Salu Daka. J'aimerais m'inscrire dans votre école." Au premier coup d'œil, je vis qu'il était sincère, mais aussi très peu instruit. Je lui posai quelques questions à ce sujet.

Salu était le huitième de dix enfants. Ses parents étaient si pauvres qu'à sa naissance, sa mère l'avait mis au monde toute seule, ne pouvant s'offrir les services d'une sage-femme.

"Mon père travaille sur les chantiers, expliqua Salu, mais il n'est pas souvent à la maison. Quand j'étais gosse, je ne le voyais presque jamais. Mes frères et moi, nous cultivions des légumes." Avec fierté, Salu m'expliqua que, lorsqu'il était petit, il faisait fuir les éléphants. "Ce n'est qu'à seize ans, quand je suis venu travailler ici, que j'ai eu ma première paire de chaussures."

- Quel âge as-tu maintenant?
- Dix-huit ans.

Salu m'expliqua qu'il avait été engagé comme mécanicien, mais que, fasciné par la ville, il s'était écarté de la foi de son enfance. Comme son frère, il s'était engagé dans le mouvement de résistance des Noirs. Puis, en mai, quelques mois auparavant, il avait assisté à une mission sous la tente. "C'est à ce moment-là que j'ai ouvert mon cœur à Jésus. J'avais de terribles saignements de nez, et j'avais consulté un guérisseur. Mais lors de cette réunion, Jésus m'a guéri."

Après sa conversion, Salu m'affirma que sa vie avait changé du tout au tout. Il avait consacré tout son temps libre à lire sa Bible. Il distribuait des brochures chrétiennes à ses amis, était actif dans son église et allait même prêcher dans des villages.

Je le dévisageai avec perplexité. Il avait été profondément touché par le film que nous venions de voir, mais il lui serait difficile de venir à Salisbury et de s'intégrer dans un groupe de jeunes plus instruits que lui. Parviendrait-il à s'adapter? Mais sa sincérité ne faisait aucun doute. C'était un diamant brut qui, une fois taillé et poli, pourrait certainement être efficace pour Dieu. "Remplis le formulaire d'inscription, et je prierai pour cela", lui dis-je.

La lettre de Salu arriva. Je ne savais que faire. Il n'avait aucune ressource et aucun soutien financier. Et pourtant, ce jeune homme me plaisait. Quelques jours avant le début des cours, je décidai de tenter l'expérience, et Salu Daka devint notre premier étudiant rhodésien noir. Il y avait aussi guatre jeunes filles d'Afrique du Sud.

Diriger la première école multiraciale du pays représentait une véritable gageure. Elle vit le jour en janvier 1974 dans les locaux de la YWCA. Nous n'avions pas seulement dû changer de quartier, mais aussi nous adapter aux conditions plus difficiles. Nous n'avions plus de cuisinier ni de plongeur, ayant été obligé de baisser nos tarifs pour nous mettre à la portée des Noirs. Même ainsi, nos cinq étudiants de couleur, tous d'origine modeste, arrivaient à peine à régler le tarif minimum, qui ne couvrait pourtant qu'une partie des dépenses.

Je décidai de pousser l'audace jusqu'à mettre les Noirs et les Blancs dans des chambres communes. Pour beaucoup de Blancs, surtout chez ceux qui venaient de Rhodésie et d'Afrique du Sud, c'était la première fois qu'ils avaient des contacts si poussés avec les Noirs. Ils avaient coutume d'avoir des serviteurs de couleur chez eux, mais ils ne les traitaient pas en égaux. Ils durent faire preuve d'humilité et, au départ, il y eut quelques frictions, mais

tous finirent par s'adapter à ce bouleversement de leurs habitudes. À ma grande surprise, ce furent les Noirs qui éprouvèrent le plus de difficultés dans ce domaine, surtout Salu.

Mon instinct ne m'avait pas trompé. Salu était un diamant brut. Mais c'est seulement à l'école que je réalisai à quel point il avait encore besoin d'être taillé et poli. En classe, dès qu'un sujet de nature raciale était abordé, Salu montait immédiatement sur ses grands chevaux. Ouvrir une école multiraciale, c'était heurter de front bien des préjugés, et j'avais déjà prévu ce genre de réactions; cependant, il me fallut quelques semaines pour comprendre à quel point la haine raciale était profondément enracinée dans le cœur de Salu.

Quelques temps après la rentrée, le camarade de chambre blanc de Salu vint me trouver. "Rudi, je peux vous parler en privé?" Sa voix altérée m'indiqua que l'affaire était grave et j'acceptai de le recevoir séance tenante. À la YWCA, nous avions peu de place, et ma chambre était l'un des seuls endroits où nous ne serions pas dérangés.

- Viens, on va discuter dans ma chambre.

Je m'assis sur mon lit et le voisin de Salu sur l'unique chaise de la pièce.

- Alors, où est le problème?
- C'est Salu. Je ne peux pas continuer à partager sa chambre. J'ai vraiment tout essayé, mais c'est impossible.

J'étais atterré. C'était un jeune homme conciliant, que j'avais choisi parce qu'il était le plus susceptible de cohabiter harmonieusement avec Salu. Je crus qu'il s'agissait simplement d'une incompatibilité de caractères et mis Salu dans une autre chambre. Mais lorsque, quelques jours plus tard, son nouveau camarade de chambre vint se plaindre de l'attitude du jeune Noir, je compris que le problème était plus grave que je le croyais, et je me mis à prier sérieusement à ce sujet.

Je décidai de parler à Salu. Ce week-end-là, avec d'autres étudiants, nous avions déballé des cassettes enregistrées dans notre bureau du centre de Salisbury. "Viens faire un tour. On marque une pause!", ai-je suggéré. Tout en marchant, je me suis tourné vers lui. J'avais décidé d'aller droit au but.

"Où est le problème, Salut?" J'aimais beaucoup ce jeune homme. Il était zélé pour Dieu et, jusqu'alors, il m'avait toujours manifesté du respect. Mais j'allais découvrir un autre aspect de sa personnalité qui m'était encore inconnu. Il poursuivit sa route en silence, l'air renfrogné. Je restai à sa hauteur sans rien dire, attendant sa réponse. En vain. Je repris la parole: "Tes deux camarades de chambre sont venus me dire qu'il ne pouvaient pas s'entendre avec toi, mais j'aimerais connaître ton point de vue.

- Moi, ça va.

Il donna un coup de pied dans une bouteille vide et continua à fixer le sol. Nous avons poursuivi notre promenade silencieuse, puis nous nous sommes assis sur un banc en fer rouillé. J'essayai une autre méthode.

- Je sais que quelque chose ne vas pas. Veux-tu m'en parler?

Je lui donnai une tape fraternelle. Salu écarta violemment ma main et me fixa droit dans les yeux d'un air furieux. Il fallait que je crève l'abcès. "C'est à cause d'un problème de race?" J'avais tapé dans le mille. Pendant l'heure qui suivit, j'écoutai en silence un torrent d'amertume jaillir de ses lèvres et je compris mieux qu'auparavant ses motivations profondes.

Pour lui, les Blancs symbolisaient l'oppression. Il voyait les rares fermiers blancs cultiver de vastes étendues de terre fertile pendant que les pauvres Noirs survivaient tant bien que mal sur quelques hectares. Sa haine contre tous les Blancs était si profondément ancrée en lui qu'il n'avait jamais imaginé frayer avec eux, encore moins s'en faire des amis. Les considérer comme ses égaux était impensable. Comme beaucoup de ses congénères, il avait conservé une attitude servile envers les Blancs, mais il les évitait comme la peste.

Sa conversion n'avait produit en lui qu'un changement superficiel. Il fréquentait toujours une église noire et avait le moins de contacts possibles avec les Blancs. Avant de venir à l'école, sa haine était enfouie au fond de lui, mais depuis son arrivée, elle refaisait surface.

Pendant qu'il déversait son amertume, ses blessures, ses sentiments de rejet et d'infériorité lié à sa race, je ne pouvais pas dire grand-chose. Salu n'exprimait pas seulement sa souffrance, mais celle de la majorité des Noirs de son pays. Je posai doucement ma main sur son épaule. Elle était raide et tendue. Mais je savais qu'en le laissant exprimer ses sentiments, j'avais percé une brèche dans sa carapace, et que le Seigneur finirait par triompher de la résistance acharnée de Salu.

Nous avons manifesté beaucoup d'amour et de patience, et peu à peu, la situation s'est arrangée. Au cours des mois suivants, de solides liens d'amitié se sont tissés entre les Blancs et les Noirs, de façon tout naturelle: en s'asseyant ensemble aux repas, en discutant du contenu des cours, en riant ensemble, en faisant les corvées, en balayant et même en nettoyant les toilettes. Tout cela a contribué à abattre les barrières. Pour la première fois, nos étudiants noirs n'ont pas vu des Blancs imbus de leur supériorité, mais des êtres humains comme eux, des Blancs qui, à cause du budget limité, acceptaient de manger frugalement et d'accomplir des tâches subalternes traditionnellement réservées aux Noirs.

Les étudiants blancs, quant à eux, se mirent à manifester davantage de respect envers les Noirs, réalisant que l'intelligence de ces derniers était égale à la leur, que leurs idées valaient la peine d'être entendues et non dénigrées. Le contact permanent et la participation commune à toutes les activités de l'école contribuèrent à ce résultat.

Au cours des premières semaines de cours, Salu frayait surtout avec les jeunes filles noires. Il s'asseyait près d'elles en cours, et ne fréquentait les Blancs que s'il y était obligé. Mais peu à peu, presque à son insu, son profond amour pour Jésus et son désir ardent de se consacrer à son service triomphèrent de sa haine raciale.

Un jour, par exemple, je le vis sourire à un étudiant blanc avec lequel il lavait la vaisselle. Une autre fois, je remarquai qu'il était plongé dans une grande conversation avec un Sud-Africain blanc. Manifestement, son intransigeance commençait à s'adoucir.

Puis, il y eut des tournants décisifs. Lors d'une réunion, je prêchai un message intitulé "Renoncez à vos droits". J'observais attentivement Salu pendant que j'expliquais que nous n'avons aucun droit de nourrir de la colère et de l'amertume à cause des inégalités et des injustices raciales. Salu resta impassible, mais je compris que le message l'avait profondément touché en voyant sa conduite à l'égard des étudiants blancs changer du tout au tout.

À la fin de la période d'instruction, j'étais persuadé que son attitude intérieure s'était radicalement modifiée. Sans aucune hésitation, je le laissai se joindre à l'équipe d'évangélisation qui partait au Mozambique. Salu avait senti le Seigneur l'appeler à se rendre dans ce pays. De plus, c'était l'une des seules nations étrangères où il avait le droit de pénétrer, alors que les Rhodésiens blancs avaient des passeports britanniques qui leur ouvraient les l'accès au monde entier. En tant que Noir, Salu n'avait droit qu'à une carte d'identité, qui ne lui permettait de se rendre qu'en Angola et au Mozambique. Il serait le seul Noir de l'équipe, mais il avait fait de tels progrès qu'à mon avis, il n'y aurait aucun problème.

La seule chose qui m'inquiétait, c'était la situation politique. En avril 1974, le Mozambique était en pleine ébullition. Pendant dix ans, un mouvement de résistance communiste noire en germe nommé le FRELIMO¹⁰ avait organisé une guérilla sournoise pour renverser les dirigeants coloniaux portugais, qu'il détestait. La puissante armée portugaise avait jugulé la résistance des combattants, mais peu de temps auparavant, au Portugal, une révolution avait affaibli le pays, et le FRELIMO gagnait du terrain, sans toutefois avoir gagné le pays à son athéisme. À l'époque coloniale, l'évangélisation était sévèrement réprimée. Pendant cette période de transition au cours de laquelle les dirigeants portugais pliaient bagages les uns après les autres, le peuple était prêt à entendre l'Evangile.

Je m'étais rendu moi-même au Mozambique pour la première fois en 1971, lorsqu'il était encore sous la férule coloniale. Au mois de septembre précédant, je m'étais joint à une

-

¹⁰ Frelimo: Font de Libération du Mozambique

équipe sud-africaine et nous avions entrepris une brève campagne d'évangélisation au cours d'un week-end. À ce moment-là, la poigne de fer coloniale avait commencé à se relâcher. Nous avions le droit de prêcher l'Evangile, et nous avions inondé la ville de traités. Nous avions tenu des réunions de plein air et prié dans les rues avec les gens qui voulaient être sauvés, ce qui aurait été impensable auparavant. Les gens avaient une grande soif spirituelle. Le Mozambique était un champ mûr pour l'Evangile.

Au cours de la phase théorique de notre école multiraciale, Don Milam, un Américain que j'avais rencontré à Salisbury, nous avait rendu visite. Il avait fondé un centre Teen Challenge et travaillait parmi les drogués dans la capitale Lourençon Marques¹¹. Il nous avait expliqué que le FRELIMO gagnait rapidement du terrain et que la porte de l'évangélisation pouvait se fermer à tout instant, et il avait insisté pour que j'envoie l'une de mes équipes à la rescousse. Je savais qu'en plaçant mes étudiants dans une région aussi agitée, je prenais un risque, mais j'étais convaincu que le Mozambique était mûr pour la moisson, et je ne voulais pas manquer cela.

Je sélectionnai soigneusement les membres de l'équipe. Le responsable était un ancien hippie californien nommé Tom Bauer. Tom parcourait le monde sans but lorsque Dieu l'avait attiré à lui en Rhodésie. Il avait fréquenté notre première école et s'était ensuite joint aux responsables. J'avais confiance en lui. De plus, il possédait un minibus, qu'il conduirait avec deux autres en passant par l'Afrique du Sud. Salu, par contre, devrait prendre seul un train pour le Mozambique, car sa carte d'identité ne lui permettait pas d'entrer en Afrique du Sud.

Après leur départ, je m'attendais à des résultats impressionnants. Une grande moisson était mûre au Mozambique et l'équipe ne serait pas seule. À Louranço Marques, elle travaillerait en collaboration avec Don Milam et son équipe. Mais j'avais tout de même quelque inquiétude, car la porte du Mozambique pouvait se fermer à tout moment.

Comme lors de notre session précédente, nous avons également envoyé des équipes en Zambie et en Afrique du Sud, mais cette fois-ci, je n'ai pas pu me joindre à l'une d'elles, car je devais rester à Salisbury pour m'occuper des livres et des cassettes. En plus de mes autres responsabilités, j'étais devenu le représentant officiel de Portes Ouvertes en Rhodésie, et j'étais de plus en plus sollicité pour prêcher dans les églises et au cours des croisades d'évangélisation. Ma principale préoccupation était toujours la diffusion de notre Evangile chinois, et j'étais assisté dans cette tâche par les Pères Blancs catholiques et par d'autres organisations missionnaires qui avaient ce travail à cœur. L'église de Simon Malya était toujours le pivot de notre diffusion en Tanzanie, et nos équipes de Jeunesse en Mission, quant à elles, se consacraient aux Chinois de la "Ceinture de cuivre".

-

¹¹ Ville rebaptisée Maputo

Ma position de représentant de Portes Ouvertes me mettait en contact avec des chrétiens chinois d'Afrique du Sud. Je me rendais dans leurs églises et les incitais à prier pour les Chinois prisonniers du Rideau de Bambou, qui n'avaient pas accès à l'Evangile. Je leur apprenais aussi qu'ils avaient des occasions à portée de main et qu'ils pouvaient transmettre nos Evangiles rouges aux ouvriers du Tan-Zam.

Tout en les exhortant ainsi, le Seigneur attisait ma flamme pour les Chinois. Je n'avais plus distribué personnellement d'Evangile rouges depuis plus de deux ans, et j'avais envie de repartir en expédition, mais je devais attendre, car il me fallait préparer le retour des étudiants.

Impressionnés par l'ouverture de notre école multiraciale, les propriétaires du Havre de Paix avaient pris sur eux de nous ouvrir à nouveau l'accès à leurs beaux locaux. Nous avions droit au terrain de camping qui bordait le centre, un peu à l'écart des principaux bâtiments. Pour leur dernière semaine, les étudiants n'auraient que des bancs en bois inconfortables et à une cuisine sommaire, mais le fait que Le Havre de Paix accepte de recevoir un groupe multiracial était révolutionnaire.

J'attendais fiévreusement l'arrivée des véhicules. Si j'aimais voir les étudiants enthousiastes partir pour leur campagne en m'adressant de grands signes de la main, j'étais encore plus ému lorsqu'ils revenaient, avec leurs véhicules tout cabossés, pour raconter avec feu combien le Seigneur les avait bénis. Dès qu'ils arrivèrent, sans attendre le rapport officiel, ils me racontèrent immédiatement ce que Dieu avait fait pour eux, évoquant les personnes qu'ils avaient amenées au Seigneur et les livres qu'ils avaient distribués.

J'étais ravi de les revoir, mais j'attendais anxieusement le minibus gris de Tom. Je n'avais jamais pu communiquer avec l'équipe du Mozambique au cours des deux mois précédents, mais je savais par la radio et les journaux que la situation était critique et que l'étau se resserrait. J'avais prié tous les jours pour que Dieu protège l'équipe de Tom et la fasse revenir saine et sauve, mais j'étais impatient de la voir rentrer. Je poussai un soupir de soulagement en apercevant le minibus gris qui se dirigeait vers notre campement. Tous les jeunes s'exclamèrent: "Tom et l'équipe du Mozambique sont rentrés!"

Avec les autres étudiants, j'allai les accueillir en remerciant intérieurement le Seigneur. Ils sortirent du minibus et saluèrent joyeusement les autres. Consterné, je m'aperçus que Salu n'étais pas avec eux. Ma confiance en lui avait-elle été mal placée? S'était-il brouillé avec ses trois coéquipiers blancs?

Lorsque les salutations d'usage furent terminées, je m'approchai de Tom et l'étreignis fraternellement. "Ravi de te revoir, mon vieux! Nous commencions à nous inquiéter pour vous!" Il m'adressa un sourire radieux.

- Nous avons passé des moments fantastiques, Rudi! Les gens du Mozambique sont si réceptifs! Nous avons littéralement inondé Lourenço Marques de posters de Jésus, donné un nombre incalculable de prospectus et vendu une quantité de Bibles dans les rues!
- Et nous avons conduit beaucoup de gens au Seigneur!, dit une jeune fille en nous rejoignant.
- Oui, c'est certainement un champ mûr pour la moisson!, poursuivit Tom.

Leur enthousiasme me fit sourire.

- Vous avez passé des bons moments, hein?
- À vrai dire, aucun de nous ne voulait rentrer, intervint une autre jeune fille.
- Eh bien, vous n'êtes pas au complet! Qu'est-il arrivé à Salu? Il n'a pas faits d'histoires, j'espère?
- Oh non!, répliqua Tom. Il a passé des moments formidables! Il a senti qu'il était appelé à travailler au Mozambique, si bien qu'il a décidé de rester.
- En ce moment, il suit des cours à l'université, s'exclama une jeune fille.

Tom me dévisagea avec inquiétude.

- Don Milam a dit qu'il pouvait rester avec eux sans problème. J'espère que j'ai eu raison de le laisser, Rudi?
- Bien sûr, Tom! J'étais juste inquiet en voyant qu'il n'était pas avec vous.
- Il était si résolu qu'il aurait refusé de nous suivre même si je le lui avais demandé. Je hochais la tête.
- Ça ne m'étonne pas. Quand Salu a quelque chose en tête, il peut être tenace! Même si Salu s'était quelque peu assagi, il restait le même jeune homme à la volonté de fer que j'avais rencontré pour la première fois à la réunion de Bulawayo. J'étais soulagé de savoir que le Seigneur veillait sur lui et canalisait son énergie dans la bonne direction.

Après la semaine de bilan, l'école ferma ses portes et les étudiants se dispersèrent. Un peu plus tard, Tom décida également de retourner au Mozambique et de travailler pour Teen Challenge avec Salu et Don Milam. Le Seigneur continua à bénir leur travail, et malgré le chaos politique, les gens restèrent ouverts à l'Evangile. Pendant ce temps, de mon côté, je m'apprêtais moi-même à effectuer à effectuer quelques changements.

Emprisonné

Je me disposais à tourner une nouvelle page avec nostalgie, mais aussi avec joie. J'avais mené à bien deux sessions scolaires en Rhodésie et établit le bureau de Jeunesse en Mission à Salisbury, mais j'étais un défricheur. Il fallait que je cède la main à ceux qui conforteraient la position de Jeunesse en Mission dans ce pays. J'étais devenu résident de ce pays et, de plusieurs manières, je m'y étais enraciné; les deux sessions scolaires que j'avais supervisées avaient été passionnantes et la plupart des étudiants se débrouillaient bien. Mais il était temps de partir.

En mars 1976, je pliai bagage. J'étais surtout triste de quitter mon voisin de bureau, Gary Strong. Notre amitié s'était beaucoup renforcée au cours de ces deux années. Nos conversations stimulantes me manqueraient certainement.

Toutefois, avant de rentrer en Europe, il me restait un projet à mener à bien: comme je devais ramener ma VW blanche à Nairobi, où je l'avais achetée, je décidai de profiter de l'occasion pour remplir mon véhicule d'Evangiles chinois et me rendre au Kenya en passant par la Zambie et la Tanzanie. La construction de la voie ferrée était presque terminée, et ce serait ma dernière chance de distribuer les Evangiles rouges aux communistes chinois en Afrique. J'empilai les boîtes de livres rouges sur les sièges arrière et dans le coffre de ma VW et je partis pour le Kenya par le Botswana, la Zambie et la Tanzanie.

Les relations politiques entre la Zambie noire indépendante et la Rhodésie blanche s'étaient encore dégradées. Les terroristes rhodésiens noirs avaient installé leur quartier général en Zambie et organisaient des raids en Rhodésie pour attaquer les résidents blancs. Aussi la frontière était-elle hermétiquement close et étroitement surveillée. C'était la guerre froide. Je ne pouvais donc me rendre de Rhodésie en Zambie qu'en passant par le Botswana, et encore, grâce à mon passeport suisse et à mes plaques d'immatriculations du Kenya.

Je me rendis d'abord à Bulawayo, ville où j'avais rencontré Salu pour la première fois. Depuis qu'il était au Mozambique, j'avais entendu des nouvelles encourageantes. Tom Bauer, Don Milam et lui avaient su profiter au maximum du chaos politique du Mozambique. Dans les rues, ils avaient hardiment distribué des prospectus et annoncé l'Evangile. Mais le chaos était à son comble. Des Portugais avaient été assassinés par des terroristes, des femmes violées, des familles entières massacrées. Mes coéquipiers étaient en danger certain, et tout en roulant, je priais pour leur sécurité.

Je passai la nuit chez des amis puis, le lendemain matin, je mis le cap vers le nord-ouest et, au milieu de l'après-midi, j'entrai au Botswana. J'étais à environ deux heures de la frontière zambienne, qui s'étendait le long du fleuve Zambèze sur environ quatre cents kilomètres.

L'unique moyen de la franchir était une péniche. Ma VW fut amarrée dessus, et la péniche démarra.

Je scrutai l'eau avec appréhension. Un jour, dans ce fleuve, un hippopotame avait renversé un bateau et broyé une infortunée touriste entre ses puissantes mâchoires. Mais le danger qui m'attendait sur l'autre rive était encore plus redoutable.

En cette période d'instabilité politique, l'entrée dans tous les pays africains était sévèrement réglementée. Or, j'étais résident rhodésien, fait inacceptable; pire encore, j'avais avec moi des livrets chinois illégaux. J'avais transporté des livres en contrebande à maintes reprises, mais j'étais toujours aussi tendu que la première fois. Je n'avais encore jamais été arrêté, mais peut-être cela allait-il m'arriver cette fois-ci. "Seigneur, aveugle ceux qui voient," priaije une fois de plus.

Arrivé sur l'autre rive, je fis redescendre mon véhicule sur la terre ferme, et je me garai devant la maisonnette aux murs en plâtre qui faisait office de douane. À l'intérieur, je fus accueilli par un douanier zambien en uniforme assis derrière une table en bois qui me tendit un formulaire.

Je recopiai soigneusement les informations notées sur mon passeport suisse. Je fis la liste détaillée de mes effets personnels, ainsi que des divers livres et tracts anglais que j'avais pris avec moi. Mais j'omis de noter mes livrets chinois, qui m'auraient immanquablement attiré des ennuis. Je revins devant la table où le douanier était assis et lui tendis mon formulaire rempli. Il le prit et examina mes réponses.

- Ainsi, vous venez de Suisse, Monsieur Lack?

J'étais sur les dents. Allait-il me demander d'où je venais ou combien de temps j'avais passé au Botswana? J'aurais dû lui répondre que je n'y étais resté que deux heures, ce qui aurait aussitôt éveillé ses soupçons. Mais il ne me posa aucune question de ce genre.

- Je vois que vous transporter des Bibles et des tracts chrétiens, commenta-t-il. Je retins mon souffle.
 - En effet, dis-je lentement. Il n'est pas illégal de les introduire ici, n'est-ce pas?
- Oh non, c'est très bien! Je vous demandais cela parce que je suis moi-même croyant. Je respirai plus à l'aise.
 - Vraiment? C'est formidable!

C'était la première fois que je rencontrais un douanier chrétien. Une fois de plus, Dieu m'avait précédé, et il avait aplani ma route. "Merci Seigneur!" Nous avons discuté de notre foi mutuelle. Je lui ai parlé de Jeunesse en Mission, en omettant prudemment de mentionner notre travail en Rhodésie.

Au bout de quelques minutes, il réexamina ma liste.

Avez-vous d'autres livres?

Je le regardai en hésitant. Si je disais "Non", ce serait un mensonge délibéré. Cet homme était chrétien. Je pouvais peut-être lui avouer la vérité. Aussi, à contrecœur, je reconnus: "Eh bien, j'ai aussi des Evangiles chinois.

- Dans ce cas, vous devez les noter sur votre liste

Je dus m'exécuter, et je notai "Evangiles chinois".

"Très bien, dit-il en tamponnant mon passeport. Faites bon voyage. Que Dieu vous accompagne!"

Je le regardai d'un œil incrédule. Il savait que j'avais des livres illégaux et m'avait même demandé de les inscrire, mais il me laissait passer sans me poser de questions!

Pour la première fois, le Seigneur semblait avoir inversé le cours des événements. Au lieu d'aveugler les yeux du douanier, il l'avait amené à noter ma cargaison clandestine sur un papier officiel, et ce, alors qu'il était chrétien! "Pourquoi, Seigneur? Était-il vraiment nécessaire que je déclare ces livres?" Cela semblait n'avoir aucun sens. Mais plus tard, j'en compris la raison. Si je n'avais pas agi ainsi, les choses auraient tourné très différemment.

La journée avait été longue, et le soir tombait déjà. Je devais passer la nuit chez un pasteur africain que je connaissais et qui habitait non loin de la frontière. Le lendemain matin, je me levai de bonne heure, le cœur en fête. La présence de Dieu était manifeste, et je me sentais merveilleusement libre. Je n'avais plus la responsabilité de mon école, ni du bureau de Jeunesse en Mission en Rhodésie. J'allais me livrer à mon occupation préférée: diffuser la Parole de Dieu. Je partis vers le nord. À côté de moi, sur le siège du passager, j'avais posé un carton de tracts et de livrets. Lorsque j'arrivais dans un village, je ralentissais et je jetais des livrets aux gens attroupés dans les marchés ou aux promeneurs. Les Africains se bousculaient pour les ramasser. Les livres étaient si rares qu'ils étaient avides d'en posséder. Je regardais dans le rétroviseur: ils ouvraient les brochures et les traités et se plongeaient dans leur lecture.

Je passai ma seconde nuit en Zambie à Lusaka chez des amis missionnaires, puis je me remis en route et, comme la veille, je distribuai des livrets à tous les passants. J'étais ravi de semer la Parole de Dieu, mais le principal but de ce voyage restait les Chinois. À la fin de mon troisième jour en Zambie, je m'approchai du district du fleuve Mikuschi et vis enfin le projet ferroviaire du Tan-Zam. Je guettai d'éventuelles équipes de Chinois ou d'Africains, mais l'après-midi tirait à sa fin et les ouvriers avaient terminé leur journée. Je repérai mon premier campement chinois entouré de barbelés. Quelques Africains en uniforme gardaient le camp. La nuit tombait et, éreinté par ma longue journée au volant, je décidai de m'arrêter là pour dormir.

Je n'avais ni endroit pour me laver, ni provisions. Aussi, j'écartai quelques cartons à l'arrière, je m'y glissai et je m'endormis. Je me réveillai aux premiers rayons du soleil. Je sentais que le Seigneur était présent et que j'étais dans sa main.

Je m'assis et regardai par la vitre. Les Africains gardaient toujours le camp chinois entouré de barbelés. Derrière les buissons, j'apercevais vaguement les baraquements en bois qui servaient de dortoirs aux ouvriers. Une vague de compassion me submergea. Je sentais que cette journée ne serait pas comme les autres. J'étais tendu, sans doute à cause de tous les camps chinois que je projetais de visiter ce jour-là. Mais il y avait quelque chose de plus. J'avais l'impression que j'allais être en péril. Je mis mes lunettes, prix mon guide, "Lumière quotidienne", et lus les passages bibliques du jour, le 28 mars.

"Oui, l'Eternel est ma lumière et mon Sauveur: de qui aurais-je crainte? L'Eternel protège ma vie: de qui aurai-je peur?"

"Il donne de la force à celui qui est las, et il augmente la vigueur de celui qui est fatigué. Les jeunes gens se lassent et ils s'épuisent, et même de robustes gaillards tombent, mais ceux qui comptent sur l'Eternel renouvellent leur force: ils prennent leur envol comme de jeunes aigles; sans se lasser, ils courent, ils marchent en avant et ne s'épuisent pas."

"Mon corps peut s'épuiser et mon cœur défaillir, Dieu reste mon rocher, et mon bien précieux pour toujours."

"Si Dieu est pour nous, qui peut tenir contre nous?"

"L'Eternel est pour moi, je ne craindrai plus rien, que me feraient les hommes?"

Je fermai mon guide et priai en fonction de ce que je venais de lire. "Seigneur, marche devant moi aujourd'hui. Je ne sais pas ce qui m'attend, mais la Parole de Dieu me dit que si tu es pour moi, aucun homme ne tiendra contre moi. Merci d'être mon Sauveur. Je veux être fort et courageux et ne rien craindre."

Je m'extirpai de mon sac de couchage, fis démarrer la voiture et franchis les cent mètres qui me séparaient des gardiens du camp. Encouragé par l'exemple de mes étudiants, je décidai d'essayer l'approche directe. Je pris une demi-douzaine de livres anglais, entre lesquels que glissai quelques Evangiles chinois. Puis je descendis de ma VW et m'approchai de l'un des gardiens africains. Il fronça les sourcils lorsque je lui tendis ma pile de livres:

- C'est pour vous!
- Merci, merci beaucoup!

Il était stupéfait de recevoir ce présent inattendu.

- Vous donnerez ces livrets rouges aux Chinois.
- D'accord!

Ma mission accomplie, je ne m'attardais pas. Je repris rapidement la route, préférant être le plus loin possible du camp avant qu'on découvre ce que j'avais fait. Au bout d'environ une heure et demie de conduite, je vis pour la première fois des ouvriers de la voie ferrée. Ils avaient commencé à travailler avant l'aube. Armés de pioches, les Africains posaient les traverses, tandis que les Chinois, vêtus de leurs lugubres uniformes Mao gris, supervisaient le travail. Misant sur l'ignorance des ouvriers africains (car seuls les Africains les plus instruits

savaient qu'il était interdit de remettre des livres aux Chinois), je me rendis vers un petit groupe qui travaillait seul, à l'écart des autres. "Voulez-vous des livres?", leur demandai-je par la portière.

Comme la fois précédente, j'avais glissé des Evangiles chinois entre les livres anglais.

"Oui!, s'écrièrent-ils en posant leurs pelles pour s'approcher de mon véhicule.

- Les livres en anglais sont pour vous et les rouges pour les Chinois", expliquai-je en les leur tendant par la portière.

Comme des enfants à qui l'on offrirait des sucreries, les Africains s'empressèrent de les prendre, et je battis en retraite en toute hâte avant que les surveillants chinois me repèrent ou déchiffrent ma plaque d'immatriculation. Durant plusieurs kilomètres, je vérifiai souvent dans mon rétroviseur que je n'étais pas suivi.

Je fis de même au camp suivant et je fus aussi émerveillé qu'auparavant, puis je réfléchis que ma façon d'agir risquait de sembler louche et qu'il fallait peut-être que je sois moins direct. Aussi abordai-je les ouvriers suivants de façon plus détournée. Je me garai à côté d'eux et leur demanda: "Vous pourriez me vendre de l'essence?" l'un des Africains secoua la tête.

"Désolé, nous ne vendons pas d'essence." Je fis semblant d'être déçu.

"Ah! C'est dommage!" Puis, comme si l'idée m'en traversait l'esprit, j'ajoutai: "Au fait, j'ai ici des livres qui pourraient vous intéresser." Je jetai un coup d'œil autour de nous pour m'assurer qu'aucun surveillant chinois ne nous espionnait, puis je tendis une pile de brochures par la vitre ouverte. Ses yeux brillèrent.

"Merci beaucoup", fit-il en les saisissants. Un autre Africain vint voir ce qui se passait. Je lui remis également quelques exemplaires et répétait, comme les autres fois: "Ceux en anglais sont pour vous. Donnez les rouges aux Chinois." Ils hochèrent la tête et s'en allèrent, enchantés de ce cadeau inattendu.

J'aurais aimé m'arrêter pour parler davantage, mais m'attarder aurait été trop risqué. Après avoir fait ma livraison illégale, il fallait que je m'éclipse le plus vite possible. C'était ma plus sûre protection. En quelques secondes, je fus hors de vue. Si l'on demandait à l'un des Africains ce que je voulais, j'espérais qu'il répondra que j'étais à court d'essence. "Seigneur, fais que ces livres tombent entre les mains de gens réceptifs", priai-je.

Ma nouvelle technique était efficace. Les ouvrier avides de livres les prenaient de bon cœur et semblaient ravis à l'idée d'offrir des Evangiles rouges aux Chinois. Malheureusement, les travailleurs du chemin de fer étaient difficiles à trouver. Je ne savais pas quelles routes détournées emprunter pour les atteindre, et j'étais désolé à l'idée d'en avoir manqué beaucoup.

L'excitation et la tension de ma matinée commençaient à se faire sentir. Chaque fois que je m'approchai d'un chantier ferroviaire, j'avais l'impression d'être face à une nouvelle frontière. Je ne savais pas comment les ouvriers africains réagiraient, sans parler des

surveillants chinois qui représentaient pour moi un danger permanent. Je n'avais rien mangé depuis vingt-quatre heures, à part quelques fruits. À la fin de la matinée, j'atteignis la ville de Serenje. Comme je me sentais affamé et fatigué, je décidai de faire halte pour chercher un pasteur. Comme il y avait beaucoup de Chinois à cet endroit, son église accepterait peut-être de leur distribuer des Evangiles.

Serenje est une petite ville. J'arrêtai un Africain qui marchait le long de la route et il m'indiqua la maison d'un pasteur presbytérien, le révérend Bulangano, qui était à la tête de la plus grande église de la ville. Je garai la VW devant une maison en briques blanches au toit en tôle, m'avançai et frappai à la porte de devant. Un Africain bien habillé, que je devinai être le révérend Bulangano, vint ouvrir. Je me présentai: "Je m'appelle Rudi Lack, et je suis missionnaire dans une association nommée Jeunesse en Mission. Je suis engagé dans un projet qui peut vous intéresser.

"Entrez, dit-il aimablement, en me précédant dans un beau salon bleu clair. Asseyez-vous, je vous en prie, Monsieur Lack, et dites-moi en quoi je puis vous être utile." Auparavant, j'aurais hésité à exposer mes plans à un parfait inconnu, mais j'étais rempli de foi après mes activités de la matinée. Aussi décidai-je de lui faire confiance. Je lui expliquai de quelle façon nous avions imprimé un Evangile en chinois qui ressemblait comme deux gouttes d'eau au petit livre rouge de Mao afin de le diffuser parmi ce peuple. Ses yeux brillants révélèrent son intérêt.

"Cette idée me paraît géniale, Monsieur Lack. Nous avons beaucoup de Chinois dans notre ville et je suis certain que les membres de mon église accepteront de distribuer vos livrets." J'étais enchanté de son enthousiasme, tout en me demandant s'il savait réellement à quels risques il s'exposait.

"Je vais aller en chercher pour vous les montrer", dis-je. Je revins avec deux cartons, et j'en ouvris un pour lui montrer un exemplaire. Il examina le petit Evangile en souriant.

"Une imitation très habile, Monsieur Lack. Oui, je suis sûr que nous pourrons les distribuer." Il remit le livret dans le carton, dont il referma le couvercle et qu'il posa dans un coin. "Et maintenant, que diriez-vous de déjeuner avec nous?"

Une odeur familière de bananes cuites s'échappait de la cuisine. J'acceptai l'invitation avec reconnaissance. "C'est très aimable à vous, j'en serais ravi!" Mais ce qu'il ajouta ensuite refroidit mon élan.

"Nous aurons aussi un autre invité, le commissaire de district. Je suis sûr que vous apprécierez sa compagnie."

C'était bien la dernière chose que je désirais! Je voulais passer le plus inaperçu possible. Mais je ne pouvais plus m'esquiver. Il ne me restait plus qu'à espérer que le commissaire ne

me poserait pas trop de questions embarrassantes. Je n'avais aucune envie qu'il découvre le véritable but de mon séjour.

Quelques instants plus tard, on frappa à la porte, et le révérend fit entrer un Africain bien habillé qu'il me présenta. Nous nous sommes serrés la main et assis dans des fauteuils. La femme du révérend nous servit des rafraîchissements.

"Cela fait un moment qu'on ne vous voit plus à l'église", remarqua le révérend d'un ton désinvolte. Gêné, le commissaire bredouilla une vague excuse. "Oh, je veux juste vous dire que vous seriez toujours le bienvenu!", sourit le révérend. Puis, changeant de sujet, il se dirigea vers le carton d'Evangile chinois et en exhiba un. Glacé d'horreur, je le vis le tendre au commissaire. "Regardez ce que mon ami suisse m'a apporté! Des Evangiles chinois à donner aux maoïstes!" Epouvanté, je n'en croyais pas mes yeux. Comment pouvait-il être si naïf? Il me jetait littéralement dans la gueule du loup! J'aurais voulu rentrer sous terre.

Le gouverneur prit le livret et l'examina attentivement. Je m'attendais à être bombardé de questions sur mes activités illégales, mais il se contenta de remarquer: "C'est très bien. Ces personnes ont besoin des Ecritures. Ce sont des athées." Il ne fit aucune récrimination et ne me reprocha pas d'enfreindre la loi. Au contraire, il ne prodigua que des encouragements.

Au cours du repas, il expliqua que les Chinois profitaient du projet ferroviaire du Tan-Zam pour propager la doctrine communiste, ce qu'il désapprouvait totalement. "Beaucoup d'Africains se laissent prendre à leur propagande. La police secrète africaine, par exemple, est sous les ordres des Chinois. Le problème, c'est que nous avons besoin de leur aide financière. C'est pour cela que nous n'osons pas leur tenir tête." Prenant clairement mon parti, le gouverneur m'expliqua en détail quelles routes je devais prendre et à quel endroit je pouvais trouver certains des camps et des chantiers les moins en vue. Dès la fin du repas, je me hâtai de reprendre la route, et je passai les heures suivantes à visiter autant de chantiers que possible, distribuant à chaque fois des Evangiles chinois glissés entre des livres en anglais.

En fin d'après-midi, comme les ouvriers avaient terminé leur journée et que je ne pouvais plus distribuer de livres, je me demandai où j'allais dormir. J'étais épuisé et je n'avais pas envie de passer une autre nuit dans mon véhicule. Chitambo, où le célèbre missionnaire David Livingstone avait accompli son œuvre au début du 19ème siècle, n'était qu'à quelques kilomètres. La station missionnaire qui s'y trouvait était toujours réputée pour les soins médicaux qu'on y prodiguait. Aussi décidai-je d'aller voir si on pourrait m'y héberger pour la nuit.

J'arrivai à Chitambo au crépuscule. Je me garai devant les maisons de briques en demi-cercle et, comme je ne connaissais personne, j'en choisis une au hasard. Un Européen

impeccablement habillé vint m'ouvrir la porte. Je lui fis part de ma requête. "Je suis le docteur Durrie et c'est qui suit responsable de cette station, dit-il d'une vois saccadée qui trahit immédiatement son origine anglaise. Nous serons absolument enchantés de vous héberger."

Il me fit entrer dans son salon meublé avec goût et je m'assis avec reconnaissance sur une chaise confortable. J'acceptai de bon cœur la boisson fraîche qu'il m'offrit. Il s'assit en face de moi et je lui expliquai ma compassion pour les Chinois du Tan-Zam et la façon dont je leur avais distribué des livrets rouges toute la journée. "C'est un moyen formidable de leur transmettre l'Evangile, s'exclama le docteur Durrie. Nous pourrions le faire, nous aussi. Beaucoup de Chinois travaillent dans le secteur." Je n'étais venu que pour chercher asile; à ce moment-là, je me demandai si le Seigneur n'avait pas un autre but en m'envoyant à cet endroit.

"Avez-vous des contacts avec eux? Savez-vous où ils travaillent?"

- Non, ma spécialité, c'est la médecine. Notre pasteur africain en sait sans doute davantage. Vous pourrez lui parler.

Le docteur Durrie regarda sa montre.

- Il devrait être chez lui maintenant. Je vais vous présenter à lui. Il vit de l'autre côté de la station.

Mon interlocuteur se leva. Après mes heures sur le siège du conducteur, j'appréciais cette chaise confortable, mais comme je n'avais nulle envie de laisser échapper des informations sur les Chinois ou de ne pas contacter quelqu'un qui désirait distribuer des livrets, je me levai d'un bond et le suivi.

Lorsque nous sommes sortis, la nuit était presque tombée. Les cigales chantaient dans les hautes herbes et on entendait des rires d'enfants dans le lointain. L'atmosphère se rafraîchissait et la lueur rosée du crépuscule diffusait une ambiance paisible et tranquille. Tout à coup, un camion gris de l'armée entre bruyamment dans la cour de la mission. Ses pneus soulevèrent des nuages de poussière et s'arrêtèrent en crissant à côté de ma camionnette. Une douzaine de soldats africains armés de fusils en jaillirent, tous vêtus d'uniformes de camouflage. Ils étaient accompagnés de trois communistes chinois. Le docteur Durrie et moi, nous n'en croyions pas nos yeux. "Haut les mains!", hurla un officier africain à l'air féroce en brandissant un fusil juste sous mon nez. Mes bras se levèrent automatiquement.

"N'essayez pas de vous enfuir, je vous préviens!", lança l'officier au visage menaçant. Je n'en avais pas la moindre intention. Mon cœur battait à se rompre, et mes muscles, déjà fort éprouvés par mes longues journées de route, tremblaient sous le choc de ma soudaine montée d'adrénaline. Le docteur Durrie, qui avait été poussé brutalement à côté de moi, était l'image même de l'impuissance. Peu à peu, mon esprit embrumé prit conscience de ma terrible situation. Je devais avoir été suivi. Quelqu'un m'avait vendu!

"Où sont vos papiers?", cria l'officier commandant en pointant son fusil vers moi. Trop traumatisé pour parler, je désignai faiblement du doigt ma camionnette VW blanche. "Allez les chercher," gronda-t-il.

- Rudi, ayez confiance en Dieu. Je suis sûr qu'il va vous sortir de ce guêpier", murmura le docteur Durrie dans mon dos.

J'appréciai sa tentative de me réconforter, mais j'étais vraiment en mauvaise posture, à tel point que je ne savais pas si Dieu lui-même pourrait m'en tirer. Mon portefeuille contenait un document attestant que j'étais un résident permanent de la Rhodésie.

En 1975, il n'y avait pas de relations diplomatiques entre la Zambie et la Rhodésie. Les frontières entre ces deux nations étaient hermétiquement closes. Pour me rendre de Rhodésie en Zambie, j'avais emprunté une route insolite qui traversait le Botswana. Si le chef douanier de la frontière proche du fleuve du Zambèze par laquelle j'étais entré dans le pays avait su que j'étais un résident de Rhodésie, jamais il ne m'aurait laissé entrer. Je ne lui avais montré que mon passeport suisse, qui ne faisait pas mention des mois que j'avais passés en Rhodésie. L'attestation de ma résidence en Rhodésie se trouvait sur un document séparé, et c'était elle qui me mettait en danger. Si les soldats la découvraient, ils m'accuseraient certainement d'être un espion à la solde de la Rhodésie. Et à en juger d'après leur apparence, ils commenceraient à tirer d'abord, et ils poseraient les questions ensuite!

Enfin, je réussis à persuader mes jambes de bouger. Mes mains tremblaient sans que je puisse les contrôler lorsque de tentai de glisser la clé dans la serrure. Finalement, je parvins à l'ouvrir et, toujours tremblant, je pris mon portefeuille dans la camionnette. Les soldats observaient tous mes mouvements. Je n'avais aucun moyen de faire disparaître la fatidique attestation de résidence. "Seigneur, je t'en supplie, tire-moi de cette situation désespérée", priai-je avec l'énergie du désespoir.

"Montez dans le camion"; aboya le soldat le plus agressif. Je grimpai à l'arrière du camion de l'arme. Mon cœur battait toujours à se rompre. Leur véhicule était tellement rempli de boue et de sable que je supposai qu'il avait dû servie à transporter des galets pour la future voie ferrée du Tam-Zam. J'écartai les graviers et m'assis. Les dés étaient jetés. Les soldats africains s'entassèrent derrière moi. Un conducteur chinois à l'uniforme Mao élimé mit le moteur en marche, mais avant que nous puissions démarrer, un autre camion rempli de soldats africains et d'officiers chinois entra en trombe dans la cour de la mission et s'arrêta près de nous. L'un des soldats africains hurla: "Attendez! Nous devons ramener des exemplaires de tout ce que ce vaurien a distribué!" L'Africain assis près de moi me fit descendre brutalement du camion! "Va les chercher dans ta camionnette!" Je vacillai lorsque mes pieds touchèrent le sol et poussai un soupir de soulagement. J'avais une petite chance de m'en tirer.

Je retournai jusqu'à ma camionnette, ouvris l'arrière et me mis à fourrager dans l'un des cartons de livres que j'avais rangé en faisant semblant de tenter de trouver les exemplaires que les Chinois m'avaient demandés. En réalité, j'ouvris mon portefeuille et, en le tenant caché parmi les livres, j'y cherchai fiévreusement l'attestation de résidence en Rhodésie compromettante. Puis je pris les exemplaires qu'on m'avait demandés, fermai la porte de la camionnette et rejoignis le camion avec soulagement. Derrière moi, bien dissimulé sous une pile de livre, je laissais mon attestation de résidence en Rhodésie. Mon portefeuille ne contenait plus que mon passeport suisse, qui ne portait aucune mention de mon séjour en Rhodésie.

Un soldat me poussa de nouveau dans le camion. Le docteur Durrie observait toute la scène en silence, totalement impuissant. En me hissant dans le camion et en m'affalant à l'intérieur, je lui lançai un dernier regard. Deux des soldats africains s'assirent à côté de moi, fusils chargés. Les quatre autres s'agrippèrent au bord, et les officiers chinois prirent place devant. Le camion démarra brusquement et les soldats se tinrent fermement aux barres latérales. Où allions-nous? Qu'allaient-ils me faire?

Libéré

Le soleil s'était couché. Alors que nous roulions à toute vitesse, l'air frais de la nuit qui s'engouffrait dans le camion ouvert me faisait frissonner. Je n'avais pas seulement froid physiquement. Une peur viscérale me glaçait jusqu'aux os. L'un des passages bibliques que j'avais lu le matin même me trottait dans la tête: "L'Eternel est ma lumière et mon Sauveur: de qui aurais-je crainte? L'Eternel protège ma vie: de qui aurais-je peur?" Je m'accrochais à ces promesses comme à une bouée de sauvetage. Pendant que je me les répétais, une grande paix m'envahit. Mais j'avais toujours très peur. Qu'allait-on faire de moi? Comment supporterais-je les interrogatoires? Dieu me donnerait-il les mots qu'il fallait?

Dans l'obscurité, il était impossible de dire où nous nous dirigions. Nous avons été secoués pendant plus d'une heure sur une route défoncée avant de bifurquer dans un chemin de traverse. La, éclairé par la lune, un camp chinois entouré de barbelés apparut. Le portail métallique s'ouvrit à notre approche. Nous avons pénétré à l'intérieur et nous nous sommes arrêtés devant quatre ou cinq baraquements en briques. Je m'étais souvent demandé à quoi ressemblait l'intérieur des camps. Ma curiosité était satisfaite, mais pas comme je l'avais souhaité.

De toute évidence, nous étions attendus. "Faites-le descendre!", ordonna un officier chinois au soldat africain assis à côté de moi. Il me fit signe avec son fusil. Je quittai le véhicule d'un pas incertain, étourdi par notre course folle et choqué par cette arrestation imprévue. Les Chinois hurlaient des instructions aux africains. Les hommes couraient dans toutes les directions. Les Africains et les Chinois sortirent de leurs huttes et me fixèrent. Ils ne savaient pas plus que moi ce qui se passait. C'était sans doute la première fois qu'un homme blanc était amené au camp, surtout sous bonne garde.

Après un quart d'heure d'attente éprouvante, les Chinois donnèrent des instructions aux soldats africains, et on me fit entrer dans l'un des baraquements. Une seule ampoule pendant du plafond. Je m'assis sur un tabouret en bois, face à cinq Africains en civil. Devant eux étaient posés des exemplaires des brochures que j'avais distribuées, y compris les Evangiles de Jean en chinois. Je savais qu'au moins deux de ces hommes appartenaient à la police secrète africaine dont le commissaire de district de Serenje m'avait parlé pendant le déjeuner. Les Chinois restèrent derrière. Ils rentraient et sortaient en murmurant des ordres aux soldats africains. C'étaient eux qui tiraient les ficelles, comme l'avait dit le gouverneur. Mes cinq interrogateurs africains n'étaient que des marionnettes qui exécutaient leurs ordres.

Les questions fusèrent comme les balles d'une mitraillette.

- Où allez-vous?

- En Tanzanie, puis au Kenya
- Par où êtes-vous entré dans notre pays?
- Par le Botswana.
- Quand?
- Il y a trois jours, monsieur.

Ils auraient pu me demander combien de temps j'avais passé au Botswana. S'ils avaient appris que je n'y étais resté que deux heures, cela aurait considérablement aggravé mon cas. Heureusement, ils ne me posèrent pas la question.

- Où avez-vous eu ces livrets?, fit l'un des membres de la police secrète, en brandissant un Evangile rouge.
- Dans la voiture. Je les ai amenés avec moi.

Ils ne me demandèrent pas où ils avaient été imprimé, et je ne m'en vantai pas.

- Ils sont illégaux, aboya l'homme en jetant le livret rouge sur la table, vous les avez introduits en fraude.
- Pas du tout! Je les ai déclarés à la frontière!
- Vous mentez!

Je tirai de ma mallette le formulaire que j'avais rempli à la douane.

- Regardez, c'est écrit ici!

Comme j'étais soulagé que le douanier chrétien m'ai fait noter les livrets chinois sur mon formulaire!

L'interrogateur principal me l'arracha des mains et le fit passer aux autres. Ils l'examinèrent minutieusement. Ils ne pouvaient pas le nier: en bas de la liste portant le tampon officiel, il était clairement noté "Evangiles chinois".

"Pfff!", siffla dédaigneusement le dernier Africain en jetant la feuille dans ma direction. Comme ils ne pouvaient plus m'accuser d'avoir fraudé, ils essayèrent une autre tactique.

- Vous êtes un espion!, lança l'interrogateur principal. Vous espionnez la voie ferrée!
- Oh non, monsieur, pas du tout!

Quelle chance d'avoir pu retirer ma carte de résident rhodésien de mon portefeuille! S'ils l'avaient découverte, ils auraient eu un mobile, tandis que sans elle, je n'étais pour eux qu'un Suisse neutre. Leur seule façon de me coincer était de prouver que j'avais été employé par la minorité blanche détestée pour entraver le projet ferroviaire. Aussi continuai-je à affirmer que j'étais missionnaire à plein temps, et que mon seul but était de propager le message de l'amour de Dieu, ce qui était la stricte vérité.

- Qui vous a envoyé?, me demanda sèchement l'un de mes interlocuteurs, dans l'espoir de me faire avouer mes liens avec les terroristes blancs sud-africains ou rhodésiens.
- Dieu m'a envoyé, répondis-je avec un soudain élan d'amour pour eux. Vous êtes précieux aux yeux de Dieu, et les Chinois aussi. En tant que chrétien, je dois vous transmettre sa parole. C'est pour cela que j'ai distribué mes livrets sur la route.

Ils éclatèrent de rire. "Nous n'avons pas besoin de votre Dieu et nous ne croyons pas en lui", persiffla l'un d'eux.

Ils répétèrent leurs questions, insistant sur le fait que je mentais et qu'en réalité, j'étais un espion. Comme je persistais à réfuter leurs accusations, ils s'énervèrent de plus en plus et se mirent à crier. Par contre, j'étais imperturbable et ému de compassion pour eux. Dieu m'insufflait de l'amour pour mes ennemis.

Des Chinois apportèrent des bols de nouilles chaudes qu'ils posèrent sur la table en face de mes cinq interrogateurs. Ils m'en offrirent aussi, mais je refusai. Comment pouvais-je être sûr que ma part n'était pas empoisonnée? De plus, malgré la paix de Dieu qui régnait sur moi, mon estomac s'était noué. Je n'aurais rien pu avaler. Toutefois, j'acceptais une bouteille de Fanta. Comme on me l'ouvrit devant moi, je sus qu'elle ne présentait aucun risque. Je demandai à mes interlocuteurs si je pouvais prier pour leur repas. Ils refusèrent dédaigneusement, mais je remerciai néanmoins le Seigneur à haute voix pour la nourriture qu'ils allaient manger. C'était une manière supplémentaire de leur témoigner de ma foi et de leur montrer que je ne me laissais pas intimider.

L'interrogatoire se relâcha pendant que les hommes mangeaient, puis il reprit de plus belle. Ils continuèrent à m'accuser d'espionnage, me tournèrent en ridicule, me reposèrent sans fin les mêmes questions pour m'amener à me contredire. Plus ils insistaient, plus j'étais serein et plus mon amour pour eux grandissait!

"Je pourrais mener une vie agréable en Suisse, leur déclarai-je. Après tout c'est l'un des pays les plus riches du monde! Mais j'ai sacrifié ma carrière et les meilleures années de ma vie pour vous transmettre l'amour de Jésus, et cela, non pour mon profit personnel, mais parce que je vous aime. Je m'intéresse à votre position spirituelle devant Dieu." Ils persistèrent à mépriser mes paroles, à m'insulter et à se moquer de moi.

Je continuai à leur parler de la grande compassion de Dieu pour eux, qui l'avait poussé à envoyer Jésus mourir sur la croix, afin qu'ils puissent être sauvés. Je devenais de plus en plus intrépide. Certes, j'étais l'accusé, mais comme Jésus devant Pilate, il était évident que j'avais le dessus. Rien de ce qu'ils pouvaient dire ou faire ne pourrait m'ébranler.

En fin de compte, au bout d'une heure et demie, l'interrogateur principal en eut assez. Il ne pouvait plus supporter de m'entendre lui répéter que Dieu l'aimait. Il leva les mains, repoussa sa chaise et hurla: "Ça suffit! Levez-vous!" Qu'allait-il se passer?

Je fus poussé dehors dans l'air frais de la nuit et reconduit dans le camion. Comme je ne portais qu'une chemisette et un pantalon d'été, je fus content d'être autorisé à monter devant, dans la cabine, entre deux soldats. D'autres soldats sont montés derrière, et nous nous somme dirigés vers le sud. Au bout d'une heure de route, un autre camp chinois est apparu, illuminé par de gros projecteurs. Nous sommes entrés à l'intérieur et on m'a fait descendre du camion. Je frissonnais entre mes deux gardiens armés. Des Chinois entraient et sortaient des bâtiments.

Tout à coup, un gros berger allemand bondit vers moi. Je sursautai de frayer. Les crocs menaçant n'étaient plus qu'à quelques centimètres de moi lorsque les soldats, riant de mon angoisse, rappelèrent l'animal, qui se fondit dans l'obscurité. Haletant je regardais autour de moi. Qu'allait-il encore m'arriver? Je réalisai que j'étais le seul Blanc présent, et que le chien m'avait pris pour cible sans la moindre hésitation. Sans nul doute, il avait été dressé pour attaquer les Blancs, ce qui me rappelait que bon nombre d'Africains et de Chinois haïssaient les gens de ma race.

Je restai planté là pendant environ une demi-heure avant que des officiers chinois aux pantalons larges sortent du bâtiment. Sans aucune explication, les soldats me refirent monter en camion. Nous sommes sortis du camp pour repartir vers le sud. La journée avaient été interminable et riche en péripéties. J'étais exténué, mais si tendu que je ne parvins pas à m'assoupir. J'étais plongé dans mes réflexions. Certes, on ne pouvait rien me reprocher, mais en Afrique, le simple fait d'être étranger peut suffire à vous faire incarcérer pendant des années sans même être jugé. Où allaient-ils m'emmener?

Soudain, les panneaux m'indiquèrent que nous étions revenus à Serenje, la ville où j'avais déjeuné avec le révérend Bulangano et rencontré le commissaire de district. Nous nous somme dirigés vers le centre-ville et arrêtés devant le commissariat de police. En gravissant les marches qui menaient à l'intérieur, je m'attendais à être conduit dans une cellule, mais on me fit entrer dans une salle où un policier était assis derrière un bureau en bois verni.

On m'assigna une chaise inconfortable. Mes gardes africains s'éclipsèrent, et je fus laissé seul dans la pièce avec un officier de police. Son uniforme impeccable et ses gestes autoritaires me prouvèrent d'emblée qu'il était important. Ce n'était pas un simple policier, mais apparemment un haut dignitaire de Lusaka qui se trouvait en ville à ce moment-là et qu'on avait chargé de s'occuper de mon cas. Je me raidis à son insu. Il fallait vraiment que je me tienne sur mes gardes. Il prit mon passeport et le feuilleta.

- Ainsi vous êtes Suisse?
- Oui. Je rentre du Kenya.
- Et les Chinois vous ont accusé d'espionnage?

Il ne manifestait aucune colère, contrairement à ses prédécesseurs. Sa voix était polie, mais ferme.

- Je ne suis pas un espion, mais un missionnaire. J'ai simplement distribué des brochures aux gens que j'ai croisés sur ma route. Cela fait partie de mon travail.

L'officier m'écouta sans rien dire. Je savais qu'il me jaugeait, et j'avais l'impression qu'il était sensé. Tout à coup, j'entrevis un moyen de lui prouver mon innocence. "Comment pourraisje être un espion, monsieur, alors qu'ici même, à midi, j'ai déjeuné avec le commissaire du district? Nous étions tous deux chez un pasteur presbytérien, le révérend Bulangano, qui a l'une des plus grandes églises de la ville. Le gouverneur a même vu mes Evangiles chinois, et il m'a exprimé son approbation."

L'officier parut vivement intéressé. "Le révérend Bulangano peut-il confirmer vos affirmations?"

"Bien sûr!", répliquai-je. Pour la première fois de la nuit, je reprenais espoir. Je m'étais affolé lorsque le révérend avait montré au gouverneur nos Evangiles chinois reliés en rouge, mais je pouvais maintenant constater que ce que j'avais d'abord pris pour un acte irresponsable avait été, en fait, conduit par Dieu. L'officier prit le téléphone et appela immédiatement le révérend. La sonnerie retentit plusieurs fois. Il était plus de minuit et le révérend devait être profondément endormi. Finalement, j'entendis une voix pâteuse à l'autre bout de la ligne.

- Allo, ici le pasteur Bulangano
- Mon révérend, il faut que vous veniez au commissariat sur le champ!

L'officier ne donna pas d'autres explications. J'imaginais que le pasteur devait se demander pourquoi on l'appelait ainsi en pleine nuit. Je me demandai s'il confirmerait ma version des faits ou s'il nierait tout en bloc pour préserver sa propre sécurité.

"Il arrive", commenta l'officier en raccrochant le combiné.

"Vous prétendez donc être un missionnaire et non un espion, Monsieur Lack. Quelles ont été vos principales occupations?" Pesant soigneusement mes mots, je parlai de Jeunesse en Mission et de notre travail au Kenya, en Tanzanie et dans d'autres pays africains. Je me gardai soigneusement de mentionner la Rhodésie. J'avais peur qu'il me demande combien de temps j'avais passé au Botswana ou ce que j'avais fait au cours des derniers mois. Au lieu de cela, il orienta la conversation sur mes livres. Je redoutais sans cesse qu'il me questionne sur le lieu d'impression. Si jamais il soupçonnait que j'avais habité et travaillé en Rhodésie, je serais perdu.

L'interrogatoire se poursuivit pendant vingt minutes, jusqu'à ce que le révérend Bulangano fasse irruption, échevelé et visiblement angoissé par cette convocation nocturne inexpliquée. En me voyant assis devant le bureau de l'officier, il s'arrêta sur le seuil, bouche bée. Il me croyait à des centaines de kilomètres de là!

- Monsieur Lack! Que faites-vous là?, bredouilla-t-il
- Vous connaissez cet homme?, demanda tranquillement l'officier de police.
- Oui. Il a déjeuné avec moi aujourd'hui!, dit le révérend, qui me fixait du regard en hochant la tête. L'air toujours aussi perplexe, il s'affala sur la chaise que le policier lui tendait.
- Est-ce que le commissaire de police était avec vous?

Le révérend le regarda.

- Oui, c'était mon invité!

Puis il reposa les yeux sur moi.

- Enfin, qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi Monsieur Lack est-il revenu à Serenje?
- Parce que les Chinois l'ont accusé d'espionnage et qu'il a distribué des livrets à leurs ouvriers.

Le révérend Bulangano émit un petit sifflement. Il se tourna vers l'officier et dit d'une voix ferme:

- Monsieur l'officier, je puis vous assurer que Monsieur Lack n'est pas un espion. C'est un missionnaire. Il vient de Suisse!
- Dites à l'officier de police de quoi nous avons discuté à midi, coupai-je.
- J'ai montré au gouverneur les Evangiles chinois que vous avez réalisés et il a estimé que c'était une idée géniale!
- Je vois!, répliqua l'officier de police d'un ton impassible.

Mais je savais que la réponse du révérend Bulangano avait projeté une lumière nouvelle sur mon cas. L'officier de police se tourna vers moi et me demanda:

- Avez-vous déclaré ces livrets?
- Oui. J'ai ici le formulaire que j'ai rempli à la douane, dis-je en le sortant de mon portefeuille tout en remerciant à nouveau le Seigneur pour le douanier chrétien qui m'avait fait rajouter "Evangiles chinois" sur ma liste.

L'officier de police pinça les lèvres en lisant le formulaire. Je pouvais presque lire dans ses pensées. J'avais tout fait dans les règles. En tant qu'étranger, si j'étais détenu sans preuves, je risquais de déclencher un incident diplomatique qui ternirait l'image de la Zambie, déjà fortement compromise. "Mmmmm..." Il me rendit le formulaire.

- On dirait que nos hommes vous ont jugé trop vite.

Il se tourna vers le révérend, le remercia pour son aide et s'excusa de l'avoir tiré du lit en pleine nuit.

Puis il se tourna vers moi et déclara: "Eh bien, Monsieur Lack, nous n'avons plus aucune raison de vous retenir. Je ne puis que vous exprimer mes sincères regrets au nom de la police pour vous avoir accusé et arrêté à tort. Je suis sincèrement désolé de toutes les émotions que nous vous avons causées." Au lieu d'être un criminel passible d'emprisonnement, je devenais une personne qu'il fallait ménager et entourer d'égards. "Je vais m'arranger pour qu'une voiture vous ramène d'où vous venez", dit l'officier de police.

Voyant que j'avais été totalement disculpé, le révérend Bulangano me fit ses adieux et s'éclipsa. L'officier héla deux policiers africains. "Prenez une voiture et ramenez ce monsieur à la station missionnaire de Chitambo." Ils claquèrent les talons et le saluèrent avec respect. "Oui, Monsieur." Leur attitude montra une fois de plus que cet officier était quelqu'un d'important.

Une Peugeot blanche dernier modèle s'arrêta devant la porte. Le commissaire me serra cordialement la main et réitéra ses excuses, puis il m'ouvrit la portière arrière et me laissa monter. Je me calai confortablement. Quelle différence avec ma course cahotante à l'arrière du camion de l'armée poussiéreux huit heures auparavant!

En réfléchissant aux événements de cette nuit de cauchemar, je m'émerveillais de la façon incroyable dont le Seigneur avait préparé mon moyen de sortir de l'impasse: l'insistance du douanier chrétien à me faire noter "Evangiles chinois" sur mon formulaire; l'apparente inconscience du révérend Bulangano lorsqu'il avait montré au commissaire de district notre Evangile chinois; le sursis qui m'avait permis d'ôter ma carte de résident rhodésien de mon portefeuille, et la façon dont mes interrogateurs avaient omis de me poser des questions qui auraient révélé mes activités en Rhodésie. J'aurais pu être dans une cellule de prison au lieu d'être reconduit dans une voiture luxueuse, libre comme l'air.

"Merci Seigneur, de m'avoir accordé le privilège de souffrir un peu pour toi, et merci de m'avoir permis d'échapper au péril." Je me souvins des paroles de Paul dans 1 Corinthiens: "Dieu est fidèle et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces. Au moment de la tentation, il préparera le moyen d'en sortir pour que vous puissiez y résister¹²."

À la différence de l'interminable trajet en zigzag que j'avais fait à l'aller dans le camion de l'armée, il ne me fallut qu'une heure pour revenir au centre missionnaire de Chitambo. J'arrivai peu avant l'aube et estimai malséant de réveiller quelqu'un. Aussi, je me glissai dans ma voiture, me fourrait tout habillé dans mon sac de couchage et m'endormis profondément. Vers sept heures, le soleil filtrant à travers la vitre me réveilla. Ma première pensée fut de rentre grâces à Dieu pour ma liberté; ma seconde, d'informer le docteur Durrie que tout allait bien.

J'allai frapper à sa porte. Lorsqu'il vint m'ouvrir, il écarquilla les yeux de surprise: "Rudi! Vous êtes de retour? Que s'est-il passé?"

Je m'assis dans son salon et lui relatai les événements de la nuit précédente. Il fut aussi émerveillé que moi d'entendre la façon dont Dieu était intervenu. Mais en même temps, il s'alarma. "Je n'avais jamais compris à quel point la situation était tendue. S'ils peuvent vous infliger un tel traitement, ils peuvent nous le faire subir à tous! Cette nation prétend avoir la liberté religieuse. Nous devons nous mobiliser pour défendre nos droits, sinon on risque de nous les ôter!"

Après cette nuit harassante, j'aurais aimé prendre une journée de repos, mais comme les autorités pouvaient changer d'avis et revenir me chercher, je jugeai prudent de quitter le secteur le plus vite possible. Aussi, après m'être rafraîchi et avoir pris un petit déjeuner

-

^{12 1} Corinthien 10:13

rapide, j'ai repris la route et j'ai fait cap au nord, vers la Tanzanie. J'avais toujours des cartons pleins d'Evangiles chinois. Je jugeai plus prudent de m'abstenir de les distribuer moimême, mais je me mis en quête de gens qui le feraient. Au cours des jours suivants, je poursuivis ma route en Zambie, puis en Tanzanie, et je remis mes livrets entre les mains de chrétiens fidèles prêts à poursuivre cette œuvre. J'étais ravi de savoir que, même si le Seigneur ne permettait pas que je continue la distribution, d'autres saisiraient toutes les occasions d'atteindre les communistes chinois pendant qu'ils étaient encore en Afrique.

Je remis le reste de mes livrets à Simon Malya à Temeke, près de Dar es-Salaam. Comme je m'étais installé à Salisbury, cela faisait trois ans que je ne l'avais pas revu. Nous nous sommes encouragés mutuellement et Simon m'a raconté ses difficultés. Certaines églises avaient laissé les Evangiles se couvrir de poussière sur des étagères et n'avait pas pris soin de répandre la semence. D'autres avaient rendu les livrets rouges parce que leurs membres craignaient d'être pris et emprisonnés. Après ma récente mésaventure, j'étais à même de comprendre leurs réticences. Mais ce qui m'encourageait, c'était qu'en dépit de tout cela, Simon était prêt à rester fidèle à son poste jusqu'à ce que quelques mois plus tard, le projet ferroviaire du Tan-Zam soit terminé et que les Chinois rentrent chez eux.

Avant mon départ, nous avons prié ensemble. Comme toujours, nous avons demandé que le Seigneur, qui a promis que sa Parole ne retournerait pas à lui sans effet, fasse tomber les Evangiles dans de la bonne terre, afin qu'il y ait des racines et du fruit. Tout ce projet avait été accompli par la foi, et comme il venait de Dieu, nous ne pouvions que nous confier en lui après avoir fait notre part. Seule l'éternité révélerait le fruit qui résulterait de la semence jetée en terre par la foi.

Ce ne fut qu'en rentrant en Europe et en racontant mes aventures en Afrique que je compris l'importance d'une autre partie essentielle de l'équipe: les intercesseurs qui portaient nos fardeaux dans la prière.

Constamment, des gens m'affirmaient qu'ils avaient prié pour moi, surtout au cours de mon dernier passage en Zambie. Une Allemande qui nous soutenait particulièrement dans l'intercession nous expliqua qu'un jour, pendant qu'elle priait, elle me vit entouré de soldats. Comprenant que j'étais en danger, elle appela son mari. Tous deux s'agenouillèrent afin d'intercéder en ma faveur. Cette nuit-là, ils combattirent à genoux pendant plusieurs heures, jusqu'à ce qu'ils sentent que leurs prières avaient abouti et que j'avais été relâché. Ils furent extrêmement encouragés en entendant les détails de mon arrestation et en réalisant à quel point leurs prières avaient contribué à ma libération.

Mais, à l'instar des apôtres Paul et Pierre, si Dieu m'avait miraculeusement épargné la prison, un jeune homme n'avait pas eu cette chance. En juillet 1975, quelques mois après mon excursion en Zambie, je revins à Salisbury afin de rendre visite à mes successeurs pour les encourager. J'étais dans mon ancien bureau lorsque le téléphone sonna. Je décrochai le

combiné et entendis une vois familière. C'était Tom Bauer, mon chef d'équipe du Mozambique. "Comment ça va, mon vieux?, m'écriai-je.

- Rudi, s'exclama Tom, stupéfait. Je croyais que tu étais en Europe!
- C'est juste une courte visite, Tom, dis-je en riant. Je suis là pour régler quelques affaires et pour encourager mes successeurs. Mais toi, que deviens-tu? Comment les choses se passent-elles au Mozambique?
- Je ne suis plus au Mozambique, Rudi. J'ai quitté le pays, il y a quelques semaines.

Au ton de sa voix, je compris que quelque chose n'allait pas.

- Que s'est-il passé?
- Depuis la déclaration d'indépendance du 25 juin, le FRELIMO a pris le pouvoir, et tous les Blancs, y compris les missionnaires, ont fui le pays.
- Alors, t'où appelles-tu?
- De Bulawayo.
- Et que devient Salu? Il est avec toi?

La voix de Tom trembla.

- Non, Rudi. Lui et Don sont toujours au Mozambique.
- Qu'y a-t-il, Tom? Ils vont bien?
- Non. Ils ont été arrêtés.

Je sursautais. "Ils ont QUOI?" Je n'en croyais pas mes oreilles.

- Ils sont en prison. Don a été arrêté le 3 juillet, Salu quelques jours plus tard.
- Oh non!

Mes récents démêlés avec les autorités communistes me revinrent en mémoire. Je n'imaginais que trop ce que Salu et Don enduraient.

- Tu sais de quoi ils sont accusés?
- D'après ce que j'ai cru comprendre, de rien de particulier, mais je suis sûr que c'est à cause de notre distribution de traités. Nous savions que les jours étaient comptés, et ces derniers temps, nous avions mis les bouchées doubles. Nous avions même essayé de distribuer des Evangiles dans le quartier général du FRELIMO, mais les gardes armés ne nous avaient pas laissés entrer.
- C'était plutôt risqué, non?
- Oui, et j'ai essayé de convaincre Salu et les autres qu'il était temps de plier bagage, mais ils ne m'ont pas écouté, et maintenant...

La voix de Tom se brisa et je l'entendis sangloter. Effaré, je tentais d'imaginer ce que devait être une prison au Mozambique. La voix hachée, Tom reprit:

- Si seulement, j'avais insisté davantage pour qu'ils partent avec moi, Rudi...
- Je suis sûr que tu as fait tout ce que tu as pu, Tom, dis-je pour tenter de le réconforter.
- Prie pour moi, Rudi. Aujourd'hui, je vais aller voir les parents de Salu pour les mettres au courant. Ce ne sera pas facile.
- Entendu, je prierai, ai-je promis.

Je reposai le combiné et, faisant pivoter ma chaise vers la fenêtre, je scrutai l'horizon. Que faisait Salu à cet instant? Que pensait-il? Sa jeune foi en Dieu tenait-elle bon? J'avais souvent répété à mes étudiants que lorsqu'on vit à fond pour le Seigneur, on doit en payer le prix. Ces paroles se vérifiaient. J'avais les larmes aux yeux en imaginant Salu moisissant dans une prison insalubre du Mozambique. "Seigneur, accompagne-le et aide-le dans ses problèmes", murmurai-je. Je me levai en soupirant pour informer les jeunes filles qui s'occupaient de la diffusion des livres et des cassettes dans un bureau adjacent.

Quelques jours plus tard, Tom arriva à Salisbury. Son air hébété et ses traits tirés me frappèrent. Il semblait ne pas avoir pris de repas consistant depuis des jours. "Laisse-moi te chercher quelque chose à manger", suggérai-je dès que je le vis. Je pris du pain dans le placard de la cuisine et lui confectionnai un sandwich. Nous étions tous deux dans la maison de Jeunesse en Mission. Comme les autres travaillaient au bureau, nous étions seuls. "Comment ça s'est passé avec les parents de Salu?", demandai-je en posant devant lui un sandwich à la confiture et au beurre de cacahuète. Tom me regarda et une larme roula sur sa joue.

- Salu m'avait parlé du village de son enfance, Rudi, mais ce n'est qu'en arrivant à Shabani que j'ai vraiment réalisé les handicaps qu'il avait dû surmonter. Quand j'ai vu dans quel dénuement ils vivent, sans rien du confort qui nous semble normal, j'avais presque honte d'être un Blanc. J'ai mieux compris pourquoi Salu avait nourri une telle haine contre nous.

Je me représentai les huttes au toit de chaume et au sol poussiéreux où vivent tant d'Africains, et je hochai la tête.

- Comment ses parents ont-ils pris la nouvelle?
- Évidemment, ils se sont effondrés. J'ai horreur d'apporter de mauvaises nouvelles... Si seulement j'avais pu le persuader de m'accompagner, Rudi!

Il secoua la tête et regarda dans le vide, laissant son sandwich inachevé sur son assiette. Je me levai et posai la main sur son épaule.

- Tu n'y es pour rien, Tom, dis-je, les larmes aux yeux. Je sais bien que Salu n'a que vingt ans, mais il est adulte. C'est lui qui a choisi de rester.

Tom garda le silence et hocha la tête.

- Tu dois avoir raison, Rudi, mais cela ne résout pas le problème.
- Je sais.

Je rapprochai ma chaise de la sienne et je lui mis mon bras autour de son épaule. Il soupira et me regarda.

- Il y a un point positif, Rudi. Les parents de Salu m'ont laissé prier pour eux. J'ai essayé de leur expliquer que Dieu les aimait et j'ai demandé au Saint-Esprit de les réconforter dans cette épreuve. Mais je ne pense pas qu'ils aient bien compris.
- Sans doute pas. Pas plus qu'ils n'ont compris le changement radical de vie de Salu lorsqu'il s'est converti.

- Que pouvons-nous faire, Rudi?, murmura Tom, les joues baignées de larmes. J'ai dit aux parents de Salu que nous ferions tout notre possible pour qu'il soit relâché. Mais quand j'ai quitté leur petite hutte, j'avais le cœur lourd. Je sentais que je leur donnais de faux espoirs. Pouvons-nous le faire sortir de cette prison?
- Non, Tom. Nous n'avons aucun recours, mais nous pouvons le remettre entre les mains de Dieu.

Au cours des jours suivants, je me torturai les méninges pour tâcher de trouver quelqu'un à qui je pourrais m'adresser, quelqu'un qui aurait le bras assez long pour plaider la cause de Salu auprès de personnes influentes. En vain. J'aurais pu écrire des lettres, me rendre dans des commissariats, contacter des membres influents du gouvernement ou même me présenter pour demander qu'on intervienne en faveur de Salu, mais je savais que je n'aboutirais à rien. Le gouvernement mozambicain exerçait ses jeunes muscles communistes. Il ne lèverait pas le petit doigt pour délivrer un insignifiant prisonnier noir rhodésien qui n'avait aucun pouvoir politique. Tout ce que nous pouvions faire, comme je l'avais dit à Tom, c'était d'intercéder dans la prière. Seul le Seigneur pouvait intervenir, mais j'ignorais quand et comment.

Quand, quelques jours plus tard, je repris l'avion pour l'Europe, j'avais le cœur lourd. En survolant la Zambie, je me penchai pour tenter d'apercevoir, à travers le hublot, la ligne ferroviaire du Tan-Zam, maintenant achevée. Je repensai à toutes les heures passées à chercher les chantiers. Les Chinois étaient rentrés chez eux, mais mon amour pour eux n'avait pas faibli. Bien que le Rideau de Bambou soit toujours aussi hermétique, j'espérais qu'un jour, le Seigneur me permettrait de franchir cette barrière impénétrable et d'entrer en Chine. "Peut-être mon rêve se réalisera-t-il un jour?", soupirai-je tandis que le continent africain disparaissait derrière les nuages.

Le rêve devient réalité

Pendant des années, j'avais lu tout ce que j'avais pu trouver sur la Chine. Je m'étais rendu plusieurs fois à l'ambassade chinoise de Berne, en Suisse, afin d'obtenir un visa pour pénétrer dans ce pays, mais en vain. Partout où j'avais trouvé une ambassade chinoise, que ce soit en Afrique, au Japon, ou même au Laos, j'avais tenté de savoir si, par hasard, les règles d'entrées dans le pays étaient moins strictes. Partout, je m'étais heurté à un mur. La porte de la Chine (comme celle de la prison de Salu) restait fermée et barricadée.

Ce ne fut qu'en été 1976, lorsque Dieu m'amena à l'autre bout du monde, en Nouvelle-Zélande, que j'eus une lueur d'espoir. Dans une église baptiste de Touranga, au nord de l'île, j'avais parlé de mes expériences avec les Chinois en Afrique et exhorté l'assemblée à tenter d'évangéliser les Chinois. Depuis que j'étais arrivé en Nouvelle-Zélande, je m'étais aperçu que beaucoup d'immigrants chinois y séjournaient: des pêcheurs, des représentants de commerce et même des touristes, sans parler des délégués à l'ambassade chinoise. "En tant qu'étrangers, nous n'avons pas le droit d'aller en Chine, mais le Seigneur, lui, conduit les Chinois jusqu'à nous", avais-je expliqué aux chrétiens.

Après la réunion, à la porte d'entrée, j'échangeais quelques mots avec les gens qui sortaient, lorsqu'une dame d'un âge moyen s'approcha de moi. "Vous avez dit que les étrangers n'avait pas le droit d'entrer en Chine, mais mon fils, Rodney, est actuellement à Pékin."

Je tendis l'oreille.

- C'est vrai? Comment est-ce possible?
- Il est mécanicien et chauffeur de l'ambassade de la Nouvelle-Zélande. Il y a quelques jours, il m'a envoyé une cassette dans laquelle il décrit de façon pittoresque sa vie làbas. Voudriez-vous l'écouter?"

Si je voulais? J'étais captivé par la vie en Chine! Je m'empressai d'accepter cette occasion unique d'entendre un étranger résident dans ce pays.

La dame m'apporta la cassette le lendemain. Je me retranchai dans ma chambre et j'enclenchai le magnétophone qu'on m'avait prêté. Malgré les grésillements, je bus avidement toutes les paroles du jeune homme. C'était très intéressant, mais ce qui attira mon attention fut une remarque préliminaire: "Maman, quand vas-tu venir me voir? Tu te rappelles qu'en tant que membre de l'ambassade, j'ai le droit d'inviter quelqu'un à séjourner avec moi à Pékin!"

En ôtant la cassette, j'avais le cœur battant. La porte interdite allait-elle enfin s'entrebâiller? Je téléphonai à la mère de Rodney, j'obtins l'adresse de son fils et, sans perdre une minute, je lui écrivis sur le champ afin de lui expliquer qui j'étais et de lui demander s'il pourrait m'inviter officiellement à lui rendre visite. La lettre, qui voyageait par voie diplomatique, n'était pas soumise à la censure gouvernementale.

J'étais de retour à Lausanne, en Suisse, lorsque je reçu une enveloppe portant des timbres chinois. À l'intérieur, sur une feuille à en-tête de l'ambassade de la Nouvelle Zélande, je trouvai une invitation officielle de Rodney à me rendre à Pékin.

Triomphant, je gravis les marches familières de l'ambassade chinoise de Berne. Lorsque j'expliquai mon projet à l'employé chinois, je le vis s'apprêter à me répondre comme d'habitude que la Chine n'était pas ouverte aux visiteurs pour l'instant. Mais il changea d'attitude lorsque je lui tendis l'invitation de Rodney. Il l'examina, ouvrit de grands yeux et se racla la gorge.

- Ainsi, vous avez une invitation officielle pour Pékin, Monsieur Lack.

Sans aucun doute, il brûlait d'envie de me demander comment j'avais pu obtenir ce passedroit, mais il ne fit aucun commentaire. Il prit juste soin de lire plusieurs fois la lettre afin de s'assurer qu'elle était authentique. Mais tout était parfaitement légal, et il ne pouvait rien faire pour m'arrêter. Après les formalités d'usage, j'obtiendrai à coup sûr mon visa.

Là, assis à la table en acajou, je remplis les formulaires, jubilant intérieurement. J'allais entreprendre un voyage impossible! Si des centaines de Chinois de Hong Kong et de Macao avaient le droit d'entrer en Chine pour rendre visite à leur famille, en 1976, le tourisme était pratiquement inexistant. La Chine était complètement fermée aux étrangers.

Je tendis mes formulaires remplis à l'employé.

- Votre demande doit être envoyée à Pékin pour être approuvée, déclara-t-il. Je le regardai anxieusement.
 - Combien de temps cela prendra-t-il?, demandai-je inquiet.

J'avais en effet besoin de mon passeport pour me rendre au Canada afin d'y participer à une campagne d'évangélisation organisée par Jeunesse en Mission à l'occasion des Jeux Olympiques de Montréal.

- Trois ou quatre semaines environ, dit-il d'un ton évasif.
- Devrez-vous garder mon passeport`
- Oui.
- Cela risque de me poser un problème, objectai-je. Je lui expliquai mon projet de séjour au Canada.
- Ne vous ne faites pas, Monsieur Lack, dit l'employé en souriant aimablement. Nous pouvons nous arranger pour que les papiers vous soient envoyés à Ottawa. Là-bas, l'ambassade chinoise tamponnera votre passeport ainsi que le visa d'entrée.
- Merci.

J'éprouvais quelques réticences. Mon autorisation risquait d'être égarée. Mais comme je ne pouvais pas quitter la Suisse sans passeport, je n'avais pas le choix. Aussi, je suivis son plan et lui expliquai à quel endroit de Montréal l'ambassade chinoise du Canada pourrait me contacter.

En plein milieu de la campagne d'évangélisation, les Chinois me firent savoir que mon visa avait été approuvé. Je me rendis à l'ambassade d'Ottawa, tendis mon passeport et reçus le tampon officiel. En sortant de l'ambassade, je feuilletai les pages. En examinant le tampon bleu, je vis avec consternation que sous les indéchiffrables caractères chinois figurait l'inscription: DUREE DU SEJOUR 30 JOURS. VALABLE JUSQU'AU 30 SEPTEMBRE. Nous étions déjà mi-août. Pour profiter au maximum de mon autorisation d'un mois, je devais arriver le premier septembre, moins de deux semaines plus tard.

Il faudrait d'abord que je prenne l'avion jusqu'à Tokyo, puis que je me rende à Pékin sur une ligne de Japan Airlines. Je connaissais la route, mais je n'avais pas encore acheté mon billet, d'abord parce que je la campagne des Jeux m'avait totalement absorbé, ensuite par ce que je n'avais pas de certitude absolue. Je ne voulais pas non plus devancer l'heure de Dieu. C'était le projet le plus important que j'aie jamais réalisé, et il fallait que je sois totalement soumis au Seigneur. Aussi, après la campagne de Montréal, pendant que j'étais à une retraite des cadres de Jeunesse en Mission dans le Wisconsin, je pris le temps de me placer seul devant Dieu afin de lui demander quel jour je devrais pénétrer dans ce bastion du communisme.

Le soleil éclatant de l'été illuminait de ses rayons les pins Douglas d'une forêt du Wisconsin. Plongé dans mes pensées, je marchais sur un sentier couvert d'aiguilles de pins, émerveillé par la façon dont le Seigneur m'avait ouvert une porte infranchissable. Je mourais d'envie de m'y précipiter et parvenais difficilement à me réfréner, mais je fis silence en mon cœur et demandai à Dieu: "Quand veux-tu que je parte en Chine?" Je n'attendis pas longtemps. Immédiatement, aussi clairement que le chant des oiseaux dans les branches, une date me vint à l'esprit: "Le 15".

J'étais tenté de discuter avec Dieu. Cela n'avait aucun sens. Si je partais le quinze, je manquerais la moitié du mois qu'on m'avait alloué! Mais j'avais acquis suffisamment d'expérience pour savoir que lorsque le Seigneur nous parle, ses raisons dépassent notre raison humaine. J'avais obtenu ma réponse. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je retraversai la forêt en hâte, fis halte à la cabine téléphonique la plus proche, glissai des pièces dans la fente et j'appelai Japan Airlines. Une voix polie répondit:

- Qu'y a-t-il pour votre service?
- J'aimerais faire une réservation pour un vol de Tokyo à Pékin le 15 septembre.
- Je suis désolée, monsieur. Il n'y a pas de vol ce jour-là.

Comme j'étais persuadé d'avoir entendu la voix de Dieu, je pensai que l'employée avait fait une erreur, et je lui demandai de refaire une vérification.

Je remis des pièces dans la fente. J'entendis des bruits de papier froissé et j'attendis pendant un temps fou, puis l'employée revint au téléphone: "J'ai vérifié, monsieur. Il n'y a pas de vol ce jour-là!"

- Mais il doit y en avoir un!, protestai-je

J'avais perçu cette date si clairement. Je savais que ce n'étais pas une impression fausse.

- Pourriez-vous revérifier?
- Inutile, monsieur! Aucun vol ce jour-là!

Je sentis qu'elle commençait à perdre patience, mais je tins bon.

- Pourriez-vous vous en assurer?
- Bon, si vous insistez... grommela-t-elle en laissant percer son exaspération. Mais je puis vous assurer qu'il n'y a absolument rien.

J'attendis anxieusement en continuant à mettre des pièces dans la fente. J'espérais ne pas tomber à court. Étais-je présomptueux? Pourtant, j'étais sûr d'avoir distingué la voix de Dieu! Par derrière, j'entendais l'employée discuter avec quelqu'un. Enfin, elle revint et déclara:

- Très bien, monsieur, je me suis débrouillée pour vous trouver un vol le 15 septembre, mais c'est avec Iran Air. L'avion va de Tokyo à Téhéran, mais il fait escale à Pékin.
- Ce sera parfait!, m'écriai-je. Retenez-moi une place!

Je raccrochai le téléphone, si heureux que j'avais envie de danser! Une fois de plus, Jésus m'avait prouvé qu'il dirigeait mes pas.

Les semaines suivantes filèrent comme l'éclair. Je mis au point tous les détails de mon voyage de défricheur en Chine. C'était en effet une expédition dans précédent. À ma connaissance, à cette époque, aucun touriste occidental n'avait pénétré dans ce vaste pays. Les informations étaient donc rares. Je m'arrangeai pour me procurer des Nouveaux Testaments en chinois; j'avais aussi des exemplaires de notre Evangile de Jean rouge. D'autre part, j'avais acheté une abondante provision de pellicules diapo et loué une caméra. Je voulais faire un rapport aussi détaillé que possible de mon séjour derrière le Ridau de Bambou.

Je choisis des films 16 mm car le résultat était plus professionnel qu'avec des 8 mm. En effet, certaines chaînes de télévision avaient appris mon projet et se proposaient de m'interviewer à mon retour. Leur intérêt me confirmait que je jouissais d'un privilège exceptionnel.

Mais avant tout, je demandai qu'on me soutienne dans la prière. Je savais que Dieu m'avait ouvert miraculeusement la porte, mais que si des chrétiens n'intercédaient pas sans cesse pour moi, tous mes efforts risquaient d'être réduits à néant.

Le 8 septembre, juste une semaine avant que je quitte Los Angeles pour Tokyo, puis pour Pékin, on apprit la mort de Mao Tsé-Toung. Après des mois de suppositions, la nouvelle était officialisée. Je me demandai pourquoi je devais arriver à cette date. Le Seigneur avait-il un plan précis à ce sujet?

Le 15 septembre, au milieu de l'après-midi, je m'apprêtai à atterrir dans la ville tentaculaire de Pékin. Mon cœur battait la chamade. Que me réserveraient les semaines suivantes? J'étais le seul occidental à descendre de l'avion. Nerveux, pleinement conscient d'avoir dans mon sac des livres interdits, je m'approchai des douaniers, tous vêtus d'un large et triste costume bleu et arborant un brassard noir au bras en signe de deuil. Même si j'étais un hôte diplomatique, je savais que ces personnages officiels ne m'accorderaient aucun traitement de faveur.

Je mis mon passeport sur la table avec mon formulaire de déclaration. L'un des deux douaniers au visage fermé le tamponna énergiquement, puis il étudia mon formulaire.

- En Chine, les films 16 mm sont interdits!, fit-il en pointant la ligne où j'avais noté ma caméra et mes rouleaux de films. 8 mm, oui, 16 mm, non!

Ecœuré, je haussai les épaules et protestai:

- Mais je suis en voyage diplomatique. Je viens d'Europe! J'espérais l'attendrir, mais en vain.
 - Pas de films 16 mm! Pas permis!, aboya-t-il.

Comme je ne voulais pour rien au monde compromettre mon entrée en Chine ou paraître suspect, je les laissai prendre mes films, les entourer de ficelle, puis les sceller.

- Vous présenterez le sceau intact en repartant, m'ordonna l'officier, qui me rendit les films ficelés. Il nota quelque chose à ce sujet dans mon passeport.
- D'accord, concédai-je en fourrant les films dans mon sac.

J'étais amèrement déçu, mais cet incident avait eu l'avantage de détourner leur attention du reste de mes bagages, si bien que les Evangiles chinois illicites passèrent sans encombre.

Soulagé, j'en terminai avec les formalités et sortis dans le hall d'accueil où Rodney, seul Européen au milieu d'une foule d'Asiatiques au monotone uniforme bleu, m'attendait pour me saluer. Après toutes ces années d'espoir et de prière, j'étais enfin en Chine!

En chargeant mes bagages dans la limousine diplomatique noire que l'ambassadeur avait gentiment prêtée à Rodney, puis en parcourant les rues de Pékin, j'observai les Chinois tous vêtus de leur sempiternel uniforme bleu et arborant un brassard noir comme les douaniers à l'aéroport. Beaucoup étaient à vélo, et transportaient des légumes, des poulets efflanqués, des enfants ou même des chaises et des tables sur leur porte-bagages. Il y avait aussi des pousse-pousse, également tractés par des bicyclettes. Jamais je n'avais vu autant de vélos de ma vie. Les voitures, par contre, étaient rares. J'avais peine à réaliser que je me trouvais dans la capitale d'une nation où vivait le cinquième des habitants du monde.

J'étais également frappé par le piètre état des constructions; tous les immeubles avaient la même forme. La seule chose qui tranchait dans cette grisaille, c'étaient les grandes affiches de propagande collées sur d'immenses panneaux. Je ne comprenais pas le chinois, mais ils

prônaient certainement une vie communautaire au service de l'état. De plus, l'image du président Mao qui tendait la main comme pour guider les passants était apposée partout. Même s'il était mort, son influence était toujours omniprésente. Quelques maisons au toit de tuile rouge disséminées le long de la route prouvaient qu'avant le communisme, le peuple était plus prospère.

Rodney gara la limousine noire devant l'ambassade néo-zélandaise. Son appartement de célibataire, au dixième étage d'un immeuble, se composait de 4 pièces et était meublé simplement avec des chaises en rotin recouvertes de coussins. Mais il m'expliqua qu'il vivait dans le luxe par rapport à la plupart des Pékinois. Dans cette ville surpeuplée, des familles de quatre ou cinq personnes étaient souvent entassées dans deux pièces. Beaucoup d'immeubles de douze étages ou plus n'avaient pas d'ascenseur.

Nous étions certes dans les locaux de l'ambassade, mais les pièces étaient peut-être truffées de micros. Aussi, après un repas frugal de poisson, de nouilles chinoises et de légumes cuisinés par Rodney, nous sommes sortis sur le balcon. Ainsi, nous avions une vue spectaculaire de la ville et nous pouvions parler plus librement. Une fine couche de poussière rouge couvrait tout. Rodney épousseta deux chaises en fer forgé et m'expliqua que cette poussière venait du désert de Gobi.

Rodney était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans au caractère doux, aimable et effacé. Il ne me semblait pas taillé pour s'aventure dans cette jungle communiste athée. Je ne fus donc pas surpris d'entendre qu'il avait obtenu cette place par hasard.

- J'étais à l'armée et j'avais postulé pour un emploi outre-mer, m'expliqua-t-il. Je ne m'attendais pas du tout à être nommé en Chine et je n'avais guère envie d'accepter.
- Alors, pourquoi l'avez-vous fait?
- Parce que je sentais que Dieu avait un plan en m'amenant ici. Mais ça n'a pas été évident. Bien que je parle un peu le mandarin, il n'est pas facile de se faire des amis, même dans les cercles diplomatiques. La suspicion omniprésente en Chine affecte même les relations dans les communautés étrangères.
- En tout cas, je suis très heureux que vous soyez là, l'encourageai-je. Sans votre invitation officielle, jamais je n'aurais pu me rendre en Chine. Rien que pour cette raison, cela en valait la peine!

Le lendemain, comme Rodney travaillait, j'empruntai un vélo et, mon appareil photo autour du cou, je me glissai dans la foule de cyclistes pékinois. Je tentai de me fondre dans la masse, mais cela s'avéra impossible. Non seulement mon visage blanc et mes vêtements occidentaux tranchaient sur les uniformes bleus, mais mes traits fins et anguleux contrastaient avec leurs visages ronds. Partout où j'allais, j'attirais l'attention. Comme les seuls occidentaux étaient les membres de l'ambassade, ils n'avaient pas coutume de faire du

vélo, de marcher dans les rues ou de grignoter au bord d'un comptoir comme je le faisais. J'étais sans doute, pour beaucoup, le premier Européen qu'ils voyaient.

Dès que je descendais de vélo, des centaines de badauds m'entouraient pour m'observer de plus près, mais quand je prenais mon appareil photo, tous se sauvaient avec effroi. Ils avaient peur d'apparaitre sur une photo, ce qui les aurait incriminés. Comme l'avait montré la révolution des Gardes Rouges en 1960, quiconque entretenait des idéaux occidentaux était suspect et passible d'être jeté en prison ou enfermé dans un camp de rééducation.

Par chance, j'avais pris la précaution d'emporter avec moi une lentille spéciale employée par les journalistes en situation délicate. Alors que je semblais braquer mon appareil sur un monument ou sur un objet, ma lentille de 45 degrés sur fixait droit sur des spectateurs chinois, dont je pouvais photographier le regard curieux à leur insu. Je regrettais de ne pas pouvoir utiliser mes films qui auraient beaucoup mieux rendu la vie de la cité.

Comme Rodney pouvait disposer de la voiture de l'ambassade le lendemain, nous avons profité de l'occasion pour aller voir la Grande Muraille de Chine. Érigée longtemps avant la naissance de Christ pour tenir à distance les ennemis du nord, cette construction massive en pierre est le seul édifice humain qui puisse se voir depuis l'espace. Je fus fasciné par ce mur qui serpente à travers les collines comme un gigantesque python, et ravi de pouvoir enfin contempler la campagne chinoise. J'avais déjà vu des photos de paysans aux grands chapeaux courbés dans les rizières, mais les voir de mes yeux ne faisait que confirmer à quel point la Chine était isolée du reste du monde.

Depuis sa mort, dix jours plus tôt, le corps de Mao Tsé-Toung avait été exposé sur la place Tiananmen. Les gens avaient fait la queue pendant des heures pour défiler près de lui. C'était la première fois qu'ils pouvaient voir d'aussi près ce chef intraitable qui les avait dominés et manipulés pendant plus de trente ans. Lorsque nous sommes rentrés à Pékin, l'atmosphère était sinistre et morbide. On faisait les derniers préparatifs pour l'enterrement de Mao prévu pour le lendemain. Beaucoup d'immeubles étaient drapés de noir et la ville, déjà surpeuplée d'ordinaire, était bondée. Des milliers de personnes continuaient à y entrer, et des foules immenses étaient déjà massées dans les rues pour guetter les festivités des jours suivants.

Ce devait être une cérémonie privé. Seule une poignée de journaliste avait été invitée, et le personnel diplomatique avait été poliment prié de rester chez lui. Comme la foule antioccidentale était survoltée, nous aurions risqué nos vies si nous avions transgressé les consignes. Cela me fit réaliser, une fois de plus, que j'étais venu à un moment crucial. Je ne veux pas dire que le Seigneur avait fait mourir Mao au moment de mon arrivée, mais simplement qu'il est omniscient et que lui seul savait ce qui allait se produire lorsqu'il m'avait demandé d'arriver le 15 septembre. Si j'étais venu plus tôt, j'aurais sans doute été loin de Pékin pour visiter la région, mais le Seigneur avait fait en sorte que je sois présent pour cette occasion historique.

Lorsque nous nous sommes réveillés le lendemain matin, la foule avait encore grossi. Bien que les Occidentaux n'avait pas le droit de descendre dans la rue, Rodney et moi avions une excellente vue depuis son balcon du dixième étage. Nous pouvions voir clairement les colonnes de soldats en uniforme vert olive marcher en procession interminable par ligne de dix ou douze, flanqués d'une colonne ce camions remplis de soldats. Il y avait aussi une grande file de bus qui emmenaient les civils sur la place Tiananmen où allaient avoir lieu les funérailles officielles, ainsi qu'une autre colonne de camions vides qui repartaient après avoir déposé leur cargaison de soldats sur la place.

Quel privilège d'assister à cet épisode historique! Je n'avais qu'un regret. Il n'y avait pratiquement pas de journalistes étrangers pour filmer l'événement. Le monde n'aurait donc que le film officiel proposé par la propagande chinoise. Je repensai à mes boîtes métalliques de films 16 mm. Si seulement je pouvais les récupérer et filmer les événements!

Alors, j'eus une idée. Je me précipitai dans ma chambre, pris le paquet de films et l'examinai attentivement. Peut-être était-il possible d'écarter la ficelle te d'extraire l'une des boîtes? Cela valait la peine d'essayer! La ficelle était extrêmement tendue et je devais faire très attention à ne pas rompre le cachet, ce qui m'aurais valu de gros ennuis en repartant. Avec mille précautions, aidé de Rodney, j'écartai la ficelle et parvins à passer une des boîtes à travers les mailles du filet, ce qui distendit l'ensemble et me permit d'attraper facilement les autres. Je vérifiai anxieusement que je n'avais pas endommagé le sceau, mais par chance, il était intact.

Les mains moites, je mis le film dans ma caméra, revins sur le balcon, fixai ma caméra sur son trépied et commençai à filmer. Pendant que Rodney et les autres membres de l'ambassade regardaient la scène avec des jumelles, je l'observai à travers mon objectif. Je filmai ce que les médias communistes officiels omettraient systématiquement de montrer: après la procession, une foule grouillante et hébétée suivait le cortège. Les gens se demandaient quel serait leur sort. Mao Tsé-Toung était leur président depuis trente ans, et ils avaient suivi aveuglément les injonctions de son régime athée. Qu'allait-il se passer ensuite? Nous l'ignorions tous.

La semaine suivante, Rodney et moi avons entrepris de faire le tour des provinces, ce qui nous donna l'occasion d'assister à certains remous politiques qui eurent un profond impact sur l'avenir de la nation. Nous avions besoin d'autorisation pour toutes les villes ou les provinces que nous projetions de visiter. Cette mesure draconienne ne s'appliquait pas seulement aux étrangers, mais à tous ceux qui voulaient voyager en Chine. Personne ne pouvais quitter sa province sans permis.

Comme nous n'avions plus la voiture de l'ambassade, nous avons pris le train. Des guides surveillaient attentivement tous nos faits et gestes. À chaque destination notre "guide" nous attendait sur le quai, nous conduisait à notre hôtel et étudiait méticuleusement notre programme de la journée. Certes, il nous le "suggérait", mais en réalité, nous n'avions pas le choix. Tout était déjà prévu. Les autorités avaient choisi les fermes, les usines et les écoles que nous visiterions. Soigneusement sélectionnées, elles étaient destinées à nous démontrer les progrès de la Chine sous le communisme. Mais je discernai vite les défauts de la cuirasse. Dans une usine, par exemple, j'examinai du matériel soi-disant fabriqué en Chine. Sur le côté, je reconnus le sigle d'une célèbre marque allemande!

Les visages des gens ne correspondaient pas non plus aux idéaux qu'on nous dépeignait. Les travailleurs semblaient malheureux. Leurs épaules étaient tombantes, leurs traits prématurément vieillis. Les rares boutiques que nous avons aperçues étaient dépourvues de tout ce qui, dans l'ouest, nous semblait indispensable. Les appareils électriques étaient peu nombreux et les articles de base, comme le papier à lettres ou les chaussures, de piètre qualité.

L'une des villes qu'on nous avait permis de visiter s'appelait Nankin. Nous y sommes arrivés après un long voyage en train. Fatigués et engourdis, nous n'aspirions qu'à un bain chaud et à une bonne nuit de repos à l'hôtel. Comme d'habitude, un guide vint à notre rencontre: "Vous ne pouvez pas vous arrêter à Nankin! Vous devez continuer jusqu'à Shangai!"

- QUOI?, avons-nous crié en chœur.

Les autorités avaient insisté sur le fait que nous devions suivre scrupuleusement notre itinéraire. Aucune déviation n'était autorisée.

- Mais nous sommes censés être à Nankin aujourd'hui!, protestai-je en exhibant notre itinéraire. Regardez! Nous avons la permission de rester!
- C'est impossible. Vous devez aller à Shangai, insista notre guide sans nous fournir d'explications.

Il saisit nos valises et nous conduisit vers un autre qui. Nous n'avions pas le choix. Il nous fallut repartir pour Shangai.

Nous sommes arrivés tard dans la nuit. Epuisés par le long trajet et troublés par le changement inattendu de programme, nous nous sommes péniblement traînés sur jusqu'à notre chambre d'hôtel. Comme les autres, elle n'était pourvue que du strict minimum: un lit, un robinet d'eau froide et des radiateurs qui ne fonctionnaient généralement pas. Mais nous étions soulagés d'avoir un lieu où nous reposer. Je n'avais qu'une envie: me jeter sur le lit et dormir. Mais nous sentions que nous étions au cœur d'une bataille spirituelle. Aussi nous sommes-nous agenouillés devant nos lits et avons-nous intercédé.

Ce n'est que plus tard que nous avons compris le sens de nos prières. Au même moment, à Nankin, à l'insu du reste du monde, se jouait une bataille politique cruciale. L'infâme Bande des Quatre, qui comprenait la veuve de Mao Tsé-Toung, tentait de s'emparer du pouvoir en Chine. C'est pour que nous ne soyons pas au courant des problèmes politiques internes qu'on nous avait empêchés de pénétrer dans Nankin. Si la Bande des Quatre avait gagné la bataille politique, la Chine actuelle aurait probablement continué à subir un régime de type maoïste. Mais elle ne parvint pas à s'emparer du pouvoir et ce fut Teng Siao-P'ing qui devint président. Cet homme maintint la politique communiste athée officielle, mais laissa le pays s'ouvrir davantage au reste du monde.

Mais en 1976, les portes étaient toujours hermétiquement closes. Nous ne pouvions que prier pour qu'elles s'ouvrent. Lorsqu'on nous montra les quais de Shangai et je de vis des hommes décharger des navires, je priai pour qu'un jour, ce soient des colis de Bibles qui arrivent ainsi. J'étais loin de me douter que quelques années plus tard, Portes Ouvertes, l'organisme créé par Frère André, répandrait un million de Bibles dans le pays, et que le bateau d'Opération Mobilisation, le Logos, s'amarrerait dans ce port. D'autre part, l'église aurait la permission officielle d'imprimer des Bibles en Chine.

À ce moment-là, notre aventure de la foi avait une portée beaucoup plus modeste. Nous avions besoin de sagesse pour répandre notre douzaine de Nouveaux Testaments chinois ainsi que nous quelques petits Evangiles rouges que j'avais introduits en fraude dans le pays. Les disséminer dans Pékin aurait été beaucoup trop risqué. On aurait pu très facilement en trouver l'origine. Même à Shangai, tout danger n'était pas écarté. Aussi avons-nous choisi soigneusement nos cachettes. Au cours de l'une de nos promenades culturelles, nous avons dissimulé discrètement des livres derrière un placard, où une femme de ménage le retrouverait probablement six mois ou un an plus tard; bref, nous avons essayé de trouver des endroits où nos ouvrages ne seraient pas découverts immédiatement, pour qu'on ne puisse pas établir de liens avec nous. C'était très difficile, car nous étions étroitement surveillés en permanence. Notre guide ne nous lâchait pas d'une semelle. Il prenait même son petit déjeuner avec nous.

Toutefois, en de rares occasions, nous sommes parvenus à tromper sa surveillance. Par exemple, un soir à Shangai, alors que nous étions censés être couchés à l'hôtel, nous sommes sortis sans nous faire remarquer et nous sommes allés distribuer des livrets dans le parc de la ville. Nous avons pris chacun un chemin différent et avons flâné tranquillement, dissimulant soigneusement le fait que nous portions un sac rempli d'Evangiles. En approchant d'un banc désert, j'ai vérifié que personne ne m'observait, et j'ai posé discrètement un livret dessus.

Je pensais que personne ne m'avait vu dans la pénombre, lorsque soudain, une main s'abattit sur mon épaule. Je fis un bond, me retournai et me trouvai face à un Chinois furieux

qui me hurla des imprécations en mandarin tout en me secouant comme un prunier. Je le regardai d'un air hébété. Il finit par me lâcher en se rendant compte que je ne comprenais pas un traître mot de ses paroles, et il tourna les talons d'un air dédaigneux en me montrant le poing. Je ne pense pas qu'il m'ait vu distribuer mes livrets. Il devait probablement me cracher au visage la haine des Occidentaux qu'on lui avait inculquée depuis des années. Mais comme je ne voulais prendre aucun risque, je suis allé chercher Rodney, et nous nous sommes rapidement retrouvés dans notre hôtel.

La semaine de vacances de Rodney touchait à sa fin. Il devait retourner à Pékin. Comme il me restait encore quelques jours sur la quinzaine qui m'avait été octroyée, je fis mes adieux à Rodney et repris la route seul, quoique toujours escorté d'un guide. Je traversai les spectaculaires montagnes du Guilin, qui m'impressionnèrent beaucoup, quoique j'aie moimême grandi dans les belles montagnes suisses. Je descendis ensuite le fleuve du Guilin sur une barge à moteur. J'étais le seul Occidental parmi les deux cents passagers. Mon guide officiel, sachant que je ne pouvais pas m'échapper en territoire interdit, dormit pendant presque tout le voyage que je filmai. Il me vit à l'œuvre, mais ne souleva aucune objection. Peut-être ne pouvait-il pas faire la différence entre un film 8 mm et un 16 mm. Peut-être même ignorait-il qu'il était illégal de filmer en 16 mm en Chine.

Au cours du voyage, j'ai contemplé des spectacles que, peut-être, aucun Occidental n'avait jamais vus. Nous sommes passés devant des villages isolés où les machines étaient totalement inconnues et où tout se faisait manuellement, même la moisson et le battage. Dans cette nation surpeuplée, les bras ne manquaient pas. Chaque fois que notre barge s'ensablait, la moitié des passagers, surtout les hommes, sautaient dans l'eau et s'appuyaient de tout leur poids contre le fer rouillé jusqu'à ce que la péniche flotte à nouveau.

Ce qui m'émut le plus fut une équipe d'hommes harnachés comme des chameaux qui, depuis le bout du fleuve, tiraient une barge. Voir des hommes créés à l'image de Dieu traités avec moins de respect que des animaux me fendit le cœur. Il fallait absolument que cette grande nation ait la révélation de la dignité de l'homme et du rôle unique que Dieu avait joué en faveur des êtres humains. Mais pour cela, ces gens devaient comprendre le message de l'Evangile, et ce ne serait possible que si la Chine était inondée de la Parole de Dieu.

À l'époque, en 1976, on savait qu'en dépit de l'éducation athée imposée par Mao, une église clandestine subsistait, mais personne n'en connaissait l'importance. J'avais entendu citer le cas d'une jeune villageoise possédée. Son état était si grave qu'elle avait passé deux ans liée sur une chaise scellée dans du béton. Ses parents avaient cherché de l'aide partout, mais en vain. C'est alors que des chrétiens s'étaient armés de courage et avaient demandé s'ils pouvaient prier pour elle. Grâce à leur intercession, la jeune fille avait été totalement

délivrée. Toute sa famille s'était convertie ainsi qu'un grand nombre de personnes de leur entourage. Mais nulle part je vis la trace d'une église.

À Pékin, le dimanche matin, Rodney et moi avions assisté à un culte de la société biblique. La maigre assistance se composait de quelques étudiants occidentaux, de plusieurs membres de l'ambassade et de deux ou trois Chinoises âgées. Mais cette église officielle n'offrait qu'un simulacre de liberté religieuse. Il n'y avait aucun jeune et aucun signe de véritable vie spirituelle. J'aspirais à rencontrer des chrétiens qui avaient vraiment foi en Dieu, c'est pourquoi, dans toutes les villes où je passai, je guettais avidement des signes m'indiquant la proximité d'une église chrétienne.

Mais ce ne fut qu'en arrivant à Canton (ma dernière ville avant Hong Kong) que je vis des signes extérieurs du christianisme. J'étais avec mon guide et je contemplais la ville depuis une colline lorsque j'aperçus le clocher d'une église. Je repérai la direction à prendre et résolus de la trouver. Mais j'avais deux problèmes à résoudre: d'abord, semer mon guide, ensuite, parvenir à retrouver mon chemin dans le dédale de ruelles sans carte à ma disposition. Je ne pourrais pas demander ma direction à quelqu'un. Ce serait trop risqué.

Cet après-midi-là, je fis semblant d'être fatigué. "Je pense que je vais simplement me reposer", dis-je à mon guide. Il parut contrarié.

- Mais nous avons prévu une visite d'usine, Monsieur Lack! Je bâillais.
 - Oui, je sais... mais nous avons déjà eu un programme très chargé, et j'ai besoin de souffler.

Il insista, mais je tins bon. Finalement, à contrecœur, le guide accepta de modifier son programme de l'après-midi.

Je me couchai sur mon lit, puis, quelques instants plus tard, je redescendis dans l'entrée, vérifiai que mon guide n'était plus là, puis sortis dans la rue. Je me sentais comme un prisonnier libéré. Pour la première fois, j'étais sans escorte. "Seigneur, montre-moi le chemin de l'église", priai-je en longeant la ruelle qui semblait mener dans la bonne direction. À un certain endroit, j'allais tourner à droite lorsque j'ai entendu: "Non. Continue tout droit." Quelques mètres plus loin, j'ai pris une allée et je me suis retrouvé devant l'église.

Je me suis arrêté un moment, impressionné par la façon dont Dieu m'avait conduit à l'endroit exact. Je gravis la demi-douzaine de marches en pierre qui menaient à l'église et appuyai sur la porte, qui s'ouvrit. J'entai. À l'intérieur, il n'y avait plus aucun banc ni aucun meuble. Je restai immobile, ne sachant que faire, lorsqu'un Chinois arriva, me fit de grands gestes en signe de protestation et me hurla quelque chose en mandarin. Je ne comprenais pas un seul mot, mais le message était clair. J'avais pénétré dans un territoire interdit. L'homme me poussa brutalement vers la porte. Je rebroussai chemin, le cœur lourd. Je

m'arrangeai pour revenir à l'hôtel, me jetai sur mon lit et implorai le Seigneur en pleurant: "Oh, Seigneur, qu'il y ait une percée!"

Dieu avait permis que je vive cette stupéfiante aventure de défricheur; mais pour que le Rideau de Bambou se déchire, il fallait s'unir dans l'intercession et dans ce but, apprendre aux chrétiens à prier. Pour cela, j'avais un merveilleux support visuel de diapositives et même des films. Le seul problème était de faire sortir ces films du pays sans encombre. Mes diapositives n'étaient pas illégales, mais je ne voulais pas qu'un douanier trop zélé me les confisque.

Le dernier soir, je coupai l'extrémité de mon tube de dentifrice et en ôtai soigneusement toute la pâte; puis j'y insérai quelques-uns de mes films les plus précieux: la procession funéraire de Mao, des gros plans de visages pris à Pékin et mon voyage en barde sur le fleuve du Guilin. Je roulai l'extrémité et glissai le tube de films dans ma trousse de toilette. Le plus difficile allait être de remettre les boîtes en aluminium contenant les films dans leur filet en ficelle. À l'aide de mille précautions, j'y parvins sans rompre le sceau. J'examinai le résultat. À première vue, nul n'aurait pu soupçonner que les boîtes avaient été manipulées, mais les douaniers s'y laisseraient-ils prendre?

D'habitude, c'était au moment de pénétrer dans un pays communiste que j'étais le plus tendu, mais cette fois-ci, ce fut le contraire. En m'approchant du douanier vêtu de bleu, je me raidis, mais je tentai de prendre l'air dégagé et posai mon paquet de films ficelés sur la table pour l'inspection. Il regarda l'annotation de mon passeport, puis ses yeux se posèrent sur mes boîtes en aluminium. Je retins mon souffle. Remarquerait-il quelque chose d'anormal? Mais il me fit singe de passer. Stupéfait, je saisis mes films et me dirigeai rapidement vers la douane de Hong Kong, de l'autre côté.

Ce précieux film d'avéra d'une valeur inestimable au cours des mois suivants, tant aux Etats-Unis qu'en Europe. Je fus interviewé plusieurs fois à la télévision et mes images furent diffusées. Je passai aussi à la radio et je projetai mes diapositives dans de nombreuses églises. Partout où j'allais, j'incitais les gens à prier pour l'église chinoise persécutée, et je demandais également qu'on prie pour une autre victime de l'injustice communiste: mon ami rhodésien, Salu.

La percée

Cela faisait près de dix-huit mois que Salu était emprisonné au Mozambique. Il n'avait toujours pas été inculpé. Des chrétiens locaux qui lui rendaient régulièrement visite nous tenaient informés de sa situation. Ils le rencontraient sous bonne garde, dans une cour entourée d'un mur de trois mètres de haut couronnées de tessons de bouteilles. Heureusement, ils donnaient de la nourriture à Salu pour compléter son maigre régime de prisonnier, et ils lui glissaient discrètement nos lettres.

Bien qu'en prison, les photos soient rigoureusement interdites, un groupe de chrétiens nommé les Amis de l'Ouest, qui priaient et aidaient les chrétiens prisonniers, étaient parvenus à prendre une photo de Salu regardant à travers les barreaux de la fenêtre de sa cellule. Cette photo circula dans les églises pour encourager leurs membres à prier pour lui. Certains portèrent même des bracelets de prisonniers de guerre vietnamiens gravés à son nom. Mais en dépit de nos prières, il n'y eut aucun changement apparent, aucun signe que Dieu avait exaucé les multiples prières qui s'étaient élevées vers lui.

Neuf mois plus tard, après trois cents jours de prison, le missionnaire américain Don Milam et un travailleur brésilien qui avait été également arrêté avec Salu avaient été relâchés grâce à la pression politique de leurs ambassades. Mais le rhodésien noir qu'était Salu ne bénéficiait pas de tels appuis, et sa cellule de prison restait hermétiquement fermée.

Salu se retrouvait donc seul, sans le soutien spirituel de ses amis chrétiens. Je savais quelle pression intense était exercées sur les Noirs pour les pousser à se joindre à la résistance et à se battre pour la libération de leur pays, et j'étais sûr que ses ravisseurs communistes lui faisaient du bourrage de crâne. Si Salu capitulait et affirmait être prêt à se joindre au mouvement terroriste noir qui luttait contre le gouvernement blanc d'lan Smith, il serait certainement relâché instantanément. Ce devait être une redoutable tentation, d'autant plus qu'il n'était pas entouré par ses amis croyants. Je me souvins de sa violente haine d'antan contre les Blancs et je redoublai d'ardeur dans l'intercession: "Seigneur, je t'en supplie, ne laisse pas Salu perdre la foi. Aide-le à résister à la propagande communiste. Permets qu'il soit relâché."

En janvier 1977, je revins en Afrique pour enseigner dans une école de disciples de Jeunesse en Mission en Afrique du Sud. L'école de disciples préparait (ou remplaçait) l'école d'évangélisation. À l'époque, mon ministère était davantage axé sur les pays d'Europe de l'Est, mais j'étais toujours ravi de revenir en Afrique. Les odeurs, les images et même la chaleur me rappelaient de bons vieux souvenirs.

Dans ce pays dominés par des Blancs, l'école était située dans des locaux agréables, du genre de ceux que nous avions eus au Havre de Paix. Souvent, quand je n'enseignais pas, je

fourrais une pile de tracts dans ma poche et j'allais dans les quartiers noirs de la ville. Cela me rappelait toujours Salu, dont la situation restait inchangée. Il pouvait moisir en prison pendant des années. C'était déjà arrivé à d'autres. "Pourquoi, Seigneur, pourquoi?", demandais-je. Salu était jeune et riche de promesses. Pourquoi ne pouvait-il pas remplir sa mission? Je ne reçus pas de réponse. Les fenêtres du ciel restèrent fermées, tout comme la cellule de Salu. Heureusement, j'apprenais par différentes sources que sa foi demeurait inébranlable.

Un après-midi, au milieu de ma semaine d'enseignement à l'école de Johannesburg, j'étais assis dans un fauteuil et je bavardais avec d'autres personnes en buvant du café lorsqu'un des membres local de Jeunesse en Mission fit irruption. "Rudi, nous vous cherchions!" Surpris par son entrée brusque, je levai les yeux:

- Oui?
- Vous connaissez Salu Daka?
- C'était l'un de mes étudiants en Rhodésie. Pourquoi?
- L'ambassadeur anglais du Mozambique est au bout du fil. Une histoire de passeport et de sortie de prison

Je me levai d'un bond, descendis l'escalier quatre à quatre et saisis le combiné.

"Je suis Rudi Lack", fis-je, haletant. Une vois anglaise distinguée résonna dans l'appareil.

- Vous connaissez Salu Daka?
- Oui. Il est en prison. Il a été relâché?
- Non.

Mon espoir s'écroula et je m'affalai sur une chaise.

- Mais je crois que nous pouvons y arriver, reprit l'ambassadeur.
- Ah oui? Je repris espoir. Comment?
- Pour accroître sa crédibilité, le FRELIMO assouplit sa politique à l'égard des prisonniers étrangers. Plusieurs ont déjà été relâchés.
- Mais pas Salu!
- Pas encore, mais je peux m'arranger pour lui fournir un passeport britannique temporaire. Cela lui permettra d'être libéré.
- Comment vous y prendrez-vous? On ne délivre pas de passeports britanniques aux Rhodésiens noirs!
- Je sais!

L'ambassadeur expliqua que le gouvernement britannique avait récemment délivré des passeports aux Noirs afin de protéger le gouvernement noir indépendant contre la politique intransigeante d'Ian Smith. "Je suis certain de pouvoir en obtenir un pour Salu."

Comme je me demandais pourquoi cet ambassadeur anglais s'intéressait ainsi à un prisonnier rhodésien noir, je questionnai:

- Pourquoi faites-vous cela?

- Salu et moi avons suivi le même cours de portugais à l'université. Nous avons souvent bavardé ensemble. Je l'aime bien et je ne crois pas qu'il se soit livré à quelque activité criminelle. Depuis que j'ai entendu parler de sa détention, j'ai cherché à l'aider, mais jusqu'à présent, j'ai eu les mains liées.

Mon cœur battit la chamade.

- C'est merveilleux! Vous êtes sûrement la réponse de beaucoup de prières!
- Il y a juste un problème!
- Lequel?, m'écriai-je, consterné.
- Je suis certain de pouvoir lui procurer un passeport britannique qui le fera sortir de prison. Mais pour cela, il devra se rendre en Angleterre, et il n'a pas de quoi payer son billet.
- Oh, ce n'est que ça? Ne vous en faites pas. Je le paierai!

Je serais sur la paille, mais c'était le moins que je puisse faire pour ce cher ami qui avait moisi en prison pendant dix-huit mois.

- Si vous pouvez vous arranger pour envoyer un billet au nom de Salu à l'aéroport de Maputo, je me charge de lui procurer un passeport.

Mon cœur battait à tout rompre devant la tournure inattendu qu'avaient prise les événements. J'empruntai une voiture, me précipitai en ville, courus acheter un billet du Mozambique à Londres et pris mes dispositions pour que Salu puisse le retirer à l'aéroport de Maputo. L'avion faisait escale en Afrique du Sud, ce qui permettrait à Salu de passer une nuit à Johannesburg. En sortant du bureau de l'aéroport, j'avais l'impression de rêver.

Et pourtant, quelques jours plus tard, je me rendis réellement à l'aéroport de Johannesburg pour accueillir Salu. J'attendis nerveusement sa venue. Cela faisait si longtemps que nous priions, et nos rêves avaient été réduits à néant tant de fois! Il était difficile de croire qu'après deux ans de séparation, nous allions enfin être réunis. Je repensais aux débuts tumultueux de Salu à l'école. Il avait triomphé des obstacles et enduré vaillamment la pire épreuve que nous n'ayons jamais eue à affronter.

Vêtu d'une élégante veste verte, d'une chemise brune et d'une cravate bleue achetées par l'ambassadeur au cours de ses premiers jours de liberté au Mozambique, Salu ressemblait à un homme d'affaire comme un autre. Mais lorsqu'on l'observait de plus près, on voyait les marques de l'épreuve qu'il avait traversée. Bien qu'il ait juste un peu plus de vingt ans, ses cheveux grisonnaient déjà, et il avait beaucoup maigri. Après des embrassades, des pleurs, des rires, des prières et des actions de grâces, je pris sa vieille valise brune et l'emmenai au restaurant. Ce luxe soudain tranchait tellement avec son ancienne vie qu'il était désorienté.

Mais le soir, dans ma chambre, il me raconta son histoire en détail. Comme je l'avais craint, on l'avait pressé de se joindre au mouvement de résistance noir. Traitements inhumains, exécutions subites, suicides: Salut avait vu des atrocités. Il me confia qu'un jour, l'un de ses

compagnons de cellule, à bout de nerfs, avait jeté son seau de toilettes rempli d'excréments à la tête d'un gardien de prison.

Il était aussi contraint à assister à des cours d'endoctrinement marxiste. En fait, on se contentait d'y hurler continuellement des slogans du genre: "A bas le colonialisme! À bas l'impérialisme! À bas le racisme!" Parmi les prisonniers, il y avait des médecins portugais blancs, des professeurs et des hommes d'affaires prospères dont le seul crime était de vivre d'une façon capitaliste qui ne correspondait pas aux idéaux communistes du FRELIMO. Les Portugais essayaient de contester ce qu'on leur criait, mais cela ne faisait que pousser à bout leurs gardiens, et on les menaçait de les renvoyer au Portugal dans un cercueil. "Et ce n'étais pas des menaces gratuites, Rudi, m'expliquait Salut d'une voix vibrante. Ils n'hésitaient pas à mettre leurs menaces à exécutions!"

La pire période de cet emprisonnement de dix-huit mois fut le trimestre au cours duquel un commandant extrêmement cruel nommé Karonga sema la terreur. C'était un obèse sadique qui avait participé à la guérilla du FRELIMO pour détrôner les colonialistes portugais détestés.

Bouleversé, j'écoutais Salu me narrer un incident particulièrement atroce survenu pendant la domination de Karonga. Un Portugais blanc fut surpris en plein combat avec un autre détenu et fut traîné en sang dans la classe où Salu et ses compagnons de captivité étaient assis. Sous leurs yeux effarés, les soldats lièrent les bras de ce pauvre homme derrière le dos, puis les tirèrent d'un coup sec à hauteur de ses omoplates. "Il souffrait tant, Rudi, dit Salu d'une voix tremblante. Mais le pire, c'est que Karonga ordonna aux soldats de verser de l'eau et de saupoudrer de sel sur ses plaies béantes. Lorsque Karonga commença son endoctrinement, il gisait par terre, fou de douleur. C'était abominable, mais aucun d'entre nous n'osait venir à son aide."

Je m'assis en silence et me représentai la scène. Salu avait vécu des épreuves encore plus terribles que je n'avais imaginé.

- As-tu parfois cru que tu ne tiendrais pas le coup?
- Oui, Rudi, surtout au début. Certains des autres détenus étaient très grossiers, et je partageais ma cellule avec un homosexuel qui me harcelait sans cesse.
- Heureusement, Dieu t'a préservé!
- Je suis sûr que c'est grâce à la prière. Je savais que les chrétiens intercédaient pour moi. À mes yeux, c'était très important.
- Et tu avais ta Bible?
- C'est ce qui m'a empêché de flancher, Rudi. Lire ma Bible et avoir Don et les autres avec moi, du moins au début.
- Lorsqu'ils ont été relâchés au bout de neuf mois, ça a dû être épouvantable!

- Franchement, Rudi, je crois que ça a été l'un des pires moments. Quand j'ai été arrêté, le chef de la police m'a prévenu que si je ne changeais pas d'idéologie, je moisirais en prison pendant quarante ans. Quand Don et les autres sont partis, j'ai été tenté de croire qu'il avait raison.

Je m'approchai de Salu et le serrai dans mes bras. Nous avons pleuré ensemble. J'aimais ce jeune homme comme un frère. Salu me regarda à travers ses larmes. "Le jour où Don et les autres sont partis, je n'ai écrit que deux mots dans mon journal: "Dure journée!"

- Heureusement, tu n'as jamais perdu la foi, Salu.
- Ce n'était pas facile, admit Salu. Certains jours étaient si désespérants que je me demandais si ça valait la peine de continuer.
- Mais tu n'as jamais flanché.
- J'avais les promesses de la Parole de Dieu, et malgré mes tribulations, je pensais souvent aux souffrances de Jésus. En comparaison, les miennes n'étaient rien.

Je me sentais tout petit. Salut, l'élève, me donnait une incroyable leçon, à moi, le professeur. Je me rendais compte que je n'avais pas beaucoup souffert pour Christ.

Le lendemain, j'eus du mal à faire mes adieux à Salu. "A bientôt!", s'écria-t-il. Je lui adressai un sourire de façade et le saluai de la main. J'étais persuadé que nos routes se croiseraient à nouveau un jour, mais ce fut le cœur serré que, peu de temps après, je montai à mon tour à bord d'un Boeing 747.

Heureusement, un grand événement se préparait: mon mariage avec Eliane Vuffray, une jeune infirmière suisse au caractère enjoué qui avait rejoint les rangs de Jeunesse en Mission peu de temps après moi. Je l'avais rencontrée souvent, mais lors de la retraite au Wisconsin qui précéda ma visite en Chine, un tendre sentiment était né entre nous. Le charme français d'Eliane, son ardent amour pour le Seigneur et sa passion pour les missions avaient enflammé mon cœur.

Loren Cuningham nous maria le 6 août 1977 dans la cathédrale de Lausanne. En descendant les marches de l'autel où nous avions prononcé nos vœux et en longeant l'allée, je regardai les cinq cents invités qui remplissaient la salle. Parmi eux, Don, Deyon, Joe, Floyd et beaucoup d'amis de Jeunesse en Mission étaient venus nous témoigner leur affection. Et au milieu de tous les visages blancs, je vis le visage noir radieux de Salu. Pendant un instant, mon regard croisa le sien, et mes yeux s'humectèrent. Depuis son arrivée en Europe, Salu avait continué à œuvrer pour Jeunesse en Mission, tant en Angleterre qu'en Suisse. Nous ne nous rencontrions pas souvent, mais chaque fois que c'était le cas, nous étions ravis. Il allait bientôt se marier et rentrer en Afrique pour prendre la tête de Jeunesse en Mission au Cameroun.

Toutefois, une terrible nouvelle vint nous frapper en automne 1992. À la suite d'une allergie, Salu succombait à un arrêt cardiaque. Il laissait trois enfants et sa femme enceinte du quatrième. Ce fut pour nous comme si nous venions de perdre un fils.

Après notre mariage, Eliane et moi sommes partis pour une interminable lune de miel missionnaire qui nous a conduits dans vingt-cinq pays sur tous les continents. Nous avons dormi dans soixante-sept lits différents! Mais un pays manquait à notre liste. Malgré mon désir, il nous était toujours fermé. C'était la Chine.

En septembre 1976, je m'étais faufilé à travers le Rideau de Bambou par un minuscule trou diplomatique et j'avais vécu des événements historiques. Entre temps, ce petit trou s'est transformé en énorme brèche. J'ai l'intime conviction que c'est le résultat des innombrables prières des chrétiens.

Sous la présidence de Teng Siao-P'ing, l'attitude de la Chine envers l'Occident a changé lentement, mais sûrement. Réalisant qu'il avait besoin de l'expérience et de la technologie étrangère s'il voulait que la Chine soit compétitive, cet homme a ouvert graduellement le Rideau de Bambou aux étrangers. Les techniciens occidentaux ont été conviés à construire des usines, les professeurs à instruire des élèves chinois. On a sollicité les services de scientifiques, d'ingénieurs, de professeurs français et anglais. Les missionnaires étaient toujours proscrits, mais beaucoup de chrétiens profitèrent de ces activités de faiseurs de tentes pour entrer légalement dans cette nation. On construisit de nouveaux hôtels et on modernisa les anciens. Les touristes affluèrent, et le gouvernement chinois, ayant besoin d'argent, les toléra.

Le voile du secret, une fois levé, révéla l'existence d'un vaste réseau d'églises clandestines qui avaient proliféré sous le régime inflexible de Mao Tsé Toung. On estima que cinquante à cent millions de chrétiens appartenaient à ces églises cachées.

En été 1980, au cours d'une visite à Hong Kong, je décidai de faire une excursion impromptue en Chine. Ma visite de deux semaines datait de quatre ans. Je n'avais plus besoin d'invitation diplomatique. Il me suffit de me rendre dans une agence de voyage pour obtenir mon visa d'entrée. Le lendemain, je pris l'hydrofoil pour Canton. Cette fois, aucun guide touristique n'épiait mes moindres faits et gestes, et je n'avais pas besoin de m'en tenir à un programme officiel strictement réglementé. Je pouvais me promener librement dans les rues de Canton.

Je fus stupéfait par tous les changements survenus en quatre ans. La Chine avait repris des couleurs. Les monotones uniformes bleus étaient remplacés par des vêtements de teintes variées et de style occidental. Les affiches de propagande communiste s'étalaient encore un peu partout, mais les portraits géants de Mao avaient été détruits. Partout, le capitalisme

apparaissait. Le long des rues, des magasins offraient aux consommateurs toutes sortes d'appareils ménagers et d'articles variés, autrefois introuvables.

Le dimanche matin, je décidai de retrouver l'église où je m'étais rendu quatre ans auparavant. Lorsque je gravis les marches en pierre et franchis le seuil, au lieu d'un édifice nu, je fus accueilli par les visages souriants des croyants chinois qui ouvrirent les bras pour m'accueillir, moi, un Européen. Quel contraste avec la façon brutale dont on m'avait congédié la fois précédente!

Certes, la persécution s'exerçait encore, on entendait toujours parler de chrétiens emprisonnés, persécutés et même exécutés pour leur foi, et les Bibles étaient toujours interdites. Mais ce matin-là, en regardant ces chrétiens rassemblés, j'étais transporté de joie. Dieu avait répondu à mes prières et à celles de beaucoup d'autres. Il y avait vraiment eu une grande percée!

Mission accomplie

Aujourd'hui¹³, les obstacles à l'Evangile sont très différents de ceux que j'ai rencontrés dans les années 70. L'ouverture du Rideau de Fer nous a permis comme jamais auparavant de distribuer des livres chrétiens et de prêcher l'Evangile dans l'ancienne Union Soviétique et dans d'autres pays d'Europe de l'Est, et même d'intervenir à la télévision. Nous n'avons plus besoin de faire passer des Bibles clandestinement en Russie. Ces jours-ci, je me suis arrangé pour qu'un container rempli d'ouvrages chrétiens soit acheminé sur la ligne ferroviaire transsibérienne.

Lorsque l'équipe de hockey sur glace de Russie est venue jouer à Berne, je n'ai pas eu besoin de glisser furtivement des Evangiles sur les gradins du stade comme je l'avais fait lorsque l'équipe chinoise de football était venue en Afrique. Les joueurs de hockey sont repartis chez eux avec des piles de Bibles que je suis allé leur offrir et qu'ils ont acceptés sans se faire prier. Il y a vingt ans, sur la Place Rouge de Moscou, j'avais assisté au défilé du premier mai, avec un paquet de Bibles que j'avais passées en fraude. Des affiches communistes couvertes de blasphèmes et de slogans anti-chrétiens s'étalaient sur les murs. Récemment, je suis retourné au même endroit. L'une des rues qui débouchait sur la Place Rouge était ornée d'une bannière proclamant "Jésus est ressuscité!" Oui, il est vraiment ressuscité en Russie aujourd'hui.

Quand l'Europe de l'Est était sous la férule communiste, les étrangers n'avaient généralement pas le droit de prêcher. Souvent, lorsque je parlais dans une église, c'était à mots couverts, en me servant des mêmes salutations que j'avais employées pour m'adresser à l'assemblée de Sofia, en Bulgarie. Récemment, nous avons prêché ouvertement à des centaines de personnes rassemblées sur la place de Lublin, en Pologne, et nous avons pu diffuser notre message sur une grande échelle. Nous avions déjà replié bagage et nous nous apprêtions à rentrer à l'hôtel lorsqu'une femme courut vers nous et frappa à la vitre de notre minibus. "Dites-moi ce que je dois faire pour recevoir Christ dans mon cœur!" Autrefois, une démarche aussi visible aurait été impensable. Ce soir-là, des responsables de la télévision vinrent nous rendre visite à l'hôtel. Ils nous demandèrent de recommencer notre présentation de l'Evangile sur la place, afin de pouvoir nous filmer. L'émission serait diffusée à la télévision nationale polonaise!

Récemment, j'ai parcouru en compagnie d'un pasteur local les rues d'Almaty, capitale de l'ancien état d'Union Soviétique du Kazakhstan. Il m'a montré un stade où, quelques mois plus tôt, il avait dirigé une croisade d'évangélisation à laquelle environ cinquante mille personnes avaient assisté. Il s'occupe aussi d'une école biblique de cinq cents étudiants. Grâce à notre organisation, GLIFA, j'ai eu le privilège de fournir des livres à ces étudiants ainsi qu'à la librairie chrétienne locale, en leur envoyant un container rempli de livres

_

¹³ 1999

d'études en russe. Aujourd'hui, nous ne sommes plus obligés de faire passer de petites quantités de livres en contrebande dans nos véhicules: nous en envoyons des millions dans des camions et des containers. Il y a vingt ans, nous brouillions soigneusement nos pistes, et nous avions des réseaux clandestins; aujourd'hui, j'ai prêché l'Evangile ouvertement sur une chaîne de télévision nationale d'Europe de l'Est.

Zanzibar, l'île des épices où j'avais distribué furtivement des brochures chrétiennes en pleine nuit, embaume toujours le girofle. La peinture des immeubles est toujours aussi craquelée, mais l'atmosphère spirituelle a changé du tout au tout. Actuellement, des chrétiens pleins de feu annoncent ouvertement l'Evangile, et nous avons pu fournir des livres à la librairie chrétienne. En revenant sur l'île, on m'a invité à prêcher lors d'une série de réunions dans la même cathédrale où le prêtre avait dédaigneusement jeté nos livrets sur un banc, et où Simon Malya et moi avions dû prendre mille précautions pour ne pas dévoiler notre identité.

Des portes autrefois fermées à l'Evangile se sont miraculeusement ouvertes, et nous avons eu l'occasion de prêcher Christ dans des nations où, trente ans auparavant, cela nous aurait semblé impossible. Au cours de notre première école d'évangélisation à Salisbury, lorsque l'étudiant sud-africain Logi m'avait dit qu'il pensait que Dieu l'appelait à travailler en Ethiopie, je ne l'avais pas cru. Je savais qu'humainement parlant, il était totalement impossible qu'une telle vision s'accomplisse. Après l'école, Logi était devenu un homme d'affaires prospère, mais son amour pour les missions n'avait jamais diminué. Au cours de ses voyages d'affaires, il s'était rendu dans plusieurs pays, mais à cause de la politique d'apartheid, les portes de l'Ethiopie restaient hermétiquement closes. Puis Nelson Mandela prit le pouvoir, et pour la première fois, certains pays, dont l'Ethiopie, commencèrent à ouvrir leurs portes à l'Afrique du Sud.

Peu de temps après, Logi eut l'occasion de se rendre en Ethiopie au cours d'un voyage d'affaires. Tandis qu'il était dans sa chambre d'hôtel, il vit un ange, qui lui rappela qu'il n'était pas seulement là pour des raisons professionnelles. C'était l'accomplissement d'une promesse faite trente ans auparavant et selon laquelle lui, un Sud-Africain, franchirait une barrière politique d'apparence inviolable et visiterait ce qui avait été pour lui une nation interdite. Aujourd'hui, les obstacles que les hommes ont dressés contre la prédication de l'Evangile disparaissent. Des quartiers généraux communistes ont été transformés en Ecoles Bibliques et les portes de certains pays où il était strictement interdit de prononcer le nom de Jésus-Christ se sont largement ouvertes.

Mais beaucoup des anciennes barrières subsistent. L'Islam progresse à pas de géant dans le monde, et la résistance des Musulmans à l'Evangile est plus acharnée que jamais. En Afghanistan, le redoutable parti fondamentaliste ne s'est pas contenté de voiler les femmes et de les enfermer chez elles. Il a aussi obstrué les fenêtres pour qu'elles n'aient plus le moindre contact visuel avec l'éextérieur.

Par contre, dans certains pays musulmans, l'Evangile gagne du terrain. Au Maroc, le film "Jésus" a été projeté récemment aux Berbères. C'était le premier film traduit dans une de leurs langues. Il a été diffusé dans les mosquées et a reçu un accueil si enthousiaste qu'il a été retransmis à la télévision nationale. Une percée aussi remarquable doit être suivie d'un programme d'évangélisation personnelle. Qui sera prêt à faire les sacrifices personnels nécessaires pour que ce peuple puisse venir à Christ?

Récemment, j'ai suivi la célèbre grande route Karakoram, au Pakistan, et je suis arrivé devant le poste frontière le plus haut de notre planète, à la frontière entre le Pakistan et la Chine. Je voulais rendre visite au peuple Uighur en Chine, une minorité musulmane comptant plusieurs millions d'habitants, où les Bibles sont toujours interdites. En parcourant les rues de la capitale, Urumchi, et en observant les visages de ces Mulsulmans qui n'avait encore jamais entendu le message de l'Evangile, je me demandais: Existe-t-il encore aujourd'hui des jeunes gens audacieux prêts à apporter à ces hommes de la nourriture spirituelle dont ils ont un besoin vital? À l'aube du troisième millénaire, Jeunesse en Mission doit pénétrer dans les endroits les plus inaccessibles.

De plus, si d'anciennes barrières subsistent, d'autres ont été dressées pour entraver la Parole de Dieu. Comment, par exemple, aller évangéliser les favelas des grandes villes brésiliennes, dans lesquelles des communautés de dix à cent mille personnes vivent dans une atmosphère de meurtre, de viol, de trafic de drogue et de règlements de compte au pistolet? Après avoir suivi une école de disciples à Rio de Janeiro, toutefois, un jeune Brésilien du nom de Pedro est parti s'installer dans la favela de Borel, avec un sac à dos pour seul bagage, afin d'y ouvrir une antenne de Jeunesse en Mission. Malgré de grandes difficultés, il a persévéré, et aujourd'hui, le centre de Jeunesse en Mission de Borel fait partie intégrante de la vie de la communauté.

Dernièrement, un groupe de membres de Jeunesse en Mission de Borel a rendu visite à une église hors de la favela. Ils ont expliqué leur action, en particulier auprès des enfants auxquels ils apprennent à peindre et à dessiner pour gagner leur vie, au lieu de se livrer à la délinquance et au trafic de drogue. Les chrétiens, captivés, ont appris comment ces jeunes s'efforçaient d'influencer sur les enfants de la génération suivante par leur action pédagogique. Pour la première fois, les enfants de la favela avaient enfin une chance de sortir du cycle du trafic de drogue et du meurtre. Après leur présentation, l'assemblée pria avec enthousiasme pour l'équipe et demanda au Seigneur de bénir ce travail.

Après la réunion, un chrétien ramena gentiment les jeunes de l'équipe dans le minibus de l'église, mais au lieu de les déposer devant le centre, il les fit descendre à l'orée de Borel. Il leur laissa à peine le temps de claquer la porte avant d'opérer une retraite précipitée. Il ne lui aurait fallu que deux minutes de plus pour aller au centre, mais le quartier était truffé de

prostituées et de trafiquants de drogue à la gâchette facile, et il n'avait aucune envie de les croiser, surtout la nuit.

Combien d'entre nous ressemblent aux chrétiens de cette assemblée brésilienne? Nous écoutons avec passion la façon dont les autres ont bravés les rigueurs de l'opposition et fait voler en éclats les barrières que les hommes ont érigées contre l'Evangile, mais nous nous gardons bien de les imiter.

Quelle que soit la force de la résistance athée, tous fléchiront le genou, et autour du trône de Dieu, il y aura des représentants de tous les groupes d'hommes. Mais pour que cela s'accomplisse, nous devons désirer continuer à propager l'Evangile. Quand nous nous sommes mis à intercéder pour l'Albanie, ses dirigeants se targuaient de diriger la première nation athée du monde. Il n'y a pas longtemps, à Tirana, capitale de l'Albanie, j'ai assisté à une projection publique du film "Jésus". Les jours suivants, nous nous sommes rendus en hélicoptère dans des hameaux isolés. Là, en même temps que de grosses quantités de livres et de vêtements, nous avons distribué des milliers de livrets chrétiens. Dans tous les villages, les habitants nous ont accueillis à bras ouverts et ont accepté avec empressement tout ce que nous leur avons offert, y compris nos Bibles et nos tracts. Le dimanche suivant, nous sommes allés au culte à Tirana. L'église était bondée de gens avides d'entendre la Parole de Dieu. Quel contraste avec le voyage que Reona avait fait dans ce pays! À l'époque, elle avait failli être mise à mort pour avoir offert un seul Evangile!

Quelle que soit la nature de l'obstacle, qu'il soit spirituel, politique ou social, le vieux principe est toujours valable: nous devons croire Dieu, lui obéir et répondre à son appel, même au prix de notre liberté, voire de notre vie.

Après la Guerre Froide, nous vivons dans un monde où les divergences ethniques et les conflits atteignent leur point culminant. À certains endroits, pour sauver leur peau, les réfugiés doivent s'enfuir en plein hiver, abandonnant leurs maisons entre les mains de leurs ennemis, qui les pillent et les saccagent. Ils n'ont aucun endroit où aller, aucun village dans lequel retourner, et les nations voisines répugnent à les recueillir. Ils ont besoin de nous! Même si nous courons des risques, nous avons des occasions uniques d'atteindre tous ces désespérés et de leur transmettre l'Evangile. Actuellement, on a cruellement besoin de défricheurs qui aillent dans des pays difficiles à atteindre avec des fournitures scolaires, des habits, des vivres ainsi que de la nourriture spirituelle. Il faut aussi des pionniers qui enseignent l'anglais en seconde langue là où l'Evangile n'est toujours pas le bienvenu, des hommes d'affaires pour pourvoir aux besoins financiers, des techniciens, des ingénieurs, des scientifiques, des constructeurs, des experts agricoles. Tous sont nécessaires. Les nations ébranlées sont un champ d'évangélisation idéal.

Malgré le merveilleux mouvement de Dieu dont nous sommes témoins, plus de la moitié du monde n'a pas encore entendu l'Evangile. Les nations où l'Islam, l'hindouisme et le bouddhisme prédominent s'opposent avec acharnement à la pénétration de la Parole de Dieu. Beaucoup de murailles doivent encore être abattues. Mais si l'obstacle est de taille, il n'est jamais infranchissable.

Lorsque j'ai adhéré à Jeunesse en Mission ou au début des années 70, nous étions à peine une douzaine. Nos chances d'exercer une influence significative sur le monde semblaient pratiquement nulles. Aujourd'hui, Jeunesse en Mission compte plus de dix mille membres actifs à plein temps, et chaque année, plus de quinze mille étudiants sont formés dans plus de cent écoles. Sans compter les dizaines de milliers de jeunes qui participent à des missions à court terme.

À elle seule, mon association, GLIFA, m'a permis d'envoyer par containers aux pays du monde manquant de livres chrétiens plus de deux cents tonnes d'ouvrages qui ont influé sur la vie de millions de personnes. Ce ne fut pas facile. Satan a essayé à maintes reprises de nous mettre des bâtons dans les roues. Nous nous sommes heurtés à des restrictions douanières, à des larcins, à de la malhonnêteté et à de constants besoins financiers. Mais lorsque le Seigneur appelle quelqu'un à une tâche, il lui donne toujours la capacité de l'accomplir. Pour cela, il lui suffit de trouver des volontaires, des gens ordinaires comme vous et moi qui sont prêts à être la réponse à leurs propres prières. "Seigneur, envoie des ouvriers dans ta moisson; me voici Seigneur, envoie-moi."

Comme j'ai tenté de le démontrer dans ce livre, aucune barrière ne peut arrêter la Parole de Dieu. L'opposition est variable. Parfois, elle prend la forme de lois passées par le gouvernement, ou de murs de traditions érigées par des lâches et consolidés par des habitudes religieuses. Elle peut aussi être orchestrée par Satan, comme nous l'avons découvert en Ouganda, ou résulter de cœurs endurcis par des siècles de conditionnement socioculturel. Mais si nous obéissons fidèlement aux directives de Dieu dans notre vie, aucune barrière, quelque infranchissable qu'elle paraisse, ne nous résistera. Comme Paul l'a déclaré en écrivant aux Corinthiens, Dieu nous "rend capable de renverser des forteresses. Oui, nous renversons les faux raisonnements ainsi que tout ce qui se dresse prétentieusement contre la connaissance de Dieu, et nous faisons prisonnière toute pensée pour l'amener à obéir au Christ." Forts de cette certitude, nous pouvons avancer avec assurance, sachant que personne ne peut nous empêcher de propage la Bonne Nouvelle du salut partout dans le monde. Nous avons la capacité de pénétrer dans tous les groupes, de renverser toute fausse religion et de franchir toutes les barrières sociales et intellectuelles. Peut-être cela prendra-t-il du temps et requerra-t-il une grande ténacité de notre part. mais si nous persévérons inlassablement, la tâche s'accomplira, et une percée se fera!